



HAL
open science

Vécus transgenres et handicapés : des processus d'identification en interaction, qu'en disent les premier-e-s concerné-e-s ?

Erwan Essevaz Roulet

► To cite this version:

Erwan Essevaz Roulet. Vécus transgenres et handicapés : des processus d'identification en interaction, qu'en disent les premier-e-s concerné-e-s ?. Education. 2022. dumas-03872421

HAL Id: dumas-03872421

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03872421v1>

Submitted on 25 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Année universitaire 2020 - 2021

Vécus transgenres et handicapés : des processus d'identification en interaction

Qu'en disent les premier-e-s concerné-e-s ?

Mémoire de recherche présenté par **Erwan ESSEVAZ-ROULET**

Sous la direction de **Jennifer FOURNIER**, Maîtresse de conférences en sciences de
l'éducation

Mémoire présenté le 01/09/2021, devant un jury composé de
Marion FABRE, Maîtresse de conférences en sciences de l'éducation et psychologie
Jennifer FOURNIER, Maîtresse de conférences en sciences de l'éducation



Mémoire de Master 1 de Sciences de l'Éducation – Parcours Référent Handicap à l'Université
Lumières Lyon 2

Table des matières

Remerciements	5
Introduction	6
Partie 1 : Transidentité, handicap et identité(s), des concepts encore en mouvement	8
<i>Chapitre 1 : Transidentité</i>	9
I. La transidentité, une notion au cœur de la recherche en sciences humaines.....	9
II. Le transsexualisme, un concept né du milieu médical et de la psychiatrie	10
<i>Chapitre 2 : Handicap</i>	13
I. Handicap, situation de handicap, déficience : évolution des termes	13
II. Handicap et sexualité, une histoire entre médicalisation et politisation.....	14
<i>Chapitre 3 : Handicap et transidentité</i>	16
I. A l'intersection, un concept critiqué mais central	16
II. Crip theory, entre queer theories et disabilities studies.....	18
III. Le vécu indissociable et invisibilisé des personnes trans en situation de handicap	19
IV. Entre identité(s) et processus d'identification.....	21
<i>Problématisation</i>	24
Partie 2 : Terrain, à la rencontre des personnes concernées	25
<i>Chapitre 1 : Méthodologie</i>	26
I. Quelles données recueillir ?	26
II. Au près de qui enquêter ?.....	27
III. Comment ?.....	28
IV. Comment traiter les données ?	30
<i>Chapitre 2 : Analyse</i>	32
I. L'identification institutionnelle	32
II. Auto-identification	38
III. Rapport communautaire.....	42
IV. Identification extérieure et visibilité.....	46
Partie 3 : Interaction des processus d'identification, reconnaissance et stratégies de gestion du stigmate ...	54
<i>Chapitre 1 : De l'identification à la reconnaissance</i>	55

I. Parcours typique et déni de reconnaissance	55
II. Interaction du handicap avec l'accès aux services de transition.....	58
III. Expérience positive et stratégies de facilitations	60
<i>Chapitre 2 : Passing et gestion du stigmaté.....</i>	<i>63</i>
I. Gestion du stigmaté	63
II. Passing et gestion de la perception.....	64
III. Interaction et pression liées à la visibilité	68
<i>Chapitre 3 : Communauté et militantisme, les pairs au centre du processus d'auto-identification</i>	<i>70</i>
I. Processus d'appropriations.....	70
II. Politisation amplifiée.....	72
III. Création d'un espace militant riche et intersectionnel.....	74
Conclusion	77
Bibliographie	79
Annexes.....	82
<i>Annexe 1 : Guide d'entretien.....</i>	<i>82</i>
<i>Annexe 2 : Retranscription entretien Pierre.....</i>	<i>86</i>
<i>Annexe 3 : Retranscription entretien Charlie</i>	<i>117</i>
<i>Annexe 4 : Retranscription entretien Elodie.....</i>	<i>145</i>
<i>Annexe 5 : Retranscription entretien Elie.....</i>	<i>178</i>
<i>Annexe 6 : Retranscription entretien Ariel</i>	<i>203</i>
<i>Annexe 7 : Retranscription entretien Fanny.....</i>	<i>231</i>

Remerciements

Je voudrais commencer par remercier Jennifer Fournier, ma directrice de mémoire, qui a toujours été là pour répondre à mes questions et a su, à chaque fois que j'étais bloqué, m'aiguiller dans la bonne direction et m'a aidé à faire de mon ébauche d'idée initiale, un vrai mémoire, avec substance et concepts pertinents. Merci à elle, dont les recherches personnelles m'ont inspiré ce mémoire, mais aussi à Marion Fabre, car elles m'ont toutes deux encouragée dans le choix de ce sujet, quand je craignais qu'on ne me prenne pas au sérieux.

Je voudrais remercier mes camarades de master, qui ont su être d'un grand soutien tout au long de cette année, en particulier pendant le confinement, pendant un second semestre au rythme compliqué et pendant toute la rédaction de ce mémoire. Merci de m'avoir permis de ne pas me sentir seul dans mes difficultés et d'avoir toujours cultivé une ambiance d'entraide et de bonne entente. Merci aussi aux M2 pour cette réunion zoom et les propositions de soutien futur.

Je voudrais remercier, tout particulièrement, les personnes qui ont répondu à mon appel d'entretien, celles que j'ai fini par interroger mais aussi toutes celles qui se sont proposées, parfois malgré de fortes appréhensions, et toutes les personnes qui m'ont proposé leur aide, que ce soit en me proposant des ressources pour mon mémoire ou par le simple partage de mon appel. Evidemment un remerciement énorme aux six personnes que j'ai eu le plaisir d'interroger ; pour m'avoir fait sentir aussi à l'aise quand les entretiens étaient une étape qui m'impressionnait énormément, pour m'avoir donné de votre temps malgré vos emplois du temps chargés et votre manque d'énergie et pour avoir accepté de me livrer votre histoire ; j'espère lui avoir fait honneur.

Un grand merci à mes proches, qui ont été présent à chaque étape de ce mémoire. Merci à mon père, qui a été le récipient principal de la plupart de mes monologues sur mon sujet. Merci à ma mère, qui a eu le plaisir de lire ces mots avant tout le monde, fautes d'orthographe incluses.

Introduction

Quand il a été question d'écrire ce mémoire, nous nous sommes rendu compte qu'outre le handicap, un autre combat social nous animait au quotidien : celui de la communauté LGBTI+. Nous nous sommes rendu compte que notre vécu, en tant que personne LGBTI+ et handicapée, et celui de nos pairs, n'avait probablement que très peu été exploré. La question du genre et de la transidentité est intervenue très rapidement dans nos réflexions car encore plus que l'homosexualité, nous avons trouvé très peu voire pas de ressources scientifiques sur le sujet alors qu'il nous est apparu que de nombreuses similarités et différences entre ces deux groupes étaient potentiellement extrêmement importantes à explorer. Ainsi, après avoir décidé d'explorer l'intersection oubliée de ces deux identités, nous avons besoin de restreindre notre sujet. Il nous est alors apparu que le concept d'identification nous permettait de décomposer et de restreindre notre sujet en plusieurs thématiques : l'identification de ces caractéristiques par les structures institutionnelles, l'identification de ces caractéristiques par autrui au quotidien et la réaction de l'individu à ces identifications, suivie ou non d'une appropriation de cette identité et d'un sentiment d'appartenance au groupe. Il nous a semblé pouvoir, à travers des entretiens, explorer l'interaction de cette double-minorité sur ces processus d'identification et nous nous sommes donc posé cette question : **dans quelle mesure les processus d'identification en tant que personne trans ou en tant que personne en situation de handicap sont-ils influencés par l'interaction de ces deux identités ?** A travers nos entretiens, nous avons exploré de nombreux concepts : celui d'identification, bien sûr, mais aussi celui-ci de reconnaissance, de visibilité, de militantisme, d'entraide, de gestion du stigmate, etc. En effet, les personnes que nous avons interrogées nous ont fait part d'expériences positives mais que ce soit au sein du milieu médical, de l'administratif, de l'espace publique, du milieu professionnel ou de leurs familles, toutes ont témoigné d'expériences négatives voire violentes et de difficultés à accéder aux services de transition ou d'aménagement dont iels ont besoin. Face à un tel stigmate, beaucoup ont mentionné mettre en place des stratégies afin de rendre ces expériences moins négatives. Nous explorerons ces stratégies, que ce soit celle de cacher son handicap et/ou sa transidentité afin d'éviter des situations discriminantes ou celle de reprendre le contrôle sur ce stigmate au sein de leur communauté et en militant. Ainsi, dans un premier temps nous explorerons ce qui a déjà été écrit sur notre sujet, puis nous irons à la rencontre de six personnes

concernées afin d'écouter leur histoire et enfin nous interpréterons leur vécu à la lumière de nos concepts.

Partie 1 : Transidentité, handicap et identité(s), des concepts encore en mouvement

Chapitre 1 : Transidentité

Si la transidentité est aujourd'hui une notion au cœur des médias, des discussions et surtout de la recherche, c'est avant tout une notion qui est née au sein de la psychiatrie et qui a longtemps été et est toujours une catégorisation aux visées médicales.

I. La transidentité, une notion au cœur de la recherche en sciences humaines

La transidentité est une notion récente dont les chercheurs s'emparent encore trop peu. Si les personnes se questionnant sur leur genre n'ont pas attendu l'invention du terme « transsexualisme » pour exister, il est néanmoins important de revenir sur les définitions actuelles utilisées et l'histoire de la définition de cette notion. De nos jours, quand un chercheur utilise la notion de transidentité, il veut généralement décrire le fait d'aller contre les rôles et identités genrées, de sortir des définitions hétéronormatives du genre et/ou le fait de transitionner d'un genre à l'autre avec l'intention ou non de réaliser des opérations chirurgicales et/ou de prendre un traitement hormonal¹.

Mais si la définition que nous venons de présenter est celle utilisée de nos jours, la recherche sur le genre a une bien plus longue histoire. Ce sont les théories féministes qui se sont les premières emparées de la question du genre. En effet, elles ont remis en question le présupposé que les dynamiques de pouvoir entre femmes et hommes étaient une question biologique². Pour elles, les humains sont, à la naissance, catégorisés comme femelle ou mâle selon leurs appareils génitaux et à partir de là, on apprend aux hommes qu'ils doivent être dominants et forts physiquement, tandis que les femmes doivent se restreindre à un rôle de dominée due à leur corps fragile³. Les féministes remettent en question ces dynamiques de pouvoir qu'elles considèrent comme construites et renforcées par la société. Pour elles, la

¹ Nagoshi, J. L., & Brzuzy, S. (2010). Transgender Theory: Embodying Research and Practice. *Affilia*, 25(4), 431-443, p 2. <https://doi.org/10.1177/0886109910384068>

² Ibid., p 3

³ Ibid., p 3

domination sociale des hommes et la subordination des femmes n'est pas naturelle mais reposeraient plutôt sur une binarité des genres construite socialement⁴.

Mais quand la remise en question de la binarité du genre elle-même est devenue une option, la plupart des féministes avaient alors une approche essentialiste. Si elles considéraient les dynamiques de pouvoir comme socialement construites, le fait d'être femme restait naturellement quelque chose de différent du fait d'être homme⁵. Elles considéraient ainsi les hommes trans comme des traîtres à leur classe opprimée et les femmes trans comme encore porteuses du privilège masculin et donc comme des oppresseurs n'ayant rien à faire dans la classe des femmes⁶. Ce sont alors dans les théories queer que se sont poursuivis les questionnements théoriques sur le genre en créant l'approche socioconstructiviste. C'est notamment Butler qui a théorisé l'identité de genre comme une construction sociale et comme le résultat d'une performance constante et répétée des comportements genrés attendus par la société. Bien que beaucoup plus intersectionnelle que la théorie essentialiste, beaucoup de personnes trans ont critiqué cette théorie, considérant qu'elle n'était pas assez ancrée dans leur expérience réelle et matérielle de genre⁷.

On voit ainsi que la notion de transidentité est débattue dans les champs de la recherche, bien que cela ait été restreint pendant longtemps aux cercles féministes. Néanmoins, c'est une notion qui a d'abord pris forme dans le champ du milieu médical et en particulier de la psychiatrie.

II. Le transsexualisme, un concept né du milieu médical et de la psychiatrie

Les médecins font d'abord le constat d'une souffrance et en cherchent la cause : fétichisme, homosexualité et puis, après la Première Guerre mondiale et le développement des

⁴ Ibid., p 3

⁵ Ibid., p 3

⁶ Ibid., p 10

⁷ Ibid., p 4

recherches sur les glandes hormonales, hermaphrodisme⁸⁹. En 1918, les premières avancées occurrent : Hirschfeld réalise le premier traitement chirurgical sur une femme trans puis crée la « théorie des sexes intermédiaires », texte qui classe les travestis, les homosexuels et les demandeurs de changement de sexe¹⁰. L'endocrinologue Benjamin rend la rupture avec l'hermaphrodisme, le travestissement et l'homosexualité complète. La transidentité se nommera ainsi « syndrome de Benjamin » pendant quelque temps et est définie comme telle : « *Ni une perversion ni une homosexualité. C'est le sentiment d'appartenir au sexe opposé et le désir corrélatif d'une transformation corporelle.*¹¹ »

Si c'est cette définition qui prévaut internationalement pendant longtemps, ce n'est pas le cas en France où la tradition psychanalytique est forte. En effet, Alby, chercheur français ayant fait une thèse très importante sur le sujet, se prononce même contre le changement de sexe en 1996¹². Alors qu'aux Etats-Unis, l'identité de genre est lentement théorisée, rompant avec la tradition de recherche des causes de la transidentité, et que des *gender clinics* apparaissent, en France, on continue jusque dans les années 2000 à considérer la transidentité comme un délire¹³. Il faut attendre 1979 pour que la première opération officielle soit faite en France. La même année, la création d'un protocole de soin officiel avec psychiatre, endocrinologue et chirurgien est préconisée par le Conseil National de l'Ordre des médecins et une équipe pluridisciplinaire à Paris est créée. Néanmoins, parallèlement, en 1980, le transsexualisme est introduit dans le DSM III¹⁴, renforçant sa psychiatrisation. C'est lors d'une conférence à l'Académie nationale de médecine en 1982 que les protocoles sont finalisés et leur objectif principal de tri des « vraies » ou « fausses » personnes trans est instauré. La psychiatrie prend donc un rôle clé de diagnostic du transsexualisme : certaines personnes sont bien transsexuelles, d'autres doivent être diagnostiquées avec d'autres troubles s'y associant¹⁵.

⁸ Ce terme n'est plus utilisé pour décrire les individus, on lui préfère le terme d'intersexe

⁹ Alessandrin, A. (2018). Histoire du « transsexualisme » en France. In *Sociologie des transidentités* (p. 19-33). Le Cavalier Bleu, p 21 <https://www.cairn.info/sociologie-des-transidentites--9791031802633-page-19.html>

¹⁰ Ibid., p 23

¹¹ Ibid., pp 24-25

¹² Ibid., p 25

¹³ Ibid., pp 27-28

¹⁴ Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, ouvrage de référence publié par l'Association américaine de psychiatrie décrivant et classifiant les troubles mentaux.

¹⁵ Ibid., pp 29-31

De nombreuses critiques s'élèvent contre ce protocole, considéré comme long, humiliant et psychiatrisant, là où les personnes concernées cherchaient seulement une aide médicale. En réponse à ces critiques, se crée en 2010, la SOFECT¹⁶, association de praticiens, qui a pour objectif d'harmoniser les pratiques françaises en un protocole unifié. Les critiques continuent à être nombreuses, face à des protocoles toujours aussi psychiatrisant et longs et une inquiétude monte face à l'hégémonie de la SOFECT et sa reconnaissance institutionnelle¹⁷.

Nous n'avons pas le temps, en parallèle de l'histoire de la psychiatrie, de faire l'histoire des mouvements associatifs et militants trans, mais il est important de noter dans le cadre de ce mémoire que face à cette psychiatrisation extrêmement forte des procédures françaises, un des principaux combats politique militant trans est ainsi la dé-psychiatisation. Son but est que la transidentité ne soit plus considérée comme une maladie mentale et que les personnes trans n'aient plus besoin de passer par un suivi psychiatrique pour accéder aux soins dont iels ont besoin¹⁸. La question trans, réappropriée par les concernés eux-mêmes, glisse ainsi d'une question médicale à une question politique et sociale¹⁹. Et c'est déjà ici que l'on peut noter une première similarité avec la question du handicap qui, elle aussi, a glissée d'un modèle médical à un modèle social.

¹⁶ Société française d'études et de prise en charge de la transidentité

¹⁷ Ibid., pp 31-33

¹⁸ Alessandrin, A. (2018). Les mouvements trans. In *Sociologie des transidentités* (p. 57-69). Le Cavalier Bleu, pp 57-59 <https://www-cairn-info.bibelec.univ-lyon2.fr/sociologie-des-transidentites--9791031802633-page-57.htm>

¹⁹ Alessandrin, A. (2018). Conclusion : Questions actuelles autour des transidentités. In *Sociologie des transidentités* (p. 109-115). Le Cavalier Bleu, p 109 <https://www-cairn-info.bibelec.univ-lyon2.fr/sociologie-des-transidentites--9791031802633-page-109.htm>

Chapitre 2 : Handicap

Il est alors important que l'on s'interroge sur la question du handicap, nous éclairant sur son histoire à la fois très similaire et très différente de celle de la question trans. C'est ainsi que nous commencerons par définir la notion, d'abord à travers ses différents usages, puis en nous demandant quelles ont été ses interactions avec la thématique du genre, et plus généralement, celle de la sexualité.

I. Handicap, situation de handicap, déficience : évolution des termes

Dans l'histoire, les corps différents des personnes handicapées ont principalement été considérés comme mauvais, marques symboliques d'une faute, d'une transgression et de sa punition et, plus rarement, d'un lien avec des puissances divines²⁰. Avec la médicalisation des sociétés est venu le besoin de réparer ces corps. Le handicap a alors été défini comme manque, comme dysfonctionnement qui demande une réparation : on est dans un modèle médical²¹.

Puis, dans les années 1970, s'élèvent les voix des personnes concernées contre l'oppression et l'exclusion sociale qu'elles subissent. C'est dans le cadre des *disabilities studies*, mouvement créé aux Etats-Unis suite au *Disability Rights and Independent Living Movement*, qu'est théorisé un modèle social du handicap où l'environnement et les acteurs sociaux au pouvoir sont tenus pour responsables des handicaps vécus par les personnes concernées : il est considéré que si la société était accessible et ne les opprimaient pas, les personnes ne seraient pas handicapées²².

Dans les années 1990/2000, émergent des modèles interactionnistes, synthèse entre modèle médical et social, ce qui aboutit à la définition de la CDPH²³ qui définit les personnes en situation de handicap comme des « *personnes qui présentent des incapacités physiques,*

²⁰ Stiker, H.-J. (2004). De quelques moments d'histoire sur les corps extrêmes. *Champ psychosomatique*, 2004/3 (n° 35), p 7-21. <https://doi.org/10.3917/cpsy.035.0007>

²¹ Fougeyrollas, P. (2016). Handicap. *Anthropen.*, p 2. <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.013>

²² Ibid., p 2

²³ Convention relative aux droits des personnes Handicapées

*mentales, intellectuelles ou sensorielles dont l'interaction avec diverses barrières peut faire obstacle à leur pleine et effective participation à la société sur la base de l'égalité avec les autres.*²⁴ » Le handicap est alors considéré comme situationnel et s'inscrit dans des dynamiques où se mêlent facteurs organiques et fonctionnels et facteurs contextuels, sociaux et technologiques²⁵. C'est ainsi que la terminologie « personne en situation de handicap » est adoptée.

On peut alors se demander où, à l'intérieur de cette histoire, y a-t-il de la place pour la thématique du genre et de la sexualité. Nous verrons que comme pour tout ce qui est lié au handicap, et généralement tout ce qui est lié au corps et aux sexualités, ce sont des domaines que l'on retrouve surtout dans la sphère médicale mais qui sont lentement récupérés par les sphères politiques et militantes.

II. Handicap et sexualité, une histoire entre médicalisation et politisation

Au départ, dans les années 1970, les recherches médicales sur la sexualité²⁶ des personnes en situation de handicap vont dans deux sens : trouver des façons de rétablir les fonctions et sensations sexuelles des hommes hétérosexuels adultes les ayant perdus suite à une blessure traumatique ou la stérilisation forcée des personnes ayant des handicaps développementaux dans une perspective eugéniste. Ces deux histoires, bien que de primes abords contraires, vont dans le même sens de normalisation médicale des corps et des sexualités. En effet, nombre de personnes en situation de handicap ont de multiples expériences de chirurgies et thérapies dont le but est de corriger et normaliser leurs corps²⁷.

Si l'apparition du modèle social du handicap est un grand moment dans l'histoire du handicap en général, cela ne fait pas avancer grand-chose dans le domaine de la sexualité puisque ce n'est alors pas considéré comme un combat nécessaire à la survie des personnes

²⁴ Organisation des Nations unies. (2006). *Convention relative aux droits des personnes handicapées*, p 4

²⁵ Ibid., p 4

²⁶ On ne parle pas encore vraiment de genre ou alors on le lit à une sexualité déviante

²⁷ Shuttleworth, R., Mona, L., & Bahner, J. (2020). Introduction : Contextualising disability and sexuality studies. In *The Routledge Handbook of Disability and Sexuality*. Routledge, pp 1-2

handicapées : d'autres droits basiques doivent être acquis avant de s'en préoccuper. Néanmoins, la crise du VIH/sida fait avancer les choses : on se rend compte que faire l'éducation sexuelle des personnes avec une déficience intellectuelle est nécessaire et de plus en plus de militants anti-validistes²⁸ demandent une politisation de la sexualité des personnes en situation de handicap²⁹.

C'est alors que sort le texte fondateur de la recherche dans ce domaine : « The Sexual Politics of Disability Untold Desires »³⁰ : c'est la première recherche sur le sujet dans une perspective sociopolitique et elle se concentre principalement sur donner la parole aux personnes concernées sur leur rapport à leur sexualité. A partir de là, de plus en plus de recherches sont faites mais cela reste un sujet d'arrière-plan, laissant la place à d'autres problématiques plus urgentes³¹. Dans les années 2000, la question de l'intersectionnalité commence à émerger et dans le milieu de la recherche, on commence à s'intéresser aux personnes handicapées LGBTI : inspirées des *queer theory*, se créent les *crip theory*³².

Néanmoins, si en anglais, le sujet se développe avec une spécialisation du côté du queer, en France, la question reste très longtemps traitée d'un point de vue individuel et médical et la question n'est que très peu traitée en sciences sociales. On s'intéresse à cette époque surtout à la stérilisation, aux VIH/sida et à la parentalité. Dans les années 2000, la question de la sexualité en institution et de l'assistance sexuelle, fait se développer le champ (l'ouvrant aux déficiences physiques et motrices) mais on est bien loin de la production anglaise³³. La question queer y est pratiquement absente et cela pose la question de place de l'étude de la transidentité chez les personnes en situation de handicap, question encore plus spécifique.

²⁸ Le terme de « capacitisme » est aussi utilisé mais les militant-e-s handicapé-e-s français-e-s utilisant presque exclusivement le terme de validisme, c'est celui que nous utiliserons aussi

²⁹ Ibid., p 3

³⁰ Shakespeare, T., Gillespie-Sells, K., & Davies, D. (1996). *The Sexual Politics of Disability : Untold Desires*. Continuum International Publishing Group Ltd.

³¹ Shuttleworth, R., Mona, L., & Bahner, J. (2020). Op. Cit., p 4

³² Ibid., p 5

³³ Brasseur, P., & Nayak, L. (2018). Handicap, genre et sexualité. Actualité des recherches francophones. *Genre, sexualité & société*, 19, Article 19, pp 6-7. <https://doi.org/10.4000/gss.4362>

Chapitre 3 : Handicap et transidentité

Comme mentionné, la relation du queer au handicap n'a été qu'extrêmement peu étudiée. Seul le champ très neuf des *crip theory* s'essaye à sa théorisation. Et si l'intersection entre handicap et transidentité est encore moins étudiée, quelques articles existent tout de même et de nombreuses questions se posent.

I. A l'intersection, un concept critiqué mais central

Quand on s'intéresse aux individus qui sont membre de plusieurs de ces communautés, la notion d'intersection est impossible à éviter. C'est un concept qui émerge d'abord dans les mouvements féministes des années 1970/80 aux Etats-Unis. En effet, ce sont les voix des militantes féministes noires qui s'élèvent contre la monopolisation de la parole par les femmes blanches de classe moyenne dans le féminisme et contre l'idée d'un patriarcat qui toucherait également toutes les femmes. Leurs voix s'élèvent aussi contre le mouvement anti-raciste, monopolisé par les hommes noirs³⁴.

Le concept est officiellement créé et formulé par la juriste Kimberlé Crenshaw dans les années 1980 : « *Du fait de leur identité intersectionnelle en tant que femme et personne de couleur, ces dernières ne peuvent généralement que constater la marginalisation de leurs intérêts (...) dans les discours forgés pour répondre à l'une ou l'autre de ces dimensions*³⁵ ». Elle théorise deux intersectionnalités : l'intersectionnalité structurelle, le fait que les femmes noires vivent une expérience de violence différente de celles des femmes blanches et l'intersectionnalité politique, le fait que les femmes noires se retrouvent entre deux groupes poursuivant des objectifs politiques la plupart du temps contradictoires. Elle développe cette notion dans le cadre des droits civiques pour répondre à des situations juridiques où le droit ne reconnaît pas les femmes noires comme victimes ni de sexisme, ni de racisme³⁶.

³⁴ Jaunait, A., & Chauvin, S. (2013). Intersectionnalité. 286-297, p 2

³⁵ Crenshaw, K. W., & Bonis, O. (2005). Cartographies des marges : Intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur. *Cahiers du Genre*, n° 39(2), p 54

³⁶ Ibid., p 54

En France, l'histoire de l'intersectionnalité est assez différente. En effet, la France, sous influence marxiste, n'a pas la race comme référentiel principal, mais la classe et c'est dans l'après mai 68, suite aux mouvements ouvriers, que des féministes formulent une théorie du rapport entre sexe, race et classe. L'intérêt est, alors, de donner une légitimité au mouvement féministe, lui permettant de devenir comparable à celui de la lutte des classes, et non de vraiment penser les rapports de domination intersectionnels³⁷. C'est l'introduction du concept de genre venu des Etats-Unis qui a fait sortir l'Europe de sa théorisation analogique du rapport sexe, race et classe, en introduisant ce concept ne se rattachant à aucune classe et aucune catégorie sociale déjà existante, permettant ainsi une analyse critique des dynamiques de pouvoir au sein de la société³⁸.

Si la question de l'intersectionnalité est devenue très importante dans le champ des sciences sociales, c'est une notion aussi très critiquée. Dorlin, notamment, remet en question la pertinence d'utiliser cette notion en Europe et dans un contexte non-juridique, ce qu'elle considère comme une retraduction culturelle et conceptuelle problématique³⁹. De plus, de nombreux-ses militant-e-s noir-e-s questionnent l'utilisation de ce concept dans des travaux qui ne touchent absolument pas la question du vécu noir. S'il nous semble important d'utiliser cette notion avec précaution, les questions qu'elle fait émerger restent centrales dans ce mémoire. L'intersectionnalité politique comme structurelle que théorise Crenshaw sont au centre de la raison même de ce mémoire : faire voir l'expérience spécifique des personnes à l'intersection, politique comme structurelle, de la communauté LGBTI et handicapée, deux communautés aux intérêts parfois contradictoire. C'est ce que les *crip theory*, champ de recherche à l'intersection entre *queer theories* et *disabilities studies*, a commencé à faire.

³⁷ Jaunait, A., & Chauvin, S. (2013). Op. Cit., pp 3-4

³⁸ Dorlin, E. (2012). *L'Atlantique féministe. L'intersectionnalité en débat*, pp 3-6. <https://doi.org/10/41621>

³⁹ Ibid., p 14

II. Crip theory, entre queer theories et disabilities studies

Les *crip theory* est un champ de la recherche qui s'ouvre pour la première fois avec Robert McRuer qui publie en 2006 « *Crip theory : cultural signs of queerness and disability* », un ouvrage traitant de handicap et d'homosexualité. McRuer parle dans cet ouvrage de validité compulsive (*compulsive ablebodiness*), en écho à Butler qui théorise l'hétérosexualité compulsive et la performativité : le but des *crip theory*, comme des *queer theory* est de remettre en question la normativité et les postulats autour des discours sur la sexualité, le genre et le handicap⁴⁰. C'est en ce sens qu'il décrit l'importance de « coming out crip » comme le fait de s'extirper de la binarité entre la validité et le handicap et le fait de s'éloigner de cette poursuite de l'idéal valide, de ce qui est considéré comme un bon handicapé en se réappropriant cette identité pour en faire une forme de résistance, la rendre politique, afin d'exiger un monde accessible. Il précise aussi que « crip » est un terme qui vient de la rue et des militants anti-validistes et qu'il est important de se souvenir de l'histoire militante de ce terme⁴¹.

En effet, les auteurs de la *crip theory* se revendiquent d'être pour les *disability studies* ce que les *queer theory* était pour les *feminist studies*. Le terme « crip » vient du mot anglais *cripple* qui veut dire « estropié, boiteux, infirme, invalide » et est donc, tout comme queer pour la communauté LGBTI+, une réappropriation d'une injure, ici validiste : les *crip theory* s'ancrent dans la même notion de retournement du stigmaté que les théories queer⁴².

Ainsi, après McRuer, d'autres chercheur-euse-s comme Alison Kafer et Anna Mollow, se sont emparé-e-s de ce nouveau champ de recherche. Néanmoins, le mouvement s'est très peu développé en France, où seule Charlotte Puiseux semble faire figure de référence et, peu importe le pays, on y traite encore très peu de genre dans le cadre de la transidentité. Malgré

⁴⁰ McRuer, R. (2006). *Crip theory : Cultural signs of queerness and disability*. New York University Press, pp 1-30

⁴¹ Ibid., pp 35-37

⁴² Puiseux, C. (2015). Crip la théorie queer. CHARLOTTE PUISEUX. <https://charlottepuiseux.weebly.com/alter2015.html>

ce manque de production sur le sujet, certains chercheur-euse-s et militant-e-s commencent tout de même à problématiser la question des personnes trans en situation de handicap.

III. Le vécu indissociable et invisibilisé des personnes trans en situation de handicap

Ainsi, si le sujet de la transidentité au sein du handicap a été très peu traité, il y a tout de même Alexandre Baril, chercheur canadien, qui introduit le sujet dans un article en 2018 en se demandant pourquoi les personnes trans refusent à ce point de se dire handicapé-e-s quand leurs expériences, notamment à travers des chirurgies potentiellement débilitantes, est très proche de l'expérience des personnes en situation de handicap⁴³. Il y indique aussi à quel point la population trans est touchée par le handicap : des chiffres allant selon les études de 39 à 55 %⁴⁴. Si certains de ces handicaps sont liés aux traitements liés à la transition, une grande partie de ces chiffres recouvrent la population trans ayant des problèmes de santé mentale. Et, en effet, si on regarde le rapport du Trans PULSE Project au Canada, plus de la moitié des personnes trans en Ontario avaient des niveaux de dépression égales à ceux d'une dépression clinique et 43 % avaient déjà fait des tentatives de suicide, dont 10 % dans l'année⁴⁵.

En plus de ces chiffres, certaines études ont montré qu'il y aurait un lien entre neurodivergence⁴⁶ et transidentité, notamment chez les personnes autistes : il y aurait 37 fois plus de personnes trans dans la population autiste que dans la population normale⁴⁷. Et, cette intersection spécifique, entre neurodivergence et queer, a été théorisée par la médecine comme par les militants. En effet, Melanie Yergeau explique dans son ouvrage qu'on ne peut séparer l'autisme (mais aussi toute autre neurodivergence) du queer car la médecine est toujours partie du principe que l'autisme était « *fundamentally, deviantly and neurologically queer*⁴⁸ ». En

⁴³ Baril, A. (2018). Hommes trans et handicapés : Une analyse croisée du cisgenrisme et du capacitisme. *Genre, sexualité et société*, 19, p 2. <https://doi.org/10.4000/gss.4218>

⁴⁴ Ibid., p 3

⁴⁵ Bauer, G., & Scheim, A. (2015). *Transgender People in Ontario, Canada : Statistics from the Trans PULSE Project to Inform Human Rights Policy*, p 6

⁴⁶ Catégorie composée de toute personne ayant une neurologie différentes (TDHA, autisme, schizophrénie, bipolarité, trisomie, épilepsie, etc...)

⁴⁷ Stagg, S. D., & Vincent, J. (2019). Autistic traits in individuals self-defining as transgender or nonbinary. *European Psychiatry*, 61, 17-22, p 17. <https://doi.org/10.1016/j.eurpsy.2019.06.003>

⁴⁸ Yergeau, M. (2018). *Authoring autism : On rhetoric and neurological queerness*, p 41

effet, iel fait le constat que si de nos jours on part du principe que c'est la neurodivergence qui est source de queerness, au début du 20^e siècle, on pensait, à l'inverse, que c'était le fait d'avoir une sexualité déviante qui était la cause de différences cognitives. C'est ainsi que depuis toujours se pose pour les personnes queer et handicapées, cette question de ce qui vient en premier, de ce qui a causé quoi et donc de ce qui est légitime.

Et même lorsqu'on s'éloigne des déficiences mentales, on se rend compte d'à quel point les vécus des personnes trans en situation de handicap est spécifique et indissociable. Dans son article, Baril explique combien les hommes trans en situation de handicap ont du mal à atteindre l'idéal de masculinité alors même qu'ils ont encore plus à prouver, le handicap étant généralement associé à une fragilité et une passivité considérée comme féminine. Les stéréotypes associés aux handicaps et ceux associés aux masculinités sont en conflit, pour des hommes trans dont le rapport à la masculinité est déjà compliqué et pour qui être reconnu comme homme peut être nécessaire à la survie⁴⁹. C'est le cas aussi pour les femmes : No Anger explique qu'elle a été masculinisée de force très tôt à cause son handicap et a donc toujours eu du mal à se reconnaître en tant que femme : « *j'ai l'impression d'être reconnue avant tout en tant qu'handicapée, et jamais en tant que femme.*⁵⁰ ».

Mais, malgré le grand nombre de personne trans en situation de handicap, il existe très peu de dispositif dont le but est d'accueillir cette population spécifique et les professionnel.le.s de santé dans le milieu de la transidentité ou du handicap doivent se former elleux-mêmes. Certaines associations trans comme Chrysalide⁵¹, à Lyon, proposent des formations pour les professionnel.le.s, notamment de santé mentale, mais du côté de la transidentité, on traite encore très mal la spécificité de la population en situation de handicap, qui doivent parfois même cacher leur(s) handicap(s) pour avoir accès aux traitements dont iels ont besoin. Au centre LGBTI+ de Lyon⁵², est aussi organisé un groupe de parole pour les personnes trans en

⁴⁹ Baril, A. (2018). Op. Cit., p 8

⁵⁰ No Anger. (2016, novembre 6). Handicap, queer et Trou-de-Balle. *A mon geste défendant*. <https://amongstedefendant.wordpress.com/2016/11/06/handicap-queer-et-trou-de-balle/>

⁵¹ <https://www.chrysalide-asso.fr/>

⁵² <https://www.centrelgbtilyon.org/decouvrir/les-associations/>

situation de handicap. Néanmoins, aucun dispositif officiel n'existe en faveur de cette population.

Si handicap et transidentité sont indissociables dans le vécu des personnes concernées, il est important de se poser la question de l'effet sur l'identité et les processus d'identification que peut avoir cette double identité et l'appartenance à des groupes aussi distincts. Le concept d'identité étant extrêmement polysémique et, lui aussi, central à ce mémoire, il est important de s'y attarder.

IV. Entre identité(s) et processus d'identification

La question de l'identité n'est pas nouvelle, les philosophes de l'Antiquité s'y intéressaient déjà. Néanmoins, il faut un peu de temps avant qu'elle se pose vraiment dans le champ de la recherche sociale. C'est l'apparition de mouvements sociaux, principalement anti-racistes aux Etats-Unis, qui pousse, au XXe siècle, le concept sur le devant de la scène. La relation entre les individus et la société est réévaluée et des départements sur les identités minoritaires commencent à se créer dans les universités, d'abord aux Etats-Unis puis ailleurs⁵³. L'identité est alors étudiée de deux façon principales : comme une donnée stable d'entités collectives ou comme quelque chose de plus relatif et individuel. C'est la grande opposition entre identité collective et identité individuelle⁵⁴. Cette opposition n'est pas la seule et pose quelques problèmes. Le concept d'identité est, en effet, extrêmement polysémique et ambigu et nombre d'auteurs vont jusqu'à proposer de l'abandonner.

Il semble, toutefois, que se dégage deux solutions à la définition compliquée du concept : une analyse complémentaire de ces deux facettes, comme s'influençant l'une et l'autre et/ou une analyse des processus plutôt que du concept figé, de l'identification plutôt que de l'identité. Et pour s'intéresser à ces processus d'identification, notamment à un groupe, Luque s'intéresse à la notion d'identité communautaire. Il explique que selon Weber, les

⁵³ Baudry, R., & Juchs, J.-P. (2007). Définir l'identité. *Hypothèses*, 10(1), 155-167, p 158

⁵⁴ Ibid., p 161

individus appartenant à une même communauté ont un sentiment d'avoir des traits en communs. Ces communautés se créent beaucoup au sein de populations minoritaires et le sentiment de communauté est d'autant plus fort quand il est nécessaire de défendre ses droits essentiels : « *l'appel à la construction d'une identité forte est le plus souvent une mesure défensive et la communauté en offre le lieu sûr*⁵⁵ ». En effet, les personnes faisant partie de groupes minoritaires construisent, encore plus que d'autres, leur identité personnelle autour de l'identité de groupe. Et face au stigmat, Nario-Redmond, ainsi que d'autres chercheurs, nous explique qu'un individu peut réagir de deux façons : il peut utiliser des stratégies individuelles, de dissociation du groupe ou des stratégies collectives, en se réappropriant les traits stigmatisés et en s'identifiant au groupe⁵⁶. C'est suite à une telle théorisation que Tajfel définit l'identification comme la perception que l'appartenance à un groupe est centrale à son sens de soi et comme l'existence de sentiments positifs rattachés à cette appartenance⁵⁷.

Néanmoins, cette définition de l'identification, rattachée à l'idée d'identité communautaire, ne nous montre qu'une facette de ce concept. Ainsi, comme nous avons nous aussi décidé que l'identification était un objet bien plus facile à manier que l'identité, nous tenons à vous présenter ici deux modèles de l'identification, permettant de l'explorer plus en détails. Le premier est théorisé, en rapport direct avec le handicap, par Anne Revillard dans son article « *L'expérience sociale du handicap* ». Pour elle, l'identification contient trois aspects : il y a d'abord l'identification par les institutions, ici donc l'obtention ou non d'un diagnostic. Puis, vient le travail identitaire fait par l'individu suite à cette identification, où l'on se pose la question : à quel point m'identifie-je à la catégorie de personne en situation de handicap ? Et enfin, se pose la question de l'identification de cette caractéristique par autrui au cours des interactions quotidiennes⁵⁸.

⁵⁵ Luque, F. (2002). Entre l'identité et l'identification : un problème complexe de la recherche sociologique dans le domaine de l'interculturalité. *Societes*, no 76(2), 59-70, p66

⁵⁶ Nario-Redmond, M. R., Noel, J. G., & Fern, E. (2013). Redefining Disability, Re-imagining the Self : Disability Identification Predicts Self-esteem and Strategic Responses to Stigma. *Self and Identity*, 12(5), 468-488, p 469 <https://doi.org/10.1080/15298868.2012.681118>

⁵⁷ Ibid., p 469

⁵⁸ Revillard, A. (s. d.). *L'expérience sociale du handicap*. 24, pp 14-15

Un autre modèle, plus général, nous est proposé par Avanza et Laferté dans un article où ils déclinent ce concept sous trois aspects nommé identification, image et appartenance. L'identification y est théorisée comme qualifiant « *toute action sociale où l'attribution identitaire est extérieure, s'exerçant sur un individu, dans le cadre d'une institution sociale, selon une technique codifiée*⁵⁹ », son résultat n'étant pas une identité fixe puisqu'en constante renégociation. L'image concerne tout le discours stéréotypé qui se crée autour d'une identité ou d'un groupe, c'est le caractère public et potentiellement politique de celui-ci, ce sont les représentations que nous nous en faisons. L'appartenance, elle, « *implique de partir du «bas», des pratiques des identifiés ou représentés pour comprendre comment ils s'approprient, refusent, acceptent ces identifications et ces images.*⁶⁰ ». C'est dans ce travail à partir du bas que s'inscrit ce mémoire, bien que nous tenterons d'avoir accès, aussi, aux autres facettes de ce concept.

⁵⁹ Avanza, M., & Laferté, G. (2005). Dépasser la « construction des identités » ? Identification, image sociale, appartenance. *Genèses*, no 61(4), 134-152, p 142

⁶⁰ Ibid., p 144

Problématisation

L'exploration du concept de handicap, comme de celui de transidentité, nous a permis de nous rendre compte à quel point ces concepts étaient nés dans le contexte médical et à quel point les catégories les sous-tendant étaient utilisées à des fins de diagnostic et, malheureusement, de violences médicales. Néanmoins, elle nous a aussi permis de nous rendre compte que ces catégories et ces concepts étaient réappropriés par les militants et qu'un glissement de la sphère médicale à la sphère sociale et politique s'opérait dans les deux cas. Nous nous sommes aussi rendu compte, à travers l'exploration du concept d'intersection, de l'importance de mettre en lumière le vécu spécifique des personnes faisant partie de plusieurs groupes minoritaires. Ayant fait ce constat et celui du manque de production, dans le milieu du handicap, sur l'intersection possible avec la transidentité précisément, nous étions, plus que jamais, décidé à explorer l'expérience des personnes trans en situation de handicap. Pour cela, il nous a semblé important d'aller étudier la notion d'identité, dans l'espoir de trouver une grille d'analyse pertinente pour nous guider dans cette exploration. Nous nous sommes rendu compte que l'identité était un concept trop figé et ambigu pour nous permettre d'accéder au vécu complexe des personnes concernées. Face à ce constat, il nous a semblé que le concept d'identification, qu'elle soit institutionnelle, personnelle ou liée au regard de la société et des autres individus, était exactement ce dont nous avons besoin, nous permettant d'explorer à la fois le pouvoir du médical et la réappropriation de celui-ci, que celle-ci soit personnelle ou politique. L'identification en tant que personne trans comme de personne handicapée nous intéressait mais c'est surtout et d'abord l'interaction des deux, et les résultats de cette interaction sur les processus d'identification qu'il nous semblait important d'étudier. Nous avons ainsi décidé que la question structurant ce mémoire serait celle-ci : **dans quelle mesure les processus d'identification en tant que personne trans ou en tant que personne en situation de handicap sont-ils influencés par l'interaction de ces deux identités ?**

Nous essayerons de répondre à cette question à travers le témoignage et le récit de vie de six personnes concernées par l'intersection de ces identités, ne nous permettant pas une exploration complète et parfaite de cette problématique mais nous permettant, néanmoins, de faire émerger des premières pistes de réponses.

Partie 2 : Terrain, à la rencontre des personnes concernées

Chapitre 1 : Méthodologie

Après nous être arrêté sur la grille de lecture des processus d'identification, il nous fallait alors établir des outils de recueil et d'analyse de données afin de pouvoir se rendre sur le terrain pour faire émerger les réponses dont nous avons besoin.

I. Quelles données recueillir ?

Une fois que nous avons décidé la direction qu'allait prendre ce mémoire, il nous fallait décider quel type de données nous avons besoin de recueillir. Il semble que cet objet qu'est l'identification est bien trop complexe pour qu'il nous soit accessible seulement par l'observation. Nous avons besoin ici d'avoir accès aux représentations que se font les individus, aux stratégies qu'ils mettent en place, à des ressentis et des sentiments or « *l'observation ne permet pas toujours de poser des questions aux personnes observées pour répondre à une interrogation.*⁶¹ » Il nous faut aller à la rencontrer des personnes pour recueillir des données verbales et plus subjectives. La production d'écrits déjà existant est très faible et il nous semble impossible de faire reposer tout ce mémoire sur les quelques articles de blog de militants faisant part de leur expérience sur le sujet.

En ce sens nous avons décidé de nous tourner vers les entretiens plutôt que vers un questionnaire, qui nous demanderait d'avoir des hypothèses et de savoir précisément ce que nous cherchons. En effet : « *l'entretien s'impose chaque fois que l'on ignore le monde de référence, ou que l'on ne veut pas décider a priori du système de cohérence interne des informations recherchées.*⁶² » là où le questionnaire « *implique que l'on connaisse le monde de référence d'avance, ou bien qu'il n'y ait aucun doute sur le système interne de cohérence des informations recherchées.*⁶³ »

⁶¹ Claude, G. (2019, décembre 19). L'enquête de terrain : Définition, méthodes, conseils et exemple. *Scribbr*. <https://www.scribbr.fr/methodologie/enquete-de-terrain/>

⁶² Blanchet, A., & Gotman, A. (2007). *L'entretien—L'enquête et ses méthodes*. Armand Colin, p 39

⁶³ Ibid., p 39

II. Au près de qui enquêter ?

Il y a trois catégories de personnes que nous pourrions interroger : les concernées eux-mêmes, les équipes institutionnelles et les personnes interagissant potentiellement avec des personnes concernées (famille, collègues, etc). Depuis le départ, nous avons eu envie de réaliser ce mémoire afin de pouvoir donner une voix aux personnes concernées sur des sujets où elles ont généralement trop peu de contrôle. Il nous semble donc indispensable de leur donner d'abord et principalement la parole. C'est aussi le plus logique car à travers elles, nous avons, de toute façon, accès aux trois dimensions de l'identification.

Nous avons décidé de ne pas restreindre plus la population ciblée afin d'avoir accès à un vécu le plus diversifié possible et aux plus de réponses potentielles. Il nous semble qu'il sera temps, plus tard et dans d'autres travaux, de restreindre le sujet comme la population ciblée mais qu'il était important, ici, de donner une voix aux personnes transmasculines comme transféminines et aux personnes ayant des situations de handicap très différentes. Nous avons donc simplement recherché des interlocuteurs se définissant comme « personne trans » et « personne en situation de handicap » ou « personne handicapée » (selon leurs préférences personnelles) grâce à un post sur les réseaux sociaux et décidé, en fonction des réponses, qui interroger, avec un objectif de diversification. Voulant interroger 8 personnes au départ, nous sommes arrivés à la fin, à 6 entretiens différents que nous vous présentons dans le tableau ci-dessous.

Tableau 1 : Population d'enquête

Nom	Age	Genre	Handicap
Pierre	29	Homme	Maladie génétique rare, handicap physique
Charlie	23	Non-binaire	Autisme, dépression, trouble anxieux
Elodie	21	Femme	Autisme, TDAH ⁶⁴ , dyspraxie

⁶⁴ Trouble de l'attention et de l'hyperactivité

Alex	20	Non-binaire	Autisme, douleurs chroniques, dépression
Ervin	25	Non-binaire	Fibromyalgie, douleurs chroniques, autisme
Fanny	23	Femme	Trouble dys, dépression

Comme préconisé par Blanchet et Gotman, nous avons essayé de diversifier notre corpus. Néanmoins, nous n'avons réussi à le faire que selon des variables stratégiques liées à notre sujet, le genre et le type de handicap, et non pas par rapport à des variables descriptives⁶⁵. En effet, nos participants ont tous entre 20 et 30 ans, nous n'avons pas fait attention à leur catégorie sociale et, comme nous les avons contactés à travers un post Twitter et fait marcher nos contacts militants, ce sont tous des individus ayant une expérience et une réflexion politique sur leur handicap comme leur transidentité.

Nous avons réussi à avoir une diversité plutôt satisfaisante en termes de genre. Pour ce qui est du handicap, la plupart de nos participants ont un handicap psychique mais certains ont aussi des douleurs chroniques et/ou des handicaps physiques. Cela est loin de représenter la diversité du handicap (pas de handicap sensoriels ni d'handicap intellectuel par exemple) mais il était compliqué avec les restrictions de temps et le nombre d'entretiens de faire plus.

III. Comment ?

Une fois la population décidée, il nous fallait décider la forme que prendrait nos entretiens. En pleine pandémie COVID, il était compliqué de prendre rendez-vous pour des entretiens et essayer de rassembler plusieurs personnes dans un même espace. De plus, notre sujet est assez délicat et si nous ne doutions pas que certains seraient prêt à échanger en groupe, il nous semblait important de permettre d'abord à nos enquêtés de livrer leur histoire individuellement, avec le minimum de pression extérieure : nous avons donc fait des entretiens individuels.

⁶⁵ Ibid., p 52

C'est pour la même raison que nous avons décidé de faire des entretiens semi-directifs. Comme pour le questionnaire, un entretien directif ne nous permettrait pas d'avoir accès aux données dont nous avons besoin. A contrario, un entretien libre pourrait donner trop de libertés à nos enquêtés sur des sujets auxquels ils n'ont pas forcément réfléchi. L'entretien semi-direct, avec l'identification comme grille de lecture, nous a semblé le parfait compromis : nous prenons un objet pour restreindre notre sujet et nous permettre de formuler des questions et d'avoir une base pour guider nos enquêtés mais c'est un objet assez vaste et flexible pour nous permettre d'accéder à la diversité du vécu de nos enquêtés et les laisser s'exprimer sur ce qui leur semble pertinent. Ce type d'entretien laisse aussi place à l'improvisation : « *l'enquête par entretien est une technique qui s'impose lorsqu'on veut aborder certaines questions, et une démarche qui soumet le questionnement à la rencontre, au lieu de le fixer d'avance.*⁶⁶ »

Il nous a fallu ainsi créer un guide d'entretien⁶⁷ nous permettant d'avoir la structure que nous mentionnions. Pour cela, nous avons décidé de poser des questions en trois temps : d'abord sur le parcours de personne en situation de handicap, puis sur le parcours de personne trans et enfin sur l'interaction de ces deux caractéristiques dans le parcours personnel de l'individu. A l'intérieur de chacun de ces temps, nous avons posé des questions sur chaque type d'identification.

Nous avons laissé la possibilité aux enquêtés de faire l'entretien en face à face mais la grande majorité des répondants n'étant pas de Lyon, tous les entretiens se sont faits, au final, par appel vidéo. Mais, peu importe le lieu, une chose auxquelles nous voulions faire très attention était que les personnes enquêtées se sentent à l'aise. En effet, à nouveau, notre sujet est assez délicat puisqu'il touche deux caractéristiques intimes des individus et que nous leur demandons potentiellement de raconter des éléments négatifs voire violents de leur parcours. Nous avons donc communiqué à nos participants que nous faisons également partie de la communauté handicapée comme de la communauté LGBTI+ pour réduire l'appréhension de s'exprimer, qui est déjà présente avec l'ascendant du rôle de chercheur : « *enquêter sur des*

⁶⁶ Ibid., p 21

⁶⁷ Voir annexe 1

*situations marginales qui ne sont pas reconnues ou ne se reconnaissent pas dans les lois dominantes de la société place donc d'emblée l'enquêteur lui-même en position dominante.*⁶⁸ ».

IV. Comment traiter les données ?

Une fois les entretiens passés, il nous a fallu analyser nos données. Il existe deux façons principales d'analyser des données : analyser la forme des discours ou leur contenu. Il était logique, au vue de notre sujet, que nous analysions plutôt le contenu et nous avons ainsi décidé de faire une analyse thématique. En effet, puisque nous avons déjà décidé d'une grille de lecture, il nous semblait plus pertinent d'analyser transversalement tout le corpus autour de grands thèmes, avec un « *mode de découpage [...] stable d'un entretien à l'autre*⁶⁹ ». Néanmoins, il nous a semblé aussi important de garder une certaine flexibilité dans notre découpage, comme le conseillent Blanchet et Gotman : « *l'identification des thèmes et la construction de la grille d'analyse s'effectuent à partir des hypothèses descriptives de la recherche, éventuellement reformulées après lecture des entretiens*⁷⁰ », une synthèse entre « *hypothèses et corpus*.⁷¹ »

C'est exactement ce que nous avons réalisé. En effet, pour les trois premiers entretiens nous avons lu et découpé nos transcriptions en utilisant les trois thèmes du guide d'entretien (parcours trans, parcours du handicap et interaction) en essayant de créer des rubriques et sous-rubriques en accord avec les réponses de nos enquêtés. Puis, à la fin de l'analyse du troisième entretien, nous nous sommes rendu compte que nos catégorisations n'étaient pas toujours les plus pertinentes, que ce soit en termes de formulation ou de placement de certaines sous-rubriques. Nous avons donc réorganisé toutes nos rubriques en quatre thèmes, en accord avec différents aspects de l'identification et renommé et réorganisé nombreuses de nos rubriques et sous-rubriques. C'est avec cette nouvelle grille d'analyse que nous avons analysé les trois

⁶⁸ Ibid., p 72

⁶⁹ Ibid., p 94

⁷⁰ Ibid., p 98

⁷¹ Ibid., p 98

derniers entretiens. Les rubriques ont encore un peu bougé au fil de ces trois dernières analyses mais la grille principale, elle, est restée plus ou moins la même.

Chapitre 2 : Analyse

De nombreux thèmes se sont dégagés lors de l'analyse des entretiens. Là où nous pensions avoir trois thèmes, identification institutionnelle, auto-identification et identification extérieure, il nous a semblé important d'en ajouter un quatrième sur le rapport à la communauté. Ainsi, nous allons vous présenter les sous-thèmes et pistes de réponses qui nous sont apparus lors de notre analyse.

I. L'identification institutionnelle

En s'intéressant à l'identification institutionnelle, nous nous sommes rendu compte que les personnes trans en situation de handicap avaient affaire à des équipes institutionnelles de façon régulière : lors de diagnostics médicaux, afin d'avoir accès à des aménagements et des services de transition. Nous allons nous intéresser à leurs expériences mais aussi à celles de ceux qui n'y ont pas accès et à ce que cela implique pour elles.

1) Diagnostic et auto-diagnostic

Sur les six personnes que nous avons interrogées, toutes ont au moins une expérience de diagnostic. Néanmoins, quatre n'ont pas accès à des diagnostics dont elles pourraient avoir besoin. Ainsi, Pierre nous fait part du fait que sa maladie a été détectée dès sa naissance, rendant le processus relativement simple. Pour nos deux interviewé-e-s ayant des troubles dys-, l'école a joué un rôle important en effectuant une pré-identification et en les poussant au diagnostic médical. Pour deux autres, ce sont les pairs qui ont joué un rôle central, en étant un repère en termes de symptômes mais aussi une ressource de noms de spécialistes :

Et honnêtement, personnellement je trouve que ça a été extrêmement rapide par rapport à la normale. Et c'est très certainement parce que j'avais ma mère comme référent de référence et que du coup je savais quels spécialistes demander⁷².

⁷² Ariel, annexe 6

Néanmoins, malgré ces facteurs facilitants, la plupart de nos interviewés nous parlent de parcours de diagnostic très compliqués. Les médecins sont les premiers obstacles : Ariel a dû faire face à de nombreux médecins connaissant très mal la fibromyalgie, on a immédiatement dit non à Elodie sans même l'écouter quand elle a mentionné un diagnostic d'autisme et Elie n'a pas été cru-e quand yel a parlé de ses douleurs à la hanche. Elie nous mentionne aussi ses parents comme obstacle, ayant refusé de prendre son état au sérieux pendant longtemps. Mais outre tout cela, le diagnostic est souvent un processus long et/ou coûteux, comme nous le mentionnent deux de nos interviewé-e-s. Enfin, même s'il était possible pour certains de nos interviewé-e-s d'avoir un diagnostic, trois expliquent refuser d'y accéder. Deux nous mentionnent la peur de la psychiatrisation, deux la peur de la stigmatisation et Charlie, la peur d'en parler aux médecins suite à des expériences négatives dans le passé. Elie, lui, refuse de se faire diagnostiquer son autisme car yel a lu des témoignages de personnes trans s'étant fait refuser l'accès à des services de transition pour cause d'autisme.

Que ce soit un phénomène de pré-identification permettant ensuite de s'adresser à des professionnels ou une alternative à des diagnostics compliqués à obtenir, cinq de nos interviewé-e-s nous mentionnent s'être auto-diagnostiqué-e-s ou pré-diagnostiqué-e-s à un moment de leur parcours. Plusieurs moyens nous ont été mentionnés : quatre nous disent avoir repéré des symptômes qui leur semblaient coller avec un handicap qu'iels connaissaient, trois parlent d'avoir effectué des recherches, lisant des témoignages et mêmes des ressources scientifiques, deux disent avoir observé des proches ayant un handicap et avoir repéré des similarités tandis que deux autres nous expliquent que leurs proches en situation de handicap ont, eux, repéré ces similarités avant de leur suggérer d'y réfléchir.

2) Expérience avec les équipes médicales

Les personnes en situation de handicap comme les personnes trans ont de nombreuses occasions d'avoir affaire à des équipes médicales. En ce qui concerne le handicap, quatre personnes nous mentionnent des expériences positives, dont une seule qui ne mentionne que des expériences positives et cinq personnes nous mentionnent des expériences négatives, dont

deux qui ne mentionnent que des expériences négatives. En ce qui concerne le parcours trans, trois personnes nous parlent d'expériences positives, dont aucune pour qui elles n'ont été que positives, et six personnes nous parlent d'expériences négatives dont trois pour qui elles ont été seulement négatives. Il semble donc que si les expériences sont assez négatives dans les deux cas, elles le soient plus souvent et de façon moins balancé pendant les parcours trans.

Quand nos interviewé-e-s nous ont parlé d'expériences médicales positives, les deux raisons principales étaient le fait d'avoir des professionnels à l'écoute et que ces expériences se manifestent matériellement par un réel accompagnement. Pierre nous explique que sa transidentité l'a aidé à rendre ces expériences positives :

Comme je te disais par rapport au fait que tu te découvres trans, tu découvres qu'en fait t'as le droit de remettre en cause la parole médicale et ça je pense que ça m'aide dans ma vie quotidienne en tant que personne handicapée⁷³.

En effet, la « parole médicale » n'est pas toujours bien vécue : quatre de nos interviewé-e-s nous disent avoir été mal traité-e-s par des équipes médicales : deux ont reçu des conseils ou propositions de traitement non appropriés, deux ont été prescrits des produits dangereux (hormones ou médicaments), Ariel nous mentionne des médecins perdus face à sa fibromyalgie, ne pouvant donc pas bien le traiter et Elodie nous parle d'un manque d'accompagnement concret. Ensuite, trois personnes nous mentionnent des expériences de stigmatisation : toutes nous parlent d'une absence de respect de leur auto-détermination, deux d'une absence de respect de leur consentement, deux d'instances de transphobie, deux d'une agressivité de la part des professionnels et Ariel de questions et conseils extrêmement intrusifs et mal placés. Trois personnes nous parlent aussi du fait que trop souvent leur vécu est remis en question face à des médecins. Pour Ariel, le manque de spécialiste rend son parcours de transition bien plus compliqué. Lors de son parcours médicale en rapport au handicap, Elodie a vu son expérience en psychiatrie, déjà compliquée, aggravée par sa transidentité quand on a opéré du chantage, la menaçant de l'empêcher de transitionner, l'empêchant ainsi de partir sous

⁷³ Pierre, annexe 2

motif qu'elle était trans. Le parcours trans de Pierre a aussi été rendu compliqué par son handicap :

S'il faut trouver un psy, tout est un problème de handicap, c'est pas du tout un problème de transidentité. [...] Du coup, ça implique juste que tu cherches des psys jusqu'à en trouver un qui tienne la route. Ensuite, c'est pareil au niveau des endocrino. J'en ai eu qui commençait à me dire "ah oui, mais ce que vous avez c'est une maladie génétique qui touche seulement les personnes qui ont XX donc on sait pas ce qu'il va se passer" genre pffffff, zéro justification⁷⁴.

Face à ces expériences négatives, quatre de nos interviewé-e-s nous ont fait part de stratégies qu'ils mettent en place pour les faciliter. La principale est celle de retenir les informations non nécessaires à la consultation afin d'éviter des conflits : Pierre nous dit éviter de nommer sa maladie précise lors de consultation pour sa transition, préférant un terme plus générique et Elie n'a parlé que de ses handicaps physiques et pas de son autisme lors de la consultation à la mission handicap de son université. Pierre explique aussi utiliser sa transidentité comme outil pour rétablir les dynamiques de pouvoir lors d'un échange médical. Il nous explique que quand un médecin devient trop intrusif, il amène la conversation sur la transidentité, sujet qu'il maîtrise mieux que le médecin et qui ne concerne pas sa santé, ce qui lui permet de pointer du doigt le caractère intrusif de l'interaction :

Je leur dis « ouais je suis pas sûr que ce soit le moment approprié pour me poser ces questions-là » en fait. Ça donne un froid, ça rééquilibre vraiment la balance⁷⁵.

Charlie nous parle de deux autres stratégies : celle d'être accompagné par quelqu'un lors d'un rendez-vous et celle de soi-même accompagner des proches, afin de répéter les interactions avant de les réaliser pour soi-même :

⁷⁴ Pierre, annexe 2

⁷⁵ Pierre, annexe 2

Notamment quand je vais chez le gynéco, j'y vais avec des amis parce que je sais très bien que je serai en mode « oui, oui » alors qu'en vrai je serais en mode non donc ils sont là vraiment pour gérer. [...] Mais autrement j'ai été dans le monde médical avec des amis. En gros j'étais là pour si mes amis avaient besoin qu'on reformule des choses, pour leur rappeler leurs problèmes, leur dire ce qu'ils pourraient avoir et globalement faire le médiateur. Et puis je me dis que ça me permettra quand j'irai pour moi-même, un jour, quand je me bougerai le cul je saurais quoi faire, j'aurais déjà tous les codes sociaux, toutes les interactions⁷⁶.

3) Transition et aménagements

Pour ce qu'il en est d'obtenir une reconnaissance administrative du handicap et donc d'accéder à des aides et aménagements, deux de nos interviewé-e-s pensent que le processus a été facile car ils ont des handicaps physiques et au contraire trois expliquent avoir des handicaps peu ou non reconnus par la MDPH. Deux nous mentionnent le rôle central qu'a joué le fait d'avoir une aide compétente pour remplir les dossiers MDPH, ce qui fait écho au fait que deux nous mentionnent l'administratif comme gros facteur de ralentissement des démarches de dossier MDPH.

En ce qui concerne l'accès à des services de transition médicale ou administrative, là aussi trois personnes nous mentionnent les démarches administratives très longues comme un obstacle principal. Elie mentionne que le fait d'être non-binaire et de ne pas vouloir un parcours de transition classique est aussi un obstacle. Le handicap est mentionné trois fois comme obstacle à la transition, que ce soit parce que cela ajoute de l'appréhension à certaines étapes, parce que cela donne une excuse aux médecins pour remettre en question leur transidentité ou parce que les hormones interagissent avec les symptômes de maladie, rendant leur utilisation plus compliquée. Néanmoins, Pierre nous parle, lui, de son handicap comme d'un facteur facilitant puisque cela lui a permis de déjà savoir naviguer dans le monde médical. Enfin, deux personnes nous parlent du fait que leurs procédures de changement de prénom ont été rendues

⁷⁶ Charlie, annexe 3

plus simple par des personnes ayant déjà eu affaire à des personnes trans et donc ayant déjà été sensibilisées.

4) Conséquences

Nous avons vu que pour différentes raisons, il était parfois difficile d'avoir un diagnostic. Ainsi, nos interviewé-e-s ont parlé de trois conséquences de l'absence de diagnostic. Tout d'abord, quatre mentionnent le fait que cela empêche d'avoir accès à des aides de la MDPH et trois disent que cela amène à ce qu'on projette sur eux une image négative puisque, s'ils n'ont pas de handicap, cela veut dire que c'est de leur faute s'ils ont du mal à faire certaines choses. Elodie explique que ne pas avoir de RQTH l'empêche d'avoir une situation stable dans son travail.

En parallèle, avoir un diagnostic, ou même tout simplement se rendre compte à travers une auto-identification de certains symptômes, entraîne aussi des conséquences. Trois nous mentionnent une conséquence négative qui est la stigmatisation qui vient avec être catégorisé-e avec un handicap. Les deux conséquences positives principales, mentionnées par trois personnes chacune, sont le fait que cela permet une meilleure compréhension de son fonctionnement et d'avoir accès à des aides, que cela soit des aménagements, des traitements ou de la thérapie. Pour deux personnes, le diagnostic a été libérateur car il a permis d'expliquer des années de stigmatisation et des années à se demander « qu'ai-je fait pour mériter cela », là où maintenant elles ont une explication extérieure à elles-mêmes. Charlie explique aussi que cela lui a permis de s'autoriser à ralentir, le diagnostic comme une légitimation à prendre soin de sa santé.

Seul deux personnes nous ont parlé des conséquences de pouvoir ou non transitionner. Avant la fin de la transition, le fait de ne pas être à l'aise avec soi-même a provoqué une dépression à Fanny et des interactions au quotidien extrêmement désagréables pour Pierre comme Fanny. Au contraire, maintenant que sa transition a commencé, Fanny a une bien meilleure santé mentale.

II. Auto-identification

Une fois un diagnostic reçu, une fois avoir repéré des symptômes, une fois s'être rendu compte que notre genre n'est pas celui qu'on nous a assigné à la naissance, s'engrange un processus d'auto-identification amenant ou non à l'appropriation de l'étiquette de « personne trans » ou de « personne en situation de handicap » et amenant ou non à se sentir membre d'une communauté plus large que soi-même.

1) Rapport aux étiquettes

En ce qui concerne l'étiquette de personne trans ou de personne en situation de handicap, nos interviewés ont des sentiments assez différents sur la question. Trois personnes nous disent avoir un rapport assez neutre avec l'étiquette de personne en situation de handicap, deux car iels considèrent leur handicap comme une caractéristique comme une autre et une car son handicap n'est pas très reconnu, un trouble dys-, et donc que cette étiquette a été très rarement utilisée pour parler d'elle. Une personne mentionne avoir un rapport neutre à l'étiquette de personne trans car c'est une caractéristique comme une autre.

Une seule personne mentionne un rapport en partie négatif à l'étiquette de personne trans, n'appréciant pas d'être réduite à sa transidentité, tandis que quatre personnes nous mentionnent avoir un rapport négatif à l'étiquette de personne handicapée, chiffre auquel on peut rajouter le frère et la mère d'Ariel. Pour trois, c'est la connotation négative et le stigmatisme associés à l'étiquette qui rend son appropriation compliquée ainsi que les représentations associées, comme celles que les personnes avec un handicap psychique sont dangereuses. Pour Pierre, le fait que cette étiquette lui soit imposé la rend en partie négative. Deux personnes mentionnent le fait que cette étiquette n'est associée à elles que quand cela arrange autrui, rendant aussi son appropriation compliquée :

Parfois elles vont pas te donner d'aménagement parce qu'elles vont te dire « ah bah non t'es pas vraiment handicapée » puis par contre d'autres fois ils vont te dire « ouais non

t'es handicapée, on va faire ça avec quelqu'un d'autre ». C'est stigmatisant dans le sens où parfois les autres l'utilisent vraiment quand ça les arrange⁷⁷.

Enfin, trois personnes ont un rapport positif à l'étiquette de personne en situation de handicap, deux car elles le voient comme un outil pour mieux se comprendre et avoir des aides et une, Ariel, car il en est fier. Six personnes interviewées nous mentionnent un rapport, au moins en partie, positif à l'étiquette de personne trans. Ce rapport positif est relié par deux personnes chacune à la communauté qui vient avec l'étiquette et à la politisation amenée par le militantisme. Pour Ariel, encore une fois, cette identité est source de fierté et pour Pierre, qui n'aimait pas l'étiquette de personne en situation de handicap car elle lui avait été imposée, il associe justement du positif à l'étiquette de personne trans car c'est une étiquette qu'il est allé chercher lui-même :

Alors maintenant, c'est assez neutre mais c'est vrai que ce qui est un peu différent c'est que je la connaissais pas l'étiquette trans et c'est moi qui suis allé la chercher, on va dire alors que l'étiquette du handicap bah... fin genre, elle était là, mais j'ai rien demandé. Fin pas seulement le handicap en lui-même, mais l'étiquette également. Là, par rapport à la question trans, c'est moi qui suis allé la chercher⁷⁸.

2) Processus d'auto-identification

Peu importe la connotation associée à l'étiquette, nous avons voulu nous intéresser au processus amenant à l'appropriation de celle-ci et ce qui avait pu compliquer ou faciliter ce processus. En ce qui concerne le handicap, cinq personnes, toutes sauf Pierre qui a été diagnostiqué dès sa naissance, nous disent avoir eu du mal à s'approprier cette identité. Trois expliquent que cela est dû à un manque de légitimité, l'impression de ne pas mériter cette étiquette car d'autres personnes vont moins bien. Deux personnes expliquent aussi que cela est lié à du validisme intériorisé : Charlie car on lui a répété toute sa vie qu'il ne fallait jamais

⁷⁷ Elodie, annexe 4

⁷⁸ Pierre, annexe 2

s'arrêter et se plaindre sous peine d'être faible et Fanny car elle a intériorisé l'idée que handicap voulait dire être en fauteuil roulant et rien d'autre. Charlie nous explique aussi que ce processus a été difficile pour lui car son handicap était intimement lié à beaucoup d'expériences négatives dans sa vie (son harcèlement, son viol, etc.). Elie nous dit que le manque d'information sur l'autisme ne l'a pas aidé à se rendre compte tôt que yel était concerné-e.

Trois personnes nous mentionnent des choses qui ont facilité le processus. Quand nous leur demandons s'ils ont des problèmes de légitimité, deux nous répondent qu'ils ont vécu des choses assez difficile pour ce ne soit plus un problème. Deux nous disent que le processus a été accéléré par un état de santé très mauvais qui a rendu le fait de nier la présence d'un handicap plus difficile. Deux, aussi, mentionnent le fait que se questionner sur leur transidentité a aidé : Pierre car cela lui a permis de se questionner sur le caractère social de son handicap et Charlie car cela lui a permis de se questionner sur quelque chose de plus simple avant de s'approprier son handicap. Pour Charlie, les ressources trouvées sur Twitter l'ont aidé.

Pour ce qu'il en est de s'approprier l'étiquette de personne trans, quatre personnes nous parlent de facteurs compliquant le processus. Le manque de légitimité est aussi mentionné mais seulement par une personne. Le facteur principal est les représentations stigmatisantes des personnes trans et le fait de ne connaître leur existence d'abord seulement en tant que phénomène de foire ou comme des caricatures. Ariel nous explique aussi que la peur du stigma, plus précisément la peur d'agressions, l'a longtemps empêché de complètement s'approprier cette étiquette.

En ce qui concerne les facteurs facilitateurs, là aussi le fait d'avoir fait face à de nombreux obstacles, est décrit comme aidant à se sentir légitime, mais seulement par une personne. Le facteur principal, mentionné par deux personnes, est le fait d'être entouré de pairs, permettant de remettre en question la transphobie ambiante et intériorisée. En ce sens, une personne nous mentionne comment le fait de militer a rendu ce processus plus facile. Pour Elodie, trouver des communautés LGBTI+ sur Internet a beaucoup aidé. Enfin, Ariel nous parle de comment son handicap l'a obligé à abandonner ses habits féminins, lui permettant de se rendre plus facilement compte qu'il était trans.

Trois personnes nous expliquent que le handicap prend plus de place dans leur vie, deux car leur transition est terminée et qu'ils sont donc beaucoup moins ramenés à leur transidentité au quotidien et Charlie car son autisme est lié à beaucoup de choses dans son vécu, sa personnalité et ses fonctionnements, là où son rapport à son genre est beaucoup plus simple.

3) Identités

Dans cette dernière sous-partie, nous voulions prendre le temps de nous concentrer plus précisément sur l'interaction du parcours trans et du parcours handicap. Tout d'abord, quatre personnes sur six nous ont fait part du fait qu'ils considéraient leur(s) handicap(s) et leur transidentité comme intimement liés. Fanny explique qu'elle est tombée en dépression parce qu'elle n'a pas pu transitionné pendant son lycée et Charlie explique que des signes de transidentité sont apparus au même moment qu'un épisode très traumatisant. Trois nous expliquent qu'il pensent que leur neurodivergence a probablement, d'une façon ou d'une autre, influencé la manière qu'ils ont de percevoir le genre et les codes genrés et que cela a donc peut-être eu une influence sur leur identité de genre :

Je me dis que forcément quoi ça va influencer un peu la façon dont je comprends les gens, dans la façon dont je comprends comment le genre fonctionne, tout ça⁷⁹.

Et même sans réfléchir en termes de transidentité forcément, le genre en lui-même interagit beaucoup avec le handicap et il est intéressant de se demander comment. En effet, deux de nos interviewé-e-s nous expliquent que le handicap opère un effet de déssexualisation : iels, qui sont parfois perçu-e-s comme « femmes » dans l'espace public, ne sont néanmoins pas dragué-e-s ou harcelé-e-s quand iels utilisent une canne ou un fauteuil. Pour Elie, cela va encore plus loin, quand yel est en fauteuil, yel est perçu-e presque automatiquement comme un homme. Pierre, lui, explique que tard le soir, sa démarche « anormale » est perçue comme celle d'un homme bourré et donc comme un danger : le fait qu'il soit un homme et donc un danger

⁷⁹ Elodie, annexe 4

surpasse son caractère de personne handicapée. Il n'a jamais ce problème en fauteuil : le handicap plus visible, il ne représente donc plus un danger

Handicap et transidentité sont aussi liés dans les vécus de nos interviewé-e-s car chacun de ces deux parcours se nourrissent l'un et l'autre. Quatre personnes différentes nous ont fait part du fait que leur parcours trans et notamment leur expérience militante dans les milieux trans leur avait permis d'acquérir une vision politique et positive de leur identité, qu'iel ont pu ensuite associer au handicap. Elodie est la seule a mentionné que son parcours de handicap a aussi politisé et nourri son parcours trans. Ainsi :

Ça joue aussi sur le handicap et tout ça. Je pense que mon parcours dans les cercles féministes, les cercles queer, m'a mené aussi vers les cercles de personnes handicapées donc ça a beaucoup joué sur ma vision des choses et mon approche et le fait que ça fait des années maintenant que pour moi c'est plus quelque chose de négatif, le handicap⁸⁰.

III. Rapport communautaire

Nous avons lu, dans nos recherches sur l'identification, l'importance du sentiment d'appartenance et de la communauté dans les populations minoritaires mais nous avons tout de même été surpris de l'importance que la communauté et le militantisme ont dans la vie de nos interviewé-e-s.

1) Pairs

Nous avons d'abord demandé à nos interviewé-e-s s'ils côtoyaient des pairs. En ce qui concerne le handicap, cinq personnes, tous sauf Fanny qui a un trouble dys-, nous ont dit côtoyer d'autres personnes en situation de handicap : quatre dans leurs cercles d'amis et/ou de relations amoureuses, deux dans leurs familles, deux dans des communautés en ligne et une lors de ses loisirs (Pierre qui fait du handisport). Pour la transidentité, toutes côtoient des

⁸⁰ Ariel, annexe 6

personnes trans : toutes dans leurs cercles d'amis et/ou de relations amoureuses, trois dans le cadre du militantisme et une dans des communautés en ligne.

Les raisons de côtoyer des pairs étaient relativement similaires pour les deux communautés. En effet, la raison principale, mentionnée cinq fois pour le handicap et trois fois pour la transidentité, était les bénéfices d'être entouré-e de personnes ayant le même vécu que soit et de pouvoir interagir avec un univers de référence commun, sans avoir besoin de s'expliquer et sans peur de réflexions et réactions stigmatisantes. La deuxième raison, mentionnée quatre fois pour le handicap et deux fois pour la transidentité, est le soutien qui se met en place entre pairs, que celui-ci soit moral ou un échange plus concret de ressources. La raison suivante, mentionnée une fois pour le handicap et deux pour la transidentité, est le militantisme : beaucoup se créent des cercles de pairs à travers ce biais. Enfin, mentionnée deux fois pour le handicap comme la transidentité, certains nous expliquent que des amitiés se créent naturellement entre pairs parfois, sans qu'il y ait d'autre raison que le fait de s'apprécier mutuellement. En ce sens, deux personnes nous mentionnent côtoyer des personnes trans car ils ont une culture et des intérêts en commun, rendant la relation plus agréable et simple.

Pour ce qu'il est des raisons qui font que deux de nos interviewé-e-s ne côtoient pas beaucoup voire pas de personnes en situation de handicap, Fanny et Pierre expliquent qu'ils n'ont pas vraiment d'occasion de parler handicap avec les gens autour d'eux qui ont pour la plupart des handicaps invisibles. Pierre explique aussi que toute sa vie, la non-mixité entre pairs en situation de handicap a été synonyme de danger :

Et en même temps, la grande peur parce que malheureusement quand t'es un enfant, la non-mixité quand elle existe, elle est purement subie et elle est quasiment tout le temps dans le cadre du corps médical et blablabla. Et du coup, rentrer là-dedans, [fait des guillemets] grand danger. Grand danger parce que tu vas te retrouver dans une école pour handicapés, parce que je sais pas quoi, voilà⁸¹.

⁸¹ Pierre, annexe 2

Pour la transidentité, seul-e Charlie nous explique qu'il est parfois compliqué d'être dans les milieux LGBTI+ à cause de la culture de la fête, qui ne se marie pas bien avec son autisme. Néanmoins, cela ne l'empêche pas de se créer un cercle de personnes trans qui respecte cela.

2) Sentiment d'appartenance

Voyant que nos interviewé-e-s côtoyaient (ou non) des pairs, nous nous sommes questionnés sur leur sentiment d'appartenance à la communauté. Pour ce qu'il en est du sentiment d'appartenance à la communauté handicapée, quatre nous répondent que oui, ils se sentent y appartenir. Trois relient ce sentiment au militantisme, deux au soutien que la communauté permet et une personne au fait d'avoir tous un vécu en commun. Elodie explique qu'elle s'y sent appartenir mais qu'elle se sent légitime et à l'aise plutôt dans le cercle plus restreint de la communauté du handicap psychique. Pour Pierre, son attachement est plutôt neutre. Fanny, elle, ne se sent pas y appartenir du tout, ne se sentant pas légitime avec « seulement » un trouble dys-. De plus, même les personnes qui nous disent se sentir une part de la communauté mentionnent presque toutes des choses qui rendent ce sentiment plus compliqué. Deux nous disent trouver le concept de communauté floue, expliquant que la communauté handicapée leur semble particulièrement abstraite, Pierre rattachant cela au fait que la communauté handicapée n'ait pas une histoire longue et forte, en comparaison avec la communauté LGBTI+. Deux personnes expliquent parfois avoir du mal à se sentir part de la communauté car iels ne correspondent pas à l'image stéréotypée de la personne handicapée, Elie notamment nous explique que le fait que yel soit noir-e et trans n'aide pas et que yel ressent en ce sens une pression de bien représenter ses communautés sans faire d'erreurs, l'empêchant de s'y sentir complètement à l'aise.

Pour la communauté trans, quatre nous disent qu'ils s'y sentent impliqués : est mentionné le militantisme, le soutien que cela apporte et le vécu en commun, une fois chacun. Charlie explique qu'iel se sent le plus à l'aise au sein de la communauté trans quand entouré de personnes à la fois trans et en situation de handicap et Pierre explique avoir un attachement à la communauté LGBTI+ en général plus qu'à la communauté trans, en plus d'avoir ici un

attachement plus neutre que positif à celle-ci. Elie se sent moins mal à l'aise dans la communauté trans mais ses identités intersectionnelles l'empêchent ici aussi d'être totalement à l'aise.

Pour ce qu'il en est d'être une personne trans dans les milieux handi, Pierre nous explique ne pas être inquiet le jour où il côtoiera plus ces milieux car il a la sécurité de pouvoir ne pas parler de sa transidentité maintenant que sa transition est terminée. Elodie nous explique que dans son expérience les personnes handicapées sont plutôt au courant de ces questions car elles ont beaucoup de personnes trans en leur sein, notamment dans la communauté du handicap psychique.

En ce qui concerne le fait d'être une personne en situation de handicap dans les milieux trans, Pierre nous offre son expérience où il n'a pas été victime de préjugés ou interactions stigmatisantes. Pour Elodie encore une fois ces deux communautés se rejoignent et sont donc sensibilisées aux questions des unes des autres. Elie nous parle, néanmoins, de son expérience et de sa méfiance face au validisme et racisme de la communauté trans.

3) Militantisme

Pour le militantisme en rapport avec la transidentité, trois personnes nous ont dit en faire, deux n'ont rien mentionné et une personne nous a dit vouloir mais ne pas faire par peur que cela exerce une influence négative sur son travail. Pierre, malgré le fait qu'il fasse partie d'association LGBTI+, nous a parlé, quand nous lui avons posé la question, de choses qui pouvaient faire qu'il se sente plus à l'aise dans le militantisme de la question du handicap : les locaux et événements sont généralement peu voire pas accessibles aux personnes à mobilité réduite, la question de l'intersection avec le handicap est généralement non prise en compte dans les revendications et sa transition étant terminée, il se sent moins concerné par la transphobie que par la validisme. Charlie aussi nous parle du fait que la culture du combat et du militantisme de la communauté LGBTI+ sont des choses qu'il admire mais que les militants ne font pas assez attention au risque de burn-out, là où la communauté handicapée, beaucoup plus habituée à devoir faire avec ses limites, y fait beaucoup plus attention. Ainsi, en

ce qui concerne le militantisme handi, seul deux personnes en font et ni l'une ni l'autre dans le cadre d'associations ou de collectifs organisés. Sur les trois autres, seul Pierre nous a expliqué pourquoi : il n'y a pas, autour de lui, d'opportunités en ce sens.

Néanmoins, Pierre et Elodie nous ont tous les deux fait part de leurs réflexions sur l'intersection entre ces deux militantismes, tous deux considérant qu'ils avaient des intérêts militants en commun : Pierre nous parle de la démedicalisation qui pourrait bénéficier au deux mais aussi du vécu commun de devoir faire face à des questions et remarques intrusives. Elodie, elle, nous parle du vécu commun de devoir justifier handicap comme transidentité face à des professionnels qui remettent très souvent ce vécu en question.

Un autre aspect du militantisme que nous avons remarqué à travers quatre des témoignages que nous avons récoltés est comment nos interviewé-e-s utilisent leur visibilité pour militer. En effet, deux personnes nous expliquent être ouvertes sur leur transidentité, notamment dans le cadre de leur association mais aussi hors de cela, afin de pouvoir sensibiliser la population. Si Elodie fait cela c'est pour pouvoir aider ses pairs trans qui sont dans le placard⁸² et pour qui il est trop dangereux d'effectuer ce travail de sensibilisation. Fanny nous parle aussi de l'importance d'être visible et de militer afin de faire changer les lois qui sont encore trop transphobes. Au complet opposé, Charlie utilise sa capacité à masquer son autisme pour aider ses pairs dans leurs interactions sociales et leurs démarches administratives et médicales. Pour ellui, cette invisibilisation, d'abord outil de survie, est un vrai outil militant.

IV. Identification extérieure et visibilité

En parlant de visibilité, il est temps de s'intéresser à comment nos interviewés sont perçus et identifiés au quotidien : leur(s) handicap(s) et transidentité sont-ils visibles ? Par qui ? Dans quels milieux ? Est-ce un choix ? Comment vivent-ils cette visibilité ? Ou son absence ?

⁸² Expression signifiant qu'ils n'ont pas encore fait leur coming-out

1) Visibilité

En ce qui concerne le handicap, quatre de nos interviewé-e-s considèrent que leur handicap est visible. Pour trois, c'est parce qu'ils utilisent des aides matérielles. Pour Ariel, sortir avec une canne est un choix en plus d'une nécessité, le fait que cela rende son handicap visible lui permet d'avoir accès aux places assises et aux caisses prioritaires sans avoir besoin de trop se justifier. Pour trois personnes interrogé-e-s, leur handicap fait qu'iels n'agissent pas de façon socialement adaptées et sont donc assez rapidement catégorisées comme « bizarres » si ce n'est handicapées. Pour Pierre, son handicap est physique, sa démarche est « anormale » et donc visible. Pour nos deux autres interviewé-e-s leur handicap n'est pas visible au quotidien : Fanny a un trouble dys-, ses difficultés sont donc restreintes à un petit nombre de sphères (école, travail) et elle a appris à les compenser. Charlie aussi a appris à compenser son autisme et est donc capable de masquer⁸³ de façon très efficace la majorité du temps.

Néanmoins, ce n'est parfois pas aussi simple que juste être visible ou non et plusieurs nous font part de l'impression d'être parfois entre les deux. En effet, malgré son handicap physique et très clairement visible, Pierre a souvent fait l'expérience de personnes faisant mine de ne pas avoir compris qu'il avait un handicap afin de ne pas avoir à lui laisser une place dans les transports en commun. C'est un problème qu'il n'a pas quand il est en fauteuil roulant et Elie témoigne aussi que les réactions sont très différentes quand yel utilise des béquilles plutôt qu'un fauteuil. Elie et Elodie témoignent du fait qu'iels sont visiblement handicapé-e-s dans le sens où iels sont perçu-e-s très rapidement comme ayant un problème mais que peu vont jusqu'à les percevoir comme handicapé-e-s, les laissant dans cet espace liminal⁸⁴ extrêmement inconfortable. Pour Pierre, la visibilité est aussi une question d'impression intérieure : en effet, il n'a longtemps pas eu l'impression d'être si visiblement handicapé malgré son handicap physique, ne se rendant pas compte de tout ce que les personnes valides projetaient sur lui. Il mentionne aussi la période où il était assez androgyne et où il sentait extrêmement visiblement

⁸³ Dans la communauté neurodivergente, quand on parle de « masquer », c'est pour désigner l'acte de s'empêcher d'être soi-même et de consciemment ou inconsciemment s'empêcher d'avoir certains comportements afin de correspondre à ce que la société considère comme normal

⁸⁴ Être dans un espace liminal signifie être entre deux catégories, au seuil de catégories, ici considéré-e ni comme valide ni comme handicapé-e

trans et beaucoup moins handicapé car c'est ce qui le préoccupait sur le moment. Il nous raconte, enfin, comme son fauteuil est perçu comme limitant quand il le considère lui comme un outil libérateur. Tout est question de perception.

Pour ce qu'il en est de la transidentité, trois nous disent se sentir visiblement trans dans l'espace public, contre quatre qui ne le sont pas. Fanny, malgré un très bon passing⁸⁵, est visiblement trans dans l'espace public car ses papiers ne sont pas encore changés et ne correspondent donc pas à qui elle est, ce qui l'oblige à s'outer⁸⁶ extrêmement régulièrement. Elie et Pierre supposent tout deux que le fait qu'ils dévient déjà de la norme avec leurs handicap a dû faire effet d'accumulation et mettre plus en lumière leur transidentité et androgynéité. Pour Elodie, si elle est souvent perçue comme féminine, sa transidentité reste très remarquée et elle reçoit beaucoup de regards : elle est perçue comme sortant de la norme mais définitivement trans, là où Elie et Charlie, qui sont, elleux, des personnes transmasculines, sont considéré-e-s comme « garçon manqué », « fille masculine » ou encore « lesbienne », quand iels sortent de la norme de façon ambiguë mais jamais comme trans. Pierre et Fanny ont un très bon passing et ne sont donc pas visiblement trans, les deux s'empêchant d'ailleurs dans beaucoup de milieux d'être out par peur du stigmatisme et profitant de la sécurité du passing. A l'inverse, Ariel joue sur le fait qu'il puisse encore avoir un passing de « femme » pour ne pas être out dans tous les milieux et avoir lui aussi une sécurité.

Mais ici aussi tout n'est pas aussi simple. Elodie et Elie nous expliquent que selon les habits qu'ils portent, iels sont perçus très différemment. Elie explique que la perception de son genre change énormément si yel était en fauteuil roulant ou non. Et pour Elodie, la perception que les gens ont de son genre est aussi lié à son handicap :

A cause de mon inaptitude sociale, je vais rentrer un petit peu moins dans les codes féminines, forcément je vais m'amuser à me pendre la tête en bas dans la salle de réunion

⁸⁵ Ce terme est utilisé dans la communauté trans pour parler de comment une personne est identifiée au premier regard par un-e inconnu-e dans la rue. Une femme trans « passe », par exemple, si on utilise instinctivement madame pour lui parler.

⁸⁶ C'est-à-dire à faire son coming-out

[rire], mais disons que voilà quand je vais m'amuser un peu... [...] Je dirais que le fait que je suis autiste ça fait qu'effectivement je suis moins visiblement une femme, ça fait un peu le phénomène à part, c'est à cause de ça que même si je m'identifie comme une femme binaire, je sais que ça m'a plusieurs fois questionné sur si je serai pas plutôt NB⁸⁷ parce que justement parfois on me range dans ni l'un ni l'autre. Parfois c'est vraiment la case Elodie⁸⁸.

2) Réception de cette visibilité par autrui

Pour cette partie, nous allons devoir vous présenter leur expérience dans plusieurs cercles dans lesquels nos interviewé-e-s évoluent afin de nous rendre compte de façon précise de leur expérience avec autrui.

Dans l'espace public, quatre personnes nous ont rapporté avoir une expérience négative par rapport à la transidentité et les deux autres n'ont pas mentionné d'expérience. Pour le handicap, deux ont mentionné des expériences à la fois positives et négatives, deux des expériences seulement négatives et deux n'en ont pas parlé. Pour les expériences négatives, trois personnes nous rapportent, en rapport avec le handicap comme la transidentité des interactions intrusives voire violentes et en ce sens deux autres nous mentionnent des regards menaçants ou curieux et des réflexions qui peuvent aller jusqu'au harcèlement. Pierre et Elie nous rapportent un grand nombre de mauvaises expériences quand iels sortent avec leur fauteuil roulant : beaucoup de dramatisation, on leur pose énormément de questions en s'attendant à une histoire tragique et Elie nous fait part des réactions très violentes quand yel se lève de son fauteuil. Les deux seules expériences positives mentionnées sont le fait qu'Ariel ne soit plus victime de harcèlement sexiste quand il sort avec sa canne et le fait que Pierre ait réussi à voir sa visibilité comme une revendication, refusant de s'excuser d'exister.

Que ce soit à l'école, au lycée ou à l'université, deux personnes nous mentionnent des expériences à la fois positives et négatives de la transidentité, les quatre autres ne mentionnant

⁸⁷ NB pour non-binaire

⁸⁸ Elodie, annexe 4

pas leur scolarité. Pour le handicap, deux ont des expériences mixtes, deux des expériences seulement négatives et deux ne le mentionne pas. Pierre a eu des professeurs qui l'ont soutenu pendant sa scolarité et avait des ami-e-s qui l'appréciaient, sans stigmatiser son handicap. Elodie nous partage le fait que lors de son coming-out au lycée, les élèves ont très bien réagi, certaines filles lui proposant d'aller faire du shopping avec elle, offre maladroite mais bienvenue, selon ses dires. Néanmoins, Pierre comme Elodie nous parlent aussi d'expérience de stigmatisation violente venant des professeurs, Elodie ayant dû être déscolarisée tellement le harcèlement était dur à vivre. Pierre et Charlie ont subi, eux, du harcèlement de la part de leurs camarades en rapport avec leur handicap. Fanny témoigne d'une mauvaise expérience à l'école, où plusieurs professeurs ont remis en question son besoin d'aménagement par rapport à son trouble dys-.

Pour le milieu professionnel, une personne témoigne d'une expérience positive de réception de sa transidentité, deux d'une expérience neutre car iels ne sont pas ouvert-e-s sur cette question et trois ne travaillent pas. De ces trois-là, un témoigne d'une expérience mixte par rapport au handicap, un d'une expérience négative et un d'une expérience positive. Pour l'expérience positive, que ce soit en rapport au handicap ou à la transidentité, il semble que ce soit principalement lié à un pôle ressources humaines bien formé et respectueux et à des collègues qui ne sont pas stigmatisants et ne posent pas de questions intrusives. Elodie précise aussi que son expérience de travail a été améliorée quand elle a commencé à prendre un traitement lui permettant de mieux se concentrer et d'avoir moins de moment de crise au travail. Néanmoins elle a dû travailler avant ce traitement et celui-ci ne résout pas tout, elle a donc aussi une mauvaise expérience, celle d'avoir du mal à se concentrer suffisamment pour travailler et celle d'être socialement considérée comme inadéquate par ses collègues. Charlie et Elodie témoignent tous les deux de la peur constante du moment où iels vont être trop épuisé-e-s, trop en crise pour bien effectuer leur travail.

En ce qui concerne les expériences au sein de la famille, pour la transidentité, cinq personnes ont des expériences mixtes, à la fois négatives et positives, et une personne ne témoigne que d'expériences négatives. Pour le handicap, quatre ont des expériences mixtes, une des expériences seulement négative et une ne mentionne rien. Pour les expériences

négatives communes au handicap comme à la transidentité, la principale est les familles qui, après l'annonce, ne change absolument rien, aucune adaptation aux nouveaux prénoms, pronoms et aménagements nécessaires. Elodie et Ariel nous parlent du validisme et de la transphobie de leurs familles qui a rendu le fait d'être à l'aise de parler de ces sujets bien plus compliqué. Pour ce qu'il est du handicap, d'autres expériences citées sont l'individualisation des problèmes, avec des réactions faisant croire qu'avec un peu d'effort iels pourraient dépasser leur handicap, les besoins de Charlie niés, la surprotection du grand-père de Pierre et la fatigue liée au fait de devoir éduquer sur ses handicaps en permanence. En ce qui concerne la transidentité, trois mentionnent la famille faisant de leur transidentité un sujet tabou dont on ne parle pas, deux parlent même de la négation complète de leur vécu au premier abord. Le grand-père de Charlie, à l'inverse, s'est permis de poser des questions extrêmement intrusives une fois qu'il a appris sa transidentité. Néanmoins, il y a quand même beaucoup d'expériences positives : quatre témoignent d'une amélioration positive dans le temps. Fanny témoigne que sa dyslexie a été bien reçue car son père travaillait dans le milieu du handicap. Quatre personnes nous racontent des moments de soutien de la part de leur famille : Pierre du soutien de ses parents tout au long de son parcours médical, Elodie de sa grand-mère qui la soutenue quand elle a dû être déscolarisée et qui a été la première à lui donner des vêtements féminins et Elie qui partage avec son père ses moments d'euphorie de genre⁸⁹.

Pour ce qui est des relations proches, beaucoup de nos interviewé-e-s côtoient surtout des pairs et beaucoup n'ont aussi tout simplement pas mentionné cet aspect. Néanmoins, pour la transidentité, Fanny témoigne de réactions très positives à son coming-out et au contraire, Charlie témoigne de beaucoup de ses amitiés qui se sont terminées suite au sien. Pour le handicap, deux nous mentionnent des expériences négatives : Charlie car ses ami-e-s ne s'adaptent pas à ses besoins et Ariel car un de ses ami-e-s lui à un jour avoué penser qu'il exagérât sa fatigue.

⁸⁹ Les personnes trans ne se sentent pas à l'aise dans le genre qu'on leur a assigné à la naissance. En ce sens, l'utilisation de pronoms qui ne leurs correspondent pas ou la présence d'éléments qu'ils n'aiment pas sur leur corps peuvent leur créer de la dysphorie sociale : l'impression que quelque chose ne correspond pas à qui iels sont, ce qui amène un sentiment négatif. Au contraire, iels peuvent ressentir un sentiment d'euphorie de genre la première fois qu'on utilise le bon prénom ou face aux changements apportés par les hormones, par exemple.

3) *Stratégies d'invisibilisation / visibilité*

Avec toutes ces expériences négatives comme positives, nous nous demandons si nos interviewé-e-s mettent en place des stratégies d'invisibilisation de leur transidentité ou handicap et pour quelles raisons. Pour la transidentité, aucun ne nous raconte de stratégies particulières à part celle de ne simplement pas à en parler par peur d'être stigmatisé-e. Pour le handicap, néanmoins, quatre nous en parlent plus précisément. La stratégie la plus mentionnée est le masking autistique⁹⁰ mais d'autres nous parlent aussi de ne pas sortir avec leur aide à la mobilité ou simplement de ne pas parler de leur handicap. Trois personnes utilisent ces techniques par peur d'être stigmatisé-e-s, ayant généralement fait l'expérience de réactions très négatives par le passé. Mais, pour deux personnes, ce masking est inconscient, c'est un fonctionnement qui s'est mis en place pendant leur enfance, après du harcèlement ou des réflexions de la famille et/ou de l'école et quelque chose qu'ils ne contrôlent pas complètement. Charlie et Fanny mettent aussi en place ces stratégies afin de dépasser certaines difficultés de leur handicap : Charlie a appris les codes sociaux et Fanny s'est entraîné à mieux écrire. Charlie utilise son masking pour rendre sa vie plus facile mais aussi pour aider les autres. Pour Elie, c'est la peur du conflit qui le pousse à masquer.

Néanmoins, Charlie mentionne le fait que la fatigue rend le fait de masquer extrêmement difficile et en ce sens, trois nos interviewé-e-s nous expliquent aussi qu'il est parfois voire souvent impossible pour eux de cacher leur handicap, deux nous précisant qu'ils aimeraient pouvoir le faire s'ils pouvaient :

On m'a dit plusieurs fois que j'avais l'air menaçante, qu'on dirait que j'allais agresser quelqu'un, qu'on dirait que je voulais la mort de quelqu'un et ben pas du tout en fait, j'étais en train de réfléchir et c'est vraiment quelque chose que je n'arrive pas à... c'est que j'arrive même pas à conceptualiser comment mon visage réagit donc je peux pas travailler là-dessus du coup c'est là où je disais ma capacité à masquer parce que ça par exemple, je peux pas

⁹⁰ « Masking » est le terme anglais pour le fait de masquer

masquer et ça me tombe toujours dessus et je pense que si je pouvais masquer à ce niveau-là je le ferai ou je l'aurais fait dans certains cas⁹¹.

Pour ce qu'il est des stratégies de visibilité, nous en avons parlé : Ariel utilise sa canne pour se visibilité et espérer obtenir de l'aide et certains se visibilité afin de sensibiliser et militer.

Nous avons ensuite voulu nous intéresser à l'interaction de la visibilité trans et handicapé. Charlie nous a expliqué qu'il y avait effectivement une interaction entre son passing et son masking: tous les codes sociaux qu'iel a appris sont féminins et donc ce masking qu'il met en place pour sa survie l'empêche souvent d'être perçu aussi masculin qu'iel le voudrait. Il nous explique qu'iel pourrait abandonner son masking le temps de réapprendre les codes masculins mais que cela veut dire prendre le risque de passer pour « anormal », ce qui est extrêmement angoissant pour lui. C'est une question de priorisation : là où il priorise son handicap et son masking, son meilleur ami priorise sa transidentité et son passing. Elodie nous explique aussi que son autisme et TDAH font qu'elle n'agit pas toujours de façon très féminine et qu'elle ressent une pression à cacher ce genre de comportements pour qu'on ne lui dise pas qu'elle ne fait pas assez d'efforts pour passer en tant que femme.

⁹¹ Elie, annexe 5

Partie 3 : Interaction des processus d'identification, reconnaissance et stratégies de gestion du stigmaté

Chapitre 1 : De l'identification à la reconnaissance

Si nous avons commencé ce mémoire en nous concentrant sur la notion d'identification et que celle-ci nous a amené à apprendre et découvrir un grand nombre de choses sur nos interviewé-e-s, l'analyse de nos entretiens nous a amené à envisager la place centrale qu'avait la notion de « reconnaissance » dans l'accès des personnes trans et en situation de handicap aux services dont ils ont besoin.

I. Parcours typique et déni de reconnaissance

Nous nous sommes rendu compte que les parcours trans et handicapés pouvaient être théorisés à travers les deux concepts d'identification et de reconnaissance. Nous avons déjà un peu exploré l'identification et il est donc temps de nous intéresser à celle de reconnaissance. Cette notion a été principalement théorisée par Honneth, reprenant des catégories d'Hegel. En effet, selon Honneth, les individus « *ne se constituent en personnes que s'ils s'estiment dotés de capacités positives et de qualités morales*⁹² » et ils parviennent en grande partie à cette conclusion grâce à leur confirmation par autrui : c'est le concept de reconnaissance mutuelle. Il théorise alors trois types de reconnaissance : la reconnaissance affective dans le domaine de l'amour, la reconnaissance juridique dans le domaine du droit et la reconnaissance sociale dans le domaine de la solidarité et du travail. Pour Honneth, il est extrêmement important que les personnes soient reconnues comme « *porteuses de besoins affectifs, comme sujets égaux dans une communauté juridique et comme détenteurs de capacités pratiques leur permettant de participer activement à la vie sociale*⁹³ ». Le déni de ces formes de reconnaissance amènerait à ce que l'individu ne soit considéré ni ne se considère comme une personne, ce qui peut avoir de très mauvaises conséquences sur son image et donc sa santé mentale⁹⁴.

⁹² Danion, J.-M. (2012). La personne en situation de handicap psychique : Quelques considérations sur la notion de reconnaissance mutuelle. *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, 31, 321-345, p 327 <https://doi.org/10.4000/cps.2318>

⁹³ Ibid., p 328

⁹⁴ Ibid., p 329

Avec les notions d'identification et de reconnaissance en tête, nous avons donc analysé nos entretiens afin d'avoir une idée précise de ce à quoi ressemblait les parcours des personnes trans en situation de handicap. Le parcours trans et le parcours handicapé sont de primes abords assez similaire puisqu'ils suivent la même progression : la caractéristique est identifiée puis elle est (ou non) reconnue, ce qui permet d'accéder à des services et à une image positive de l'individu. Néanmoins, il y a tout de même des différences et cette progression elle-même se questionne.

En effet, en ce qui concerne le handicap, le parcours classique commence par une forme de pré-identification qui prend généralement trois formes : pré-identification par soi-même, par les pairs et/ou par l'école. Une fois cette pré-identification opérée, elle est confirmée par des médecins à travers un ou des diagnostics. Mais la présence d'un diagnostic ne veut pas dire que vous serez reconnu-e en tant que personne en situation de handicap. En effet, l'étape d'après est d'arriver à être reconnu-e par l'administration, principalement la MDPH, par les proches et même par d'autres médecins et spécialistes comme rencontrant des difficultés, ce qui permet d'un côté d'avoir accès à des aides et de l'autre de ne pas être mal considéré-e et stigmatisé-e. Néanmoins, tout le monde ne passe par l'étape diagnostic pour de multiples raisons dont nous avons parlé dans nos résultats et cette étape de diagnostic est d'ailleurs, en théorie, non nécessaire pour que la MDPH reconnaisse les difficultés d'un individu, même si cela aide grandement⁹⁵.

Pour ce qui est de la transidentité, c'est assez différent car l'étape d'identification s'effectue pratiquement exclusivement à travers l'individu lui-même, le médical n'apparaissant qu'au moment de la reconnaissance : l'individu lui-même sait qu'il est une personne trans et n'a pas besoin de plus que la connaissance de ses ressentis et vécus pour identifier qu'il est en désaccord avec son genre assigné. Une personne en situation de handicap a besoin si ce n'est de la confirmation des médecins, de lire des ressources créées par des médecins ou de se reposer sur le vécu de pairs : l'identification se fait au moins à travers autrui, ce qui n'est pas le cas de

⁹⁵ *10 choses à savoir pour bien remplir son dossier MDPH.* (s. d.). Consulté 17 août 2021, à l'adresse <https://www.valdemarne.fr/vivre-en-val-de-marne/informations/10-choses-a-savoir-pour-bien-remplir-son-dossier-mdph>

la transidentité. Ainsi, une personne trans ayant découvert qu'elle ne se sentait pas à l'aise dans le genre assigné à sa naissance peut entamer une transition qui lui permettra d'être reconnu-e dans son genre. Néanmoins, pour avoir accès à cette transition, iel doit être reconnu-e comme étant effectivement bien une personne trans, et ce par les médecins, l'administration et ses proches, ce qui lui permet d'avoir accès à des services médicaux, administratifs mais aussi à des proches qui parlent d'ellui avec les bons pronoms et le bon prénom, entre autres.

Si l'on reprend la théorisation de la reconnaissance dont Honneth parle, on peut définir cette reconnaissance comme le fait de confirmer à quelqu'un qu'il est bien une personne, qui mérite de l'amour et des droits et qui a la capacité de contribuer à la société. Honneth précise que si on dénie cette reconnaissance, cela entraîne des conséquences très négatives et implique de nier l'humanité de quelqu'un. Or, dans nos témoignages, la reconnaissance semble quelque chose qui peut être retiré, quelque chose que l'individu doit prouver qu'il mérite. Cela implique qu'il serait nécessaire de prouver que l'on est une personne humaine, qui a le droit à des services nécessaires à son bien-être. On peut se demander si c'est bien de reconnaissance dont on parle ici, si nous ne nous sommes pas trompé de catégorie mais non, car comme le précise Honneth la reconnaissance est bien l'étape après l'identification : après le fait de « connaître », vient le « reconnaître », l'identification n'est qu'un « acte cognitif non public », là où la reconnaissance implique d'exprimer « *le fait que l'autre personne est censée posséder une « valeur » sociale*⁹⁶. », c'est ici la reconnaissance administrative et donc publique dont nous parlons.

Ainsi, l'erreur réside peut-être plutôt chez l'entourage des personnes que nous avons rencontré : il semble que médecins, équipes administratives et proches se placent ici dans la place de l'identificateur plutôt que dans celle d'une personne ici pour reconnaître la valeur de quelqu'un. Cela devient assez évident quand on considère que le rôle des psychiatres dans les protocoles officiels de transition est de décider qui est une vraie personne trans et qui ne l'est pas. Ainsi, là où une personne trans ou en situation de handicap devrait identifier un inconfort

⁹⁶ Honneth, A. (2004). Visibilité et invisibilité. Sur l'épistémologie de la « reconnaissance ». *Revue du MAUSS*, no 23(1), 137-151, p 141

et les gens autour devraient reconnaître son droit à effectuer les changements nécessaires pour éliminer cet inconfort, l'on demande à ces personnes de passer de longues démarches à justifier pourquoi ils méritent ce changement et ce de nombreuses fois au cours de leur vie.

II. Interaction du handicap avec l'accès aux services de transition

L'accès à cette reconnaissance est rendu d'autant plus compliqué par l'interaction des deux caractéristiques que nous étudions. En effet, l'identification du handicap est un obstacle dans le parcours de transition de plusieurs de nos interviewés. Elie, par exemple, nous a expliqué refuser de se faire officiellement diagnostiqué-e autiste car yel a entendu plusieurs témoignages de personnes s'étant fait refuser d'accéder aux étapes de transition qu'iels voulaient par des psychiatres pensant qu'une personne autiste n'était pas capable de savoir s'iel était trans ou non : on a refusé de reconnaître leur transidentité et donc leur capacité à connaître leur genre. Pierre nous raconte lui aussi que des psychiatres ont pensé que son handicap était la sorte de sa transidentité et qu'il a dû rencontrer plusieurs professionnels avant de réussir à entamer sa transition. Il nous raconte aussi que sa maladie génétique étant lié à ses chromosomes XX, beaucoup d'endocrinologues ont fait obstacle à l'obtention d'hormones. Pour Elodie, on l'a, en psychiatrie, menacé de l'empêcher de transitionner pour la garder hospitalisée plusieurs mois contre son gré.

Nous voulions noter aussi qu'il y avait une interaction plus personnelle entre transition et handicap, sans aucun lien avec les structures institutionnelles ou des professionnels. En effet, Charlie nous explique qu'il a mis du temps avant de savoir ce qu'iel voulait réellement faire en termes de transition médicale car il avait très peur du changement que serait le fait d'avoir deux grosses cicatrices sur son torse, lui qui a beaucoup de mal notamment avec l'asymétrie. Iel rencontre aussi des difficultés à commencer à prendre de la testostérone :

J'aimerais bien prendre de la T mais j'ai une phobie des aiguilles, je fais une crise d'angoisse à chaque prise de sang, ça va être drôle quand je vais me faire vacciner dans 5 jours [rire]. Prochaine crise d'angoisse dans 5 jours [rire]⁹⁷.

Ariel décrit aussi l'interaction de son traitement hormonal avec sa santé :

J'ai arrêté la testo il y a deux mois maintenant parce que j'ai des effets secondaires, je suis pas sûr que c'est exactement ça mais ça commence à se confirmer. Depuis que j'ai commencé la testo, j'ai régulièrement ce qui ressemble à des crise d'hypoglycémie, sauf que j'ai pas de problème de glycémie. J'ai fini par remarquer que c'était plus important vers la fin de ma période d'injection, avant que je doive la renouveler et du coup, j'ai pas fait mes deux dernières injection et donc la première fois que j'aurais dû faire l'injection, j'ai eu ces soucis, là, ça s'est estompé et là cette fois je l'ai pas vraiment eu et ça a l'air de confirmer⁹⁸.

Il nous semble extrêmement important de noter ces interactions. D'abord, pour se rendre compte que le pouvoir qu'ont les médecins sur la reconnaissance des personnes trans est encore plus important chez les personnes trans en situation de handicap et cela alerte d'autant plus sur ce problème des protocoles officiels en France. Puis, car il semble essentiel que les médecins sachent comment le handicap peut avoir un impact sur la transition, non pas pour empêcher leurs patients de transitionner mais pour pouvoir les accompagner et être à leur écoute à travers ces potentielles difficultés supplémentaires.

Nous n'avons pas réellement eu écho chez les personnes avec qui nous avons fait un entretien de leur transidentité étant un obstacle dans leur parcours sur le handicap mais il nous semble que cela soit lié au fait qu'il n'est pas nécessaire de divulguer des informations sur la transidentité pour avoir accès à des soins liés au handicap et donc qu'iels n'en parlent que s'iels le doivent vraiment et quand iels se sentent à l'aise avec leurs professionnel-le-s. En effet, nous

⁹⁷ Charlie, annexe 3

⁹⁸ Ariel, annexe 6

verrons qu'ils déploient de nombreuses stratégies pour survivre au sein du milieu médical et administratif.

III. Expérience positive et stratégies de facilitations

Il est vrai que si handicap et transidentité interagissent de façon négative sur les processus d'identification et de reconnaissance structurelles, ces caractéristiques interagissent aussi de façon positive. C'est Pierre qui nous parle de cette interaction positive, probablement car, ayant un handicap depuis la naissance, il a une expérience bien plus longue avec le corps médical. Il raconte que son expérience médicale lié au handicap a été améliorée par sa transidentité. En effet, il utilise sa transidentité pour rétablir la dynamique de pouvoir quand les médecins sont un peu trop intrusif-ve-s ou se placent trop en position de savoir, méprisant son vécu personnel : c'est un sujet sur lequel il a beaucoup plus de contrôle que sa santé physique dans ce cadre précis, il l'utilise donc comme outil. Il explique aussi qu'il a découvert pendant sa transition qu'il pouvait beaucoup plus remettre en question la parole des médecins, ce qui l'a aidé à faire respecter son auto-détermination bien plus dans son parcours handicapé aussi :

Fin l'un influence vraiment l'autre. Comme je te disais par rapport au fait que tu te découvres trans, tu découvres qu'en fait t'as le droit de remettre en cause la parole médicale donc ça je pense que ça m'aide dans ma vie quotidienne en tant que personne handicapée de remettre en cause la parole médicale quand je trouve qu'elle est pas suffisamment argumentée par exemple⁹⁹.

Mais son parcours de transition a aussi été extrêmement aidé par son expérience de personnes en situation de handicap qui navigue dans ce milieu depuis la plus petite enfance :

Je me rappelle d'avoir lu des témoignages et tout de personnes trans qui était un peu perdues dans les démarches médicales ou l'enchaînement des trucs et, en fait, moi, ayant eu

⁹⁹ Pierre, annexe 2

une expérience du corps médical précoce et intense on va dire c'était pas très compliqué et je savais un peu naviguer les rouages de ce monde parce que j'y avais déjà été confronté. Ben typiquement le truc du permis de conduire ou des trucs comme ça je sais que j'ai pas besoin de raconter tout mon historique médical à tout le monde¹⁰⁰.

Pierre explique que son expérience avec les dossiers MDPH l'a aidé pour tout l'administratif à faire pour le changement de prénom et le changement d'état civil. Ainsi ces deux parcours se sont vraiment nourris l'un de l'autre. C'est le seul à nous avoir parlé de cette interaction spécifique au niveau de l'identification institutionnelle et c'est probablement car nos autres participant-e-s ont une expérience plus restreinte du milieu médical et administratif. Il nous semble qu'il serait intéressant dans le futur d'aller chercher l'expérience de plus de personnes ayant des parcours similaires à celui de Pierre. Néanmoins, l'on voit bien dans ces témoignages que Pierre a dû développer des stratégies pour faciliter son expérience et ce n'est pas le seul à nous en parler. En effet, il semble que les mauvaises expériences vécues par nos interviewé-e-s les poussent à développer des compétences bien spécifiques. Ainsi, c'est Charlie qui nous parle du fait de se faire accompagner en rendez-vous médicaux pour avoir un tiers neutre pour aider. Pierre, nous l'avons vu, utilise sa transidentité contre l'intrusion des médecins. Mais la technique dont le plus de personnes parlent, trois précisément, est le fait de développer une compétence à savoir quand et quoi dire, pour révéler le minimum, notamment pour ne pas qu'handicap et transidentité interagissent de façon négative. Ainsi, Ariel explique :

Le médecin dont je te parlais, qui était référent handicap départemental, était vraiment super mais il m'a conseillé de faire d'abord juste une demande RQTH et de demander rien d'autre notamment parce que ça permet de mettre un pied dans la porte, ils accordent la RQTH assez facilement parce que c'est pas quelque chose qui implique de donner de l'argent, de délivrer quoi que ce soit, mais une fois qu'on l'a obtenu, bah on est reconnu handicapé, donc ils peuvent pas dire « bah non, vous êtes pas assez handicapé », il y a un premier pas qui est fait¹⁰¹.

¹⁰⁰ Pierre, annexe 2

¹⁰¹ Ariel, annexe 6

On voit bien ici que les systèmes administratifs obligent les personnes à construire de véritables stratégies pour espérer être reconnu-e. Pierre, aussi, témoigne :

J'ai dû refaire mon permis de conduire en raison du handicap, parce que voilà, comme j'ai un truc neurologique, il faut que tous les 5 ans, je repasse devant un médecin. Ils demandent "est ce que vous avez fait des opérations?" Je lui réponds non. Oui, j'ai fait une mammectomie en 2014, mais qu'est-ce qu'il en a à battre que j'ai fait une mammectomie pour mon permis de conduire. Rien du tout. Donc, il n'a pas besoin de le savoir. Donc je jongle quand même entre ces deux trucs là¹⁰².

Ainsi, on voit bien que les personnes trans en situation de handicap sont obligées pour survivre à un corps médical et des équipes administratives qui les traitent trop souvent négativement, risque augmenté par le fait qu'iels soient à la fois trans et en situation de handicap, de développer des compétences et de mettre en place des stratégies. En effet, nous allons voir dans la partie d'après que tout cela représente des stratégies pour gérer le stigmat, notion développée par Goffman.

¹⁰² Pierre, annexe 2

Chapitre 2 : Passing et gestion du stigmaté

Beaucoup de chercheurs théorisent qu'en réponse au stigmaté¹⁰³, les minorités développent des stratégies pour gérer celui-ci, que celles-ci soient collectives ou individuelles et nous nous concentrerons ici plus précisément sur l'une d'elles, que nous appellerons stratégie de « passing ».

I. Gestion du stigmaté

La « Social Identity Theory » (théorie de l'identité sociale) explique que les membres de groupes stigmatisés qui se retrouvent confrontés à de la discrimination peuvent gérer cette discrimination soit en se distançant du groupe auquel ils appartiennent soit en renforçant leur appartenance à ce groupe. En effet, cela fait écho à la classification faites par les études sur le stress où est faite la distinction entre des stratégies de désengagement et des stratégies d'engagement (ou d'implication), l'une ayant pour but d'éviter ou de minimiser l'événement apportant du stress, l'autre ayant pour but de gagner du contrôle sur la situation, les stratégies d'engagement étant connues pour avoir un bien meilleur impact sur la santé mentale¹⁰⁴. Il est aussi important de noter qu'on peut aussi appeler les stratégies de désengagement des stratégies individuelles et celles d'engagement des stratégies collectives puisqu'un type permet à l'individu seul d'éviter la discrimination, là où les autres stratégies ont pour but d'amener le groupe entier vers une situation où la discrimination est moins importante¹⁰⁵.

Il existe, ainsi, trois formes de stratégies collectives : l'affirmation de l'appartenance au groupe, l'action collective et le fait de rechercher l'aide des autres membres du groupe¹⁰⁶. Ces

¹⁰³ Selon Goffman on peut utiliser le terme stigmaté pour référer à n'importe quel attribut qui ne correspond pas à l'image stéréotypée de ce qu'un individu normal devrait être et est donc préjudiciable

¹⁰⁴ Bourguignon, D. and al. (2020). On the protective role of identification with a stigmatized identity : Promoting engagement and discouraging disengagement coping strategies. *European Journal of Social Psychology*, 50(6), 1125-1142, p 1125 <https://doi.org/10.1002/ejsp.2703>

¹⁰⁵ Branscombe, N., Fernández, S., Gómez, A., & Cronin, T. (2011). *Moving toward or away from a group identity : Different strategies for coping with pervasive discrimination*. (p. 115-131), p 119.

¹⁰⁶ Bourguignon, D. and al. (2020). Op. Cit., p 1126

stratégies sont assez utilisées par les personnes que nous avons interviewées. La stratégie de Pierre de visibiliser sa transidentité consiste à affirmer son appartenance au groupe et correspond exactement à ce à quoi ces stratégies sont censées servir, c'est-à-dire à reprendre le contrôle sur la situation de stress. La stratégie de Charlie de faire appel à des ami-e-s pour être présent lors de ses rendez-vous correspond au fait de rechercher de l'aide auprès d'autres membres du groupe. Enfin, la plupart de nos interviewé-e-s participent à des actions militantes.

Les stratégies de désengagement sont généralement plus utilisées quand on ne s'identifie pas à son groupe et sont, elles aussi, décomposables en trois : le fait de se distancer du groupe, le fait d'éviter les situations de discrimination et le fait de mettre la responsabilité de l'état social du groupe sur certains membres de ce groupe (*ingroup blame*)¹⁰⁷. Ces stratégies sont très peu utilisées par les personnes à qui nous avons parlé, notamment parce que beaucoup nous expliquent se sentir appartenir à la communauté handicapée comme à la communauté trans et ne se distancent donc pas du groupe ni ne rejettent la responsabilité sur d'autres membres. Néanmoins, la stratégie de retenue des informations peut être considérée comme une façon d'éviter les situations de discrimination. De plus, plus que de seulement cacher des informations aux institutions, certains de nos interviewé-e-s vont jusqu'à masquer et cacher leur identité entière. Est-ce surprenant pour des personnes ayant un si fort attachement à leurs communautés ?

II. Passing et gestion de la perception

Dans la présentation de nos résultats nous avons utilisé la notion de « masking » pour parler du handicap et la notion de « passing » pour parler de la transition car ce sont les mots qui sont utilisés par nos interviewé-e-s ainsi que par la plupart des personnes concernées françaises actuellement. Néanmoins, dans la recherche, le terme de passing est utilisé pour décrire les deux concepts.

¹⁰⁷ Ibid., p 1127

Le concept de passing naît aux Etats-Unis au cours du XVIIIe et XIXe siècle dans le cadre de la race et plus particulièrement concernant certaines personnes noires américaines arrivant à se faire passer pour blanches afin d'avoir accès à des privilèges économiques et sociaux en ville mais aussi car nombre d'esclaves ayant un teint de peau clair s'évadaient et ne se refaisaient pas capturer car ils pouvaient se faire passer pour des hommes libres¹⁰⁸.

Cette notion a été reprise par la recherche et c'est Goffman qui a été un des premiers à en parler dans le cadre de la gestion du stigmaté (*stigma management*). Il définit alors le passing comme la gestion d'informations préjudiciables non révélées à propos du soi. Cela implique donc qu'une personne qui a un stigmaté dit invisible et connu seulement de lui-même, se fait passer pour une personne non stigmatisée tant qu'autrui ne possède pas d'informations préjudiciables qui pourraient révéler le stigmaté¹⁰⁹.

Les personnes en situation de handicap que nous avons rencontré utilisent cette stratégie. En effet, Charlie et Elie expliquent choisir extrêmement précisément les personnes à qui ils révèlent leur autisme, ayant très peur de la stigmatisation associée à un tel handicap :

J'en parle pas en dehors de mes cercles et par exemple j'ai un compte Twitter public pour parler de mon intérêt spécifique et à chaque fois que j'en parle, j'en parle et j'attends que la personne réponde, voit le message et je l'efface. C'est... je considère vraiment que c'est trop dangereux de s'afficher en ce moment. J'en suis fier mais j'ai aussi extrêmement peur¹¹⁰.

Elie explique aussi avoir du mal à sortir avec son fauteuil roulant et préférant la majorité du temps sortir avec ses béquilles, ce qui rend ses déplacements plus durs mais moins visiblement handicapés. Plusieurs personnes décrivent avoir appris quels comportements sociaux étaient convenables et se forcer à ne pas agir instinctivement afin de ne pas passer pour

¹⁰⁸ Billard, T. J. (2019). "Passing" and the Politics of Deception : Transgender Bodies, Cisgender Aesthetics, and the Policing of Inconspicuous Marginal Identities. In T. Docan-Morgan (Éd.), *The Palgrave Handbook of Deceptive Communication* (p. 463-477). Springer International Publishing, p 465 https://doi.org/10.1007/978-3-319-96334-1_24

¹⁰⁹ Ibid., p 465

¹¹⁰ Charlie, annexe 3

quelqu'un de bizarre. Néanmoins, contrairement à ce que l'on peut croire si on considère que le « passing » est une stratégie individuelle car permet d'éviter les situation de discrimination, chez nos interviewé-e-s, cela n'est pas corrélé à une mauvaise estime de soi et à une faible identification au groupe.

En effet, il semble que dans la littérature sur la gestion du stigma, beaucoup relient les stratégies individuelles et même plus précisément le passing à un sentiment de honte et à un besoin de se distancer du groupe stigmatisé. Mais nous argumentons, avec l'aide d'un article d'Olney et Brockelman, que si certaines stratégies individuelles sont bien reliées à une distanciation et que certaines personnes utilisent probablement le passing en ce sens, c'est loin d'être le cas pour tous. En effet, dans leur étude, Olney et Brockelman ont trouvé que beaucoup de personnes avec qui iels ont discuté avaient une vision très pragmatique de leur handicap : iels avaient conscience de leurs forces comme de leurs faiblesses, avaient conscience de leur valeur comme du fait que leur(s) handicap(s) était perçu(s) négativement¹¹¹.

Dans cet article plutôt que d'utiliser « passing », iels utilisent la notion de gestion de la perception (*perception management*). Pour elleux, les personnes qui ont un handicap essayent de contrôler comment les personnes autour d'elles perçoivent leur handicap afin d'avoir l'opportunité d'interagir à égalité avec eux¹¹². Pour cela, elles utilisent une stratégie sophistiquée que l'on peut nommer gestion de la perception qui permet de minimiser les conséquences négatives du validisme tout en étant sûr de bien avoir accès aux accommodations dont elles ont besoin¹¹³. Cette stratégie consiste à contrôler quand et où révéler que l'on a un handicap et est un processus décisionnel complexe. Les participants de l'étude le révélait généralement seulement à ceux dont iels étaient proches et aux personnes qui leur permettaient d'avoir des aides, tout en essayant de garder le plus d'informations privées. Iels ont donc un rôle actif dans la perception qu'ont les autres. Là où beaucoup définissent le « passing » comme le fait d'éviter une identité stigmatisée par honte, la gestion de la perception est un phénomène

¹¹¹ Olney, M. F., & Brockelman, K. F. (2003). Out of the Disability Closet: Strategic use of perception management by select university students with disabilities. *Disability & Society*, 18(1), 35-50, p 39 <https://doi.org/10.1080/713662200>

¹¹² Ibid., p 36

¹¹³ Ibid., p 48

bien plus complexe que l'on peut aller jusqu'à considérer comme un acte d'auto-détermination¹¹⁴.

Pour la transidentité aussi, la volonté de passer est trop souvent considérée comme quelque chose de négatif. On considère que cela veut dire qu'on se conforme aux rôles genrés de la société plutôt que d'essayer de les remettre en question et qu'on se conforme au lieu d'être vraiment soi-même¹¹⁵. Si plusieurs de nos interviewé-e-s nous expliquent passer, soit parce qu'ils ont transitionné, soit parce qu'au contraire ils peuvent encore se faire passer pour leur genre assigné, ce n'est pas par honte mais par sécurité et la plupart parlent avec beaucoup d'aisance de leur transidentité dans les lieux qui sont appropriés. En effet, pour rebondir sur le concept de gestion de perception, Pierre nous fait part de la reprise de contrôle qu'il ressent quand il s'out pour le militantisme :

Je fais notamment des interventions en milieu scolaire avec SOS Homophobie auprès des collégiens et lycéens. [...] J'ai des gamins qui me disaient " ah mais dis donc, pourquoi t'es pas venu avant", mais je pouvais pas parce que je passais mon temps à avoir des interactions de ce type non sollicitées. C'est juste épuisant et trop chiant. Alors que là, maintenant, c'est moi qui décide. Je vais mettre sur un agenda, jeudi de 8h à 12h, je vais faire des coming-out à des personnes que je ne connais pas. C'est moi qui ai décidé. Ça change tout en fait¹¹⁶.

Il est d'autant plus compliqué de parler du passing trans comme motivé par la honte car en plus d'être une stratégie de gestion du stigma et de reprise de contrôle sur la perception d'autrui, c'est parfois simplement une conséquence du fait d'affirmer son identité de genre¹¹⁷ : le passing, plus qu'une technique afin de tromper les personnes cis, peut alors être défini

¹¹⁴ Ibid., p 49

¹¹⁵ Billard, T. J. (2019). Op. Cit., p 466 ; Roen, K. (2002). « Either/Or » and « Both/Neither » : Discursive Tensions in Transgender Politics. *Signs: Journal of Women in Culture & Society*, 27, 501-522, p 504 <https://doi.org/10.1086/495695>

¹¹⁶ Pierre, annexe 2

¹¹⁷ Anderson, A. D., Irwin, J. A., Brown, A. M., & Grala, C. L. (2020). "Your Picture Looks the Same as My Picture": An Examination of Passing in Transgender Communities. *Gender Issues*, 37(1), 44-60, p 48 <https://doi.org/10.1007/s12147-019-09239-x>

comme le fait d'afficher son identité au monde et une preuve d'une réelle affirmation de soi¹¹⁸. Encore une fois il faut remettre l'individu au centre de ces processus : s'il fait cela en partie pour se protéger d'autrui, c'est lui, au centre, qui prend les décisions et utilise cette technique pour réécrire son histoire : « *Thus, in turning away from understandings of passing as a deceitful practice, we affirm the agency of those who pass to construct legitimate and authentic identities*¹¹⁹ ».

III. Interaction et pression liées à la visibilité

En étudiant la visibilité de nos interviewé-e-s, nous nous sommes rendu compte que leur(s) handicap(s) et leur transidentité interagissaient sur celle-ci. En effet, pour commencer Pierre et Elie expliquent que l'accumulation du handicap et de la transidentité les rendait probablement plus visible que des personnes ayant simplement un handicap ou étant simplement trans.

Charlie aussi nous fait part d'une interaction entre sa transidentité et son handicap, ici l'autisme. Il explique devoir faire le choix entre prioriser la sécurité que lui apporte le fait de cacher son handicap, en imitant les codes normés de la sociétés, codes qu'il a appris en tant que son genre assigné, et entre prioriser l'affirmation de son identité trans en ayant un comportement plus masculin, ce qui implique de prendre le temps d'apprendre les codes sociaux masculins et de perdre le contrôle sur son passing valide :

Si je risque à avoir un peu de passing, ça veut dire réapprendre tous les codes sociaux que j'ai passé des années pour pouvoir masquer un minimum... et c'est un peu terrifiant. Je veux le faire mais ça veut dire... ça prend trois mois pour que les gens captent que je suis bizarre qu'il y a quelque chose d'étrange en moi, ça va d'un coup repasser à en une semaine et j'ai plus ça depuis le collège quoi et au collègue c'était pas des bons souvenirs [rire]¹²⁰.

¹¹⁸ Ibid., p 53

¹¹⁹ Billard, T. J. (2019). Op. Cit., p 470

¹²⁰ Charlie, annexe 3

Elodie, elle, ressent une pression à cacher ses comportements non adaptés causés par son handicap à cause de la perception qu'ont les gens sur sa transidentité :

J'ai l'impression que le problème comme je disais, comme le handicap parfois va me causer d'avoir des comportements un peu moins typiquement féminin, je sais que justement je dois faire mon possible pour le cacher parce que sinon j'ai l'impression que ça va un peu casser ma crédibilité auprès des personnes cis qui vont dire « ouais elle fait pas beaucoup d'efforts pour avoir l'air d'une femme ». J'ai l'impression que j'ai un peu de pression pour cacher mon handicap parce que c'est pas glamour, c'est pas sexy, c'est pas féminin du coup j'ai l'impression que si je cache pas ça on va remettre ma féminité en question¹²¹.

Il semble, ainsi, que même si le passing est un acte d'autodétermination puissant, la perception qu'ont les autres peuvent avoir une grande influence sur nos interviewé-e-s. Elodie ressent parfois même le besoin de changer la façon dont elle se caractérise, de femme à personne non-binaire, le regard des autres sur ses comportements non adaptés la faisant se sentir comme autre, ni femme, ni homme, ne rentrant dans aucune case. Ici réside tout le problème : les personnes trans en situation de handicap doivent reprendre le contrôle sur leurs identités qui reposent trop souvent sur la perception et reconnaissance d'autrui.

¹²¹ Elodie, annexe 4

Chapitre 3 : Communauté et militantisme, les pairs au centre du processus d'auto-identification

Mais outre cette stratégie individuelle, beaucoup de nos interviewés nous font part du rôle central que jouent dans leur vécu leurs pairs, leur communauté et le militantisme et comment iels politisent leurs identités.

I. Processus d'appropriations

Outre l'identification institutionnelle, nous savons qu'une partie extrêmement importante de l'identification est comment la personne réagit à celle-ci et nous avons vu qu'un individu pouvait réagir soit en se distançant du groupe, soit en s'appropriant cette identité et l'étiquette associée et en affirmant son appartenance au groupe stigmatisé. En effet, après s'être rendu compte qu'on faisait probablement parti de la communauté trans ou handicapée, que ce soit par une observation personnelle, médicale ou venant d'autrui, s'enclenche un processus d'appropriation, dont la première étape est de se décrire soi-même comme « personne trans » ou comme « personne en situation de handicap » et dont la deuxième étape est de se sentir faire partie de la communauté associée. En effet, pour les personnes que nous avons interrogées, il était moins question de soi-même se distancer ou non du groupe mais plutôt de se sentir légitime ou non à faire partie de cette communauté.

La principale observation que nous avons faite est que ce processus était bien plus simple du côté de la transidentité, que du côté du handicap. En effet, nos interviewé-e-s avaient en général beaucoup plus de facilité à se définir en tant que personne trans et à se dire faire partie de la communauté trans. Il semble que cela soit d'abord lié au fait que l'identification en tant que personne trans repose presque exclusivement sur soi-même, là où les personnes en situation de handicap doivent dans le parcours qui est imposé comme normal se reposer sur autrui pour savoir quel est leur(s) handicap(s). Mais, en plus, plusieurs personnes expliquent que la communauté handicapée est pour elleux bien plus abstraite que la communauté trans, ce qui est potentiellement lié au fait que la communauté handicapée est extrêmement diverse puisque rassemblant toute forme de handicap avec des vécus en communs mais aussi très

différents. Ainsi, des personnes ayant un handicap psychique, par exemple se sentiront appartenir à ce groupe précisément mais auront du mal à se dire appartenir à la communauté générale car celle-ci est majoritairement représentée par les personnes ayant un handicap physique. On peut aussi noter le fait que les associations sur le handicap en France sont principalement des associations gestionnaires tenues par des parents de personne en situation de handicap et que donc les personnes en situation de handicap, contrairement aux personnes trans, ont peu de lieux de sociabilisation leur appartenant où iels peuvent se sentir part d'une communauté qu'iels ont construit. On le voit d'ailleurs quand on observe que la raison principale de s'approprier l'étiquette de personne en situation de handicap est très pragmatiquement d'obtenir des aides, là où pour l'étiquette de personne trans c'est le fait d'avoir un vécu partagé et donc une communauté.

La deuxième observation que nous pouvons faire est qu'ici aussi les processus s'influencent l'un l'autre et que cette double-identification rend les processus individuels plus rapides. En effet, quand nous demandons à Charlie si cette double-identification a été un facteur ralentissant, iel répond :

Non pas du tout. Au contraire, je me serais probablement jamais interrogé sur mon handicap si j'avais pas commencé avec la transidentité parce que c'était plus petit, tout simplement¹²².

Pour Pierre aussi, son questionnement trans a accéléré son appropriation de son identité handicapée :

Et puis après, la question trans qui se rajoute et là prrrr [mime une explosion]. [...] Ça a été un déclencheur en fait, ouais. [silence]. Je pense que ça aurait fini par venir, par ailleurs, parce que je me posais quand même des questions et tout. Mais je ne sais pas si ça se serait matérialisé comme ça, à ce moment-là¹²³.

¹²² Charlie, annexe 3

¹²³ Pierre, annexe 2

Pour Ariel, ses douleurs chroniques qui font qu'il a très peu d'énergie et les médicaments qu'il prend faisant qu'il a pris du poids ont complètement changé son rapport à son corps et aux habits qu'il porte, ce qui a à son tour influencé son rapport à son genre, accélérant ses questionnement sur le sujet :

J'étais extrêmement féminine et j'apprécie la féminité, j'étais bien dans mon corps. [...] J'adore les tissus, les motifs, et clairement la mode masculine en manque beaucoup et du coup j'étais bien dans cette version-là et c'est probablement pour ça que je me suis jamais posé de questions et le handicap m'a fait du coup beaucoup abandonner tout ce qui était inconfortable et que je m'imposais, l'inconfort était pas trop dur à gérer sans le handicap et du coup ça a beaucoup changé mon image de moi-même, la perception que j'avais et je me suis dit la féminité au final je suis pas traumatisé de plus l'avoir, de plus l'exprimer de la même manière, de plus la ressentir pareil et ça a beaucoup joué sur l'exploration du genre que j'ai eu¹²⁴.

II. Politisation amplifiée

Mais, outre cette influence réciproque au sein des processus d'appropriation, cette double-identité prend toute son importance car nos participant-e-s peuvent s'appuyer sur l'expérience qu'ils ont de la communauté trans et de l'appropriation de l'étiquette associée et de la politisation et de la reprise de contrôle sur les discours transphobes et le transférer sur leur expérience dans le milieu du handicap. Pierre nous raconte ainsi comment la découverte de sa transidentité a politisé son parcours handicapé, notamment au niveau du milieu médical :

J'ai découvert simultanément ce que c'était que d'être trans, ce que c'était qu'un parcours trans classique, typique et que c'était possible de faire autrement. Et du coup, c'était vraiment cool parce que tu te dis "ah oui, donc, en fait, il y a ce que dit le corps médical et en même temps, je vois énormément de forums et de gens qui discutent avec des arguments hyper précis sur le fait que le corps médical, il faut en prendre et en laisser et que faut faire les trucs

¹²⁴ Ariel, annexe 6

à ta sauce, c'est toi qui est le maître de ton propre corps". Et donc moi, je découvre ça par rapport à la question à la question trans mais bon j'ai 21 ans, je découvre clairement ça par rapport à la question du handicap aussi¹²⁵.

Pour Charlie aussi, son passage dans la communauté trans et la politisation de cette identité a été un moment-clé dans la politisation plus tard de son identité handicapée, ce qui l'a empêché de tomber dans certaines parties de la communauté handicapée, avec une image moins positive du handicap :

Sans le premier, j'aurais pas eu le second ou encore beaucoup plus tard et je me demande si j'aurais pas été dans des commu un peu plus toxiques du côté handicapé de la force. [...] C'est possible que j'aurais tourné comme ça donc je suis vraiment content d'être passé d'abord du côté queer¹²⁶.

Pour Elodie, ces deux identifications se nourrissent tout autant l'une et l'autre pour créer une vision du monde nuancée et politisée :

Genre ma transition, comme ça me pousse à remettre en question ma position de genre, ça m'a permis de faire des réflexions plus poussées sur la place sociale en général, et mes difficultés / compréhensions différents des places sociales, ça m'a permis de justement avoir une compréhension plus poussée j'imagine aussi des comportements de genre et tout ça du coup je pense que les deux m'ont permis un peu d'évoluer avec l'autre différemment mais pas négativement¹²⁷.

Ainsi, on se rend compte que si la double-identité qu'est le fait d'être trans et en situation de handicap apporte des difficultés supplémentaires dans les processus médicaux et administratifs, c'est aussi quelque chose qui apporte une grande richesse et nous voulions

¹²⁵ Pierre, annexe 2

¹²⁶ Charlie, annexe 3

¹²⁷ Elodie, annexe 4

partager une citation d'un journaliste gay et asiatique qui, selon nous, résume cela très joliment :

Ma double minorité m'a sauvé. Elle a annihilé les chances pour moi de me raccrocher à la normalité, à la masculinité. J'ignore ce que je serais devenu si elle n'était pas là. Peut-être aurai-je été presque le même qu'aujourd'hui mais j'en doute. Ou avec plus d'embûches, de bêtises, d'ignorance. Plus lentement, moins sagement. Je suis assis à mon carrefour, il n'est pas toujours confortable mais j'y ai fait pousser des fleurs que je n'abandonnerai pour rien au monde¹²⁸.

Il nous semble que si on peut se concentrer dans ce mémoire sur toutes les difficultés auxquelles ont dû faire face nos participant-e-s et qu'il est important d'y prêter grande attention, il est d'autant plus important de noter à quel point cette double-minorité est un terreau au sein duquel se crée de nombreuses stratégies et solidarité et comment au milieu de ce « carrefour » se crée un espace radical et fleuri.

III. Création d'un espace militant riche et intersectionnel

Or, cet espace radical se construit principalement au sein des communautés militantes. Nous nous sommes rendu compte que nos participant-e-s militaient bien plus dans la communauté trans, car, comme nous le disions, les communautés y sont beaucoup plus installées et faciles à trouver. En effet, comme le dit Pierre : « *la politisation des questions handicapées est vraiment à ses balbutiements, pour rester ambitieux et optimiste¹²⁹.* ». Néanmoins, les espaces LGBTI+ et trans ne sont pas toujours complètement accueillant des communautés handicapées. En effet, Charlie nous explique que la culture de la fête et la culture de la performance militante ne sont pas des environnements qui correspondent aux personnes en situation de handicap. Pierre aussi décrit le manque d'accessibilité pour les personnes à mobilité réduite dans son centre LGBTI+ et du manque de réflexion sur l'intersection politique

¹²⁸ Laval, M. (2021, juillet 13). Le gong de la masculinité. *Friction Magazine*. <https://friction-magazine.fr/le-gong-de-la-masculinite/>

¹²⁹ Pierre, annexe 2

avec le handicap, notamment de l'accessibilité des prides, surtout dans le contexte de pandémie.

Les espaces handi n'existent que très peu mais ils se créent de plus en plus et beaucoup existent officieusement sur les réseaux sociaux et reposent énormément sur une culture de la pair-aidance. En effet, s'il est plus facile de trouver des espaces trans, quand nos participants évoquent les raisons de côtoyer des pairs, leurs raisons liées au milieu du handicap sont beaucoup plus fortes : sont cités par beaucoup plus de participant le vécu partagé et le soutien entre pairs que pour la transidentité. Il semble que cela s'explique par le fait que le parcours de transidentité, au niveau de la transition, est schématiquement amené à se terminer : on transitionne d'un point A à un point B et pendant ce parcours, on a besoin de ressources de pairs mais une fois la transition terminée, cela devient, encore une fois très schématiquement, des relations comme des autres, qui reposent sur des intérêts en commun. Pour le handicap, le parcours est beaucoup moins linéaire et le besoin de réseaux d'entraide peut être nécessaire toute une vie et sur un grand nombre d'aspects.

Deux de nos participant-e-s nous expliquent, ainsi, se sentir le plus à l'aise entouré-e-s de pairs qui sont à la fois trans et en situation de handicap et que c'est cette communauté qui se crée au milieu des deux autres qui est la plus confortable. En effet, il nous semble qu'encore une fois, la richesse de cette double-minorité est le fait que ces deux espaces se nourrissent l'un de l'autre. En ce sens, Alexandre Baril explique que l'espace trans gagne à s'inspirer des espaces handi :

Les réflexions et revendications développées par les personnes handicapées, notamment sur les formes de care, d'entraide, de vulnérabilité, d'accessibilité, etc., pourraient s'avérer précieuses pour les personnes trans, leurs réflexions et leurs luttes politiques¹³⁰.

On a bien vu que nos participants se servaient principalement des espaces trans et de la politisation accumulée dans ceux-ci pour se créer des espaces handi entre pairs où se

¹³⁰ Baril, A. (2018). Op. Cit., p 14

réapproprier leur vécu autour du handicap et du validisme. Il semble que Charlie résume très bien l'intérêt de cet espace charnière, entre culture trans, du militantisme et de la revendication, et culture du handicap, entre solidarité sans faille et acceptation que chacun aille à son rythme dans la réappropriation du vécu. Le militantisme est autant dans l'entraide que dans les actions politiques :

J'ai pensé mon handicap de manière à le relier avec tout le bagage politique et militant que j'avais et un peu de détruire les idées de mon père où le handicap était quelque chose de honteux et [...] voir le handicap comme un moyen d'être dans une communauté, de faire partie d'une communauté, d'avoir des attentes ensemble, d'avancer ensemble, de s'entraider. Dans mon cerveau je vois des images de manif où on est tous ensemble en train de crier des slogans. Donc j'ai tendance voir ça comme ça, à voir tous ces gens qui se lèvent et se soutiennent ensemble, le handicap est plus ou moins lié à la lutte maintenant. Mais aussi au care. Le fait de prendre soin des autres c'est aussi pour moi des actes ultra militants.

S'il faut faire attention à ne pas pousser les personnes qui ne le veulent pas à une politisation trop intense dans leurs identités, il semble que pour nos participant-e-s c'est dans celle-ci qu'ils ont trouvé un espace où mettre du sens et reprendre le contrôle de leurs identités.

Conclusion

Pour conclure, oui, les processus d'identifications sont influencés par le fait d'être à la fois trans et en situation de handicap. En effet, cela rend l'identification institutionnelle plus compliquée, principalement à cause de représentations validistes faisant obstacle aux transitions, et cela rend aussi nos participant-e-s plus visibles et donc plus sujets à des discriminations, les poussant à mettre en place des stratégies pour rester en sécurité. Néanmoins, les processus sont aussi influencés positivement car tout au long de nos entretiens, à de nombreuses reprises, nos participant-e-s racontent comment leurs deux parcours se sont nourris mutuellement, que ce soit dans la création de compétences pour survivre aux institutions, dans le fait de s'approprier leurs identités plus facilement ou dans le fait de créer des espaces de communautés ou des espaces militants sûrs et intersectionnels, où se rencontre entraide et lutte politique.

Il nous semble qu'il faut tirer plusieurs leçons de ce mémoire. Tout d'abord, il y a encore beaucoup à améliorer dans les parcours médicaux et administratifs des personnes en situation de handicap comme des personnes trans et il est primordiale de remettre l'auto-détermination au centre de ceux-ci, les médecins doivent bien plus s'intéresser aux intersections qui concernent leurs patients car elles peuvent exercer des influences majeures sur leur santé et les soins dont ils ont besoin et des dispositifs doivent être créés en ce sens.

Ensuite, il est important que la recherche continue de donner la parole à ces vécus intersectionnels, ils méritent d'être entendus et permettent de nous faire grandir humainement et politiquement. En effet, enfin, il est des leçons à tirer politiquement de ces personnes qui n'ont pas eu le choix de faire la synthèse de leurs vécus et de leurs militantisme : leur nuance est un immense terrain.

Néanmoins, ce mémoire n'est pas sans biais. Tous nos participant-e-s étaient militant-e-s et avaient donc probablement une réflexion déjà en partie construite sur leurs vécu et même si cela est peut-être en partie dû à une plus grande politisation de cette population, ce n'est probablement pas représentatif de toute la population concernée. De plus, la diversité des

handicaps n'a pas été assez représentée dans nos entretiens et nous pensons que des recherches futures gagneraient à aller à la rencontre de plus de personnes comme Pierre, qui ont vécu beaucoup plus longtemps avec leurs handicaps, mais aussi d'aller rencontrer des personnes qui vivent en institutions, leur vécu étant probablement différent de celui des personnes que nous avons interrogé.

En ce sens, il nous semble qu'une recherche future pourrait se demander si le caractère très militants de nos participants est une caractéristique liée à leur statut de double-minorité ou lié à un biais de sélection. Nous pourrions nous demander comment les personnes qui n'ont pas accès aux communautés et espaces militants politisent et se réapproprient leurs vécus. Il nous semble qu'il y a là, de nombreux vécus inédits à explorer. D'autres thématiques pourraient être intéressantes à explorer comme le rapport au corps dont Ariel a brièvement parlé, l'intersection avec la race qu'Elie mentionne à de nombreuses reprises, ou encore les spécificités de vécus des personnes transféminines qui sont moins étudiées que les masculinités trans et handicapées.

Bibliographie

1. *Ouvrages / Chapitres d'ouvrages*

- Alessandrin, A. (2018a). Conclusion : Questions actuelles autour des transidentités. In *Sociologie des transidentités* (p. 109-115). Le Cavalier Bleu. <https://www-cairn-info.bibelec.univ-lyon2.fr/sociologie-des-transidentites--9791031802633-page-109.htm>
- Alessandrin, A. (2018b). Histoire du « transsexualisme » en France. In *Sociologie des transidentités* (p. 19-33). Le Cavalier Bleu. <https://www.cairn.info/sociologie-des-transidentites--9791031802633-page-19.html>
- Alessandrin, A. (2018c). Les mouvements trans. In *Sociologie des transidentités* (p. 57-69). Le Cavalier Bleu. <https://www-cairn-info.bibelec.univ-lyon2.fr/sociologie-des-transidentites--9791031802633-page-57.htm>
- Bauer, G., & Scheim, A. (2015). *Transgender People in Ontario, Canada : Statistics from the Trans PULSE Project to Inform Human Rights Policy*.
- Billard, T. J. (2019). “Passing” and the Politics of Deception : Transgender Bodies, Cisgender Aesthetics, and the Policing of Inconspicuous Marginal Identities. In T. Docan-Morgan (Éd.), *The Palgrave Handbook of Deceptive Communication* (p. 463-477). Springer International Publishing. https://doi.org/10.1007/978-3-319-96334-1_24
- Blanchet, A., & Gotman, A. (2007). *L'entretien—L'enquête et ses méthodes*. Armand Colin.
- Branscombe, N., Fernández, S., Gómez, A., & Cronin, T. (2011). *Moving toward or away from a group identity : Different strategies for coping with pervasive discrimination*. (p. 115-131).
- McRuer, R. (2006). *Crip theory : Cultural signs of queerness and disability*. New York University Press.
- Shakespeare, T., Gillespie-Sells, K., & Davies, D. (1996). *The Sexual Politics of Disability : Untold Desires*. Continuum International Publishing Group Ltd.
- Shuttleworth, R., Mona, L., & Bahner, J. (2020). Introduction : Contextualising disability and sexuality studies. In *The Routledge Handbook of Disability and Sexuality*. Routledge.
- Yergeau, M. (2018). *Authoring autism : On rhetoric and neurological queerness*.

2. Articles

- Anderson, A. D., Irwin, J. A., Brown, A. M., & Grala, C. L. (2020). "Your Picture Looks the Same as My Picture": An Examination of Passing in Transgender Communities. *Gender Issues*, 37(1), 44-60. <https://doi.org/10.1007/s12147-019-09239-x>
- Avanza, M., & Laferté, G. (2005). Dépasser la « construction des identités » ? Identification, image sociale, appartenance. *Geneses*, no 61(4), 134-152.
- Baril, A. (2018). Hommes trans et handicapés : Une analyse croisée du cisgenrisme et du capacitisme. *Genre, sexualité et société*, 19. <https://doi.org/10.4000/gss.4218>
- Baudry, R., & Juchs, J.-P. (2007). Définir l'identité. *Hypotheses*, 10(1), 155-167.
- Bourguignon, D., Teixeira, C. P., Koc, Y., Outten, H. R., Faniko, K., & Schmitt, M. T. (2020). On the protective role of identification with a stigmatized identity : Promoting engagement and discouraging disengagement coping strategies. *European Journal of Social Psychology*, 50(6), 1125-1142. <https://doi.org/10.1002/ejsp.2703>
- Brasseur, P., & Nayak, L. (2018). Handicap, genre et sexualité. Actualité des recherches francophones. *Genre, sexualité & société*, 19, Article 19. <https://doi.org/10.4000/gss.4362>
- Crenshaw, K. W., & Bonis, O. (2005). Cartographies des marges : Intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur. *Cahiers du Genre*, n° 39(2), 51-82.
- Danion, J.-M. (2012). La personne en situation de handicap psychique : Quelques considérations sur la notion de reconnaissance mutuelle. *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, 31, 321-345. <https://doi.org/10.4000/cps.2318>
- Dorlin, E. (2012). *L'Atlantique féministe. L'intersectionnalité en débat*. <https://doi.org/10/41621>
- Fougeyrollas, P. (2016). Handicap. *Anthropen*. <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.013>
- Honneth, A. (2004). Visibilité et invisibilité. Sur l'épistémologie de la « reconnaissance ». *Revue du MAUSS*, no 23(1), 137-151.
- Jaunait, A., & Chauvin, S. (2013). *Intersectionnalité*. 286-297.
- Luque, F. M. (2002). Entre l'identité et l'identification : Un problème complexe de la recherche sociologique dans le domaine de l'interculturalité. *Societes*, no 76(2), 59-70.
- Nagoshi, J. L., & Brzuzy, S. (2010). Transgender Theory : Embodying Research and Practice. *Affilia*, 25(4), 431-443. <https://doi.org/10.1177/0886109910384068>

- Nario-Redmond, M. R., Noel, J. G., & Fern, E. (2013). Redefining Disability, Re-imagining the Self : Disability Identification Predicts Self-esteem and Strategic Responses to Stigma. *Self and Identity*, 12(5), 468-488. <https://doi.org/10.1080/15298868.2012.681118>
- Olney, M. F., & Brockelman, K. F. (2003). Out of the Disability Closet : Strategic use of perception management by select university students with disabilities. *Disability & Society*, 18(1), 35-50. <https://doi.org/10.1080/713662200>
- Revillard, A. (s. d.). *L'expérience sociale du handicap*. 24.
- Roen, K. (2002). « Either/Or » and « Both/Neither » : Discursive Tensions in Transgender Politics. *Signs: Journal of Women in Culture & Society*, 27, 501-522. <https://doi.org/10.1086/495695>
- Stagg, S. D., & Vincent, J. (2019). Autistic traits in individuals self-defining as transgender or nonbinary. *European Psychiatry*, 61, 17-22. <https://doi.org/10.1016/j.eurpsy.2019.06.003>
- Stiker, H.-J. (2004). De quelques moments d'histoire sur les corps extrêmes. *Champ psychosomatique*, 35(3), 7. <https://doi.org/10.3917/cpsy.035.0007>

3. Sitographie

- 10 choses à savoir pour bien remplir son dossier MDPH. (s. d.). Consulté 17 août 2021, à l'adresse <https://www.valdemarne.fr/vivre-en-val-de-marne/informations/10-choses-a-savoir-pour-bien-remplir-son-dossier-mdph>
- Claude, G. (2019, décembre 19). L'enquête de terrain : Définition, méthodes, conseils et exemple. *Scribbr*. <https://www.scribbr.fr/methodologie/enquete-de-terrain/>
- Lavalle, M. (2021, juillet 13). Le gong de la masculinité. *Friction Magazine*. <https://friction-magazine.fr/le-gong-de-la-masculinite/>
- No Anger. (2016, novembre 6). Handicap, queer et Trou-de-Balle. *A mon geste défendant*. <https://amongestedefendant.wordpress.com/2016/11/06/handicap-queer-et-trou-de-balle/>
- Puiseux, C. (2015). Criper la théorie queer. *CHARLOTTE PUISEUX*. <https://charlottepuiseux.weebly.com/alter2015.html>

Site Chrysalide : <https://www.chrysalide-asso.fr/>

Site Centre LGBTI+ de Lyon : <https://www.centrelgbtilyon.org/decouvrir/les-associations/>

Annexes

Annexe 1 : Guide d'entretien

I. Parcours autour du handicap

1) Je voulais savoir quelle dénomination tu préfères utiliser entre personne handicapée ou personne en situation de handicap et pourquoi ?

2) Est-ce que tu peux me raconter ton parcours de personne handicapée ? Ce qui t'amène aujourd'hui à te décrire en tant que tel ?

3) Est-ce que dans ton parcours tes handicaps ont-été diagnostiqués ou pré-diagnostiqués ? Par qui ? Par des équipes médicales ? Par d'autres institutions (l'école) ? Peux-tu me raconter comment ça s'est passé ?

3.1) Est-ce que ces diagnostics ont bien été vécus ? Est-ce qu'ils t'ont aidé ou est-ce que tu les as-tu vécu plutôt comme une étiquette stigmatisante ? Pourquoi ? Peux-tu me raconter une anecdote qui va dans ce sens ?

3.2) Si tu n'as pas reçu de diagnostic, est-ce un choix ?

3.2.1) A-tu eu du mal à obtenir un diagnostic médical ? Pourquoi selon toi ? Peux-tu me raconter cette période de ta vie ?

3.2.2) Si oui, peux-tu me raconter comment tu es arrivé-e à cette décision et pourquoi ?

3.2.3) Le fait que tes handicaps ne soit pas diagnostiqué a-t-il entravé ton quotidien ? Ou au contraire, cela a-t-il facilité ton quotidien ? Peux-tu illustrer avec une anecdote ?

3.3) Est-ce que dans ton parcours, tu as ressenti le besoin de te t'auto-diagnostiquer ? Pourquoi ? Peux-tu me raconter comment cela s'est passé ?

4) Peux-tu me raconter plus précisément ta relation à l'étiquette de « personne handicapée » ? T'as-t-elle été imposée ? Te l'es-tu appropriée ? Pourquoi ? Est-ce que cela a évolué au cours de ton parcours ? Comment ? Est-ce une étiquette stigmatisante ? Est-ce une étiquette qui t'as aidé à t'assumer ?

5) Selon toi, ton handicap est-il repéré par les autres dans tes interactions quotidiennes ? Par qui ? Dans quels lieux ? As-tu des anecdotes positives ou négatives à ce sujet ?

5.1) Est-ce que tu mets des stratégies en place pour que ton handicap ne se repère pas ? Ou as-tu au contraire décidé d'assumer la visibilité de ton handicap ? Un mélange des deux ? Pourquoi ? Comment ?

5.2) Ton handicap est-il un sujet sur lequel tu es ouvert dans tes interactions au travail / en formation ? En famille ? Peux-tu raconter ce que tu ou ils en disent ? Es-tu satisfait-e de cette situation ?

6) Côté-toi d'autres personnes handicapées ? Pourquoi ? (Ressource, partage d'expérience, sortir de l'isolement, miroir insupportable, etc.) Si oui, dans quels lieux ? A quelles occasions ?

7) As-tu l'impression de faire partie de la communauté handicapée ? Pourquoi ?

II. Parcours autour de la transidentité

1) Est-ce que « personne transgenre » est la dénomination que tu utilises au quotidien ? Si non, laquelle ? Pourquoi ?

2) Est-ce que tu peux me raconter ton parcours de personne trans et ce qui t'as amené-e aujourd'hui à pouvoir te décrire comme tel ?

3) Qu'est-ce que cette étiquette de « personne trans » représente pour toi ? Est-ce qu'elle t'as été imposée ? Est-ce un outil qui t'as permis de te sentir mieux ?

4) Est-ce que tu as des expériences avec des institutions médicales ou d'autres figures d'autorité dans ton parcours de personne trans (transition médicale, reconnaissance administrative) ? Lesquelles ? Peux-tu me raconter ? Est-ce que ces expériences étaient positives ou négatives ?

5) Dans ton expérience, ta transidentité est-elle repérée par les autres dans tes interactions quotidiennes ? Par qui ? Dans quels lieux ? As-tu des anecdotes positives ou négatives à ce sujet ?

5.1) Est-ce que tu mets des stratégies en place pour qu'elle ne le soit pas ? Ou as-tu au contraire décidé d'être visiblement trans ? Un mélange des deux ? Pourquoi ? Comment ?

5.2) Ta transidentité est-elle un sujet sur lequel tu es ouvert dans tes interactions au travail / en formation ? En famille ? Etes-tu satisfait-e de cette situation ?

6) Côtées-tu d'autres personnes trans ? Pourquoi ? Si oui, dans quels lieux ? A quelles occasions ?

7) As-tu l'impression de faire partie de la communauté trans ? Pourquoi ?

III. Interaction des deux

1) Est-ce que tu considères que ta transidentité est reliée et influence ton ou tes handicap(s) ? Et inversement, ton handicap influence-t-il ton identité de genre / ta transidentité ?

1.1) Est-ce que tu as l'impression que ton handicap a eu un impact sur ton identité de genre ? Est-ce que la façon dont tu t'identifies a un lien avec ton vécu de personne handicapée et tes handicaps ?

1.2) Ta transidentité a-t-elle rendu plus compliqué le fait de te rendre compte qu'il y avait quelque chose de différent ou d'handicapant chez toi ? Est-ce qu'au contraire, le fait que tu sois trans a rendu ce repérage de tes symptômes plus facile ? Pourquoi ? Peux-tu me raconter ?

1.3) Est-ce que le fait que tu sois une personne trans, fait que tu as eu plus de mal à t'identifier et te décrire comme « personne handicapée » ? Pourquoi ?

1.4) Considères-tu que ta transidentité a facilité ou au contraire entravé l'obtention de ton/tes diagnostic(s) ? Pourquoi ? Peux-tu illustrer avec une anecdote ?

1.5) Dans tes expériences avec des équipes médicales / administrative en rapport avec ta transition / ta transidentité, ton/tes handicap(s) ont-ils entravé ton accès à ces services ? Est-ce qu'ils ont rendu ton expérience plus compliquée ? Plus facile ?

2) Peux-tu raconter comment tu as l'impression d'être perçu-e dans tes interactions quotidiennes ? Lequel de ton handicap ou ta transidentité semble être repéré en premier ? Comment ces deux caractéristiques s'influencent dans tes interactions ?

2.1) Est-ce que, selon toi, ton/tes handicap(s) font que l'on repère ta transidentité plus facilement ? Est-ce qu'ils influencent ton passing ? Pourquoi ? Peux-tu illustrer avec des anecdotes ? En parallèle, est-ce que, selon toi, ta transidentité rend ton handicap plus visible ou plus invisible ? Pourquoi ? As-tu des anecdotes pour illustrer ?

2.2) Est-ce une situation qui te satisfait ? As-tu l'impression de devoir plus cacher ton handicap parce que tu es trans ? Inversement, met tu en place des stratégies pour te rendre moins visiblement trans à cause de ton handicap ? Peux-tu expliquer ces stratégies ? Pourquoi

les met-tu en place ? Au contraire, est-ce que le fait que tu sois à la fois trans et handicapé te pousse à être plus visible dans l'espace publique ? Si oui, pourquoi ? De quelle façon ? Dans quels lieux ?

3) Est-ce qu'il te semble que ton sentiment d'appartenance à la communauté trans ou handicapée est influencé par le fait que tu sois à la fois trans et handicapé-e ? Peux-tu me raconter comment et pourquoi ?

3.1) Si tu ne te sens pas à l'aise dans la communauté trans, est-ce lié à ton/tes handicap(s) ? Parallèlement, si tu ne te sens pas à l'aise dans le communauté handicapée, est-ce lié à ta transidentité ? Pourquoi ? Dans quels lieux ? A quelles occasions ? As-tu des anecdotes ?

3.2) Penses-tu que tu puisses un jour t'y sentir à l'aise et accepté-e ? Pourquoi ? Comment ? Te bases-tu sur tes expériences ? Sur celles d'autres personnes ?

Annexe 2 : Retranscription entretien Pierre

Interviewer : Ok. Et ben... Si c'est tout bon, je peux commencer les questions... ?

Enquêté : Ben très bien.

I : Ok. D'abord, je voulais savoir quelle dénomination tu préfères que j'utilise entre personne handicapée, personne en situation de handicap et si tu peux m'expliquer rapidement pourquoi tu préfères euh...

E : Alors je vais être rapide parce que moi, là-dessus, j'ai tendance à utiliser "personne handicapée" ou quand je parle de moi ou de membres de la communauté "handi" tout court. Mais il n'y a pas vraiment... Fin... Je sais qu'il y a beaucoup de débats terminologique à ce sujet-là. Moi, j'avoue que je ne rentre pas forcément... Fin, ça n'a pas forcément d'intérêt, personnellement, de débattre longuement là-dessus. Du coup, je consacre mon temps et mon

énergie à d'autres questions. Après, je suis pas choqué ni par l'un ni par l'autre. Ce qui va me souler, c'est par exemple quand je suis en fauteuil roulant, et que les gens vont dire "le fauteuil roulant". Genre, non. [ironique] Il y a quand même une personne qui est assise sur ce fauteuil roulant. Donc voilà [rire]. Mais pour moi, c'est ma seule limite par rapport à ça.

I : Oui, du coup, si j'utilise personne handicapée ou personne handi, c'est tout bon... ?

E : Pour moi, ça m'ira très, très bien.

I : Ok super. Euh... Ma deuxième question, c'est une question un peu large et c'est fait exprès parce qu'après, je vais poser des questions plus spécifiques, si tu n'as pas parlé des choses euh... dont j'ai besoin...

E : Que tu cherches ? [rire].

I : [rire]. Mais est-ce que tu peux me raconter un peu ton parcours de personne handicapée? Comme je dis, c'est un peu large, mais qu'est ce qui fait qu'aujourd'hui tu peux te décrire en tant que personne handicapée?

E : Moi, ça a été assez facile parce qu'en fait euh... C'est un truc de naissance, génétique qui a été diagnostiqué genre ouais très peu de temps après ma naissance. Donc, en fait, moi, j'ai pas eu... fin j'ai eu aucune galère, par exemple, en termes de reconnaissance, que ce soit par mes proches ou par le corps médical, l'administration ou quoi que ce soit, tu vois d'errance diagnostique ou ce genre de choses. Je n'ai absolument pas eu ça parce que moi, c'est le contraire quoi, c'est le monde médical est [sourire désabusé] entré dans ma vie euh... avant même que je sache qu'il n'existait. Donc voilà, ça s'est passé complètement comme ça. Je ne sais pas si tu veux que je sois plus dans le détail ou pas, mais...

I : Euh ben, ça peut effectivement être intéressant que tu décrives un peu comment t'as vécu euh... ce... justement cette présence médicale depuis le début.

E : Ben alors à la fois oui et non. Comment dire, je suis relativement privilégié par rapport à ça. Parce que j'ai beau être né seulement en 92 et avoir commencé l'école en 95, c'était quand même [sourire] 10 ans avant la loi de 2005 qui est censée favoriser l'intégration à l'école des personnes handicapées. Et j'ai fait toute ma scolarité dans une école traditionnelle, blablabla et tout. Donc là c'est plutôt un combat on va dire de mes parents que de moi en tant que jeune enfant, mais qui n'était pas forcément évident à tous les stades. Fin quand t'es petit. Parce qu'après, quand t'es grand et que t'as des bonnes notes, comme par hasard, c'est bon, c'est facile, on peut parler d'aménagement. Mais euh... Mais quand t'es petit et que tu as entre guillemets pas fait tes preuves, euh... voilà... Donc moi, j'ai eu ce truc-là. Après moi, pendant hyper, hyper longtemps et c'est là où moi, ton sujet m'a hyper interpellé. J'avais vraiment l'impression que mon handicap était peu visible, ce qui est un fake genre absolu... fin genre voilà. C'est complètement visible dès que je marche donc non [rire] mais c'est pas grave. Et du coup, j'avais cette impression que c'était quelque chose de purement individuel, que moi je devais gérer ou qui me concernait moi, mes propres difficultés mais que c'était vraiment quelque chose de purement personnel et [presque abasourdi, sourire] je n'en avais absolument pas conscience. Et ça m'est venu seulement à 21 ans alors que je suis handi de naissance donc ça a quand même mis du temps à connecter les neurones, qu'en fait, comme c'était quelque chose de visible à l'extérieur, c'était quelque chose de social et c'était quelque chose... ça veut dire que les gens, quand ils me voient arriver, comme ça, ils ont des idées préconçues sur moi. Pas sur moi en tant qu'individu, mais sur moi, en tant que membre d'une minorité visible, relativement stigmatisée par rapport à sa compétence, par rapport à ses capacités intellectuelles, par rapport à tout un tas de trucs. Mais c'est seulement quand j'ai 21 ans [sourire] que je m'en suis rendu compte. Et, après, je m'en suis rendu compte aussi parce que j'ai fait un coming-out trans dans la vingtaine et tout et pour moi, en fait, j'ai vu tellement de parallèles à la fois des ressemblances et à la fois des oppositions qui me semblaient du coup complètement... artificielles entre ces deux identités. C'est à dire que pourquoi, d'un côté, il faut absolument dire amen à tout ce qui était le corps médical sans poser de questions et de l'autre, ben, en fait, ben non, la démedicalisation du parcours trans, c'est cool. Mais alors pourquoi est-ce que la démedicalisation des personnes handicapées ça ne serait pas cool aussi ? Je pose la question. Voilà. Et comme la réponse ne me satisfait pas, ben voilà... Je vais voir autre chose, quoi. Mais,

donc, ça s'est vraiment fait comme ça pour moi. Donc pendant super longtemps, le côté vraiment purement individuel, avec éventuellement des difficultés que ce soit... par rapport au niveau administratif ou au niveau médical, mais qui était bien plus géré par mes parents puisque j'étais un enfant, en fait, que par moi, fin moi j'en voyait les conséquences, mais je voyais pas ce travail de fourmi qu'ils avaient pu fournir derrière. Et puis après, la question trans qui se rajoute et là prrrr [mime une explosion].

I : C'est hyper intéressant que ce soit ça qui t'ai vraiment fait te rendre compte, qui était, comme tu dis à un moment de... [mouvements de mains].

E : Ca a été un déclencheur en fait, ouais. [silence]. Je pense que ça aurait fini par venir, par ailleurs, parce que je me posais quand même des questions et tout. Mais je ne sais pas si ça se serait matérialisé comme ça, à ce moment-là, voilà.

I : Parce que j'ai notamment des questions sur comment t'es perçu... euh... dans l'espace public et tout et du coup, ça m'intéresse que tu développes un peu sur ça, la visibilité de ton handicap, à quel point euh... Tu me disais que du coup, c'était assez visible et repéré dans l'espace public. Et toi, tu vis comment ça euh... ?

E : Ben, en fait, c'est ça. Alors, pareil pour faire un petit truc en retour en arrière mais, donc, je suis principalement debout euh... même si je marche avec une démarche visiblement de personne handicapée. Sauf pour les gens assis dans le bus qui ne s'en rendent pas compte mais ça c'est juste parce qu'ils n'ont pas envie de le voir. Mais ça, c'est une autre histoire. Mais ce que je veux dire, c'est que c'est visible dans l'espace public. Et je suis principalement debout. Quand j'étais enfant, j'ai utilisé une poussette jusqu'à assez tardivement, genre 7 ans, 8 ans, plus que l'âge standard, où les enfants utilisent des poussettes. Ensuite, pendant un petit laps de temps, genre fin d'école primaire, début du collège, j'utilisais un fauteuil roulant de façon ponctuelle en remplacement de la poussette pour les grands déplacements. Mais c'était tout. Sinon, j'étais debout tout le temps et c'est seulement ben du coup après ma transition et tout. [lève les yeux au ciel, réfléchit] Ouais, il y a 5/6 ans, donc j'avais 24 ans, j'ai commencé à utiliser un fauteuil roulant dans l'espace public par choix quand j'ai envie. Et [sourire désabusé]

je trouve ça tellement incroyable d'être la même personne et selon la façon que tu as de te déplacer, les perceptions des gens changent du tout au tout. C'est... Fin, moi je trouve ça... un intérêt, fin... Nan, des fois c'est fatigue, mais globalement, en vrai, je trouve ça très intéressant d'être la même personne, de côtoyer les mêmes personnes parfois assis, parfois debout et leur façon de s'adresser à toi, leur façon de te percevoir et de croire que tu vas mieux ou moins bien, c'est fascinant.

I : Y'a vraiment... T'as vraiment senti un changement de perception quand t'as commencé à utiliser un fauteuil roulant, c'est ça ?

E : Ouais. Fin... Dans l'espace public, ouais de fou. Euh... là où je l'ai plus vu, c'est quand j'étais à [ville]. Parce qu'en fait je m'en servait beaucoup dans mes trajets domicile-travail et je prenais les transports en commun avec. Donc, du coup, de fait, tu croises énormément de gens. Bon, alors, déjà, les gens qui viennent te parler, te raconter l'histoire de leur nièce ou de je sais pas quoi alors que t'en a rien à faire et que comme t'es dans les transports en commun, tu ne peux pas t'enfuir, c'est compliqué. Ça, c'est seulement quand je suis en fauteuil, jamais quand je suis debout. Le fait de dire [grand mouvement de bras pour imiter quelqu'un, hausse la voix, imite un ton urgent] "attention, laissez passer la personne handicapée", alors que c'est bon, je suis assis, il ne va rien m'arriver. Fin, si je passe dans 5 minutes, je passe dans 5 minutes, c'est pas grave. Alors que quand je suis debout, c'est la foire d'empoigne et tout le monde te bouscule parce que t'es debout et que personne ne te voit alors que c'est le moment où peut-être j'aurais besoin que juste, on ne me rentre pas dedans. Euh... donc ça, c'est hyper intéressant. Et ça, c'est plutôt on va dire au niveau public, [fait des guillemets] global, mais au niveau de mes proches ou de mon entourage, c'est arrivée super souvent que la première fois que des gens me voient en fauteuil roulant, s'ils me connaissaient avant, ils sont en mode [prend un ton inquiet, soucieux] "mais ça va ? Qu'est ce qui t'est arrivé" et tout. Et, en fait, je leur dit "ben rien, c'est juste que là on est venu à une manif donc je vais pas piétiné pendant trois heures debout quoi". Je vais faire ça assis, ça sera mieux. Ils sont "ah oui, d'accord, ok" mais dans leur tête, fin pour eux fauteuil roulant égal grave alors que pour moi, dans ma tête, c'est tellement... Fin c'est "le contraire"... C'est à dire qu'utiliser un fauteuil roulant pour me déplacer dans l'espace public, me permet de faire des choses que je ne peux absolument pas faire quand je suis debout. Et si

je reprends mon exemple de [ville] et des trajets domicile-travail, je trouve que c'est un très bon exemple. Euh... si, par exemple, je suis à pied, fin genre sans fauteuil et que le train passe dans 20 minutes parce qu'il y a un problème, ben, je reste et j'attends le tram comme un boulet pendant 20 minutes. Fin "comme un boulet", comme quelqu'un qui ne peut pas marcher pendant 2 kilomètres, quoi. Si je suis en fauteuil, "oh, le train passe dans 20 minutes ? [regarde vers le haut pour imiter le fait de vérifier la météo] il pleut pas, il fait beau, oh ben c'est bon, j'y vais" et je fais mon trajet à pied. Et voilà. Et ça, c'est un choix... fin je pense la plupart des valides peuvent se permettre de le faire, en tout cas de se poser la question, peut-être qu'après ils décident de rester à l'arrêt de bus, il y a pas de problème. Mais ils peuvent décider alors que moi, si je suis debout, je ne peux pas décider. J'attends forcément le tram. Et si je suis en fauteuil, je peux choisir. Et donc, ok t'es visiblement beaucoup plus handicapé, tu corresponds à un stéréotype que les gens ont de la personne handicapée, blablabla, mais à la fin, ta marche de choix est beaucoup plus large et beaucoup plus [fait des guillemets] ressemblante à celle des personnes valides que si t'étais debout et que soi-disant tu [fait des guillemets] ressembles plus à une personne valide, pfff... Je ne comprends pas les personnes valides par rapport à ça.

I : [rire]. Ouais, ce que tu dis c'est... Les gens le perçoivent vraiment comme quelque chose de limitant alors que toi ça te réouvres toutes les possibilités euh [fait oui avec la tête].

E : Exactement, c'est ça, mh.

I : Ok. Et du coup, c'est hyper intéressant parce que, comme tu dis, ça t'as vachement... ça t'as encore plus visibilisé ce fauteuil roulant alors que t'étais déjà visible mais, du coup, je me demande, est ce qu'il y a eu des moments dans ta vie où, selon les circonstances, où tu mets en place des stratégies un peu pour essayer de moins visibiliser ton handicap ? Et parallèlement, est-ce qu'il y a une revendication de visibilisation ou c'est vraiment juste t'avais besoin d'un fauteuil, du coup, t'as commencé à l'utiliser et c'est juste une conséquence que tu deviennes plus visible.

E : C'est hyper intéressant comme question. J'ai jamais consciemment mis en place des stratégies de [fait des guillemets] dévisibilisation. Alors, comme je te disais déjà dans un

premier temps, parce que je ne me rendais pas compte que j'étais visible donc tu peux pas mettre en place une stratégie pour pallier à un truc dont tu te rends pas compte. Donc ça, déjà, les vingt premières années de ma vie disparaissent la dedans et euh... Les années suivantes, j'ai vraiment pas eu cette mmmh... cette approche-là, parce qu'en fait, je ne vois pas comment faire. Fin je veux dire à part ne pas sortir de chez moi et faire que des trucs en ligne. Il y a certains moment, oui, où je ne suis pas visible. Si quelqu'un arrive dans une pièce et que je suis déjà assis, a priori, je ne serai pas visible, mais c'est quand même des situations hyper spécifiques et dès que je vais me lever pour aller voir un truc, c'est bon c'est fini. Donc, j'ai jamais mis en place ça. Il y a plein de moments, je pense même dans mon enfance où j'aurais bien aimé qu'on arrête de me poser des questions et... euh... et voilà. Oui, parce que j'ai quand même ce paradoxe que je me rendais pas compte que c'était visible mais je me rendais quand même compte qu'on me posait des questions [lève les yeux au ciel] fin bref, c'est pas grave...

Interviewer: Le cerveau, des fois [rire]...

Enquêté: Voilà, c'est ça, y'a des trucs que tu comprends, pis y'a des trucs que tu comprends plus tard. Mais ouais, des fois, ça aurait été [fait des guillemets] reposant, on va dire de pas être soumis à la question, de manière générale, ou au regard ou quoi que ce soit. Mais pour autant, comme je n'ai pas trouvé de stratégie, j'en ai pas mises en place. Peut-être que si j'en avais trouvé, j'en aurait mis en place. Et, il y avait une deuxième partie dans ta question, mais j'ai oubl...

I : Euh oui, c'était euh... Parce que du coup comme tu dis, t'es quand même très visible dans l'espace public et c'était pour savoir s'il y avait un...

E : Ah oui est-ce que c'est une revendication ?

I : Une volonté consciente de revendication ou si c'est vraiment juste, de fait, t'es visible et du coup, tu, tu l'acceptes.

E : Ben alors, je crois que ça, ça a évolué parce que pendant un certain temps, j'ai [fait des

guillemets] subi ma visibilité, effectivement. Et ça, je le mets vraiment en parallèle avec la question trans aussi parce que pendant toute la période on va dire [fait des guillemets] pendant transition où ta présentation de genre peut être un peu ambiguë selon l'œil classique, fin normatif blablabla où là, c'est pareil, j'ai beaucoup subi ma visibilité trans. Et euh... bon, maintenant, je n'ai plus de visibilité trans donc, du coup, c'est facile, fin... je peux décider de dire ou ne pas dire. Mais pour le handicap, en fait, maintenant, ça me va bien d'être visible parce qu'en fait, ouais, je suis là. Et si je suis en train de galérer comme un bolosse sur des pavés, le problème, c'est pas moi, c'est qu'il y a des pavés et que [lève les yeux, imite une voix féminine nasillarde en levant les mains] "oui, ils sont classés monuments historiques" de mes fesses. Ok, il y a pleins d'endroits qui sont classés monuments historiques qu'on a détruit parce qu'on les trouvait moches ou pas bien ou je sais pas quoi. Pourquoi est-ce qu'on les détruirait pas ceux-là aussi ? Ah parce qu'on en a rien à foutre de moi ? Ok, bon ben, pas de problème, j'accepte, message reçu, aucun problème. Ça me saoule quand même. Mais je veux dire, c'est pas à moi de m'excuser d'être visible quoi. J'ai atteint ce stade dans ma vie.

I : Ouais. Et du coup, tu parlais du fait d'être ouvert sur le fait d'être trans. Et du coup, j'imagine que de par ta visibilité, t'es un peu obligé d'être ouvert sur le fait d'être handicapé. Mais est-ce que du coup, c'est quelque chose dont tu parles ? Je ne sais pas ce que tu fais dans la vie, mais dans tes interactions au travail ou en formation, ce genre de choses, c'est quelque chose sur lequel t'es assez ouvert ?

E : Alors, c'est un truc sur lequel, moi je suis assez ouvert, mais pas forcément ouvert de la façon dont les valides le comprennent. Fin je sais pas comment dire. Genre les gens ils demandent ta [fait les guillemets] backstory on va dire alors que tu les connais pas et t'es en mode "ben si on apprend à se connaître et que je te raconte des anecdotes de mon enfance, et tout, peut-être que t'apprendra des trucs sur ma backstory". En plus, en ce qui me concerne, elle est vraiment pas intéressante parce que s'il y a vraiment des gens qui insistent, je leur dit "mais je suis né, en fait, c'est tout." Genre il ne m'est rien arrivé de plus. Je ne suis pas tombé d'un arbre. J'ai pas fait un je sais pas quoi, bref. Rien de spectaculaire, je suis juste né. Et voilà. Après c'est vrai que moi j'ai quand même cette démarche... Moi je la rapproche aussi à la question trans, en fait. Je trouve que tu peux être soumis aux mêmes types des questions

totale­ment intru­sives et dispropor­tionnées par rap­port au degré d'intimité que tu as avec les per­sonnes, quand t'es handi visible que quand t'es trans. Parce qu'on va te demander genre "qu'est-ce qui t'es arrivée ? Ah bon, mais c'était quoi ton ancien prénom ? Mais, est-ce que ça fait mal ? Et comment tes parents ils l'ont pris ?" et genre... Les gars, c'est pas des questions que tu poses à une per­sonne que tu connais depuis deux heures quoi, nan c'est mort et même des per­sonnes que tu connais depuis 10 ans, tu leur pose pas forcément la question, en réalité. Donc eumh... Après la question du handicap... Sur le milieu profes­sionnel, c'est un peu différent parce que les gens qui savent bien faire leur métier profes­sionnel­lement, quand t'arrives dans un poste, ils doivent te demander quels sont les aménagements dont tu as besoin et donc ils le font et ils le font parce que je suis visible. Je pense que si je n'étais pas visible... Fin après, je n'en sais rien puisque je suis visible donc je ne peux pas savoir comment ça se passe autrement. Mais est ce qu'ils demandent systématiquement à toutes les per­sonnes qu'ils reçoivent "est ce que vous avez besoin d'aménagements?", je ne sais pas. En tout cas, moi, ils me posent la question "est ce que vous avez besoin d'aménagements?" et je leur ré­ponds "oui, j'ai besoin de ci, j'ai besoin de ça, j'ai pas besoin de ci, j'ai pas besoin de ça". Mais souvent ça s'arrête là le milieu profes­sionnel. Je pense que c'est aussi parce que les gens sont... Fin dans un cadre un peu formel, on va dire. Parce que les gens sont formés aussi, aux res­sources humaines. On leur a appris à pas poser des questions super déplacées. Alors que par rap­port à la question trans, on ne leur as pas du tout appris mal­heureuse­ment [rire]. Après, on va dire, c'est assez rare, ça arrive, mais c'est assez rare et c'est rarement la première fois que les gens me croisent qu'ils me disent "ah mais au fait, qu'est-ce que t'as aux jambes?" Bon, déjà, je trouve ça étrange la façon dont les gens se posent la question. Mais bon, après tout, s'ils la posent pourquoi pas, je respecte. Mais c'est assez rare que les gens la pose spontanément comme ça. Ils la pose si on se connaît ou s'ils me voient vraiment en train de galérer, faire un truc et du coup ils me donnent un coup de main et après ils me disent "ah mais au fait"... Fin, c'est un peu moins [fait des guillemets] bizarre que quand les gens apprennent que t'es trans.

I : Ouais. Et du coup, t'as une expérience différente par rapport à ta transidentité dans ces... ?

E : Ben j'ai une expérience... J'avais carrément commencé à écrire un projet de court métrage qui n'a jamais eu lieu mais c'est pas grave tellement c'était flagrant. En fait, ce qu'il s'est passé

c'est quand je suis arrivé en école d'ingénieur, quand j'avais 20 ans, avant ma transition, avant même de faire un coming-out. J'avais 19 ans dans une ville que je connais pas et tout et j'arrive dans une nouvelle école. Et du coup, je leur dit "bon ben, les gars je suis handicapé, est-ce qu'il y a moyen de s'arranger sur deux, trois détails ?" Vraiment des détails pour le coup. Et alors là, les tapis rouges. Ils me déroulent le tapis rouge. "Est-ce que c'est bon ? Vous avez un logement comme il faut? Est-ce que c'est bon? Vous avez ci, vous avez ça ? Vous pouvez contacter telle personne qui font ci, qui font ça." Vraiment archi sympa. "Est ce que vous voulez qu'on prévienne les enseignants? Comment... Est-ce que est ce que vous voulez prévenir la promo? Comment est-ce que vous voulez qu'on le fasse? Est-ce que c'est nous, est-ce que c'est vous ? Bla bla, bla bla. Vraiment parfait. C'était très agréable et [sourire] très surprenant. Et une année après, on rejoue la même scène [rire] avec les mêmes personnes. Sauf que là, c'est moi qui vient leur dire "oui, bonjour, je suis trans, est-ce que vous pouvez juste changer mon nom sur les listes de classe, s'il vous plaît ?". Donc le degré d'effort à faire est pareil, voire inférieur. Et là. C'est le drame. Mais là [sourire], vraiment... Ben, en fait, ils ont réagi avec leurs émotions parce que clairement, ils n'avaient jamais... Ils ne savaient pas qu'ils avaient déjà été confrontés à la situation parce que j'ai su après mais bon bref... Euh... Ils savaient pas comment réagir. Et donc ils ont commencé à me dire "ah oui nan mais attendez c'est médicale, faut aller voir l'infirmière de l'école. [fait une tête déconcertée] D'accord ? Pas de problème. Moi je veux bien aller la voir, elle est pas méchante mais concrètement, ça va changer quoi? Parce que moi, mon problème il concerne des choses complètement administratives, de listes et tout. Et là ils disent "Ah oui, mais non, tant que c'est pas changé à l'état civil, je sais pas quoi." Bref, ils me mènent en bateau pendant mille ans. En plus j'avais fait un... Fin ils font de la mauvaise foi, de A à Z, parce que j'avais pas changé l'état civil à l'époque mais j'avais fait un acte de notoriété et du coup, sur ma carte d'identité, il y avait marqué "Machine dite Pierre". Et du coup, qu'est-ce qu'il écrivent sur la liste de classe ? Machine, dite Pierre. C'est bien, c'est encore mieux que juste laisser mon ancien prénom. Au moins, tu peux dire "oui, y'a une erreur". Nan, nan, là c'est juste [fait des grands gestes avec les bras] "coucou, cette personne a des problèmes d'état civil". Bref. Voilà. Donc j'ai mis beaucoup de temps à comprendre mais c'était un gars qui était transphobe et c'était lui le chef, ben voilà donc euh... Mais pour moi, ça m'a vraiment fait le parallèle parce que c'était vraiment le même lieu, les mêmes personnes, avec un an d'intervalle. Et tu te dis, mais pourquoi, est-ce que dans un cas, c'est facile et tout le monde est coopératif et comprend

que c'est dans l'intérêt de tout le monde que les choses se passent bien et dans un autre "ah non nghieh" ? Voilà.

I : Oui, surtout pour quelque chose d'aussi simple qu'un changement de prénom...

E : C'est ça. En l'occurrence, là, pour le coup, y'avait vraiment zéro aménagement, c'était juste "voilà, cette personne change de prénom". Je pense que si j'avais été une femme mariée et que je leur avait demandé de changer mon nom de famille, tout le monde s'en foutait, tout le monde me mettait mon nom de mariage sans... sans réfléchir. Mais là, comme c'était un prénom et qu'on passait d'un genre à un autre. Je pense même que si j'avais changé de prénom à l'intérieur du même genre, on m'aurait moins fait chier.

I : Oui, je pense aussi [rire]. OK. Et j'avais la même question à te poser mais par rapport à ta famille. Du coup, je pense que ton handicap tu dois être assez ouvert par rapport à ça avec tes proches et tout vu que, comme tu disais, c'est de naissance. Mais du coup, ça m'intéresserait de savoir pour ta transidentité. Est-ce que c'est un sujet dont tu parles ouvertement?

E : Ben, en fait, il y a eu des phases. Il y a eu la période comme je pense que malheureusement, tout le monde a pré-coming-out, où t'es en train de te chier dessus parce que c'est difficile et que tu as peur. Voilà. Donc cette phase-là qui n'est pas très rigolote. Ensuite, il y a eu la phase euh... "j'ai fait un coming-out, mais personne n'en a rien à battre et on fait comme si ce sujet n'existait pas", qui a duré quand même presque trois ans. C'était quand même long et pénible. Pendant cette période de 3 ans, il y avait notamment des moments, parce que j'étais en internet, à l'époque, pendant mes études, et du coup, je revenais juste le week-end et à chaque fois qu'on se voyait, il fallait qu'on parle de ça. Et en plus, on en parlait d'une façon tellement dramatique. Genre on était tous en pleurs. Franchement, c'était... ah [souponner] c'était pénible. C'était lourd, on va dire. C'est aussi une des raisons pour lesquelles j'étais très content de ne pas être dans le même ville que mes parents. C'est qu'après du coup tu reviens pas tous les week-end, donc du coup la conversation chiant, tu l'as pas toutes les semaines mais tu l'as tous les mois ou pendant les vacances, fin à des intervalles un peu plus respirables. Et maintenant, ça va très bien, mais ça fait un petit moment, mais au niveau de la famille, même élargie, c'est très drôle parce qu'au

niveau de mes grands-parents, j'avais quatre grands parents à l'époque. Il y en avaient deux que je pensais qu'ils allaient être un peu plus coincés et, en fait, ils m'ont juste dit "oh, mais c'est bon, c'est très bien, c'est le principal". Bon, ils se trompent un peu encore de temps en temps, même si ça fait 8 ans. Mais c'est pas grave, ils sont euh... Fin genre ils sont ouverts et ils en ont rien à battre, quoi. Et les autres, que je pensais, comme quoi il faut vraiment pas se fier aux apparences, un peu plus ouverts sur le monde, réfléchis et tout, ils ont commencé à me dire "oui, tu sais George Sand, le chevalier d'Éon". Et j'étais en mode, genre, c'est bien, cool pour eux, mais... Genre c'est pas ça dont je parle. Ça a été assez compliqué avec eux. Et en fait, après le décès de mon grand-père, ma grand-mère était vraiment genre [imite vieille voix de femme] "ce n'est pas ce que ton grand père aurait voulu" et machin et là, ma mère lui a "mais en fait... fin nous, on est avec Pierre. Donc soit tu fais ta vieille grincheuse et pis c'est tant pis pour toi, soit tu réfléchis" et elle a réfléchi et depuis c'est parfait. Fin ça lui arrive de se tromper pareil de temps en temps. Mais genre, voilà. Aucune mauvaise intention et tout. Donc le familial, même famille élargie, ça s'est quand même vachement bien passé. Et... voilà.

I : Et du coup, il y n'a aucun environnement où t'es stealth et où tu en parles pas du tout ?

E : Il y a quand même le travail. Si, il y en a plusieurs, des environnements. Comme maintenant, j'ai changé d'état civil depuis un certain temps, je suis pas du tout obligé, on va dire, de faire un coming-out trans. Donc je le fais si j'ai envie et quand j'en ai envie donc clairement je ne le fais pas lors de l'entretien d'embauche parce que ce n'est pas le bon moment en termes de rapports de pouvoir. Au travail, je suis vachement stealth, en fait. Y'a genre des anciens collègues... Parce que je suis encore en train de changer de travail. Il y a des anciens collègues auprès de qui je me suis ouvert, mais, après, une fois qu'on se connaissait, qu'on avait déjà travaillé un peu ensemble, que je voyais à peu près que leurs réactions n'allaient pas être d'une hostilité comme ci comme ça. Ou alors qu'ils allaient pas m'outer à tout le monde si j'en avais pas envie et tout. Donc, il y a quand même le travail où je suis stealth, clairement. Et y'a un autre endroit où je suis stealth, c'est le sport. Et alors ça... fin j'aimerais bien ne pas être dans le sport, mais malheureusement c'est pas forcément évident. J'ai commencé à faire des sports d'équipe en handisport au tout début de ma transition. Donc évidemment, ma première équipe j'étais pas du tout stealth puisqu'ils m'ont vu en train de faire ma transition. Mais, eux,

franchement, ça allait, ils étaient cools et tout. Mais après toutes mes autres équipes, j'étais stealth principalement parce que c'était une équipe en non-mixité masculine. [change de voix, ironique] Vraiment le bonheur. Non, pas du tout. Je ne recommande pas. C'est la raison pour laquelle, l'une des multiples raisons pour lesquelles j'ai arrêté les sports d'équipe, c'est qu'en fait, les blagues homophobes et sexistes pendant tout l'entraînement, non merci. Je suis venu pour avoir du plaisir sur mon temps de loisirs, pas pour ce genre de choses. Du coup, j'ai arrêté. Même si par ailleurs, la discipline en elle-même me plaisait mais, j'ai pas à subir tout ça. Maintenant, je fais de l'athlétisme en individuel et dans un environnement beaucoup plus mixte. Et bizarrement, oh la la, dès qu'il y a des meufs dans un groupe, les mecs savent se tenir. Franchement, c'est un scandale, mais c'est horrible. Voilà. Donc je suis stealth quand même dans cet environnement-là.

I : Oui, compréhensible [rire]. Je reviens sur un truc dont on a parlé, y'a un peu de temps mais tu m'as dit que tu avais des expériences avec des équipes médicales depuis tout petit. Est-ce que c'est des bonnes expériences, des mauvaises expériences, un peu des deux [rire] ?

E : Ouais, alors, un peu des deux. Je pense qu'objectivement, ce sont des bonnes expériences. "Objectivement", si on compare, on va dire par rapport à la grande diversité des expériences avec des équipes médicales. Globalement, ce sont plutôt des pas mauvaises expériences. Après, pas mauvaise dans le sens où on me respecte et blablabla. Mais ça ne veut pas forcément dire agréable pour autant. Pis, pour moi, surtout, c'est un truc sur lequel je suis en train de réfléchir en ce moment mais, en fait, quand tu es enfant, par rapport à des adultes et que t'es enfants, par rapport à un corps médical, fin le rapport de pouvoir, il est vraiment écrasant et clairement en ta défaveur. Et du coup, je me dis qu'il y a plein de moments, les équipes médicales, pour moi, n'ont vraiment pas du tout fait ce qu'elles auraient dû faire en termes d'apprentissage du consentement, de ce genre de choses et tout. Alors il se trouve que ma famille était quand même plutôt consciente on va dire de ces enjeux-là. Et donc, il y a certains moments, j'ai pu dire non à des procédures médicales qu'on m'a proposé de faire quand j'avais 10, 11, 12 ans, par là. Et je sais que sans le soutien de mes parents, ben j'aurais pas pu dire non, fin c'est parce que mes parents m'ont dit "est-ce que tu veux ? oui ? non" que j'ai pu dire non et qu'après eux, ils ont aussi défendu mon non que ça s'est passé comme ça. Que si mes parents avaient été eux aussi

dans l'obéissance on va dire aveugle du corps médical, ben je serais passé sous le scalpel, quoi clairement. Parce qu'on me l'aurait pas présenté comme quelque chose ou j'avais le choix. Et, pour moi, s'il n'y avait pas eu mes parents là-dessus... Fin le corps médical ne fais pas ce qu'il devrait faire par rapport aux enfants dans ce cadre-là. Déjà les adultes qui te touchent et qui ne se sont pas forcément présentés à toi. C'est pas forcément un touché violent ou traumatisant, mais c'est quand même des adultes qui te touchent. Donc, voilà. Et puis, il y a quand même le côté fin parfois de te faire des trucs qui sont douloureux. Est-ce qu'un adulte a le droit de faire du mal à un enfant? Dans quel cadre est-ce qu'un adulte peut faire mal à un enfant? Je n'ai pas la réponse à toutes ces questions, mais c'est vraiment des trucs qui me travaillent. Il y a quand même plein de choses... Moi, j'ai eu une bonne expérience parce que j'ai eu un entourage qui m'a protégé aussi de cette violence et tout. Mais ça pose quand même des questions de ouf quoi.

I : Non mais totalement. Du coup, oui, tu me disais que t'as été diagnostiqué très vite, mais que paradoxalement... tu me disais que t'as senti que t'étais visible très tard mais est-ce que tu t'es quand même senti personne handicapée à cette époque-là? Et est-ce que tu le vivais comme une étiquette stigmatisante, comme... ?

E : Alors j'étais clairement à la fois identifié et à la fois moi-même, individuellement, ressenti comme une personne handicapée parce que c'était... Justement du fait du diagnostic et de blablabla, c'était quelque chose qui était dit et qui était dit sans... il y avait pas d'hésitation, quoi. Oui, j'étais une personne handicapée, point. Après, est ce que c'est... Enfin c'était beaucoup trop tôt, tu vois, pour que je me pose la question de "oh la la, il y a des personnes handicapées visibles et pas visibles et blablabla". Genre, non, j'en étais clairement pas là dans ma vie. Donc oui, j'étais clairement une personne handicapée. Dans mon entourage, les gens faisaient en sorte que ce soit le moins stigmatisant possible, que ce soit ma famille ou à l'école, enfin voilà. Mais le fait est que euh... ben tu te rends bien compte quand même... Fin typiquement l'exemple de la poussette là, dont je parlais que j'ai utilisé tardivement. Quand on faisait des sorties scolaires, entre guillemets, entre nous ma classe, en fait, c'était assez fun parce que j'avais une pote en particulier quand elle me poussait, en fait, on faisait genre c'était la formule 1 et du coup, genre on faisait des commentaires. C'était vraiment très drôle et après

on faisait l'interview. C'était vraiment ludique comme action. Et, par contre, je me rappelle qu'il y avait un trajet, quand on passait devant un autre école, il y avait très souvent des enfants à la grille en train de dire "ah le bébé, le bébé, le bébé". Donc ça, tu t'en rends bien compte, même si t'as pas forcément tous les mots et tous les concepts et tout pour dire oui, je suis stigmatisé, blablabla. Mais tu te rends bien compte que t'es traité différemment des autres enfants, y compris des trucs hyper trash qui peuvent dire des enfants, mais genre sans s'en rendre compte. Moi, je m'en rappelle vingt-cinq ans après donc c'est bien la preuve que ça laisse quand même des traces. Typiquement, une meuf de ma classe, mais genre elle avait huit ans, un truc comme ça, qui me dit "ah mais en fait, genre, tes parents, s'ils savaient que t'étais handicapé, pourquoi ils ont pas adopté un autre enfant. Oui, désolé, Valentine [rire]. Mais du coup, moi je lui répondu sur le coup, j'ai vraiment été euh... choqué. Rétrospectivement, je me dis que j'étais un peu sidéré parce qu'on vient de te balancer un truc hyper violent dans la gueule, mais sur le coup, t'as pas forcément le recul et les mots pour t'en rendre compte. Du coup, je lui ai répondu un truc du genre "de toute façon, moi, à ma naissance, ils pouvaient pas le savoir avant" donc euh... voilà. Mais je me rappelle être rentré chez moi et m'être dit dans les jours qui viennent, mais j'aurais dû lui répondre "mais toi, pourquoi est-ce que tes parents ils ont pas adopté un enfant? Parce que oui, c'est vrai qu'il y a pleins d'enfants qui n'ont pas de parent, en fait. Pourquoi est-ce que toi, tu seras plus désirable pour tes parents que moi ?" Mais ça, ça m'est venu plusieurs jours après. Et donc, je sais pas... Fin ça, c'est juste un exemple pour te dire oui, je me rends compte, même si je me rends pas compte que euh... En fait, voilà, je me rend compte que moi je suis concerné, mais c'est seulement moi, on va dire ça comme ça. Je me rends pas compte que j'appartiens à un truc social et que les gens, notamment les adultes qui me voient, ils pensent pas juste "oh petit enfant handicapé", même si c'est déjà bien déprimant, qu'ils pensent ça. Mais ils pensent "Oh là là. Une personne handicapée. [énumère sur ses doigts] Elle n'est pas capable de ça. Elle n'est pas capable de ça. Elle n'est pas capable de ça. Elle aura une vie horrible." Mais c'est indépendamment de moi. Et ça, c'est ça donc je me suis rendu compte euh... longtemps après. Je sais pas si c'était clair ?

I : Si, si, c'était super clair. Mais, du coup, juste pour être sûre. En gros, c'était cette étiquette de personne handicapée, c'était une étiquette qui, par moment, était stigmatisante mais t'as l'air d'avoir bien été entouré, de savoir bien te défendre et est-ce du coup, c'était pas juste

stigmatisant, c'était... [mouvement de mains] Eumh... J'arrive, j'arrive pas à... Parce qu'en fait, avec ces questions, j'essaie... C'est un peu savoir ta relation avec cette étiquette. Et est-ce que tu te l'ai réappropriée plus tard dans ta vie? Est-ce que ça a été quelque chose qui t'a aidé et tout, et tout ? Donc savoir si déjà à cette époque, c'était une étiquette qui avait un peu du positif ou si c'est quelque chose qui est jamais venu plus tard ou jamais?

E : Pour moi, c'était une étiquette... En fait, ça dépend vraiment des contextes. C'est à dire qu'au quotidien, dans la vie quotidienne, c'est une étiquette genre voilà, je suis handicapé, j'ai des cheveux blonds, j'ai les yeux bleus. J'avais pas forcément des valeurs très positives ou très négatives, connotée par rapport à l'étiquette. On va dire en mode général. Après, des moments où je me retrouvais soit à subir certaines formes de discrimination ou soit, par exemple dans le contexte médical, qui est hyper déshumanisant, c'était une étiquette clairement négative parce que sans cette étiquette-là, je n'aurais pas été là. Du coup, ça m'aurait bien arrangé à certains moments de pas être là, dans certaines situations. Et puis, c'est aussi que... Fin, je me rendais... Fin il y avait des moments où c'était négatif mais j'avais du mal à comprendre pourquoi. Par exemple, le traitement différencié de mes grands-parents entre leurs différents petits-enfants. Et t'es là, tu te rends compte qu'il y a quand même un truc qui cloche, mais c'est trop diffus pour que t'arrives à le voir parce que tu te rends bien compte que le grand parent en question il t'aime toi toi, il aime l'autre aussi et tout. C'est juste que je sais pas, dans sa façon de s'exprimer ou de s'adresser aux uns et aux autres et ce qu'il leur demande et tout, tu vois quand même qu'il y a un traitement différencié et euh... Et donc c'est pas négatif dans le sens où c'était pas genre, mais il y a un traitement différencié qui est inexplicable. Enfin, moi, dans ma tête, il était inexplicable. Dans le sens où tu dis oui mais" fin... je veux pas en quoi le fait que je me déplace d'une façon ou d'une autre, doit faire que mes grands-parents me traitent d'une façon ou d'une autre. Pour moi, la corrélation elle était vraiment... Elle n'avait pas lieu d'être. Et d'ailleurs, même vingt ans après, je continue à penser qu'elle n'a pas lieu d'être. Ça, c'était un truc que je n'avais quelque part dans ma tête, mais sans avoir les mots, les idées pour le dire.

I : Et en grandissant, du coup, c'est resté cette étiquette un peu neutre ou t'en a fait quelque chose de plus positif ?

E : Je sais pas comment dire, c'était neutre, mais individuel. Mais maintenant, c'est neutre dans le sens que je suis pas spécialement fier. Si, après, je ne sais pas. Pour moi, ça se rapproche de la question des fiertés trans. Je ne sais pas si je suis fier d'être trans ou pas. Je suis trans. Moi, je suis content, c'est cool. Est-ce que je vais encourager les gens à être trans, ben pas forcément. Est-ce que je vais encourager les gens à être handi, pas forcément. Mais est-ce que je vais les encourage à être cis ou à être valides, ben pas forcément mon plus, en fait. Donc euh... Mais c'est plutôt que maintenant, je pense que ça reste globalement quelque chose d'assez neutre, mais de collectif. Donc, en fait, je ne vais pas m'en cacher, je ne vais pas avoir honte. Oui, il y a des trucs qui m'arrivent à moi, juste parce que je suis handi. Et effectivement il y a certaines expériences que j'ai et ces expériences-là, je vais oser en parler. Et si c'est des expériences cool et ben c'est des expériences cool, voilà, c'est très bien. Parlons-en. Donc, c'est plutôt le côté secret, pas secrets, je dirais plutôt que positif ou négatif.

I : Eumh... Et après, pour changer un peu, est ce que dans ton... Est-ce que tu côtoies des personnes, d'autres personnes handicapées au quotidien, dans tes cercles... ?

E : C'est marrant parce que ça, ça dépend vraiment des époques, mais globalement assez peu. Parce que voilà, j'ai été scolarisé dans une école traditionnelle, blablabla. Mais, il y a quelques mais, ma petite sœur est concernée. Nous formons un foyer paritaire. Donc vraiment, j'adore, euh. Moi, ça me plaît. On a une grande différence mais maintenant qu'elle est assez grande en âge, on a vraiment des conversations intéressantes. Et je me dis avec qui est-ce que je les aurais eu si je ne l'avais pas eu sous la main. Donc voilà. Et après moi, c'est par le sport que j'ai côtoyé des personnes handicapées et ça a été vraiment hyper intéressant pour moi. Ça m'a beaucoup questionné sur plein de choses et tout. J'ai appris pleins de choses. Mais malheureusement, la plupart des gens qui veulent faire du sport viennent juste pour faire du sport et pas pour faire des grands débats, discuter de théories, de machin, donc j'ai pas forcément trouvé dans ce contexte-là, pas encore, ça viendra peut-être, des interlocuteurs avec qui vraiment creuser à fond ces questions-là. C'est plus, on reste à la surface. Voilà, on s'entraîne ensemble et c'est cool. Et éventuellement, on discute trois bidouilles de small talk mais ça va pas tellement plus loin, aussi loin que moi, j'aimerais bien pouvoir aller.

I : Tu me corrige si j'ai mal compris, mais j'ai l'impression que tu côtoies pas particulièrement de euh... personnes handicapées mais que c'est, c'est pas, c'est pas parce que t'as pas envie, c'est juste que dans les circonstances de ta vie, tu rencontres pas particulièrement...

E : Ouais, ou alors, je ne sais pas qu'elles sont handicapées [rire]. De la même manière, que peut-être je croise pleins de personnes trans et je n'en sais rien du tout, j'en suis personnellement convaincu. En tout cas, j'y crois parce que ça me rend heureux, mais je pense que c'est absolument la même chose pour les personnes handicapées. Cette à dire qu'à mon avis, il y en a plein que je croise mais si on n'a pas l'occasion de se faire des entre guillemets coming-out... Fin moi, c'est visible donc oui, ils le savent, mais moi, je ne peux pas forcément le savoir pour eux, et j'ai envie de dire, c'est leur vie. Et voilà. Après comme tu dis, pour moi, c'est très circonstanciel. C'est à dire que, pendant l'enfance, j'avais cette espèce d'amour-haine. Enfin, comment dire? Énorme curiosité à l'envers d'autres personnes handicapées, en me disant "quand même, t'es tout seul, ça peut être intéressant de rencontrer d'autres gens et tout avec qui t'as un vécu partagé". Et en même temps, la grande peur parce que malheureusement quand t'es un enfant, la non-mixité quand elle existe, elle est purement subie et elle est quasiment tout le temps dans le cadre du corps médical et blablabla. Et du coup, rentrer là-dedans, [fait des guillemets] grand danger. Grand danger parce que tu vas te retrouver dans une école pour handicapés, parce que je sais pas quoi, voilà. Donc à la une curiosité, mais à la fois, non, non, non je ne suis pas comme eux. Cet espèce de... Mais je pense qu'il y a la même chose dans les parcours trans de vouloir se conformer, de te mixer dans la grande masse des personnes valides parce que tu veux vraiment te démarquer des handicapés bizarres. Genre. Pourquoi ? Mais bon. Nan, mais je comprends tout à fait pourquoi j'avais cette vision-là, enfant. C'est juste la société validiste qui t'apprends à penser ça donc tu penses ça donc oui c'est normal. Mais maintenant, [hausse les épaules]. Après, c'est que les occasions sont pas forcément là et tout mais je n'ai pas d'hostilité.

I : Ok. Et du coup un peu en lien, est-ce que malgré tout, t'as l'impression de faire partie de la communauté handicapée ? Est-ce que t'as un sentiment d'appartenance à cette communauté?

E : Alors moi... pfff, j'ai du mal avec les principes de communauté. Enfin comment dire, je ne sais pas ce qu'est une communauté. [rire] On va dire ça de façon très simple, hein, mais genre... Chacun, je pense, a sa définition assez différente de communauté, mais oui, je me considère comme clairement faisant partie des personnes handicapées. Et euh... Et comment dire? Et je sais aussi que j'ai cette espèce de chance de ne pas avoir à le justifier. C'est quelque chose d'indiscutable, qui que ce soit des personnes avec qui je parle, si je dis que je suis handicapé, on ne va pas me dire non, jamais personne, que ce soit dans mon entourage, que ce soit au travail, que ce soit dans le sport, que ce soit dans l'administration. N'importe où, je dis "je suis handicapé", personne ne peut me contredire. Donc euh... Donc, là-dessus, c'est quand même, je pense, un truc un peu différent de tout un tas de gens qui peuvent se questionner par rapport à leur légitimité ou alors à la reconnaissance de se faire reconnaître par telle administration. Est-ce que t'as envie de te faire reconnaître ? Est-ce que ça sert que je me mette une étiquette, blablabla. Moi, je ne me suis jamais posé la question, en fait, j'étais reconnu depuis toujours, j'ai continué à me faire reconnaître et blablabla et j'essaye de tirer les avantages, qu'il y a à tirer, il y a pas beaucoup, mais il y en a quelques-uns [rire], d'avoir une reconnaissance administrative du handicap. Et ça, c'est purement administratif. Mais du coup, voilà, ma personne, elle est aussi par rapport à ça. Oui, je suis une personne handicapée, voilà. Après, est ce que j'ai un vécu partagé avec des gens? Oui, mais est-ce que c'est le vécu de tout le monde? Non, non plus. Je n'ai jamais été enfermé dans une institution, j'ai jamais dû travailler pour moins que le SMIC, blablabla et genre... Voilà.

I : Ok. Et tu faisais le parallèle avec ton vécu trans la question d'avant et, du coup, est-ce que tu côtoies plus de personnes trans que de personnes handicapées ou est-ce que c'est un peu pareil, c'est très circonstanciel quand tu rencontres des gens par hasard ?

E : Nan, je pense que je côtoie beaucoup plus des personnes LGBT, pas forcément trans toutes. Après s'il fallait que je compte le nombre de personne trans, le nombre de personnes handi j'aurais du mal. Non, mais globalement, je fais partie d'assos LGBT, dans ma vie. Mais aussi c'est parce que... Et en même temps, je fais du sport avec des handi, donc je ne sais pas dans quelle mesure ça se contrebalance. C'est qu'on va dire que moi, par rapport les valeurs qui

m'intéressent de défendre dans la société et les trucs sur lesquels j'ai envie de militer, je me retrouve bien dans les luttes LGBT. Du coup, de fait, je côtoie des personnes LGBT dans un cadre militant et j'en côtoie un certain nombre et puis après une fois que t'en connais, après tu connais leurs copains et copines et blablabla. C'est toujours comme ça avec les cercles sociaux. Et... Et si jamais, il existait, c'est vraiment très hypothétique ce que je raconte-là, dans mon environnement proche des moyens de militer, par rapport à la question du handicap, en fait, je pense que je m'y retrouverai encore plus que dans la culture LGBT parce que... Voilà, moi je suis une personne trans mais complètement stealth. Donc, je suis plus confronté aujourd'hui à la transphobie. Oui, j'ai un parcours et j'ai un vécu avec certaines expériences que les personnes cis n'ont pas, ça c'est un fait. Et j'en suis très content. Mais je ne suis pas confronté quotidiennement aux côtés répétitifs et quotidiens de la transphobie, alors que je suis confronté de façon répétée et quotidienne au validisme. Mais c'est plus... Ouais, fin.. Je côtoie plus de personnes LGBT, mais c'est assez circonstanciel. C'est juste que la politisation des questions handicapées est vraiment à ses balbutiements, pour rester ambitieux et optimiste.

I : Et du coup, du coup, tu dirais que c'est pour ça que tu milites pas pour les droits... dans la... dans les droits handi, ça a aucun rapport avec le fait que tu sois justement LGBT et que du coup, tu sentes cette tension entre ces deux identités qui fait que tu te sens peut-être mal à l'aise.

E : Il faudra en reparler quand j'y serais [sourire], si jamais. Si jamais, est ce que t'es stealth dans ces cercles-là ou pas? Vu que moi, j'ai quand même ce privilège-là de pouvoir être stealth. Euh... On va dire, je suis pas renvoyé. Je comprends par rapport à ta question, le côté t'arrive dans un lieu et on te renvoie à l'autre milieu. Typiquement, la question de l'accessibilité des milieux LGBT. On essaye de faire... Fin voilà, le centre LGBT n'est absolument pas accessible aux personnes à mobilité réduite, alors que c'est un bailleur social qui le loue, bref. Il y a tellement de problèmes dans cette phrase. Oui, on est d'accord. Euh... Donc, voilà, j'essaye de faire des petits trucs comme je peux, mais c'est une source de frustration de me dire oui, y'a personne d'handi dans les lieux, mais en même temps, si t'es pas accessible, déjà, c'est normal et surtout si t'informe pas par rapport à l'accessibilité, si t'écris pas sur ton site, clairement, "il y a trois marches blabla blablabla machin", ben les gens qui savent pas, ils vont pas se faire chier à faire un aller-retour pour peut-être rester à la porte, quoi. Non, ils vont rester chez eux

et tant pis, tu les auras pas, même s'ils existent. Donc, je suis plus dans ce sens-là, à me sentir [fait des guillemets] seul handi dans les luttes LGBT que le contraire parce que je n'ai pas forcément de... Et comme je te dis, dans le sport, je suis stealth donc en fait... Je serais stealth aussi parmi les handi militants, je ne sais pas.

I : Mais du coup, dans ton militantisme LGBT, c'est plus euh... des histoires euh... plus matérielles, d'accessibilité qu'un des stéréotypes ou un rejet plus humain de ton handicap, fin du handicap en général ?

E : Le handicap en général, je ne sais pas forcément quelles sont les positions de chacun chacune là-dessus. Mais après moi c'est des gens que je connaissais avant. On a commencé à se côtoyer et après "ah ben tiens, dis donc, si je devenais membre du CA de l'asso" et maintenant, je suis membre du CA de l'asso en question. Donc comment dire... s'il y avait eu un rejet de ma personne, ils se seraient exprimé, je pense, avant. Nan, après, c'est plutôt ça qui est fatiguant aussi. C'est que la plupart des gens par rapport à la question du handicap, à mon sens, ils ont beaucoup de bonnes intentions et c'est très bien. Mais ils voient vraiment un micro bout du problème. Genre "ah oui, c'est un problème, on a des marches devant l'entrée". Oui, je suis d'accord. C'est un problème. On a des marches devant l'entrée. Mais putain, si c'était le seul problème, je serais tellement content. Donc, c'est plutôt dans ce sens là où ça peut être un peu fatiguant de dire "ah mais hein, machine". Et pour moi, la crise du COVID elle a vraiment montrer ça aussi. Typiquement le fait d'organiser des marches, d'organiser des prides, d'organiser des fêtes, c'est un vrai enjeu. Et je n'étais pas le seul là-dedans à dire "ouais, mais en fait, t'exclue énormément de gens si tu décides de réorganiser des gros rassemblements" et si tu prends pas en compte le fait qu'il y a certaines personnes qui ne peuvent pas, elles sont trop en danger, entre guillemets, pour aller dans ce genre de rassemblements, et tout, par rapport aux risques de santé, quoi. Et là, je n'étais pas le seul à porter ça, donc j'étais content, qu'on soit quand même plusieurs. C'est peut-être pour ça qu'il y a des handi cachés partout, mais que je ne vois pas [rire]. Mais ouais, pour moi, c'est plus le côté de ne pas avoir une vision des problèmes, que de volonté de nuire en quoi que ce soit. J'ai l'impression que c'est juste qu'ils ne se posent pas la question. Et puis quand tu leur met le nez sur la question, ils disent "ah oui c'est vrai, c'est une bonne question" mais c'est bon t'es pas éducateur pour éduquer tout le

monde H24 [sourire]. Y compris des gens relativement sensibilisés à pas mal d'autres causes. Fin, pour moi, c'est peut être ça qui est le plus... fatigant, de temps en temps, c'est qu'encore, voilà que des vieux réac de droite, disent des trucs de réac de droite. Oui, ben je m'attendais pas à autre chose, en fait. Mais que des alliés qui se posent des questions sur tout un tas de sujets sociaux et tout, disent parfois des énormités, tu te dis "wow, mais t'a jamais réfléchi cette question ? C'est triste, en fait".

I : Mmh. Oui, c'est le fait que le handicap soit vraiment une des questions les moins traitée dans ces milieux-là, ouais, je vois.

E : Je ne le prends pas personnellement, mais c'est fatiguant, on va dire ça comme ça.

I : Oui oui, c'est très fatigant, je comprends, je comprends. Mais, du coup, parce qu'on a un peu parlé de ta transidentité en lien avec le handicap mais du coup j'avais des questions plus précisément là-dessus et donc pareil, question un peu large [rire] mais est-ce que tu peux du coup, un peu comme t'as fait avec le handicap, raconter ton parcours et processus de personne trans, ce qui fait que... ouais.

E : Ouais, ok. Ben alors... Oula ça a résonné mais c'est bon, c'est fini. Donc ça commence. Quand est-ce que ça commence ? Oui, alors, j'ai eu une phase dans mon enfance... Moi, dans mon souvenir, elle est très longue et dans le souvenir de mes parents, elle a duré genre un mois. C'est super bizarre. "Ah oui papa je suis un garçon, blablabla". Fin dans ma tête, c'était quelque chose d'important, mais visiblement, en termes de durée, c'était très court. Mais bon, voilà, la vie continue, blablabla. Après c'était à la fin de l'adolescence, au moment du lycée, je commence à me poser des questions, bla bla, bla bla. Je fais un premier coming-out à 17 ans. Ensuite, silence de mort pendant 3 ans. [ironique] Oh la la, c'était vraiment génial. Non, pas du tout. Ensuite, ben à 20 ans, je leur dit "ben en fait les gars"... J'avais déménagé entre temps dans une autre ville et tout. "En fait, maintenant, les gars, je fais mon coming-out mais genre pour de vrai, je change de prénom et genre on passe à la suite". Donc voilà, je commence ma transition, officiellement à l'âge de mes 20 ans. Et euh... Et puis voilà... Je suis vieux donc j'ai changé d'état civil avant la nouvelle loi. Donc j'ai dû faire ça avec un avocat, blablabla. Mais

ça a duré à peu près quatre ans en total. Entre le coming-out et le changement d'état civil. Période pendant laquelle j'ai fait les trucs que j'avais enfin de faire et j'ai gardé mon utérus parce que je n'avais pas besoin de me faire ouvrir le bide pour un truc que personne ne voit, donc euh... Et puis j'avais ce côté entre guillemets, pas militant mais de dire "oh la la, j'ai changé d'état civil en gardant mon utérus, vraiment c'est bien, je ne compte pas m'en servir, mais c'est pas grave". Mais, voilà, de l'avoir conscientisé quand même, en tant que c'est pas juste, j'ai pas envie de me faire opérer, c'est j'ai pas envie de me faire opérer pour un juge, oui, c'est un fait mais cet organe-là, c'est aussi le reflet de mon histoire, de qui je suis, blablabla. Mais du coup, il y a vraiment toute la période ouais 2012-2016 où j'étais quand même, que ce soit, soit des moments en termes de présentation de genre, fin quoique même avant 2012, en 2009 mais... assez androgyne et du coup, sujet à te faire, interpellé dans l'espace public par des gens qui ont envie de savoir si t'es une fille ou un garçon. Bref, voilà. Ou alors après, administrativement, ben typiquement, à l'école "on va pas changer votre nom parce qu'on en as rien a tapé". Euh... Voilà, ou des moments comme ça, où je me fais contrôler sur la route et mon per... Je venais de changer d'état civil. Mon permis n'était pas encore changé. Ma carte d'identité était déjà changée. J'étais sur une autoroute allemande. J'ai dû expliquer en allemand que oui c'était moi et oui c'était moi. Voilà un moment très intense.

I : Oui, j'imagine.

E : Maintenant, j'en rigole. Mais sur le coup, j'étais un peu... stressé quoi. Mais... Donc, on va dire cette période de transition [fait des guillemets] au sens large qui est à mon sens terminée. J'ai fait ce que j'avais envie de faire et voilà. Mais c'est là où je te disais du coup, je me sens plus du tout aujourd'hui concerné par la transphobie quotidienne. Il y a peut-être trois cas ponctuels ou je vais me retrouver, quand je suis à moitié à oilp chez le médecin et qu'il commence à me poser des questions, je suis en mode "ben en fait, on va attendre que je sois rhabillé et que je sois assis à votre bureau pour en parler". Parce que, genre, le rapport de pouvoir, non, c'est mort. C'est mort. Mais voilà.

I : Et du coup, tu disais quand t'étais encore... quand t'avais pas de passing cis encore t'as été interpellé... t'as été interpellé dans l'espace public par des gens ?

E : Ben typiquement, moi, c'est drôle, fin... on va croire que je déteste, en vrai j'adore... c'est les transports en commun. Pour moi, qui sont vraiment un lieu horrible parce qu'en fait t'es coincé avec des gens pendant une certaine durée. Et tu ne peux pas disparaître parce qu'en vrai les autres interactions que t'as dans l'espace public, tu les croises, bon ça dure 3 secondes. Au pire, ils te lancent un regard soit désapprobateur ou soit questionneur, fin gênant. Mais ça dure quelques instants à peine et tu continues ta journée. Je ne crois pas que ça me soit arrivé... Ah si ! Une fois, quand je décollais un autocollant de la manif pour tous. Mais genre, c'est tout. Où il y a vraiment des gens qui te disent "ah mais dis donc, moi, vous avez l'air d'être une fille ou un garçon, je ne sais pas, vraiment ça me met dans le trouble, répondez-moi". Les gens font pas ça, juste quand tu les croises, fin dans mon expérience ils font pas ça juste quand tu les croise alors que quand t'es assis en face d'eux, dans les transports et qu'ils sont là en train de te regarder sous tous les trous, et qu'ils n'arrivent pas à savoir et qu'au bout de cinq minutes, vraiment, ils en peuvent plus de se retenir, ils ont vraiment besoin de savoir. Là ils font "Ah oui, dites, vous êtes [intelligible]". Mais, les gars. Mais en fait, qu'est-ce que t'en as à foutre. Donc, ça c'était quand même une période assez pénible. Je me rappelle, justement, plus ou moins quand j'en suis sorti, c'est à ce moment-là, en fait, qu'après j'ai commencé à militer un peu plus sur les questions LGBT et j'ai des amis qui m'ont dit mais en fait... En fait, voilà, je fais notamment des interventions en milieu scolaire avec SOS Homophobie auprès des collégiens et lycéens. Et typiquement, moi j'adore faire ça avec des classes. Je suis là avec ma petite barbe et tout et je leur fais un coming-out trans et du coup ils font [imite une tête surprise, bouche ouverte, yeux écarquillés]. Bref, c'est rigolo [sourire] et eumh... J'ai des gamins qui me disaient " ah mais dis donc, pourquoi t'es pas venu avant", mais en fait je pouvais pas parce que je passais mon temps à avoir des interactions de ce type non sollicitées. C'est juste épuisant et trop chiant. Alors que là, maintenant, c'est moi qui décide. Je vais mettre sur un agenda, jeudi de 8h à 12h, je vais faire des coming-out à des personnes que je ne connais pas. C'est moi qui ai décidé. Ça change tout en fait.

I : C'est toi qui a le contrôle sur quand est-ce que ça se passe et ou [hoche la tête].

E : Ouais et puis le contexte dans lequel ça se passe. Je sais qu'on est par rapport à des jeunes,

blablabla, que c'est dans un but de sensibilisation, que je suis avec un binôme. Je connais le contexte et je l'ai choisi. Et et il me convient donc, du coup, je dis oui. C'est pas, j'étais en train de vaquer à des occupations et soudain, t'as une personne qui te demande sortie de nulle part des informations sur ta vie personnelle.

I : Et, est-ce que avec du recul, peut-être, ou au moment, t'as l'impression que ton handicap a joué sur le fait que tu sois aussi visiblement... fin qu'on t'embête comme ça dans l'espace public ?

E : J'y avais jamais pensé. C'est tellement intéressant. [rires]. Du coup, je ne sais pas. En tout cas, je n'y ai pas pensé donc je n'ai aucun recul là-dessus. Peut-être qu'il y a un truc d'accumulation qui se passe. De dire "oh la la, cette personne marche bizarrement, oh la la cette personne est de genre ambiguë, dis donc, il faut vraiment que j'aille lui poser des questions". Je ne sais pas. En tout cas, c'est pas des périodes où j'avais un fauteuil roulant, donc il n'y avait pas ce attire-l'œil qu'est un fauteuil roulant. Mais c'est possible que ça ce soit un peu croisé, effectivement... Pfiou, j'ai beaucoup de grain à moudre (rire).

I : Mais, c'est, ça semble... Fin, c'est normal...

E : Je pense que c'est une hypothèse qui mérite investigation [rire].

I : [rire]. C'est pas quelque chose que t'as conscientisé, sur le moment en tout cas.

E : Pas du tout, en tout cas, ouais. Ouais, ouais.

I : Euh... Et par rapport à ta transidentité, t'as transitionné médicalement, tu me disais. Euh... Est-ce que du coup, euh, les expériences avec ces équipes médicales ou administratives-là, elles étaient positives ou négatives, et pareil directement, est-ce que tu penses que ton handicap a eu une influence sur ces expériences ?

E : Aaah, malheureusement, oui, mon handicap a eu une influence [lève les sourcils et sourit]

sur ces expériences [rires]. Non, mais déjà s'il faut trouver un psy, tout est un problème de handicap, c'est pas du tout un problème de transidentité. Mais je pense que c'est le cas pour énormément de personnes trans qui ont par ailleurs autre chose, que ce soit qui soient gros, qui soient dépressifs. J'en sais rien, peu importe. Quoiqu'il arrive, c'est forcément en raison de l'autre trucs et pas parce qu'ils sont trans. Donc oui, malheureusement, j'ai un peu été confronté à ça. Bah, du coup, ça implique juste que tu cherches des psys jusqu'à en trouver un qui tienne la route. De toute façon, tu le gardes juste le temps de faire une attestation. Bref, voilà, c'est très bien. Fin "c'est très bien", nan, mais je m'y plis. Ensuite, c'est pareil au niveau des endocrino. J'en ai eu qui commençait à me dire "ah oui, mais ce que vous avez c'est une maladie génétique qui touche seulement les personnes qui ont XX donc on sait pas ce qu'il va se passer" genre pfffff, zéro justification. Derrière, ça, c'est vrai que du coup, maintenant c'est un choix que je fais parce que le handicap que j'ai, on va dire il est d'origine génétique blablabla, il touche que les personnes qui ont des chromosomes XX, et de toute façon c'est une maladie rare dont personne ne connaît le nom. Donc maintenant, je ne le dit plus. A part genre au dermato qui sont les seuls pour qui c'est intéressant. Et genre, c'est tout. Tous les autres, je leur dis juste un terme beaucoup plus générique qui... Enfin, comment dire... Qui est tout à fait réaliste par rapport à mes symptômes et tout. Donc, je dis juste ça, aussi parce que pour moi, c'est une façon de ne pas rentrer dans la [fait des guillemets] backstory. J'en donne vraiment le moins possible, y compris au corps médical. Genre "qu'est-ce que vous est arrivez ?" ah bah ça. Ok, next. Pas de "ah oui c'est quoi cette maladie, c'est rare, attendez". Non, en fait c'est bon, je suis pas là pour t'éduquer. Donc, à part les... Comment dire, c'est que maintenant, j'ai l'expérience. Je sais entre guillemets ce qui va intéresser quelle euh ou qu'est ce qui va concerner quelle spécialités, on va dire. Du coup clairement, non, c'est bon. Typiquement, c'est pareil, j'ai dû refaire mon permis de conduire en raison du handicap, parce que voilà, comme j'ai un truc neurologique, il faut que tous les 5 ans, je repasse devant un médecin. Ils demandent "est ce que vous avez fait des opérations?" Je lui réponds non. Oui, j'ai fait une mammectomie en 2014, mais qu'est-ce qu'il en a à battre que j'ai fait une mammectomie pour mon permis de conduire. Rien du tout. Donc, il n'a pas besoin de le savoir. Donc je jongle quand même entre ces deux trucs là.

I : OK, je vois. Euh... Où j'en suis ? Euh... Après, j'avais des questions que je t'ai un peu aussi

posé sur le handicap, mais où j'ai l'impression du coup que tes réponses vont être un peu les mêmes sur comment t'as vécu l'étiquette de personnes trans, mais j'imagine que c'est un peu pareil que l'étiquette handicapée, c'est assez neutre ?

E : Alors maintenant, c'est assez neutre mais c'est vrai que ce qui est un peu différent c'est que je la connaissait pas l'étiquette trans et c'est moi qui suis allé la chercher, on va dire alors que l'étiquette du handicap bah... fin genre, elle était là, mais j'ai rien demandé. Fin pas seulement le handicap en lui-même, mais l'étiquette également. Là, par rapport à la question trans, c'est moi qui suis allé la chercher. Et c'était, d'ailleurs, pour moi, hyper intéressant et c'est là où j'ai commencé à faire pleins de parallèle parce que d'un côté, on te dit, mais je crois que c'est ce que je te disais, il faut dire amen à tout quand c'est les médecins et de l'autre nan machin. D'un côté... fin voilà, l'étiquette trans j'ai dû aller la chercher pour le coup et ça m'a demandé un peu plus un effort. Tu dois aller trouver... Peut-être que là, ça se rapproche plus du parcours de certaines personnes handicapées pour reconnaître leur handicap par le corps médical ou bien par les administrations. Du coup, moi, j'ai vécu, ça, on va dire pour le versant trans. De oui, tu vas aller appeler des psys, des machins, pour qu'ils signent des papiers pour que blablabla. Fin bref, voilà. Donc ça, effectivement, je l'ai expérimenté. Mais pour moi, ce qui était vraiment très chouette, c'est que j'ai découvert simultanément ce que c'était que d'être trans, ce que c'était qu'un parcours trans classique, typique et que c'était possible de faire autrement. Et du coup, c'était vraiment cool parce que tu te dis "ah oui, donc, en fait, il y a ce que dit le corps médical et en même temps, je vois énormément de formule et de gens qui discutent avec des arguments hyper précis sur le fait que le corps médical, il faut en prendre et en laisser et que bon, faut faire les trucs à ta sauce, c'est toi qui est le maître de ton propre corps". Et donc moi, je découvre ça par rapport à la question à la question trans mais bon j'ai 21 ans, je découvre clairement ça par rapport à la question du handicap aussi. Fin je veux dire les parallèles, en tout cas, dans ma tête ils sont immédiats.

I : C'est hyper intéressant ce que tu dis sur le fait qu'on t'a donné l'étiquette handicapé, mais que c'est toi qui a dû aller chercher l'étiquette trans

E : Ben parce que fin... Malheureusement, pour beaucoup de personnes trans, y'a tellement de gens, y compris des gens bienveillants mais qui disent "ah bon mais t'es sûr que t'es pas juste un peu..." fin ils savent pas dire variant dans le genre mais c'est l'idée qu'ils ont de dire "oui une fille un peu masculine", je sais pas quoi.

I : Un garçon manqué.

E : Ouais, nan mais voilà. Et t'es là et t'es genre "ben... j'ai rien contre mais a priori non [rire].

I : Ouais, ouais, je vois. Et pareil, question un peu similaire à une autre que j'ai posé, est-ce que t'as l'impression de faire partie de la communauté trans, du coup ? J'imagine que oui vu que tu fais partie d'associations LGBT.

E : Ouais, euh c'est pareil. Fin comment dire je crois que c'est plus facile pour moi de délimiter les contours on va dire de la communauté trans euh parce que il y a un côté on va dire un peu plus historique d'une communauté qui existe blablabla et tout mais en fait je me... comment dire ? Je mettrai même peut-être plus la communauté LGBTI au sens large que juste trans parce que s'il fallait que je réduise à mes fréquentations trans il y aurait pas grand monde, fin il y en aurait un petit peu mais pas grand monde finalement mais euh donc oui mais c'est pareil fin... J'ai pas un attachement... comme pour la communauté handi quoi, j'ai pas un attachement fort de me dire que c'est mon lieu de sociabilisation principal ou quoi que ce soit genre ça fait partie des cercles de relation que je fréquente.

I : OK. Bah du coup on a déjà pas mal répondu à ça mais là c'était du coup j'arrivais au moment où j'allais te poser des questions sur l'interaction entre les deux et du coup je sais pas si t'as des choses dont on n'a pas parlé dont tu veux parler sur si ta transidentité a influencé ton vécu handicapé aussi tes handicaps ont influencé ton vécu trans.

E : Aujourd'hui, maintenant, pour moi c'est tellement intriqué les deux qu'en fait c'est très difficile de dire ce qui est purement l'un ou purement l'autre mais pour revenir sur un truc dont on a parlé un tout petit peu, pour moi la question du rapport au corps médical je pense qu'il est

vraiment... Fin l'un influence vraiment l'autre. Comme je te disais par rapport au fait que tu te découvres trans, tu découvres qu'en fait t'as le droit de remettre en cause la parole médicale donc ça c'est quand même euh... et ça je pense que ça m'aide dans ma vie quotidienne en tant que personne handicapée de remettre en cause la parole médicale quand je trouve qu'elle est pas suffisamment argumentée par exemple mais ça m'a fait ça dans l'autre sens aussi c'est à dire que je me rappelle d'avoir lu des témoignages et tout de personnes trans qui était un peu perdues dans les démarches médicales ou l'enchaînement des trucs et, en fait, moi, ayant eu une expérience du corps médical précoce et intense on va dire bon bah voilà c'était pas très compliqué et je savais on va dire un peu naviguer les rouages de ce monde voilà parce que j'y avais déjà été confronté je savais... Ben typiquement le truc du permis de conduire ou des trucs comme ça je sais que j'ai pas besoin de raconter tout mon historique médical à tout le monde, fin genre... Ca je pense que c'est vachement un apprentissage lié au fait d'y avoir été confronté depuis jeune et même pendant ma plus petite enfance d'avoir vu mes parents parler en mon nom et voir ce qu'ils disaient et disaient pas. Ca je pense que ça m'a quand même clairement aidé à naviguer on va dire ce truc là et je pense au niveau administratif c'est un peu la même chose franchement faire un changement d'état civil quand t'as fait des dossier MDPH mais c'est du pipi de chat. Donc oui il faut que tu payes un avocat, oui c'est chiant mais c'est pas impressionnant dans le sens où ça va me paralyser.

I : C'est hyper intéressant en fait ce que tu dis c'est que... les deux se sont nourris. Quand t'as découvert que t'étais trans, ça t'as redonné du contrôle et en même temps le fait que t'ai une expérience du médical ça a rendu le processus trans beaucoup plus facile.

E : Pour moi ça me donne vraiment du pouvoir par rapport au corps médical par rapport à la question du handicap aussi parce que en fait si je les connais pas et que je décide de leur faire un coming-out de trans comme, malheureusement, mais du coup je l'utilise à mon avantage, ils sont pas formés, ils sont vraiment débiles par rapport à cette question, en fait le rapport de pouvoir il s'inverse complètement en fait. C'est eux qui sont censés être les sachants de blablabla je sais pas quoi, je sais ce qu'il y a de mieux pour vous [lève les yeux au ciel], machin machin mais si je leur dis je sais pas, si je trouve un moyen tout à fait approprié d'évoquer le fait que je suis trans là ils sont en mode « han j'ai des milliards de questions, je ne sais pas, oh

là là qu'est-ce que ça fait et tout » et en fait c'est moi qui peux clairement leur dire... Alors ça c'est avec l'expérience. Au début c'était un peu accidentel, je sortais... ou circonstanciel, je sortais.... Fin, le fait que j'étais trans était indispensable pour continuer l'interaction d'une façon compréhensible du coup je le disais du coup ils me posaient des questions du coup j'étais mal à l'aise mais maintenant j'en joue mais de fou en fait ils me disent « oh là là », ils commencent à me poser des questions, je leur dis « ouais je suis pas sûr que ce soit le moment approprié pour me poser ces questions-là » en fait. Ça donne un froid, ça rééquilibre vraiment la balance. Moi je... aaah j'adore.

I : Ah c'est hyper intéressant. OK.

E : C'est parfait je partage tous mes tips [rire].

I : [rire] Euh et... Enfin je sais que j'ai lu des articles de gens qui parlaient de... notamment pour les personnes assignées fille à la naissance de comment le regard qu'on a sur les personnes handicapées est vachement masculinisant et de comment ça a influencé leur, leur identité de genre. Est-ce que toi c'est des choses que tu sépares vraiment juste fin les expériences de vie ont fait que t'étais trans et handicapé ou c'est quelque chose que tu relis quand même un peu ?

E : C'est pas quelque chose que je relis spontanément on va dire tu vois dans mon petit récit intérieur mais je pense qu'en cherchant on peut clairement trouver des... fin ça me semble pareil pas une hypothèse complètement dénuée d'intérêt et complètement sortie de ma vie. Je pense que si tu fais des liens oui il y a des trucs et notamment par rapport au fait que... Le regard que les gens peuvent avoir par rapport à toi, le côté de rentrer dans le jeu de la séduction ou pas, ce genre de chose je pense mais ça je te le dis d'une façon très abstraite. Je pense qu'on pourrait trouver des liens moi je les ai pas fait d'une façon hyper claire mais ça me semble... Ouais si on cherchait à faire rentrer mon histoire dedans il faudrait pousser, tirer un peu, mais on pourrait y arriver.

I : OK. Euh... je regarde parce qu'il y a plein de questions qu'on a déjà répondu. Euh.. Ah oui. Non mais ça pareil on en a déjà un peu parlé parce que c'était une question un peu sûr qu'est-

ce que les gens perçoivent en premier, enfin comment t'as l'impression d'être perçu dans tes interactions quotidiennes et est-ce que c'est plutôt ta transidentité ou ton handicap qu'on perçoit en premier mais ce que tu me disais maintenant...

E : Maintenant c'est clairement le handicap.

I : Et, et avant tu me disais que tu pensais pas vraiment à ton handicap de toute façon donc...

E : Ben quand j'étais enfant je pense qu'en fait en vrai les gens ils le percevaient de fait d'autant plus que objectivement je me cassais beaucoup plus la gueule dans la vie et donc c'était entre guillemets encore plus visible mais en vrai j'en sais rien c'est vraiment des suppositions que je suis en train de faire et après il me voyait comme une petite fille donc je pense que c'était quand même le handicap qui était très, très présent même si moi je me rendais pas compte que comme ils avaient cette idée là en tête ils allaient interagir avec moi d'une façon différente. C'est clair ou pas ?

I : Ouais ouais t'inquiète. Et j'ai l'impression que quand t'as eu ta période ou t'étais perçu de façon un peu ambiguë t'avais quand même vachement plus l'impression d'être perçu de par cette ambiguïté-là que de par ton handicap.

E : Oui mais après en vrai je suis pas dans la tête des gens mais je pense que c'était aussi moi un truc qui me préoccupait à ce moment-là et du coup chaque petite, chaque petit indice que les gens percevaient je me le prenais en pleine face alors que le handicap c'est, c'est pas qu'il existait pas mais comment dire ça tournait pas dans ma tête pendant 2h après.

I : Okay euh...

E : Non par contre je sais pas si ça rentre là-dedans mais pour moi c'est un vrai truc en tant que personne qui a une démarche étrange et qui peut être pour l'œil non averti peut ressembler à une personne alcoolisée pas très sûre d'elle ou machin, depuis que je suis perçu en tant que mec dans l'espace public, je fais beaucoup plus gaffe par exemple si je suis derrière une meuf dans

la rue ou un truc comme ça parce que je sais que je peux être perçu comme un danger. Enfin tous les mecs peuvent être perçus comme un danger on est d'accord mais de fait je vais avoir une démarche que les gens peuvent pas forcément associer spontanément au handicap fait que je fais attention alors que si je suis en fauteuil j'en ai rien à foutre enfin je vais pas forcément coller la personne, on est bien d'accord mais je vais pas forcément faire l'effort de rester loin ou de changer de trottoir ou je sais pas quoi, je vais juste vivre ma vie parce que je sais que je serai perçu comme une personne handicapée et donc... alors pas forcément, fin si malheureusement dans la tête de plein de personnes valides, pas une menace même si c'est très faux mais c'est surtout ils ont une étiquette claire à mettre parce que sinon si ils me voient marcher debout c'est juste un mec bizarre en fait.

I : Ouais, ouais, ouais, je vois. Euh bah... Après j'avais des questions sur, sur comment tu te sens appartenir à la communauté trans et handicapé mais ça pareil on a déjà parlé plus tôt donc je crois que j'ai fini mes questions. Je sais pas s'il y a des choses dont on n'a pas parlé qui te viennent à l'esprit que tu penserais intéressant de rajouter ou...

E : Je pense que j'ai déjà raconté plein de truc déjà [rire].

Annexe 3 : Retranscription entretien Charlie

Interviewer : Ben du coup je voulais demander, je voulais commencer par demander quelle dénomination tu préférerais que j'utilise entre genre personne handicapée, personnes en situation de handicap...

Enquêté : Bah handicapé. Je suis handicapé. C'est... Ouais.

I : OK. Super. Et du coup première question-

E : Ca me met toujours extrêmement mal à l'aise.

I : De quoi ?

E : Le personne en situation de handicap me met très mal à l'aise.

I : Tu peux m'expliquer rapidement pourquoi ? Enfin... Enfin, je suis d'accord avec toi mais...

E : Enfin j'ai encore un peu de mal à me l'expliquer... Déjà en général c'est utilisé par des personnes qui sont très très très à droites et je ne suis pas très à droite on va dire [rire] donc [se racle la gorge] enfin mais il y a aussi le fait qu'on est en situation de handicap... Déjà il y a le fait que... J'ai l'impression qu'ils mettent ça tout le temps alors que c'est... Alors qu'en général c'est « ben je suis handicapé parce que tes putain d'écrans publicitaires de partout me défoncent les yeux » euh voilà. Et ensuite, ben pfff en situation de handicap ça veut rien dire. Je suis handicapé parce que la société l'est, bouge ton cul pour changer ça et ça devrait aller mieux. Oui je suis un peu vulgaire.

I : Y'a pas de souci. C'est une expression, t'as un peu du mal à comprendre l'intérêt c'est ça ? A comprendre ce que ça veut dire ?

E : Oui, mmh. Je suis handicapé ça me convient comme mot et voilà. En situation de handicap vraiment pas.

I : OK. Super. De toute façon c'est celui que j'utilise à la base mais je préfère demander.

E : Je comprends.

I : OK. Du coup comme je disais la première question, elle est un peu générale c'est pour te permettre de raconter un peu ce que tu veux mais je te poserai des questions un peu plus précises après donc si tu sais pas trop quoi raconter c'est pas grave. Mais est-ce que, du coup, tu peux un peu me raconter ton parcours de personne handi, genre qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui tu peux te définir comme personne handi, quoi.

E : Ouais bah ça a été assez compliqué parce que j'ai un rapport assez particulier à vivre dans la vie. En gros, je suis dans une famille qui est très dans le « faut continuer » et la douleur, genre, tu l'écoute pas. Typiquement dans une situation qui n'a pas grand-chose à voir, au début où je conduisais et j'étais en conduite accompagnée, à un moment je me suis retrouvé, j'étais fatigué, épuisé et mon père voulait continuer. Mon père me forçait à continuer parce qu'il était en mode « il faut pas t'écouter » ou alors « qui chouine, vit » par exemple, c'est des expressions qu'il utilise. Ce qui fait que même si moi j'essaye de déconstruire à balle mon validisme, j'ai tout ça qui continue et la plupart de mon entourage ont déjà moins de validisme intériorisé que moi, c'est déjà un petit peu au niveau au-dessus et autant sur les autres j'arrive à gérer. Je suis en mode « nan, repose-toi, fais une pause » autant avec moi, c'est pratiquement impossible. Hier, j'ai fait un de mes malaise random, on sait pas ce que c'est parce que... je dirais bien que je suis en errance médicale mais étant donné que j'ai la flemme de me taper les rendez-vous médicaux, je suis en errance de quédal [rire]. Donc ben j'ai continué mon boulot sans problème et voilà. Et ce qui fait que j'ai passé des années à me dire que « non ça allait tout va bien », je continuerais encore et encore. Sans parler du fait que étant dépressif. Désolé j'espère que ça va pas te trigger.

I : Non, non, t'inquiète vas-y.

E : Etant dépressif et suicidaire ben depuis que j'ai 8 ans, avec des moments où ça va mieux, hein voilà, ben le fait de continuer ça a été un peu mon mantra pendant des années pour me... ben survivre, en fait. Me dire « vas-y, je continue un jour de plus, un jour de plus, un jour de plus » et donc prendre soin de ma santé à plus ou moins long terme, ça a jamais été trop une question. Mais il se trouve qu'avec le temps j'avais une chose très importante pour moi dans ma vie et c'est ça qui m'a amené vers mon diagnostic – enfin j'ai pas été diagnostiqué, je suis auto-diag – vers ce qui... vers l'autisme, c'est mes intérêts spécifiques qui ont toujours été là, très puissants et qui m'ont foutu dans la merde parce que [sourire] les NT n'aiment pas les intérêts spécifiques [rire] tout simplement et les miens étaient particulièrement violents. De mon point de vue c'est trop bien mais du point de vue des NT beaucoup moins. Et donc ben j'ai... J'ai été... En gros à partir de 2015, j'ai plus eu d'intérêts spécifiques. A la sortie de... En gros j'ai une théorie, mais ça je suis pas sûr, que à la sortie de mon bac, que pour bosser mon

bac, je me suis dit « j'ai pas le temps pour toutes ces choses futiles que sont les plaisirs, les loisirs et tout et tout » [rire] et que donc j'ai trop mis là-dedans et que... Ben ça s'est pas arrangé... En sortant du bac, j'ai fait pendant un bon mois... Mon premier mois de vacances avant que je me mette à mon boulot d'été a été juste abominable parce que j'avais rien à faire, je m'ennuyais et donc ben je sombrais et ça m'est arrivé les années suivantes jusqu'à que je récupère un intérêt spécifique en... fin de L2, il y a 2 ans et euh en gros peu à peu j'ai sombrais pendant 5 ans en gros, bon peut être un peu moins, 4 ans plutôt. J'ai peu à peu descendu, je suis tombé doucement, doucement, jusqu'à à un moment ou c'était juste catastrophique, où j'ai pété un câble, j'ai fait ce que j'ai appelé mon deuxième burn-out parce que ça y ressemble quand même beaucoup, même si je suis pas sûr à 100% que ce soit ça parce que j'ai toujours pas de diagnostic [rire], euh voilà.

I : On utilise les mots qu'on peut.

E : Voilà, c'est ça. J'ai fait une grosse crise violente qui fait que mon corps a lâché.

I : Okay.

E : J'ai quand même réussi à avoir ma L2 dans cet état. Je ne comprends pas encore comment j'ai fait. J'ai comme j'ai dit, validisme intériorisé, j'ai continué, il fallait le faire, il fallait le faire et peu à peu. Ouais, je suis allé... A ma L2 je savais que j'étais autiste, ça commençait à venir. Désolé c'est vraiment le bordel.

I : Pas de souci.

E : Et le... En gros... Je reprends les intérêts spécifiques. En gros, je me rappelais de mes intérêts spécifiques et je voyais que c'était quelque chose qui revenait énormément dans l'autisme et vu qu'il y a les 3/4 de mon entourage qui l'est et l'autre quart qui a d'autres [rire]... voilà. Le fameux, on connaît, tout l'entourage est handicapé. Et qui, petit à petit se découvrait autiste, TDAH, schizophrène, bipolaire, ce genre de choses, et TDI aussi pas mal, ouais, bah j'ai commencé à moi-même interroger qu'est-ce qui a fait que pendant 10 ans, pendant toute

ma scolarité j'ai été harcelé scolairement. Et le premier truc qui m'est venu c'est j'étais passionné de manga, j'étais trop fan de manga et euh... Et donc je suis allé vers là, vers les intérêts spécifiques sauf que à ce moment-là j'avais plus d'intérêt spécifique donc j'étais en mode « souvenir d'intérêt spécifique qui m'a amené vers là » que je n'avais plus et il se trouve qu'en creusant un peu, tout a commencé à se débloquer. Enfin débloquer... Mes hypersensibilités auditives et visuelles sont pass- ont commencé à prendre plus de place, aussi parce que je commençais à me rapprocher du fameux deuxième burn-out qui m'a... Et je commençais à avoir plus en plus de mal à... En gros avant je disais « je peux pas rester plus d'une heure dans un magasin, je sais pas pourquoi les magasins je supporte pas ». Après je me suis rendu compte, bah en fait il foutent la musique trop forte et les lumières, ils font n'importe quoi donc bizarrement j'ai moins de problème avec les librairies, mais c'est probablement parce que j'aime les livres enfin [hausse les épaules], rien à voir avec les hypersensibilités, rien du tout [rire]. Donc il y a ça, il y a eu le fait que je pouvais de moins en moins parler, que j'étais très fatigué de plus en plus dans les interactions sociales, que j'avais toujours eu ça mais... étant donné que j'avais réussi à après, après l'enfer qui a été le collège, à me faire de plus en plus d'amis bah c'est, j'étais de plus en plus fatigué, je, je commençais à de moins en moins supporter les foules, même si en soi les foules sont un peu sécurisantes pour moi parce que je suis bah plongé dans une foule et pas uniquement... En gros je suis anonyme dans une foule. Même si ça peut être affreux avec tout ce qui est musique, sons, etc, le fait d'être anonyme dans une foule à tendance à être assez sécurisant si j'ai genre un casque, des trucs comme ça, ce genre de choses, ça peut le faire. Même si à l'époque dont je parle c'était moins violent que maintenant parce que je suis retournée à une pride il y a pas longtemps, la semaine dernière si je me souviens bien et je, je n'avais jamais autant subi une foule que ça, c'était très étrange. L'année et demie de confinement a pas aidé, je pense.

I : Oui, j'image.

E : Et donc. Et peu à peu tout s'est débloqué jusqu'à le déblocage de l'intérêt spécifique ou j'étais en mode « ah c'est bon, tout est là ». Je suis de nouveau... J'allais de nouveau bien vu que... Je sais pas si c'est le cas si ça a été réfléchi pour moi mais moi ce qui me permet... En général, moi ce qui me permet d'être bien mentalement c'est mon intérêt spé. Si j'ai pas d'intérêt

spé je suis pas... ça se passe pas bien pour moi, je sombre doucement, doucement, jusqu'à, jusqu'à... très bas et ne pas avoir eu d'intérêt spécifique pendant 5 ans ça a été une catastrophe. Je m'en suis sorti et donc c'est ça qui m'amène vers le handicap, le fait que... Ouais, ce qui m'y a amené c'est mes intérêts spécifiques et que j'ai à peu à peu pris conscience que bah j'ai pas été harcelé scolairement pour rien, j'ai été harcelé scolairement parce que j'étais handicapé ou dans mon cas vu que c'est les mots que j'utilise, je préviens ça peut paraître violent mais je me considère comme une anormalité parce que je suis hors de la norme. Bah ouais je suis anormal. Ils ont essayé de me mettre d'autres étiquettes sur la gueule, anormal aussi mais monstre, cinglé etc. J'ai du mal à encore à utiliser le mot fou parce que on m'a jamais assigné cette étiquette. On me traitait de cinglé mais c'est pas le même mot [rire], voilà et donc peut être qu'un jour je me la... Là pour moi le mot fou est encore relié à un côté très militant puisqu'une bonne partie de mon entourage se définit comme folle et donc dans mon cerveau le fou c'est l'assignation sociale tandis que les diag, type autisme sur lequel on peut avoir un impact et qu'on peut faire une source d'identité c'est plus, ouais, c'est plus ce qu'on est, en sachant que je suis encore en train d'y réfléchir de plus en plus parce que je me rends de plus en plus compte que les diag sont assez poreux entre eux. J'ai eu une conversation la semaine dernière sur... avec une personne schizophrène qui était en mode « ouais les diag, ils ont voulu... les médecins ont voulu foutre des catégories ». Je suis de moins en moins à l'aise avec l'idée. Je me sentirai mieux avec un personne schizophrène ou TDAH qu'avec une personne neurotypique quoi. C'est encore en réflexion mais ça a l'air d'aller vers là. Désolé je parle pas mal militantisme mais j'imagine que ça pourrait aider.

I : Si c'est ça les réflexions qui sont dans ta vie en ce moment, tu parles de tout ce que tu veux. En tout cas moi c'est des trucs qui résonne dans mon vécu aussi donc ça me dérange pas du tout que tu parles militantisme et puis c'est ta vie donc...

E : C'est... C'est... En gros, c'est même un truc très tôt que je me suis dit. Je me rappelle y avoir pensé quand j'étais en 5^e donc j'avais 13 ans, que ma vie était tellement compliquée qu'il me fallait une raison de vivre et que, genre, me battre pour mes droits, me battre pour être reconnu ça allait être ma raison de vivre et je me suis jamais... j'ai jamais changé d'avis. Je serais

probablement militant jusqu'à qu'on me foute dans le tombeau mais ouais donc... je réfléchis par le militantisme et j'essaye de faire suivre mes actions.

I : OK. Du coup tu me disais que t'as pas de diagnostic médical et que tu t'es auto-diag et du coup... Parce que j'avais une question là-dessus, sur pourquoi t'as ressenti le besoin de t'auto-diag et toi, ce que tu disais c'est que ça t'a permis de débloquent des trucs que t'avais bloqué et de remettre du sens sur ton vécu, c'est ça ?

E : Y'a ça, y'a le fait d'arrêter de pousser mon corps en faisant n'importe quoi parce que me dire « je vais aller faire 3000 manifestations » c'est possible je peux le faire mais me dire Charlie, toi, t'as du mal avec la foule, le bruit, etc, c'est genre vrai, est-ce que tu vas vraiment aller faire 3000 manifs, est-ce que c'est une bonne idée pour toi en sachant que tu as ces handicaps. C'est mettre un mot sur des problèmes que j'aurais ignoré jusqu'à faire mon 3^e, 4^e burn-out, allez, on va les enchaîner. Non. C'est pas une bonne idée [rire]. J'en ai déjà fait deux, c'est déjà suffisant.

I : Et du coup pour réaliser cet auto-diag, on va dire, t'as quoi ? T'as lu des choses sur internet ? T'en a parlé avec tes proches ?

E : Alors oui, déjà, j'avais une bonne partie de mes proches qui l'était, une autre partie qui était sur Twitter, une partie d'entre eux, et qui en parlait de plus en plus, avec qui je me renseignais. Une grosse partie de mes potes étaient en mode « non mais de toute façon toi t'es neuro-atypique, je te parie ce que tu veux que tu es autiste ». J'étais « non pas du tout ». On m'avait déjà contacté, un harceleur scolaire qui s'était découvert asperger entre guillemets m'avait lui-même contacté pour me dire « hey t'es peut-être autiste » enfin « t'es peut être asperger comme moi ». Je l'avais envoyé chier. Je l'ai insulté violemment à l'époque. Je m'en veux un peu mais bon vu le vécu ça se comprend. Y'a ça, il y a le fait que j'ai passé beaucoup de temps à lire des articles sur internet, à me renseigner, à regarder des catégories à regarder des vulgarisateurs. H Paradoxae, Alistair, comme tout le monde je pense. Angie Breshka. Eumh Julie Dachez si je me souviens bien. J'ai lu la BD « La différence invisible » mais j'avais pas réussi à la finir, il y avait des cases qui me mettaient de plus en plus mal à l'aise. A l'époque j'étais très loin... C'était

deux ans avant que je commence à me dire « ah c'est possible ». Je crois que j'étais encore en questionnement pour ma transidentité donc... J'ai d'abord questionné mon genre et ensuite ma neuro-atypie donc...

I : Et du coup... à un moment tu parlais... t'avais l'air de dire que t'envisageait de peut-être... d'essayer le diagnostic médical mais que t'avais du mal à faire les démarches c'est ça ?

E : Le diagnostic médical pour l'autisme, c'est hors de question actuellement, c'est pour d'autres choses, d'autres problèmes de santé que j'y pense mais j'arrive pas à me bouger le cul en fait parce que j'ai extrêmement peur des médecins, de ceux qui me disent de simuler, de ceux qui vont me dire d'aller faire du sport, de ceux qui l'ont déjà fait d'ailleurs et donc je fuis les médecins. Il y a aussi le fait que je suis insomniaque depuis un certain nombre d'années, que je vis dans un état d'épuisement total, que même si j'ai aucun diagnostic, j'ai eu un trouble anxieux généralisé. Même si j'ai pas le papier du médecin, je sais lire les critères de diagnostic qui te disent « oui si tu as une crise d'angoisse, si tu as au moins une crise d'angoisse tous les 3 mois, tu as un trouble anxieux généralisé ». C'est pas tous les 3 mois moi, c'est toutes les semaines donc voilà. C'est probable que je sois dépressif aussi donc j'ai plein de choses. Mais je refuse de me faire diagnostiquer de tout ce qui est avec en rapport avec la folie parce que c'est trop dangereux actuellement. Il y a trop de « les terroristes c'est des fous », il y a trop de « ouais on va essayer de contrôler la psychiatrie » et j'ai aussi assez peur de me faire institutionnaliser étant donné que j'ai toujours réussi à rester en dehors de tout ça, en sachant que j'ai des psys depuis des plombes, j'ai enchaîné les psy, je sais plus à combien je suis, je suis à 5 ou 6 psy donc j'ai toujours réussi à échapper au pire donc j'ai envie de dire je vais pas rentrer là-dedans, je vais pas me faire diagnostiquer de ça, c'est trop dangereux.

I : Et comment dire... C'est hyper compréhensible que t'ai pas envie de d'aller de ce côté-là mais est-ce qu'il y a quand même des moments où tu te rends compte que le fait de pas avoir de diagnostic ça entrave certaines choses au quotidien ?

E : Ouais. Tout simplement ma phobie administrative. Actuellement je suis sur mon bureau ; il y a [pointe quelque chose hors-champ à sa gauche] ici, il y a une dizaine de contrats qui

traînent [regarde le milieu du bureau, en dessous d'ellui] ici, il y a des attestations pour l'emploi parce que je pourrais toucher de l'argent de pôle emploi si j'y arrive, si j'arrive à faire rentrer les putains d'attestation et [pointe l'autre côté du bureau, toujours hors-champ] ici j'ai mes bulletins de paies, [pointe encore] ici j'ai des trucs de la banque et en fait si j'avais un diagnostic, je pourrais probablement avoir de l'aide.

I : C'est surtout pour avoir des aménagements, des aides financières, ce genre de trucs ?

E : C'est ça. Y'a déjà ça. Je rêve pas, je pense pas que je pourrais avoir tout ce qui AAH etc, je masque beaucoup trop bien pour ça et la MDPH aime pas ça. La MDPH aime pas grand monde, faut pas se mentir. Même si étant donné que j'ai dans mon entourage proche, genre mon copain, des personnes qui pourraient possiblement toucher l'AAH. Pas maintenant, dans probablement plus longtemps. En sachant que j'en suis déjà à deux burn-out, j'ai 23 ans, j'ai déjà été détruit deux fois, j'ai dû me reconstruire deux fois, je vais pas mentir je crois que ça arrivera... Je suis cynique, je suis très pessimiste, je pense que ça arrivera une troisième fois. Est-ce que cette fois je me relèverai de la troisième fois, ça j'en sais rien dans quel état je me relèverais. Est-ce que là je deviendrait handi non masqué [rire] ? Est-ce que tout le monde sera capable de découvrir sans problème ? Parce que à chaque fois que je me casse, mon masking est un peu plus détruit tous les jours, en sachant que j'ai vraiment un très bon masking. Je suis en général la personne qui va faire les démarches pour les autres, qui va socialiser, qui va prendre contact, qui va faire tout ça parce que j'ai un super masking tout simplement et que la plupart des gens... Même sur les conventions sociales je peux être meilleur que les NT parce que pendant tout mon harcèlement scolaire je me rendais compte que c'était ça le problème donc j'ai tout appris, j'ai regardé énormément et... J'ai regardé, j'ai appris et j'ai retenu. Je me suis créé des centaines de phrases, des centaines de conversations bateau. J'en avais une comme ça. Avec mon copain, il y a quelqu'un qui nous avait parlé dans la rue et j'avais réussi à lui, à lui faire une conversation qui pour moi était bateau mais en fait juste ça faisait 2 ans et demi qu'elle était prévue dans ma tête et que je savais répondre et que je l'avais jamais utilisé parce qu'il y avait jamais eu le bon truc. Mon copain était choqué en mode « oh mon Dieu t'arrives à parler à des gens ». Ce qui fait que ouais je suis parfaitement capable de passer en société sans problème et ça je veux pas le perdre parce que je veux utiliser ça pour permettre à mes adelphe de s'en sortir pour... Ouais

le militant en moi est toujours là [rire]. Ouais. Et... mais par exemple j'ai commencé... c'est arrivé la première fois à mon deuxième burn-out et c'est arrivé une deuxième fois, à avoir du non-verbal à ne plus pouvoir parler, à devoir réapprendre à parler, pendant deux semaines de plus avoir mes capacités oratoires qui sont en général très bonnes, je suis un bon orateur en général et me retrouver dans cet état... et la première fois c'était à mon premier burn-out, l'autre fois c'est quand j'ai été poussé dans un escalier par un flic. Ce qui était génial c'est que j'ai culpabilisé, j'ai pas osé en parler parce que je suis une personne blanche donc ça devrait être pire pour une personne... voilà... et j'étais en mode « mais Charlie, t'es con ». Mais à mon troisième burnout... est-ce que les deux fois où j'ai été non-verbal... est-ce que ça risque d'être de plus en plus régulier ? Ouais c'est flippant.

I : Oui j'imagine. Mais, du coup, tout ce que tu dis là sur le masking, tu dis que t'es très doué en masking. En général dans tes interactions quotidiennes, t'es pas catégorisé comme personne handi ?

E : Non. La plupart des gens s'en rendent pas compte. J'ai tendance à dire que si tu traînes avec moi régulièrement, tu vas te rendre compte au bout de deux, trois mois qu'il y a quelque chose qui cloche mais tu vas pas te rendre compte de ce que c'est, tu vas juste dire y'a quelque chose mais le problème c'est que ça a pas toujours été comme ça et que je... avec la fatigue, c'est plus voyant. Avec le temps, c'est plus voyant, je risque de faire des crises d'angoisse, je risque de dire de la merde sans m'en rendre compte. Là, j'enchaîne des petits contrats, à chaque fois que je dois envoyer des message à mes boss etc, je les relie 3000 fois. J'essaye de... j'utilise un langage très, très élevé, je retourne le verbe et le sujet. Par exemple « c'est possible de m'amener genre du liquide de ce produit » c'est [prend un ton chantant et doux] « pourriez-vous m'amener le machin », j'ai même utilisé du passé simple une fois [rire]. Voilà, j'ai tellement la flippe que ça se passe pas bien. Et il y a d'autres choses. Par exemple, j'ai mon meilleur ami qui lui est un autiste avec moins 5000 de masking [rire] et genre, lui, quand on est ensemble... En gros il y a des choses qu'on fait mais qu'on fait pas de la même manière, moi je le fais discrètement et lui il est en mode [bouge sa main d'avant en arrière] « ouiiiiii, j'aime bien ! » et des fois il est en mode « mais là tu es trigger parce que... ». Genre, en gros c'était une conversation où une personne à la fin disait « oui, au revoir, bonne journée » et il a répondu une troisième fois re au

revoir alors qu'il l'avait dit au début. Il était en mode « t'as été trigger par ça ? » [rire]. Oui bah excuse-moi, on m'a tapé sur la gueule parce que je faisais de la merde socialement. On oublie pas [rire]. Ouais.

I : Et du coup, toi, ton masking, c'est vraiment quelque chose auquel tu tiens parce que ça te protège au quotidien, en fait c'est ça. C'est quelque chose que tu mets en place de façon consciente ?

E : Il y a une partie qui est inconsciente, j'en ai parfaitement conscience mais ouais c'est quelque chose que je mets au quotidien parce que bah c'est une question de survie. C'est une question de militantisme parce que je peux aider mes camarades grâce à ça. Ça m'est arrivé plusieurs fois de traduire, en gros c'est comme ça que je considère- traduire une conversation NA en NT parce que des personnes qui disaient des choses qui pouvaient paraître insultantes j'étais en mode « non, non cette personne ne cherche pas à t'utiliser, elle te dit que tu es une personne utile parce qu'elle cherche à te complimenter parce que tu l'as aidée, non elle cherche pas... son but c'est pas de t'utiliser », voilà, traduire du NT en NA. Et aussi le masking... j'avais un troisième truc à dire. Utile pour le militantisme, utile pour la survie et... Oui. J'en suis assez fier et c'est quelque chose qui qui passe pas forcément dans les milieux militants, le fait que je suis fier de mon masking parce que c'est quand même pour moi lié à mon handicap, je suis fier d'avoir adapté mon handicap mais pas fier en mode pas comme les handi qui réussissent des choses super, des exploits et qui vont dire au dire aux autres handi « ouais faut le faire » mais plus grâce à ça je pourrais faire des choses pour vous et ça passe pas forcément parce que beaucoup de gens sont en mode il faut enlever cette chose, il faut détacher le... enfin plus détruire peu à peu ce... ce masking alors que je suis en mode, moi si tu fais ça, déjà, j'enchaîne crise d'angoisse sur crise d'angoisse, si j'ai pas de masking, c'est ça qui me permet de survivre et c'est grâce à ce masking que j'espère aider, vous aidez vous et [souple] je sais pas comment réagir à ces gens qui sont parfaitement logiques parce que le masking c'est épuisant, c'est fatiguant et c'est quelque chose qu'on nous a obligé à faire depuis très tôt mais moi j'ai l'intention de l'utiliser pour vivre et pour faire des choses, en fait. Ouais réutiliser leurs armes contre eux quoi.

I : Ouais. Je pense que c'est un peu comme tous les discours militants qui sont parfois trop généralisé alors que ça s'applique pas à toutes les situations individuelles quoi.

E : C'est ça.

I : Mais, du coup, tu m'as raconté un peu des trucs sur le milieu professionnel et sur ta famille et, du coup, j'ai l'impression que c'est un sujet sur lequel t'es pas très ouvert avec ces cercles-là ou est-ce que je me trompe ?

E : En gros dans le milieu pro, personne n'est au courant et personne ne sera jamais au courant, du moins si je ne fais pas un troisième burn-out des trucs tout ça et au niveau famille, j'en ai parlé une fois à mon père et je crois qu'il a oublié. Mon frère, aucune chance que je lui en parle, ma mère, non clairement vu comment elle réagit à tout ça, lui dire que les psy c'est pas toujours très bien, gentil, mignon, voilà... Je sais pas si tu l'as vu passer mais y'a eu une vidéo sur un psy qui disait de la merde à un policier qui était trauma. Il se trouve que ma mère est très fan de quotidien et que je suis malheureusement obligé de le voir tous les soirs et que en gros j'en ai profité je lui ai fait « ouais tu sais les psy comme ça, c'est pas rare, c'est pas juste lui » parce que ma mère est beaucoup dans l'individualisation des problèmes, c'est évidemment la faute des individus et donc j'étais en mode « non, tu sais il y a une raison pour laquelle j'ai arrêté de voir mon psy » et genre elle était en mode « oh mon dieu tu me parles » mais t'avais pas compris le sous-entendu ? Je suis sûr, j'aurais fait ça à tous les NA, tout le monde m'aurait regardé en mode « oh shit, tu veux m'en parler ? ». Les NT sont très bons pour ne pas voir les sous-entendus quand ils le veulent et pour en caser partout. Ouais je comprendrai jamais leur logique.

I : Ouais ouais. Mais, du coup, ma question d'après c'est est-ce que tu côtoie d'autres personnes handicapées ? J'ai cru comprendre que oui, que dans tes cercles amicaux il y a un peu que ça.

E : C'est ça. Il y en a beaucoup. J'ai encore quelques personnes pas handi mais ils commencent à être de plus en plus rare, aussi parce qu'une bonne partie d'entre eux soit on pas bien réagi à mon coming-out trans soit en ont rien à faire de mes handicaps donc peu à peu... Et puis il y a le fait que je traîne beaucoup dans des milieux queer et bah les milieux queer sont très liés avec

le handicap donc ouais j'ai une bonne partie... Mon copain est NA. Il se disait autiste, maintenant il va plus vers le TDHA. Mon meilleur pote est autiste. La plupart de mon entourage l'est, ouais pratiquement tout mon entourage, j'étais avec une personne... En dehors de ma famille doit y avoir dans mon entourage quoi un dixième de personnes qui n'est pas au moins NA et en sachant que les personnes pas NA peuvent être handi d'autres manières donc ouais je m'y sens mieux là-dedans en fait tout simplement parce qu'ils me comprennent, parce que je suis sûr qu'ils vont pas faire de merde déjà avec les médecins, parce que je peux me plaindre de problèmes d'adaptation sans qu'ils soient en mode « oh mon dieu c'est la fin du monde » ou « arrête de te plaindre, ferme ta gueule ». Je me sens mieux avec eux tout simplement. J'ai pas envie de vivre avec des NT, j'ai envie de vivre avec... Enfin mon rêve perso si je gagnais l'Euro Million [rire] je ne joue pas hein donc si je gagne à l'Euro Millions [rire] très peu de chances, bah ce serait vraiment de m'acheter un grand manoir avec plein de gens NA qui vivraient tous ensemble et qui s'aiderait en faisant de la pair-aidance, en fait. Juste me détacher de tous ces NT qui m'ont pourri la vie et qui pourrissent la vie de beaucoup de personnes handi.

I : Du coup j'imagine que je m'avance pas trop si je dis que tu te sens appartenir à la communauté handicapée.

E : Totalement. Même si comme je disais tout à l'heure vu que j'ai que je suis fier de mon masking, que je le revendique, ça passe pas toujours. Je culpabilise des fois en me disant non mais je suis pas handicapé, je suis juste, voilà. Mais bon en général je peux juste me souvenir de tout ce que je me suis pris dans la gueule parce que j'étais handi et je suis en mode non ça devrait aller [rire].

I : Tu l'as mérité.

E : Voilà, j'ai mon petit badge.

I : Et, justement, en parlant de badge et d'étiquette, cette étiquette de personne handicapée, tu la vis comment ? Est-ce que c'est quelque chose de stigmatisant, quelque chose donc t'es fier, un mélange des deux ?

E : J'en parle pas en dehors de mes cercles et par exemple j'ai un compte Twitter public pour parler de mon intérêt spécifique et à chaque fois que j'en parle, j'en parle et j'attends que la personne réponde, voit le message et je l'efface. C'est... je considère vraiment que c'est trop dangereux de s'afficher en ce moment. J'en suis fier mais j'ai aussi extrêmement peur. Mais j'ai aussi mon validisme intériorisé qui me dit, qui refuse de me laisser être handi, en gros qu'il faut continuer encore et encore, il faut pas se plaindre, il faut fermer sa gueule et en général je suis capable de lui dire qu'il a faux, que c'est n'importe quoi, que c'est pas logique mais l'idée est toujours là, elle est parfaitement intégrée en moi et je vois même pas comment réussir à la déconstruire parfaitement, comme je dis je suis pessimiste j'ai l'impression que la petite voix sera toujours là pour me dire « vas-y continue, t'en peux plus de parler aux gens, continue t'as pas le choix c'est tout, t'as pas à te plaindre. »

I : OK. Si ça te va, je vais te poser un peu les mêmes questions mais par rapport à ta transidentité.

E : Ça marche [sourire].

I : Du coup, pareil si... Question un peu générale, tu peux me raconter le processus de personnes trans dans ta vie ?

E : Alors, ma transidentité je l'ai découverte le 31 décembre 2016. 31 décembre, on n'oublie pas la date en général [rire]. On peut dire que je l'ai découvert en 2016. 7, 8h avant qu'on passe en 2017 mais je l'ai découvert en 2016. En gros ça faisait un petit moment que je m'interrogeais. Je suis genderfluid. Et je voyais tout mon entourage qui peu à peu se découvrait trans mais j'étais en mode « mais ça y ressemble quand même beaucoup ». Je faisais à la base des recherches pour des potes, j'ai fait toutes mes recherches sur la transidentité pour mon meilleur ami qui... j'ai jamais eu à faire des recherches pour moi parce que je faisais toutes les

recherches pour lui et peu à peu toute les choses se passaient. J'ai passé un an à me dire cis et à dire à tout le monde que j'étais cis mais à me questionner mais j'osais pas, j'ai jamais osé parler de mes questionnements, que ce soit pour ma transidentité ou pour mon autisme ou d'autres de toute façon je ne parle pas de mes questionnements tant que je n'ai pas atteint la fin donc je... Et à ce moment-là ce qui s'est passé c'est que en général... en général quand je passe d'un genre à l'autre, ça prend son temps, ça va prendre des mois. Je passe par... en gros je considère mon genre particulier à moi, je sais bien que tout le monde considère pas le genre comme ça, comme une ligne entre homme et femme avec les deux extrémités homme et femme et moi je ne suis jamais sur les deux particulièrement, je suis toujours maximum au trois quart homme et maximum au un quart femme, je vais jamais plus loin. Je passais régulièrement doucement de l'un à l'autre donc je passais mon temps à me dire « oh mon Dieu je suis un mec trans, il faudrait que je m'identifie comme tel » ou je me dire « non mais enfin, je suis juste un cis, c'est parce que je suis entouré de trans et voilà » et à me dire non mais je suis peut être genderfluid mais est-ce que c'est vraiment ça ? Il se trouve que le 31 décembre je suis passé de homme... de [fait des guillemets] mode mec... j'utilise le mode mec et le mode fille parce que je suis jamais une femme ou un homme. Je suis passé du mode mec au mode fille mais genre en une seconde à peine. J'ai vu mes chaussures à talons, j'étais en mode « oh mon dieu, elles sont trop jolies ! aaah c'est quoi ces vêtements ? ah merde ». J'étais habillé en mode mec et j'aimais plus du tout mes vêtements à ce moment-là. Il était 15h, j'allais partir en soirée, c'était le nouvel an et j'ai compris à ce moment-là que j'étais genderfluid et c'est comme ça que je l'ai accepté et je me suis dit genderfluid mais je voulais pas me dire trans parce que je l'avais trop sacralisé dans mon cerveau le mot trans donc je me suis dit genderfluid puis 6 mois plus tard je me suis dit « techniquement je suis non binaire quand même et techniquement... » et j'ai fini par en parler avec une amie trans qui m'a dit « non mais t'es trans si t'es pas d'accord avec le genre qu'on t'a assigné à la naissance » et donc j'étais « bah ouais » et ça m'a pris après... Après mon coming-out à moi-même en tant que genderfluid, ça m'a pris à peu près un an et demi je dirais pour me dire trans, pour oser utiliser cette étiquette trans que j'avais sacralisé, [souponne] ridicule, et ce qui s'est passé aussi c'est que peu à peu j'ai fait mes coming-out. Ça s'est... ça s'est bien passé à chaque fois, j'ai jamais eu de réaction particulièrement violente au début [rire] et peu à peu dans mon cercle d'amis il y a des gens qui en ont eu marre que je les reprenne sur le mégenrage qui considéraient que mon existence était du militantisme ce qui est certes vrai

vu ce j'en ai parlé avant mais là je parlais juste de gâteaux d'apéro, s'il te plaît. Et des gens qui se sont éloignés de moi et de toutes les personnes trans qu'ils ont eu dans leur entourage. Là il y a eu... Dans ce groupe il y a d'ailleurs une autre personne trans qui a fait son coming-out il y a 6 mois qui est encore ami-e avec elles pour l'instant et je suis en mode... je l'ai prévenu-e, au début ça va bien se passer, si ça se trouve ça va bien se passer pour toi, ça s'est pas bien passé pour les autres mais ait de l'espoir. Et peu à peu... Mes parents de leur côté était « oui, oui, d'accord, c'est bon, on accepte » et puis non ça fait 2 ans et demi que j'ai fait... 3 ans même que j'ai fait mon coming-out trans, qu'ils connaissent mon prénom, qu'ils connaissent mes pronoms, que je me genre uniquement masculin et non, ça bouge pas, ça ne change pas, rien ne change, rien ne bouge, bref. Et j'ai commencé à faire mon coming-out du côté de mes grands-parents. J'ai un de mes grands-pères qui est en mode ultra supportive mais d'après ce que j'ai compris c'est bon, ce qui fait ce qui est bien mais moi ça me met mal à l'aise parce que je suis... je sais pas... Mes amis sont en mode « t'inquiète il est pas bizarre dans sa manière... c'est genre juste toi parce que t'es mal à l'aise avec les mots gentils » et je suis en mode ouais c'est possible, je suis pas sûr mais voilà j'ai un grand père je lui ai fait mon coming-out l'avant dernière fois que je l'ai vu, la dernière fois que je l'ai vu, on n'a pas parlé de ça, je l'ai vu une demi-heure, il était bourré donc [rire], on n'a pas parlé de ça du tout. Ouais, par contre lui il m'a demandé... J'ai eu quelques remarques transphobes. Lui, il m'a demandé ce que je faisais au lit, le fameux, j'ai eu le... J'en ai une autre avec des gens avec qui j'ai fini par les reprendre, j'ai eu droit « ben en fait c'est un peu comme la schizophrénie » et j'étais en mode « non je suis autiste mais ça t'es pas censé être au courant parce que je suis encore en questionnement » évidemment je leur ai pas dit. J'ai eu bref... des parties de de la transphobie ce qu'on sait pas c'est pas vraiment méchant, on m'a pas encore taper dessus parce que j'étais trans donc.

I : OK.

E : C'est beaucoup plus clair que mon rapport avec mon handicap j'ai eu le temps d'en parler pas mal de fois de la transidentité donc c'est plus clair et plus chronologique je crois.

I : Ouais, tu disais que tu t'es questionné sur ton genre avant le handicap donc le handicap c'est vachement plus récent dans la façon dans laquelle tu réfléchis ?

E : C'est ça. Je crois que j'ai dû faire mon coming-out autiste à moi-même en 2019 si je me souviens bien [pause] ou peut-être 2018, je sais plus, je vais... J'ai les dates sur mon ordi donc je vais aller voir en continuant de parler. C'était un 4 avril donc je sais pas si tu vois ce que c'était...

I : Après les dates précises sinon...

E : Ouais mais le 4 avril c'est le... En gros le mois d'avril c'est le mois de la transidentité [voulait probablement dire « mois de l'autisme »] et c'est quelqu'un qui a fait un thread qui m'avait fait...

I : Ah oui non je savais pas qu'en avril c'était....

E : Je crois que c'était en 2018, ça doit faire 2 ans, 3 ans, orf, bon ça commence à dater un peu mais j'ai pas eu le temps de trop de revenir dessus surtout parce c'est beaucoup plus lié... Ma transidentité est importante certes et je l'ai utilisé pendant 2, 3 ans comme explication à pourquoi j'ai subi ce que j'ai subi et... ouais... mais avec le temps... désolé je perds mes mots... Mais le handicap a beaucoup plus touché de choses. Par exemple, mon viol a été fait parce que je savais pas comment réagir à cette personne qui était très bizarre et « il faut continuer à garder des relations sociales », « il faut continuer à avoir des genre relations sexuelles parce que les relations sexuelles c'est bien » et que... en gros je suis asexuel et du coup j'avais un peu de mal avec prendre conscience de mon asexualité et donc... je savais pas comment réagir même en repoussant un peu, en étant en mode... c'était un peu le bordel et c'est ça qui m'a amené dans ses griffes et qu'il a réussi à avoir ce qu'il voulait, ce qui fait que autant ma transidentité c'était très important dans ma vie, autant mon handicap touche beaucoup trop de choses donc c'est encore le bordel dans mon cerveau et ça va finir par prendre forme. Peut-être que la troisième, quatrième personne qui m'interrogera aura le droit à une chronologie parfaite.

I : Ca n'a pas besoin d'être parfait de toute façon.

E : Je sais mais voilà.

I : T'as pas l'air d'avoir eu des expériences ni avec des équipes médicales ni administratives dans ton parcours trans.

E : Non dans mon parcours trans, j'en ai parlé à mon médecin deux fois. A la base j'en avais parlé et elle a compris que j'étais en questionnement alors que j'étais plus en questionnement depuis un petit moment et j'ai commencé à me dire que je... En gros ça a pris deux ans à me dire qu'est-ce que je voulais faire vraiment de mon corps et j'ai notamment un rapport assez particulier au corps avec énormément de mal avec ce qui n'est pas symétrique donc j'ai énormément peur pour ma poitrine si les cicatrices ne me plaisent pas, comment est-ce que mon cerveau va agir, et est-ce que aussi j'arriverai à supporter les cicatrices parce que je supporte pas ma poitrine mais si je supporte pas les cicatrices bah est-ce que le ça vaut la peine de foutre 6000 balles là-dedans et d'aller chercher l'AAH. Nan, l'ALD. Trop d'AAH en ce moment [rire]. D'aller chercher l'ALD. Donc ça m'a pris longtemps. J'ai fini pendant le deuxième confinement par me dire bah en fait que ça irait parce que je me suis fait une autre cicatrice il y a deux ans qui... qui a fini par... En gros je sais pas si on la voit [montre ses mains] mais elle est là et il se trouve que j'en ai pas là et donc ça me mettait très mal à l'aise avec mes mains y a bien d'autres moi je suis porté pas mais maintenant c'est bon je l'accepte et je me dis si j'ai certes cette petite minuscule cicatrice de quedal mais si j'étais capable de l'accepter bah j'accepterais très probablement d'autres cicatrices sur mon torse. J'aimerais bien prendre de la T mais j'ai une phobie des aiguilles, je fais une crise d'angoisse à chaque prise de sang, ça va être drôle quand je vais me faire vacciner dans 5 jours [rire]. Prochaine crise d'angoisse dans 5 jours [rire].

I : Mais du coup tu dirais quand même que du coup ce qui t'empêche... Ce qui a mis du temps à faire que t'ai cette décision c'est, du coup, quand même, des trucs liés à tes handicaps ?

E : Ouais... J'y avais pas pensé avant que tu le dises [rire].

I : C'est vrai ? Tu me parles de phobie et j'imagine que ce truc de symétrie ça doit être un peu lié à ton autisme aussi ?

E : Je sais pas du tout. Tu viens de le dire mais... c'est possible que ça soit relié... Là-dessus dans ton mémoire ne mets pas, reste en hypothèse parce que c'est sûr de rien mais ouais c'est probable.

I : OK. Qu'est-ce que je voulais dire ? Est-ce que t'as un peu... est ce que t'as un peu du mal à lancer cette démarche de transition aussi parce que par rapport à toutes tes peurs du corps médical lié à ton handicap ?

E : Totalement. Qui est beaucoup lié ouais au fait que je sois autiste mais aussi à d'autres problèmes. Par exemple je suis insomniaque depuis que je suis enfant et j'ai découvert que j'étais insomniaque, on m'a laissé prendre ce nom que y'a deux ans et avant on était « non mais couche toi plus tôt, arrête les écrans, prends ce bidule puis ce bidule », les fameux homéopathies, fais du yoga, lit avant de dormir. Lire avant de dormir, je fais ça depuis que je suis enfant, ça me tient éveillé, en fait. Il faut pas que je lise avant de dormir autrement je dors pas. Y'a ça, il y a le fait que j'ai des malaises random et qu'on m'a dit « va marcher plus, ça sera réglé ». Je marche plus et on est en mode « ah non mais c'est ton cardio donc va courir ». OK, merci. En sachant que je suis pas gros donc je me dis putain les personnes grosses, je suis désolé. Mais genre qu'est-ce que tu veux que je [souponne]... Quand j'étais en harcèlement scolaire, deux fois j'ai essayé de louper le sport et la deuxième fois, une de ses collègues a fait une remarque à ma mère parce qu'elle venait me chercher à l'infirmerie et ma mère me l'a dit parce que c'est une personne qui n'a pas de cerveau et donc bah j'ai plus jamais... depuis j'ai peur que bah on me dise que je simulais... c'est arrivé deux, trois fois, pas énormément de fois mais c'est arrivé suffisamment pour me marquer, et que dans l'état où j'étais au collège le fait qu'on doute que je dise pas la vérité sur mes problèmes, fait que je flippe énormément d'aller dans le corps médical. J'ai pas subi énormément de maltraitance médicale vraiment, c'est juste que je suis méfiant, je sais que j'ai une soumission à l'autorité, notamment à la blouse blanche beaucoup trop important. Notamment quand je vais chez le gynéco, j'y vais avec des amis parce que je sais très bien que je serai en mode « oui, oui » alors qu'en vrai je serais en mode non

donc ils sont là vraiment pour gérer, pour éviter que ça parte en couille quoi mais il y a ça. Mais autrement j'ai été dans le monde médical avec des amis parce que... Parce que j'utilise mon masking contre eux et j'ai déjà fait dans le... comment on appelle ça ? J'accompagne des amis dans leur parcours médicaux. J'ai déjà été au planning familial pour aider des amis pour qu'ils prennent de la T et j'ai déjà été dans des milieux du handicap à l'université pour que les gens aient des adaptations. En gros j'étais là pour si mes amis avaient besoin qu'on reformule des choses, pour leur rappeler leurs problèmes, leur dire ce qu'ils pourraient avoir et globalement faire le médiateur donc j'ai été un peu au contact mais jamais pour moi en fait.

I : Ouais d'accord. Ben y'a moins de risques forcément quand c'est quelqu'un d'autre, je comprends.

E : C'est ça et puis je me dis que ça me permettra quand j'irai pour moi-même, un jour, quand je me bougerai le cul je saurais quoi faire, j'aurais déjà tous les codes sociaux, toutes les interactions, je saurais.

I : Ça te permet de répéter les interactions presque.

E : C'est ça pour que au bout d'un moment je puisse les faire même en dormant sans problème.

I : Et du coup on a parlé de ton masque et de comment t'étais pas repéré en tant que personne handicapée mais est-ce que c'est différent pour ta transidentité ? Est-ce que t'as des expériences dans l'espace public par rapport à ça ?

E : Je suis plus capté comme étant masculin. Une meuf masculine. J'ai été une seule fois dans ma vie appelé monsieur donc c'est pas grand-chose. J'ai surtout des remarques sur le fait que j'ai des jambes poilues, ce genre de chose. On m'a déjà dit que « non mais c'est pas bien de mettre... ». Je mets pas de binder parce que j'ose pas aller en acheter, j'ai peur de pas avoir la bonne taille et de payer super cher pour que dalle donc on m'a dit « oui les brassières trop petites c'est pas bien ça fait du mal au corps ». Je suis en mode oui je suis au courant, merci. C'est vraiment des remarques où les gens ne pensent pas que je suis trans mais plus masculin,

que je fais des choses bizarres à mon corps, plus « oh c'est bien que tes cheveux repoussent parce que là ça fait plus féminin ». Va te faire voir [fait un doigt d'honneur]. Désolé pour le doigt d'honneur j'en fais beaucoup, ça ne t'était pas destiné.

I : J'ai compris [rire]. Mais est-ce que t'as l'impression que tes handicaps ont un impact sur ton passing et ce genre d'expérience-là ou les expériences sont complètement séparées ?

E : Non parce que les connaissances que j'ai du monde social ont un impact sur la manière... Je me suis éduqué pour masquer en tant que meuf cis. De manière assez simple, un truc qui m'emmerde c'est que j'ai moyen d'avoir une voix grave, là je fais pas énormément d'efforts parce que j'ai un peu la flemme, on est le matin pour moi, je viens de me lever il y a 1h30 mais en gros [prend une voix plus grave] je peux parler comme ça ce qui me donne un poil de passing, [voix de base] un poil faut pas déconner mais en gros quand je parle poliment je parle [prend une voix plus aigüe] comme ça « oui est ce qu'on pourrait avoir quelque chose », comme ça [voix de base] ce qui est bien plus aigu et qui défonce totalement mon passing mais poliment, j'en suis absolument incapable de ne pas le faire et ouais, j'ai aussi quand je parle à mes supérieurs en mode, j'enrobe à balle [prend voix aigüe] « pourriez-vous s'il vous plaît machin » et tout ça [voix de base] c'est parce que bah moi naturellement j'ai tendance à aller droit au but, plus « s'il te plaît j'ai plus de lavette pour faire, envoie des lavettes » [rire] voilà donc sauf que bah je sais que ça ne se fait pas comme ça, qu'il ne faut pas réagir comme ça et que si tu le fais t'es dans la merde donc j'essaie de me comporter comme un mec cis qui se ramène à un forum sur le féminisme en ayant rien à y foutre mais il se trouve que ouais toute la politesse c'est tous les codes sociaux que j'ai appris bah je les ai appris en tant que meuf cis donc ça me met... Quand j'essaie d'avoir du masking ou du passing quand je suis au téléphone en train de parler avec un futur employeur bah je n'ose pas prendre ma voix grave... j'ose pas m'habiller... je sais pas si ça se voit parce que... mais en gros j'ai un peu de passing là actuellement, aujourd'hui. J'ose pas m'habiller comme ça, je mets des chemises et des cravates parce que j'ai un minimum besoin de me sentir bien mais... et on verra jamais en tailleur faut pas déconner mais j'oserais jamais allé trop loin parce que je ne... C'est genre le monde... parce que c'est le monde inconnu. Si je risque à avoir un peu de passing, ça veut dire réapprendre tous les codes sociaux que j'ai passé des années pour avoir un minimum, pour pouvoir masquer un

minimum... et c'est un peu terrifiant de me dire... Je veux le faire mais ça veut dire... ça prend trois mois pour que les gens captent que je suis bizarre qu'il y a quelque chose d'étrange en moi, ça va d'un coup repasser à en une semaine et j'ai plus ça depuis le collège quoi et au collège c'était pas des bons souvenirs [rire]. Donc je pense que c'est mieux pour moi parce que j'ai besoin de ça pour être bien mais comment ça va se passer, est-ce que ça va aller ? Ça va être compliqué. Peut-être que je vais passer en tant que personne efféminée, peut être que je vais passer en tant que personne masculinisée, mais genre toujours entre les deux parce que ouais le passing non binaire il existe, on imagine pas, voilà.

I : Si je peux essayer de reformuler pour être sûr que j'ai bien compris c'est que toutes les techniques de survie sociale que t'as apprises, c'est des choses qui sont associées aux meufs et que du coup ça, ça détruit un peu ton passing parfois mais qu'en même temps si t'essayes d'apprendre le reste ça remet... justement cette survie-là est un peu...

E : C'est ça. Pour l'instant, j'en ai parlé à mon meilleur pote et qui lui a très peu de masking et qui est moins que moi quand même, moi je considère qu'il a 0 masking parce que par rapport à moi c'est que dalle mais lui il en mode... il fait passer sa transidentité avant son masking et moi c'est totalement l'inverse. C'est nos manière de penser.

I : Et du coup tu disais que t'avais fait ton coming-out à ta famille mais que c'était un peu un sujet dont vous parliez plus trop...

E : Comme ils refusent totalement... Avant en gros... J'ai déménagé en septembre et avant en septembre j'ai essayé vraiment de leur faire changer les choses et tout maintenant j'ai abandonné, j'en peux plus, je suis fatigué, je sais que ça sert à rien, qu'en plus de deux ans, ils ont pas bougé, c'est pas en continuant qu'ils vont le faire. Soi-disant passant ils me soutenaient qu'ils n'arrivaient pas à retenir mon prénom alors que déjà je sais très bien que c'est faux parce qu'ils l'ont déjà utilisé mais jamais en face de moi. Genre mon père l'a utilisé pour une carte de fidélité. Il voulait mettre des bouquins sur une carte de fidélité, il a réussi à trouver le nom, par contre en face de moi c'est jamais utilisé. Ma mère je sais aussi parce qu'elle m'a fait faire des autographes sur ce nom-là, [montre une carte] il a écrit ici donc je sais qu'ils le connaissent,

que c'est pas... que c'est juste du foutage de gueule donc j'attends que soit il s'efface soit je sais pas quoi faire, ça bouge pas, ça bouge pas, je vois mes amis qui certains sont partis de plus loin avec leurs parents qui réagissaient mal et qui peu à peu les voit changer, moi ça bouge pas.

I : Alors que ça fait 2 ans et demi c'est ça que tu disais ?

E : C'est ça et que ben je me... Là, ça se voit plus parce que je ne le fais pas en hiver et que j'ai pas encore eu le temps de le faire ces trois dernières semaines mais je me rase les cheveux par exemple et j'ai... Et ça passe pas bien. Finalement ils commencent à l'accepter parce que voilà... Au point qu'ils m'ont déjà rasé les cheveux mais ce sera jamais relié à ma transidentité, il faut pas déconner. Ouais c'est juste qu'ils bougent pas donc c'est désespérant, peu importe ce qui se passe j'en parle pas forcément mais politiquement c'est pareil, ça bouge pas donc j'ai l'impression que ma famille s'est juste arrêtée dans une, dans une optique et que ça ne bougera pas.

I : Ils ont du mal à se remettre en question sur ces sujets-là ?

E : J'ai l'impression qu'ils ont du mal à se remettre en question tout court et que fut un temps, ils étaient du bon côté de la force... et que plus ça avance et plus le côté progressiste avance, plus le fait qu'ils bougent pas... Ma mère par exemple a fait un mémoire quand elle était en socio sur l'épidémie sida dans la communauté gay. C'est bien, hein, sauf que ben j'ai l'impression qu'elle a pas avancé depuis sauf que la société elle avance et que... Elle a pas bien réagi à mon coming-out bi. Donc je suis en mode mmmh... Elle a fini par s'y faire maintenant c'est bon c'est passé voilà mais en attendant elle est en mode « oh mon dieu », enfin évidemment pour ne pas paraître méchant et je pense qu'elle y croyait réellement, elle était « non il y a trop d'homophobes », j'ai fait mon coming-out en 2013 pendant la Manif pour tous, genre « ne va pas aux pride, on sait jamais ça peut, ça peut être pas bien » puis « t'es sûr que tu veux une petite copine parce que ça peut être... tu veux pas plutôt... », « non mais concentre toi sur tes études » elle m'a fait cette remarque quand j'avais des copains dans ce genre de choses... Bon maintenant étant donné que j'en mets ma transidentité qui genre est là, elle est en mode c'est bon, on laisse passer mais bon au bout d'un moment c'est... Je peux rien y faire. Puis mon père

m'a dit qu'il utilisera mon vrai nom mais qu'il fallait pas que je lui fasse remarquer quand il disait mon deadname ou qu'il me mégenrait parce que autrement il se vexerait.

I : Ah. OK. Ça a l'air sympa.

E : Ouais c'est plus un faux soutien qu'autre chose.

I : OK. T'as l'air de pas être out dans ton milieu professionnel là-dessus.

E : Je suis out de rien du tout dans le milieu pro. De toute façon je fais des petits contrats de ménage donc je vais pas me outer là-dedans, ouais clairement.

I : Tu bouges souvent de...

E : Ouais de lieux et d'entreprises.

I : Est-ce que tu côtoies d'autres personnes trans ?

E : Oui.

I : T'es dans le milieu militant LGBTI c'est ça que tu disais ?

E : C'est ça, autant dans tous mes potes de Twitter presque tout le monde est trans et les quelques personnes qui sont pas trans sont en questionnement ou vont pas tarder à l'être parce qu'ils en parlent de plus en plus [rire]

I : OK et du coup pareil j'imagine que t'as un sentiment d'appartenance à la communauté trans.

E : Totalement.

I : OK. Et tu parlais tout à l'heure du fait que t'avais du mal à te dire une personne trans, c'est une étiquette que t'as eu du mal à te sentir légitime à utiliser ?

E : Ouais, c'est ça. Mais j'ai énormément de mal à me sentir légitime peu importe le sujet, peu importe le milieu, peu importe le sujet, je me sens pratiquement jamais légitime donc ouais le fait d'avoir eu du mal à utiliser cette étiquette, c'est pas étonnant, c'est juste normal pour moi je suis légitime nulle part.

I : Mais maintenant que tu arrives à l'utiliser elle représenter quoi pour toi ? C'est quelque chose qui t'a aidé, quelque chose de négatif, de positif ?

E : C'est quelque chose de positif et qui m'a permis de découvrir plein de gens comme moi, de rentrer dans un milieu même si j'ai fini plus par le cours des choses à m'intéresser plus à l'étiquette handicapé et dans mon cas neurotypique, dans les, l'étiquette queer, c'est un milieu auquel je suis énormément, une communauté extrêmement soudée, extrêmement forte, extrêmement passionnée certes par le fait de récupérer les droits sociaux mais qui a tendance à être toujours dans le combat, dans le fait d'y aller, d'y aller fort mais aussi de soutenir les gens. J'ai aussi un peu plus de mal avec cette partie de la communauté parce que une partie de la communauté est très reliée au côté festif, du côté alcool, du côté drogue, du côté musique et c'est aussi pour ça que je me suis un peu détaché d'elle parce que du côté neurotypique, on a tendance à être plus dans la pair-aidance et donc... ce qui me convient beaucoup mieux parce que j'aime certes le combat, j'aime qu'on y aille toujours mais j'ai l'impression qu'une partie de la communauté... que du moins une partie de la communauté trans a tendance à faire passer le combat avant la survie de ses militants et que bah ouais ça épuise les militants. On en avait parlé je crois il y a un an et quelques, du burn out militant et c'est vraiment comme ça que je l'ai vu. J'ai été dans une asso trans pendant quelques temps et je voyais les gens dépérir, ne pas prendre soin d'eux, toujours y aller de plus en plus fort jusqu'au moment où ça ne tenait plus. C'était... Ouais, j'ai plus de mal avec tout ça, le côté trop sociable, trop festif, trop dans l'action et pas assez dans le care.

I : Donc tu restes là où tu te sens mieux dans la communauté trans c'est dans la communauté trans et handi du coup.

E : Ouais les deux reliés. Pour moi c'est deux étiquettes dans lequel il faut que je sois et en général quand je suis... Ouais je suis avec des gens qui sont les deux et on se relit, on se fait des soirées doucement, on regarde des séries ensemble, on se fait du chocolat chaud, des choses comme ça. J'ai pas envie de partir dans des gros bars. C'est bien hein , je dis pas mais c'est pas ce qui me convient à moi.

I : OK. Là on en a déjà un peu parlé mais on rentre dans la partie vraiment où il y a des questions sur l'interaction des deux justement et du coup pareil on a un peu abordé le sujet mais est-ce que toi tu considères que ta transidentité est reliée et influence ta handicap et vice-versa que ton handicap influence ton identité de genre, ta transidentité ?

E : Moi c'est comme ça que je l'ai vécu c'est... parce que je... comment expliquer ça ? C'est parce que je ne comprends pas les codes sociaux que j'ai jamais pu comprendre les codes sociaux du fait que « bonjour tu te seras une petite fille et après tu seras une femme », que genre j'ai jamais été bien là-dedans. J'ai été enfant, un enfant très féministe dans son genre, à aller au foot, à aller se taper avec des gens, à s'énerver quand on quand les garçons disent « oh mon dieu moi je tape pas les filles », en général ils se prenaient une baffe après [rire]. Non je déconne, je suis assez non-violence, j'ai toujours été non violent mais disons que je les menaçais en mode « mais non, tu fais quoi, y'a pas à dire ça, tu tapes tout le monde ou tu tapes personne ». C'est genre... je pense que je suis devenu trans avec le temps. Moi je dirais vers mes 8 ans parce que j'hésite entre 8 et 13 ans parce que j'ai eu deux gros basculements dans ma vie et c'est probable que ce soit un de ces deux-là que... Avant j'étais genre soit une meuf soit un mec je sais pas mais que à ce moment-là il y a eu quelque chose... Je me rappelle qu'à 8 ans j'étais tellement dysphorique que dans mon vocabulaire je n'utilisais... quand j'étais soit en mode mec soit en mode meuf, j'utilisais plus des mots qui étaient genrés comme ça. La télévision, si j'étais en mode mec devenait le télévision ou le poste de télévision, etc. Quand j'y pense je suis en mode « my gosh, je devais faire n'importe quoi mais j'étais à ce point donc je me dis que c'était probablement vers cet âge-là où j'ai eu un traumatisme assez violent que ça a commencé à se

mettre en place, que je suis passé de, de je dirais de fille qui supporte pas qu'on la traite avec mépris à quelque chose d'autre que dans mon cerveau j'ai considéré être plus un garçon manqué et dans mon cas le garçon manqué était vraiment un... c'était un – comment on appelle ça – un compliment. Je ne prenais pas en compte le manque et pour moi c'était on me traite comme un garçon.

I : Euh OK. Alors j'essaie de relire mes questions parce que, parce que tu disais que t'as découvert que tu... tu t'es questionné sur ton genre avant ton handicap. Est-ce que t'as l'impression que le fait que tu sois trans ou que tu te sois d'abord questionné sur ta transidentité, ça a repoussé peut être ton questionnement sur tes handicaps ?

E : Non pas du tout. Au contraire, je me serais probablement jamais interrogé sur mon handicap si j'avais pas commencé avec la transidentité parce que c'était plus petit, tout simplement. Même si en soi la transidentité c'est un énorme questionnement, bah par rapport à mon handicap qui a vraiment eu un impact partout tout le temps, c'était vraiment une petite interrogation sur qu'est ce qui se passait. Et aussi bah... c'est comme ça que ça s'est passé dans mon entourage. La plupart de mon entourage s'est tout simplement posé des questions sur la transidentité avant donc j'ai plus ou moins suivi le morceau. Pas le morceau, la foule. Est-ce que je me suis pris énormément de harcèlement scolaire, est ce que je suis un petit gosse traumatisé parce que je suis trans ? Parce que y a beaucoup de gens quand même, qui ont pas été bien, qui sont... qui s'en sont pris plein dans la tronche parce qu'ils étaient la gouine du lycée. Est-ce que c'est ça et c'est ça qui m'a amené ? Et après j'ai fini par me dire, non, je me faisais insulté parce que j'étais masculin, certes mais je me faisais aussi insulter parce que j'avais les cheveux gras, parce qu'on me disait que j'étais gros alors que j'ai jamais été, ça je comprenais jamais, parce que ceci, parce que cela et ouais donc c'est avec le temps que ouais... Sans le premier, j'aurais pas eu le second ou encore beaucoup plus tard et je me demande si j'aurais pas été dans des commu un peu plus toxiques du côté handicapé de la force, je pense aux eugénistes asperger parce que comme je dis, j'avais... j'ai un masking assez énorme et je suis parfaitement capable de m'intégrer à la société mais aussi de jouer avec elle. Est-ce que j'aurais pas été du côté de ceux qui considéraient les autistes de faible niveau comme étant du côté méprisable de la force, c'est parfaitement possible. Je suis content de pas l'avoir été. C'est possible que j'aurais tourné

comme ça donc je suis vraiment content d'être passé d'abord du côté queer, évidemment du côté gauchiste de la force mais bon je suis dans une famille de gauchistes, mon père est syndicaliste et tout donc franchement je pense que j'aurais voté à gauche de toute façon [rire].

I : Mais, du coup, tu dis... j'allais dire, utiliser le terme « politisé » mais c'est peut-être pas le bon mot mais j'en trouve pas d'autre... Ça t'a permis de réfléchir à ton handicap d'une façon plus, peut-être plus positive que ce qui aurait pu être ?

E : Je dirais plus militante. J'ai pensé mon handicap de manière à le relier avec tout le bagage politique et militant que j'avais et un peu de détruire mon père ou les idées de mon père et un peu de ma mère aussi où le handicap était quelque chose de honteux et où c'est pas bien quoi d'être handicapé, qu'il faut régler ça, qu'il faut se soigner, gérer tout ça mais ouais voir le handicap comme, comme un moyen d'être dans une communauté, de faire partie d'une communauté, d'avoir des attentes ensemble, d'avancer ensemble, de s'entraider. Dans mon cerveau je vois des images de manif où on est tous ensemble en train de d'y aller fort de crier des slogans et tout alors que j'ai jamais fait de manif handi parce que quand j'aurais pu aller à des manif handi, je me suis retrouvé à me prendre de la lacrymo par des flics, ce qui fait que en dehors des pride et des trucs comme ça, que j'ai du mal à considérer comme des manif parce que trop de musique et tout, donc voilà. Donc j'ai tendance à... ouais à voir ça comme ça, à voir tous ces gens qui se lèvent et se soutiennent ensemble, le handicap est plus ou moins lié à la lutte maintenant. Mais aussi au care. Le fait de prendre soin des autres c'est aussi pour moi des actes ultra militants.

I : J'ai fait que deux entretiens pour l'instant mais ça a l'air d'être une expérience commune le fait que la transidentité, les milieux queer ont aidé à plus politiser l'expérience handicapé. Je trouve ça hyper intéressant. Je crois que c'est ma dernière question et après si t'as des choses à rajouter tu pourras rajouter, mais est-ce que... On a pas mal parlé de masking. Est-ce que t'as l'impression que ta transidentité, ça rajoute une pression en plus pour continuer à masquer autant ou c'est pas relié du tout ?

E : C'est relié mais plus dans le fait de devoir réapprendre à masquer différemment.

I : Ah oui comme on avait parlé, OK.

E : Mais je masquerait pas plus en étant trans.

I : OK. Et ben je sais pas si t'as des trucs à rajouter, des choses qui te semblent pertinentes, sur lesquelles j'ai pas posé de questions.

E : Il y a rien qui me vient.

Annexe 4 : Retranscription entretien Elodie

Interviewer : Du coup, première question, qu'est-ce que tu préfères que j'utilise entre, genre, personne handicapée, personne en situation de handicap ou tout autre terme avec lequel t'es confortable ?

Enquêté : Personnellement, j'ai pas de, j'ai pas de préférence.

I : OK, donc si j'utilise personne handicapée, ça va ?

E : Ouais, t'inquiète.

I : Du coup, la vraie première question, ça va être une question un peu large, c'est fait exprès, je vais te poser des questions un peu plus précises après si t'as pas parlé assez en détail des choses qui m'intéressent donc c'est pas grave si tu parles pas de tout mais en gros est-ce que tu peux me raconter un peu ton parcours de personnes handi, du coup ? Qu'est ce qui fait qu'aujourd'hui tu décris comme une personne handi ?

E : Euh... Oof. C'est le problème je trouve pour les handicaps mentaux, comme du coup ça c'est pas forcément repéré tout de suite, ça fait que le parcours est vachement chaotique [rire].

Mais sinon... alors pour commencer, je me souviens plus, la dyspraxie tu comptes ça comme un handicap ou les dys c'est autre chose ?

I : Oui, oui.

E : Du coup pour la dyspraxie, alors ça, ça m'a handicapé dès le début de mon parcours scolaire, en fait, parce que ça fait que, basiquement, j'étais quasiment incapable... en fait tout ce qui était écrire, ben écrire de façon manuscrite, ou tout ce qui était même géométrie... et ça concrètement il n'y a pas d'adultes – fin ni côté adulte ni côté enseignant – qui s'est posé la question de est-ce que c'est... est ce que c'est normal ou pas ? Enfin genre est-ce qu'il y a peut-être une raison derrière et du coup ça fait que concrètement en fait c'était des moqueries de la part des adultes et de la part des profs, ça pouvait parfois virer au harcèlement parce qu'ils étaient genre convaincu que basiquement j'écrivais mal juste pour les emmerder alors que non et en plus c'était genre littéralement douloureux en fait d'écrire à la main genre même aujourd'hui encore quand je vais écrire de façon manuscrite, j'essaie de passer pas trop de temps parce que ça devient très vite douloureux. Du coup ça, ça a continué jusqu'au lycée. Au lycée, à un moment on s'est dit... ah non c'était juste avant... au lycée, du coup, déjà ça a commencé juste avant le collège parce que je devais passer le brevet du coup on s'est dit ouais il va peut-être falloir qu'il y ait des aménagements parce qu'on se rend compte que genre ça va pas être possible et, du coup, là j'ai vu une psychomotricienne, du coup, c'était la première fois que, du coup, je voyais quelqu'un pour ça genre avant y'avait même pas eu de début de diagnostic ou quoi et, du coup, là j'ai vu une psychomotricienne et du coup on a fait pas mal de séances avec elle pour voir si elle réussissait à améliorer mon écriture et à un moment, elle m'a dit que j'avais de la dyspraxie. En fait, c'est juste que effectivement tout ce qui était motricité fine, j'étais, j'arrivais juste pas trop et on a fini par, en fait, me donner un ordinateur pour écrire et du coup en seconde, j'ai pas d'ordinateur pour écrire parce qu'en fait l'ordinateur était au départ que pour le brevet et ensuite à partir de la première on m'a donné un ordinateur pour taper mes cours parce que c'était juste beaucoup plus facile pour tout le monde si je pouvais relire mes cours et si les profs pouvaient relire du coup quand je rendais des contrôles, ce qui était vachement pratique. Et après le deuxième volet, où là c'était pour le coup plutôt les profs qui pensaient que j'en avais rien à faire de ce qu'ils disaient alors qu'en fait là c'était mon TDAH.

Le problème du TDAH, justement, comme c'est beaucoup représenté, tu sais, par l'enfant qui va un peu sauter dans tous les sens et emmerder tout le monde, ça fait que comme en fait moi c'est surtout le côté, certes j'ai le trait impulsif, mais c'est surtout le côté inattention qui est chez moi très marqué et en fait quand c'est conjugué avec... fin c'est pas un vrai diag HPI, hein, concrètement, c'est plutôt pour dire, ouais voilà il se débrouille, on a pas besoin de l'aider mais bon ça c'est un autre problème encore mais en fait quand t'es entre guillemets HPI, comme t'arrive à compenser souvent le trait inattentif ça fait que en cours, comme j'étais pas en échec scolaire total, ça fait que souvent en fait les profs pensaient que j'étais juste en train de rêvasser dans la classe. En soit je rêvassais mais voilà. Et tu sais, il y a beaucoup les impatiences, tu sais au niveau des jambes, t'es tout le temps en train de secouer, et ça énerve tout le monde et à chaque fois je suis en mode « ben désolé j'ai pas fait gaffe » et ça c'était un gros problème. Et ça pour le coup, j'ai jamais eu d'aménagement. Et, en fait, ça pour le coup le TDAH on l'a découvert quand j'ai voulu me faire diagnostiquer quand j'ai commencé à avoir un boulot parce qu'en fait quand j'ai commencé à carrément dormir au boulot pendant la tâche, j'ai commencé à me dire... enfin ça faisais déjà un bout de temps que je commençais à me demander si j'avais pas, si j'étais pas sur le spectre autistique, si j'avais pas quelque chose de ressemblant et comme les deux sont des maladies neurodéveloppementales, enfin dans les deux cas ça expliquerait pourquoi avec le développement, ça s'est pas calmé, enfin pourquoi ça évolue de façon bizarre, on va dire. Et justement mon premier boulot, en fait, c'était des tâches assez répétitives et ça fait que du coup c'est pas du tout stimulant et en fait j'ai dû... alors pour le TDAH c'est des spécialistes qui vont voir si... j'ai fait ça dans le système hospitalier parisien là PHP, j'ai eu des délais d'attente de presque un an basiquement donc ouais, et au bout de ces un an, justement, j'ai passé une journée à l'hosto en entier, où tu vois plusieurs psy qui te posent des questions et à la fin tu vois une psychiatre qui est spécialisé dans le TDAH et elle a voulu me revoir une deuxième fois et quand je l'ai revue, en fait, on a discuté pas mal avec elle des problèmes que ça me posait au travail parce que en vrai justement comme j'ai pas de reconnaissance pour la RQTH, ça fait que basiquement un employé qui arrive pas à suivre, qui commence à vraiment rêvasser, tout ça, si t'as pas de raison au bout d'un moment les employeurs forcément ils aiment pas ça, ils commencent à faire la tête, on va dire et du coup elle m'a prescrit du coup fin du concerta, donc c'est de la ritaline, c'est normalement ce qu'on donne aux gamins mais en fait dans le TDAH adulte qui est beaucoup moins étudié mais qui existe, c'est aussi utilisé et là

justement quand j'ai commencé à en prendre bah du coup ça m'a pas mal aidé dans mon travail parce que ça m'aidait à avoir beaucoup plus de phases d'hyper focus et avoir beaucoup moins de fois où, en fait, littéralement j'étais avec mes collègues, je me levais pour aller faire un truc et en fait je me faisais complètement distraire et au final je revenais qu'une heure plus tard et je reprenais la discussion avec mon collègue là où j'en étais et en fait du coup pour moi c'était normal et en fait les collègues, ils me regardaient, ils étaient en mode qu'est ce qui vient de se passer, où est-ce que t'étais, pourquoi ? Et, en fait, ouais, je me rendais pas forcément compte du coup parce que quand t'es distrait, c'est absolument pas quelque chose auquel tu fais gaffe. Ouais, ça pour le coup professionnellement ça posait pas mal de problèmes. Ensuite j'ai fait un boulot en tant que dev. Là comme il faut rester concentré assez longtemps pour réussir à établir des concepts, là c'était encore pire et c'est là que justement en fait tous les jours en fait où je travaille maintenant je prends du concerta et je sais que c'est ce qui m'aide justement à ne pas passer la journée à regarder mon ordinateur, à faire des recherches un peu dans tous les sens pour au final ne rien poser. Du coup, ouais c'est surtout ces deux traits-là qui me handicapent dans la vie de tous les jours. C'est, du coup, la motricité fine pour tout ce qui est manuscrit mais ça c'était surtout à l'école et là aujourd'hui dans le monde du travail, c'est clairement le TDAH adulte qui, bah déjà, me pose pas mal de problèmes de socialisation mais ça plutôt du côté anxiété sociale et après pour tout ce qui est productivité, tout ça et ça pour le coup c'est très dur de justifier à un employeur. Je veux dire pour eux quand tu dis hyperactivité, pour eux c'est des gamins qui courent dans tous les sens, ils se disent pas que c'est des adultes qui parfois arrivent pas à se concentrer sur leur travail tout ça et ouais le problème c'est que comme il y a un manque d'information de la part des employeurs souvent en fait tu passes justes pour une personne feignante, en fait, voilà.

I : OK. Et du coup maintenant que tu t'es fait diag, est-ce que, vu que tu prends des médicaments, t'arrives à le gérer ça et du coup c'est pas un sujet dont tu parles avec tes collègues ou tes boss ou du coup, ou est-ce que depuis ton handicap c'est un sujet dont tu parles dans le milieu pro ?

E : C'était un sujet au départ et en fait quand j'ai commencé à prendre les médicaments, ça a pas fait que c'est un non-sujet, c'est juste qu'en fait je réagissais différemment, ce qui fait que

concrètement mon handicap se voyait encore mais pas forcément dans les mêmes situation. En fait dans les situations plus productives, là ça fonctionne bien mais par contre là, avec les médicaments, là pour le coup c'est dans les situations sociales où ça peut se remarquer beaucoup plus rapidement. D'ailleurs souvent, en fait, on recommande quand on a des soirées de prévues ou quand on sait qu'on va... enfin des endroits où on sait qu'on va avoir plein de monde, du coup beaucoup d'interactions sociales, c'est que dans ce cas-là on recommande de pas prendre le médicament ce jour-là parce que, ouais, ça fait que, du coup, en fait, comme parfois t'es plus focus sur un truc, en fait, et du coup socialement c'est beaucoup plus dur d'accrocher sur une conversation et ça fait que on répète beaucoup de fois la personne. D'ailleurs, au début, on pensait que c'était des problèmes d'audition mais en fait non j'entends ce qu'on dit, c'est juste que je comprends pas, j'entends le bruit mais si jamais y'a du bruit à côté, t'arrives pas du tout à discerner entre le bruit et les voix et ouais du coup voilà ça, ça fait que t'a de la musique qui vient à toi et ça énerve forcément les gens quand tu leur demande de répéter deux, trois fois, quatre fois. Mais j'essaye vraiment d'écouter. Voilà. Ouais non du coup, si si, c'est encore aujourd'hui un sujet.

I : Et dans tout ce que tu racontes j'ai l'impression qu'à l'école comme dans le milieu professionnel, on t'a toujours... fin t'as été identifiée comme il y avait quelque chose qui fonctionnait pas mais est-ce que du coup c'était juste ça ou est ce qu'on t'identifiait comme vraiment... je sais pas comment formuler ma question.

E : Je vois ce que tu veux dire. Genre on m'a jamais identifié comme personne en situation de handicap, genre on s'est jamais dit tiens cette personne elle a un handicap, genre non c'est juste tiens cette personne elle a un problème mais ça a jamais été tient peut-être que son problème c'est du handicap ou quelque chose. En fait, à chaque fois ça a vraiment été, à chaque fois c'était identifié mais à chaque fois c'était vraiment un mode « ouais Elodie, elle est... fin Elodie, elle écoute pas, Elodie elle écrit mal » mais du coup ça fait qu'en soit j'étais fichée entre guillemets mais ça a jamais été ouais en mode Elodie, elle a un handicap ça a vraiment toujours juste été Elodie n'y met pas du sien.

I : Ouais donc tu te reconnaîtrais dans ce paradoxe de mon handicap est visible mais pas vraiment ?

E : C'est ça. Mon handicap est visible mais les gens vont pas dire que c'est un handicap, ils vont juste penser qu'il y a un gros problème mais sans se dire qu'il y a peut-être des raisons derrière du coup ça d'un côté c'est visible mais de l'autre côté c'est pas assez visible apparemment, voilà c'est assez visible pour que ça se ressente mais c'est pas assez visible pour que les gens se disent tiens c'est un handicap, ce qui fait que je passe juste, enfin je suis juste souvent mal vu, on me regarde de travers en mode « fin tu le fais exprès » et je suis en mode non et ouais c'est vraiment un problème.

I : Et ça quand on te regarde de travers ou ce genre de choses, c'est surtout dans tes cercles proches genre ta famille, l'école, les milieux pro ou dans tes interactions quotidiennes, c'est aussi des expériences que t'as ?

E : Alors dans la famille c'est encore différent parce qu'en fait maintenant ma famille est au courant. Ils ont tout de suite identifié qu'il y avait un problème mais jamais en tant que handicap ce qui fait qu'effectivement c'était toujours en mode Elodie le fait exprès. Maintenant qu'ils sont au courant, ils sont au courant mais malgré tout si je vais continuer à montrer ses habitudes dû au handicap ils vont quand même faire comme si j'étais juste distraite. C'est cette espèce d'entre deux bizarre concrètement. Et sinon dans la vie de tous les jours, là après c'est plus que effectivement je vais, je sais pas le terme français pour socialement awkward mais disons que, ouais, je vais avoir des comportements parfois socialement inadaptés du coup les gens vont dire « elle est bizarre » du coup ça fait que dans la vie de tous les jours, les gens ils sont un peu en mode « qu'est-ce qui se passe, c'est quoi cette personne qui s'arrête pas de parler dans tous les sens » enfin voilà. Ouais non du coup dans la vie de tous les jours, ça se voit aussi et dans la vie personnelle ça se voit aussi mais du coup de manière différente parce que du coup les personnes dans ma vie personnelle ils ont l'habitude mais ils réagissent plutôt d'un air presque un peu saoulé, tu vois.

I : Ouais, je vois. Est-ce que du coup tu mets en place des stratégies qu'on pourrait appeler en anglais masking, je sais pas trop comment on dirait ça en français mais est-ce que tu mets en place ce genre de choses pour... au quotidien ?

E : Ouais. Il faut que je réfléchisse. Le problème c'est que... Alors les grosses stratégies de masking que je fais... fin ça après pour le coup faut que j'aïlle voir quelqu'un du CRA et on connaît les délais d'attente donc là c'est... On fait la deuxième partie de l'interview dans cinq ans si ça te va, concrètement mais du coup ça c'était quelque chose que je faisais beaucoup plus quand j'étais gosse ou encore aujourd'hui mais du coup là quand je suis stressée mais sinon je fais beaucoup de gestes comme ça [secoue sa main d'avant en arrière]... Enfin j'ai beaucoup besoin de faire les trucs, je sais que j'ai des stimtoys pour m'aider et tout. Mais du coup en grandissant j'ai un peu cette stratégie du masking où quand je dois me retenir de bouger, en fait c'est bizarre parce que c'est très... c'est presque physiquement douloureux de se retenir et du coup ça fait que socialement j'évite de montrer un peu cette... enfin ce que les gens pourraient prendre pour des tics nerveux, tu vois, un peu, du coup c'est clairement quelque chose que je masque, là pour le coup je sais que je me tape des regards bizarres notamment dans le métro tout ça donc ça je fais attention et en fait quelque chose qui m'aide beaucoup avec ça c'est de la musique, genre j'ai constamment des écouteurs sur moi, j'ai absolument constamment des écouteurs sur moi, ce qui fait que comme j'écoute de la musique, ça m'aide à pas avoir trop de trop de... gestes et voilà comme ça je peux me retenir un peu de parler aux gens et généralement ça suffit. En fait du coup concrètement ça fait un peu une situation de retrait par rapport à l'interaction sociale ce qui fait que comme ça j'ai moins de chance entre guillemets d'exhiber ces traits que... enfin j'ai peur d'énerver les gens en fait.

I : OK. Et tu parlais tout à l'heure d'autisme et, du coup, là tu me parles du CRA donc ça j'imagine que t'as pas encore de diagnostic officiel. Du coup, est-ce que ça te semble correct que tu t'es plus ou moins auto-diag, en tout cas que t'as fait des recherches sur la question pour...

E : Ouais, j'ai fait pas mal de recherches. Après le problème c'est comme avec le TDAH et... c'est tout des troubles neurodéveloppementaux, ça fait que parfois je me demande est-ce que

c'est de l'autisme ou est-ce que c'est juste en fait lié au TDAH et en fait c'est ça le problème comme les deux souvent se... enfin les deux parfois quand ça va ensemble c'est dur à diagnostiquer parce que justement c'est assez intriqué.

I : Ouais, ouais mais ma question est pas forcément directement sur l'autisme, pour le TDAH aussi, mais c'est un peu qu'est-ce qui a fait que t'as ressenti le besoin de... tu m'en a déjà un peu parlé j'imagine que c'est tout un peu le harcèlement à l'école et le fait que tu avais des difficultés c'est ça qui t'a amené à te poser des questions, à aller chercher de toi même des réponses ?

E : Ouais, c'est ça parce que c'est effectivement des situations comme tu dis, comme le harcèlement, enfin c'est sûr que socialement c'est assez dur à vivre du coup forcément tu cherches à comprendre déjà quel est le problème, pourquoi est-ce que c'est toi le problème, qu'est ce qui se passe en fait, t'essaye de comprendre un peu ce qui t'arrive et du coup j'ai fait pas mal de recherches sur l'autisme, en fait concrètement mes recherches sur le TDAH ça fait que, ça fait que deux ans, j'ai fait des grosses recherches... au départ j'ai fait surtout beaucoup de recherches sur l'autisme et surtout après et surtout sur le côté plutôt d'être inadapté socialement et après c'est pas en soit un handicap au niveau du bruit. Concrètement s'il y a un bruit fort inattendu, je vais me mettre dans un coin, ce qui amène à des situations assez bizarres au boulot, encore une fois, ça c'est vraiment... si tes collègues te connaissent pas bien... à chaque fois qu'il y a des nouvelles équipes, c'est complexe parce qu'effectivement y'a des choses au bout d'un moment tu peux pas trop masquer en fait. Pareil quand t'es en surcharge et que du coup tu fais une crise dans la pièce, c'est dur de masquer ça.

I : Par contre, au contraire tu me disais que, du coup, t'as été diag dyspraxique et TDAH et du coup ça c'est des expériences avec les équipes avec lesquelles ça s'est passé, c'est des expériences plutôt positives, négatives, neutres ?

E : Alors avec la psychomotricienne, c'était neutre positif, ça allait. Pour le TDAH, honnêtement j'ai eu beaucoup de chance parce que au départ moi avec ma transidentité j'ai vu énormément de psychiatres, du coup, des personnes pas très sympathiques on va dire, j'en ai

croisé pas mal. Mais non pour le coup pour le TDAH, j'ai eu docteur [anonymisé] qui est vraiment super, elle fait... elle est dans ce milieu au départ parce que, parce que c'est vraiment sa passion justement cette problématique TDAH donc, elle, pour le coup ça s'est super bien passé et vraiment big up. Ouais non vraiment super bien passé, donc là vraiment expérience positive parce que je sais que ça a pas été quelqu'un qui a été dans la confrontation, en fait, et vraiment quelqu'un qui écoutait justement pourquoi est-ce que je me pensais TDAH, qui m'écoutait quand du coup elle me demandait comment dans la vie de tous les jours justement ça se traduisait et du coup non elle m'a vraiment accompagnée là-dedans et justement après elle m'a proposé d'intégrer, ce que j'ai fait, une session en 10 séances sur un espèce de thérapie de groupe avec du coup d'autres personnes avec un TDAH ou en fait, au départ, c'était animé par des psychiatres qui expliquaient un peu comment ça se passait le TDAH au niveau un peu plus médical et après justement avec les autres personnes avec un TDAH, on discutaient communément de chacun nos stratégies de coping parfois avec certaines situations s'il on en avait, voir un peu parfois quels réflexes on pouvait avoir en commun et tout ça, et en vrai ça aidait vachement donc ça c'était cool. Je me suis vraiment sentie accompagnée alors que, pour le coup, la psychomotricienne c'était un peu plus « ouais t'as ton diag, [applaudit], bonne chance ». Ça c'est un truc qui est venu avec mon lycée quand on m'a fait pour le coup passer un test de QI pour savoir si j'étais HPI et en fait concrètement le psychologue il est venu, m'a donné un résultat, je lui ai dit qu'est-ce que ça fait en termes de aménagement derrière et il m'a dit « ah rien ». Vraiment c'était, [applaudit] félicitations, ça ne sert à rien, tu as perdu 2h de ta vie mais maintenant tu sais. Du coup là pour le coup, plutôt négatif. En soit le psy était sympa mais concrètement il y a parfois effectivement des médecins qui vont plutôt... enfin le psychologue c'est pas un médecin mais il y a parfois des spécialistes qui vont vraiment faire des tests pour faire des tests, faire des diag pour faire des diag, et le problème c'est que si après t'as rien à proposer comme solution, ça te met vraiment une position en mode... très bien mais qu'est-ce que je fais avec ça ?

I : Ouais. Bah c'était un peu ma prochaine question, c'était de savoir comment t'as vécu ces diagnostics parce que comme tu disais j'ai l'impression que celui de dyspraxie, il t'a apporté des aménagements notamment pour le brevet puis après pour le lycée, tu dis que pour le TDAH la

psy t'as vachement accompagné et tout. Est-ce que du coup comme tu dis HPI, tu l'as un peu moins bien vécu ou est-ce que c'était juste neutre, ça t'a pas servi à grand-chose ?

E : En vrai, autant sur le coup quand j'ai reçu alors vraiment dans les premières minutes ça m'a rassuré parce que j'étais en mode bah du coup ça correspond aux questions que je me posais et du coup genre d'un côté c'était rassurant parce que ça aidait à comprendre un peu au moins j'étais en mode « ah OK, ça explique », ouais c'est bien mais par contre après genre du coup on s'attend enfin maintenant qu'on a l'explication, on s'attend à ce que dans ce cas-là, il y a des aménagements, des choses qui soient là et tu dis bah forcément les professionnels ils vont sûrement mieux en savoir que toi sur ces aménagements et après là pour le coup quand c'est eux qui viennent te voir en disant « ah non tu te débrouilles », ça fait un petit peu le pfiou... genre... et là pour le coup ça fait un peu retour de bâton, t'es en mode « ah mais du coup en fait ça sert juste à me pourrir la vie, j'ai littéralement 0 aménagement » genre c'est super. Littéralement on m'a dit « bon bah OK, c'est ça t'avais raison » et ça s'arrête là et en vrai ça, pour le coup, j'ai un peu mal vécu parce que justement le manque d'accompagnement très vite ça fait un peu la situation d'impuissance, c'est vraiment si on te laisse seul face à ça et t'es là t'es en mode « ah OK », tu sais pas trop quoi faire, tu sais pas trop comment réagir, c'est juste celle-là on te pose ça là et on te laisse un peu tout seul avec.

I : Et même les diagnostics qui t'ont apporté des aménagements, est-ce qu'il y avait une dimension quand même où ça a été un peu stigmatisant d'avoir... ces diagnostics ou...

E : Alors, le diagnostic de dyspraxie, j'ai pas trouvé ça spécialement stigmatisant. Après, disons que je m'attendais à ce qu'on puisse m'aider, mais fin de ce que j'ai compris apparemment ça se guérit pas trop la dyspraxie donc du coup, en fait, vraiment ça pour les épreuves, pour les examens et du coup après pour le lycée, on m'a laissé enfin pour le brevet et ensuite après pour le lycée et le bac, on m'a laissé avoir un ordinateur portable, du coup, ça, en soi, ça m'a aidé mais disons que c'était un peu plus des solutions palliatives au problème que vraiment genre... je veux dire aujourd'hui je sais pas mieux utiliser ma motricité fine, aujourd'hui écrire ça fait encore mal, limite même plus qu'avant parce que du coup maintenant j'écris moins. Ça pour le coup, j'ai un peu été laissée toute seule. Et le TDAH, ça après à la limite c'était le diagnostic le

plus utile parce que ça m'a vraiment amené un peu un accompagnement et puis en plus après comme le concerta c'est un médicament, comme c'est un stupéfiant, en fait, ça fait que du coup t'es obligé-e de te faire suivre et d'avoir au moins un rendez-vous tous les ans avec un médecin, du coup au moins t'es obligé-e d'avoir un minimum suivi, on te lâche pas juste dans la nature alors que concrètement pour ma dyspraxie, je veux dire ça fait 5 ans que j'ai pas revu qui que ce soit et concrètement je me dis bon ben aujourd'hui, j'imagine que du coup je vais plus jamais voir personne et ça va un peu rester là où ça en est, slash progressivement empirer parce que concrètement... voilà. Après pour le TDAH, voilà, ça pour le coup au moins niveau suivi j'ai trouvé ça moins stigmatisant, plus qu'en soit le TDAH en lui-même où effectivement... bon maintenant que je sais que j'ai un TDAH, les gens savent aussi... quand y a un nouveau collègue qui se demande pourquoi il y a Elodie qui roule dans un coin, ils disent ça c'est Elodie, c'est normal et du coup en soit, j'ai pas vraiment de... enfin avec les thérapies de groupe, on m'a un peu aidé à trouver un peu des mécanismes pour certains trucs, enfin maintenant voilà, je sais, j'ai des médicaments qui m'aident à bosser mais voilà ça c'est des médicaments qui m'aident à bosser mais sinon les situations entre guillemets où c'est le plus critique, ça j'ai aucune aide, aucun aménagement, c'est un peu tu te débrouilles donc c'est un peu pour ça que je cherche à avoir la RQTH, c'est pour justement... j'ai peur que dans l'avenir par rapport à certains employeurs, avec ce genre de crise ça puisse mal se passer.

I : OK. Et du coup tu me parles là de la RQTH et tu me parlais de l'autisme, ça c'est des trucs que t'as pas encore parce que les démarches ont pas encore été faites ou parce que c'est compliqué, enfin comment dire, t'as rencontré des obstacles dans...

E : Pour... alors pour l'autisme, alors, au départ, j'ai rencontré des obstacles parce que, au départ, quand j'en parlais à mes psychiatres, parce que du coup je demandais à ce qu'on me réfère pour que je, pour que je puisse commencer éventuellement un diag et en fait ces psychiatres m'ont tout de suite dis « bah non t'es pas ça, lol, parce qu'on sait ce que c'est l'autisme et t'es pas autiste » et du coup ça fait que ça pour le coup-là, ça m'a empêché d'avoir un diag, ce qui fait que j'ai dû voir des amis autiste pour aller justement voir des professionnels parce que le problème du CRA de Paris c'est que contrairement aux autres CRA qui eux ont un temps d'attente énorme mais au moins ont des professionnels, le CRA de Paris, littéralement

ils entretiennent juste une liste de professionnels que toi tu peux aller voir mais le CRA de Paris en lui-même, il est fantôme, ce qui fait que concrètement comme les médecins avaient refusé de me référer là, je suis obligé d'aller voir des amis qui ont dû passer par là pour que justemet... là j'ai eu des noms de médecins mais il faut encore que je téléphone. Et pour la RQTH, le problème avec le TDAH adulte, c'est qu'il y a tellement peu de sensibilisation là-dessus, c'est que concrètement je sais que si j'ai pas fait les démarches avec les spécialistes que je vais voir pour l'autisme pour savoir si je suis autiste ou pas, je sais que concrètement si j'ai pas fait ça, la RQTH ils vont me mettre une quenelle en disant « bah non, TDAH c'est rien, c'est des enfants ». Du coup voilà, je sais que même des personnes en situation de handicap physique visible, parfois la RQTH, c'est compliqué alors je me dis qu'avec mon TDAH, je vais clairement me faire avoir. Enfin je sais que ça dépend clairement, le problème ça dépend aussi beaucoup de la MDPH en fonction de là où t'es. En vrai, c'est pas ouf.

I : Ouais, t'as des handicaps qui sont pas assez reconnus par ces institutions là pour avoir les aides dont tu as besoin ?

E : C'est ça. T'es handicapé mais c'est pas un vrai handicap que t'as donc ça va. Donc là c'est concrètement... le problème c'est que sans la RQTH, professionnellement si jamais un jour je fais une crise et que j'ai mon employeur qui dit « bah non tu dégages, j'en ai rien à faire d'un employé qui passe ses journées à rien faire, moi ça me fait rien », disons que si j'ai pas la RQTH, je sais que si on veut me jarter concrètement j'ai aucune défense en fait du coup, là je suis vraiment je suis vraiment à la merci des employeurs. Mon employeur actuel qui est compréhensif sur ça, mais c'est entre guillemets vraiment parce qu'il est sympa parce que autrement légalement il y a rien, y'a rien qui me protège en fait, c'est pour ça que j'ai vraiment besoin de la RQTH. Pour trouver un boulot autre part, je suis vraiment en mode faut que j'espère tomber sur des patrons gentils sauf que les patrons ne m'engagent pas parce qu'ils sont gentils ils m'engagent parce que ça je fais des résultats, enfin c'est pas pour dire que je produis pas des résultats parce que, en vrai, je me débrouille plutôt bien dans ce que je fais, le truc c'est que, voilà, si je passe une journée entière à faire ça, enfin voilà.

I : Ça t'apportera une sécurité, en fait, enfin d'avoir la RQTH ?

E : C'est ça. Parce que je sais c'est une grosse source d'inquiétude pour moi quand parfois j'ai des jours où je suis obligé de décrocher complètement et où après genre je dois dire aux collègues « excusez-moi je pouvais pas travailler » je sais que ça, ça passe mal quand on a pas entre guillemets le petit mot du médecin qui dit regardez je peux vraiment pas, c'est vraiment juste vas-y, fais-moi confiance, je peux pas travailler et du coup ils sont en mode « bah non t'es feignante » et j'ai un peu rien à répondre à ça.

I : Ouais OK. Euh, on a un peu parlé de comment tu te sentais par rapport à tes diagnostics et est-ce que c'est un peu la même relation que t'as à l'étiquette plus générale de personne handicapée ? C'est à dire que qu'elle t'apporte de l'aide et des aménagements ou est-ce que pareil, un peu la même question, est-ce que est ce que tu la ressens comme une étiquette stigmatisante ?

E : Perso je la ressens pas... Après c'est plutôt par rapport à mes vues politiques qui fait que de base, je vois pas les étiquettes comme quelque chose de stigmatisant enfin pas forcément dans le sens où moi dire que les étiquettes ça sert à rien, pour moi, c'est un peu contre-productif dans le sens où, pour moi, il y a des fois où les étiquettes ça sert vraiment à amener justement des aménagements et des choses dont les gens ont besoin mais après le problème c'est que concrètement l'étiquette handicapée, les gens vont un peu la retirer ou la mettre en fonction de si ça les arrange ou pas, notamment les employeurs, là, pour le coup, actuellement genre effectivement il y a des fois l'étiquette handicapée, il va être en mode « ok très bien », il y a des fois c'est « bah non Elodie il faut quand même que tu fasses quelque chose » et du coup c'est vraiment quelque chose que vraiment les gens vont un peu utiliser comme ils veulent, c'est... un jour ça va être... un jour tu vas juste être un poids sur eux puis le jour d'après c'est « bah non, enfin, tu te débrouilles, t'es pas vraiment handicapée, tu peux te débrouiller » et c'est vraiment un petit peu utilisé, c'est, c'est un peu menu à volonté, j'ai l'impression parfois les gens qui utilise. T'es handicapée mais quand ça les arrange, en fait.

I : Du coup, juste pour répéter pour voir si j'ai bien compris, en gros, toi t'as un sentiment assez positif par rapport à cette étiquette parce qu'elle te sert à te comprendre, à avoir des

aménagements etc, mais en même temps, t'as l'impression que quand c'est les autres qui te la mettes c'est un peu quand ça les arrange pour... Ouais c'est ça ?

E : C'est ça. Moi ça m'aide justement et auprès des médecins ça m'aide et encore ça dépend des médecins mais ça m'aide, justement, à pouvoir un peu comprendre ce qui m'arrive, voir, tenter de voir qu'est-ce que je peux faire, qu'est-ce que je peux avoir comme aménagement mais après ça effectivement la personne en face c'est... parfois elles vont pas te donner d'aménagement parce qu'elles vont te dire « ah bah non t'es pas vraiment handicapée » puis par contre d'autres fois ils vont te dire « ouais non t'es handicapé, on va faire ça avec quelqu'un d'autre ». C'est stigmatisant dans le sens où parfois les autres l'utilisent vraiment ça les arrange.

I : OK et du coup tu me disais que dans ta famille c'est un peu ça, c'est à dire que maintenant ils savent mais qui prennent pas vraiment compte ça en compte.

E : C'est ça. Après dans ma famille, du coup, ils refusent de voir ça comme un handicap, par contre dans les situations où je vais vraiment être bloquée, vraiment pas pouvoir, là d'un seul coup, là ça va être... ils vont utiliser le terme handicapé mais plus comme une insulte. Je suis là, je suis en mode « mais enfin, je fais de mon mieux, j'y peux rien ». Et voilà, c'est d'un côté genre y savent mais de l'autre côté genre ils savent pas vraiment quoi, ils savent mais bon voilà c'est... c'est assez complexe, un peu double standard, encore une fois.

I : OK. Est-ce que toi dans ton quotidien, dans tes cercles tu côtoies d'autres personnes handi ?

E : Euh ouais. Bah je côtoie des personnes, après, avec des handicaps physiques. Visibles ou invisibles. Mais après sinon j'ai, du coup, pas mal d'ami-e-s qui ont, bah du coup, les mêmes handicaps mentaux que moi, à savoir... enfin c'est marrant mais du coup à chaque fois je sais pas comment je dois appeler ça parce que je sais qu'il y a un tel stigma autour du terme handicap mental que du coup forcément je me sens pas légitime à l'utiliser, enfin bref, je sais que c'est plutôt dû à la perception populaire de ça mais du coup nan si, pour le coup j'ai pas mal d'amis donc effectivement avec des troubles du spectre autistique ou justement des troubles de l'attention et de l'hyperactivité et justement ça aide pas mal de justement pas être seule là-

dedans quoi, clairement, puis en plus parfois même si les personnes pas concernées, elles essayent vraiment de bonne foi de comprendre, il y a des fois où avec des personnes qui vivent ça c'est juste c'est pas pareil quoi.

I : Ça t'aide vraiment d'avoir des gens avec qui t'as un vécu en commun.

E : C'est ça, ça aide à se sentir légitime. Après comme je disais parfois j'ai des amis qui peuvent m'aider pour savoir quel spécialiste allez voir, pour m'aider, tout ça et voilà. Alors que souvent une personne qui connaît pas du tout ça, parfois ça... parfois ça va... même des contextes un peu bateau, où faut se forcer à sourire ou ce genre de truc... bah c'est gentil Germaine mais...

I : OK. Et du coup question peu liée mais est-ce que tu dirais que t'as l'impression de faire partie de la communauté handi ?

E : Euh bah à cause du fait que justement comme je disais y'a des gens qui me mettent l'étiquette handicapé un peu comme ça les arrange, je sais que du coup je me sens pas forcément légitime. Je sais que, pour le coup, par exemple, parfois, aux prides, il y a des cortèges justement pour les personnes handi et je sais que, à moins que y'ai, genre, un cortège spécifique pour les personnes avec un TSA par exemple, je sais que si c'est juste un cortège pour les handi en général je vais pas me sentir légitime à y aller parce que justement à cause du fait que les gens c'est un peu t'es handicapé quand ça les arrange, enfin c'est hyper con parce que du coup je sais que je perpétue le truc mais je me dis j'ai pas envie de prendre la place des personnes qui ont vraiment ça alors que... ouais mais du coup ouais c'est ça.

I : Ouais, t'as du mal à te sentir légitime à te dire... OK.

E : C'est ça. J'ai du mal à me sentir légitime à me dire ça, et du coup, voilà. Donc concrètement à part pour les cortèges un peu spéciaux pour les TSA en particulier, parce que généralement y'a pas de cortège pour le TDAH, après du coup pour le coup pour le TDAH, ça vaudrait pas forcément la peine parce que pour le coup pour le TSA, il y a tous les trucs avec les

hypersensibilité au bruit, tout ça, là pour le coup je me sens un peu plus légitime parce que c'est quelque chose de vachement proche, là pour le coup ouais.

I : OK. Je vais passer à des questions un peu plus sur ta transidentité si ça te va et du coup bah pareil, première question un peu générale, est-ce que tu peux me raconter ton parcours de personne trans ?

E : Oof. [prend une voix de vieille personne] Tout a commencé... [rire]. Alors, bah, au départ, bah forcément au départ, je savais pas ce que c'était les personnes trans. Comme j'étais dans une famille, enfin je vivais avec ma mère et elle pour le coup était vachement homophobe du coup forcément dans ma tête tout ce que je savais des personnes trans c'était, c'était toutes les caricatures qu'on en faisait donc forcément, ça commence mal. Et du coup c'est qu'après... alors que après, notamment dans mon enfance, j'ai eu parfois des comportements... je sais que parfois quand j'étais chez mes grands-parents, je m'amusais à... enfin j'aimais bien... enfin y'avait une robe que j'aimais bien porter, enfin j'aimais bien et je sais que assez souvent on me confondait dans la rue avec une fille et je sais qu'à chaque fois plutôt que ça m'embête, j'étais... j'aimais bien et à chaque fois que les personnes disaient « excusez-moi monsieur » j'étais « oh non ». Fin voilà c'est des petits trucs comme ça mais c'est que à posteriori que tu dis « ah en fait c'est presque comme s'il y avait des signes ». Et du coup c'est en allant vers les réseaux sociaux plus vers 2014 / 2015. Comme pour le coup j'étais, enfin je savais déjà que j'étais bi, du coup j'étais allée au contact des communautés LGBT, tout ça, sur internet, bah j'ai vu du coup, j'ai vu que les personnes trans étaient des vraies personnes et j'ai vu un peu ce que c'était. Mais, du coup, au début tu te dis « ah ça a l'air sympa, bon alors moi c'est pas du tout moi mais si j'étais trans ce serait quand même vachement pratique ». Le fameux. [parle à quelqu'un hors champ] Je te vois rigoler, toi [rire]. Et du coup voilà, du coup pendant un bon de temps j'étais juste une alliée très supportive et voilà. Et à un moment j'ai commencé à me poser des questions et à un moment je me suis quand même dit merde quand même ça fait beaucoup et là c'était vers mes 15, 16 ans. Je sais que c'est surtout vers mes 16 ans que je m'étais posé beaucoup de questions et du coup le psychiatre que je voyais à l'époque je lui ai posé un peu des questions pour savoir un peu comment ça pourrait se passer pour les THS, tout ça, parce que bon je savais déjà que la SOFECT existait, je savais déjà qu'il y avait des gens à absolument éviter on va

dire, du coup voilà. Et ça pour le coup c'est comme pour la bisexualité j'ai jamais été dans le closet, ce qui fait que quand entre guillemets c'était un peu la fin de mon questionnement et que je me suis dit « oui bon bah c'est sûr je suis une meuf », j'ai littéralement du coup fait mon coming-out à tout le monde, toute ma famille, mon lycée, tout ça. Ma famille, c'était plutôt bien parce que ma mère est morte en 2011, ce qui fait que du coup je vivais plus chez ma mère, j'avais plus à vivre avec sa transphobie constante et mon père bah j'ai appris plus tard que il était un moment sorti avec une personne trans ce qui fait que du coup bah il allait pas me juger là-dessus. Genre vraiment j'ai appris ça par mon père qui m'a dit et sur le coup j'étais « Oh ! Nice. King. » Non, du coup, il était vachement sympa avec ça. Je sais d'ailleurs que mon père était l'un des premiers être vraiment supportif de ma transition alors que à l'époque... Je vivais pas chez mon père, je vivais chez mes tuteurs légaux qui étaient mes grands-parents paternels et eux c'était complexe, ma grand-mère elle était vachement passive. Bon ma grand-mère paternelle pour le coup était vachement cool parce que en fait, justement, avec le lycée, les élèves ça s'est super bien passé sauf qu'en fait je me suis littéralement faite menacée pas le principal... par le proviseur adjoint du lycée, en fait, en mode « si tu dis que t'es trans ça va pas aller, t'as pas intérêt à utiliser ton prénom dans la cour, faut pas que j'apprenne que tu viennes en fille à l'école ». Genre vachement violent. Et du coup pareil quand j'ai demandé à faire changer mon nom juste sur les listes d'appel, je savais que sur les examens tout ça c'était forcément mon deadname mais genre juste sur les listes d'appel, à titre informel, j'ai demandé ça on m'a dit « ah bah non, faut l'avis du rectorat blablabla » du coup ils m'ont dit ça pendant un an et du coup j'avais des réunions obligatoires avec carrément l'infirmière scolaire et le médecin scolaire, c'était chaud et même la CPE participait, je sais que si dans les couloirs elle me voyait parler de moi féminin elle me rattrapait et elle répétait littéralement ma phrase mais au masculin, c'était... fin en vrai ça paraît con mais c'était une forme de harcèlement qui m'a mise très mal. Ce qui a fait que au bout de 3 mois j'ai décroché du lycée et du coup en fait ma grand-mère paternelle qui a toujours été très supportive, comme très souvent je séchait le lycée tout ça et qu'elle avait un cancer ce qui fait qu'elle était tout le temps chez elle, quasiment... très souvent en fait, comme le lycée était à côté de chez elle, elle venait me chercher et puis en fait on passait des après-midi ensemble et du coup bah on était un petit peu toutes les deux les confidentes l'une de l'autre. Je sais que j'étais la première au courant pour son cancer, avant tout le monde et ouais avec elle on discutait souvent, c'est elle la première personne de ma

famille à m'avoir passé des fringues féminines. Un aprèm elle me faisait essayer ses fringues pour voir si ça m'allait parce qu'on avait un peu la même corpulence et il y avait des trucs qui m'allaient que je trouvais chouettes et que du coup elle me les a donné. C'est sympa. Et mon père lui était content. Mon grand-père, du coup mon tuteur légal, quand je rentrais chez lui avec des vêtements de femme souvent il pétait un scandale, ma grand-mère elle était passive. Mon grand-père lui aujourd'hui s'en fout un peu, mais ma grand-mère au bout de 6 mois, un an, elle a commencé à se rendre compte que si elle combattait le fait que j'étais trans, concrètement, j'allais pas aller mieux parce que du coup à l'époque j'ai fait une grosse rechute dans ma dépression et forcément le harcèlement constant par le personnel du lycée n'aidait pas et du coup le fait qu'à la maison pareil j'avais aucun soutien, ça me mettait clairement pas bien et du coup ma grand-mère elle s'est rendu compte de ça et du coup elle a commencé à me genrer au féminin, elle aussi me passait des fringues et tout et voilà ça s'est très bien passé avec elle et pareil je sais qu'il y a certaines personnes de ma famille, du coup les plus jeunes... j'ai un oncle que je voyais pas mal souvent qui me genrait pareil tout le temps masculin et tout et qui faisait parfois un peu des commentaires dans ce sens-là, un peu en passif-agressif et un jour où j'étais pas là, il y a sa fille qui l'a un peu pris dans un coin et qui lui a dit « bon par contre si nous, sa famille, ne commence pas à l'encourager, concrètement ça va être de la merde donc maintenant tu te calmes et tu arrêtes tes conneries » et ça pour le coup je l'ai appris que vachement plus tard et c'est vrai qu'à un moment je m'étais étonnée, je me disais « euh maintenant tonton il le prend vachement bien le fait que je sois trans, c'est bizarre tiens » [rire], enfin voilà, je sais que pour le coup j'ai eu pas mal de soutien de la part de ma famille donc ça c'est cool. Dès que j'ai eu mes 18 ans, j'ai fait des démarches auprès de la mairie pour le changement de prénom. Alors ça pareil, trop fort, parce que j'étais dans un petit village où il y a la majorité de votants FN, et où le maire c'est un maire UMP du coup tu te dis ça commence mal et le truc improbable, le maire en question dans sa jeunesse, il était prof de tennis et il avait eu une étudiante trans et du coup il était vachement au fait de ces trucs-là, il m'a tout de suite accompagnée et aidé à faire les papiers auprès de la mairie pour justement faire le changement de prénom. Donc ça c'était juste après, j'avais quand même dû attendre le vote de la loi de la justice du 21^e siècle qui permettait de justement faire changer le prénom en mairie et changer l'état civil sans passer par un avocat, du coup ça, ça a été sympa. J'ai eu une réponse pour mon prénom assez rapidement en moins de 3 mois et l'année scolaire prochaine du coup, enfin du

coup, j'ai fait mon coming-out à mon passage de la seconde à la première et du coup c'est en première que j'ai décroché et lorsque je suis passée en terminale, là d'un seul coup après que tous mes papiers soient légalement changés ils me disent « oh on fait un effort nous le lycée du coup maintenant on va t'appeler Elodie », du gros foutage de gueule donc basiquement ça avait un peu continué. Et en fait le psychologue dont j'ai parlé tout à l'heure qui a fait passer les tests pour HPI, les tests de QI, c'est le psychologue de l'école, enfin le psychologue de l'éducation nationale, je sais que c'est lui qui m'avait dit « j'ai pas le droit de te le dire mais il y a le proviseur qui a fait mettre un mot dans la salle des profs pour basiquement dire qu'il faut pas t'appeler par ton prénom ». Super, vraiment, c'était incroyable. Je sais que il y a un moment, y'avait ma grand-mère, même avant qu'elle soit full supportive, ma grand-mère maternelle, même avant qu'elle soit full supportive du fait que je sois trans, même elle était choquée, à un moment elle était partie dans un trip « ouais si ça continue, on va faire intervenir les journaux locaux, ça va pas se passer comme ça », bon au final ça s'est jamais fait mais c'est vrai que sur le coup j'étais « wow, mamie du calme », mais sur le coup ça fait un peu du bien d'avoir un minimum le soutien de la famille parce que au début j'avais l'impression de me faire gaslighté, je me disais c'est pas possible c'est moi qui suis dingue, c'est pas possible si y'a tout le monde qui agit comme ça, c'est moi qui doit passer à côté d'un truc, puis en fait non à chaque fois je parlais à des gens de ce qui se passait avec la direction du lycée, ils étaient en mode « c'est grave » et j'étais « oui je sais au secours ». Et à côté, pendant ce temps-là, je devais un peu me battre pour les hormones et ça fonctionnait pas parce que SOFCT, forcément. C'était super. Je pense que mon plus grand achievement c'est quand même que le premier psychiatre de la SOFECT que j'ai vu dans le cadre de ma transidentité... enfin du coup le premier psychiatre que j'ai vu spécifiquement pour ça c'était un prof de la SOFECT et la dernière fois que je l'ai vu, il y a eu un échange qui s'est terminé par quelque chose du style « sale con ». C'est mon père qui a dû me prendre par le bras pour me faire sortir de son bureau parce que c'était assez tumultueux, on va dire, mais du coup après j'ai vu une autre équipe, ben du coup à la Pitié Salpêtrière, encore une fois, qui, du coup, prenait du coup les enfants, enfin les personnes mineures trans et du coup elles, elles étaient beaucoup moins dans la confrontation donc ça allait beaucoup mieux déjà et justement malgré tout pour les hormones comme à chaque fois il faut que les psys ils soient d'accord avec l'endocrino et je sais pas apparemment il y a tout un collège de gens que je rencontrerais jamais et qui ne me rencontreront jamais qui vont décider de si j'ai le droit de

prendre des hormones ou pas, on sait pas peut-être qu'à 17 ans j'étais juste une fétichiste, ça arrive, du coup en fait ce qui s'est passé... On en parle pas assez de ça. Et en fait ce qui s'est passé c'est qu'en fait à un moment où ça allait vraiment mal, en fait j'ai fait le tour un peu de plusieurs pharmacies et on me disait « ouais non c'est sur ordonnance je peux pas vous en donner » et il y a une pharmacie qui en fait je lui ai expliqué cash ma situation et elle en avait pas dans les stocks et la pharmacie m'a dit « bah revenez demain j'en aurais par contre vous dites pas que c'est la pharmacie qui vous a donné ça et la prochaine fois si vous avez pas d'ordonnance, je pourrais pas le faire » mais du coup ce qui s'est passé c'est concrètement au prochain rendez-vous avec mon endocrinologue, que du coup je suivais depuis un an mais que j'avais jamais d'hormones du coup bah concrètement tout ce qu'il faisait c'était vérifier mon niveau de sucre dans le sang, c'était sympa j'imagine, bah du coup je l'ai un peu mise en face du fait accompli et elle était en mode « quoi ? Attends, tu t'auto-médicamentes et tout, c'est n'importe quoi, qu'est-ce que tu prends d'autre et tout » et puis du coup je lui ai expliqué ce que je prenais, quel médicament et tout elle m'a dit « ouais c'est pas bien ce que tu fais, bon bah du coup maintenant on va commencer maintenant, de toute façon comme tu allais bientôt commencer voilà, bon bah tu gardes les mêmes doses » [rire]. Ah non c'était magique, magique. « C'est pas bien de se médicamenter mais bon tu continues comme ce que tu fais, c'est très bien ». Du coup voilà, c'est au bout d'un an ou deux de suivi psy j'ai commencé ma transition médicale et ça pour le coup... Attends, il faut juste que je me fasse une bouteille d'eau parce que là j'ai la gorge absolument sèche [...] Ah ouais, du coup, au final j'ai quand même décroché du lycée, j'ai eu mon bac mais en fait sans aller au lycée, c'était fun. J'avais quelques profs que je voyais du coup parfois mais à la médiathèque parce que du coup je pouvais vraiment plus retourner au lycée, genre vraiment si je retournais au lycée, deux jours après j'étais dans le mal absolu même s'il ne se passait rien, genre vraiment le trauma, vraiment je pouvais plus y aller, donc voilà, j'ai mon bac et... j'ai fait un an de chômage, ce qui était sympathique et à la fin de ces un an de chômage j'ai réussi à faire je sais pas quoi pour intégrer l'école d'info du coup je t'emmerde, putain ça y est je vais faire des études, je vais réussir à faire un boulot que j'aime, tout n'est pas perdu. En vrai je rigole mais j'ai esquivé la balle et je sais que j'ai de la chance et que tout le monde n'a pas forcément eu cette chance. Et un peu avant la rentrée, j'ai eu un travail donc du coup ouais premier boulot en entreprise qui s'est super bien passé et c'était juste avant qu'en fait je fasse mon changement d'état civil parce qu'en fait j'avais déjà fait mon dossier,

mais il fallait encore que je fasse l'audience au tribunal et je sais que j'ai eu beaucoup de chance, je suis arrivée le premier jour il y a mon RH qui m'a demandée si je préférais avoir monsieur ou madame sur mon contrat. J'étais en mode [fait semblant de pleurer] merci. Merci n'allait pas, c'était soit monsieur ou madame [rire]. Et après quand j'ai eu... enfin tous mes collègues ont été vraiment super sympa avec moi et j'ai jamais eu de... j'ai jamais eu de remarques déplacées ou quoi ou alors c'était vraiment juste des questions qui étaient parfois un peu intrusives mais dans ce cas-là je leur disais, c'était vraiment pas malveillant on va dire. Et du coup après j'ai eu mon audience au tribunal. En vrai même si on n'a pas besoin d'avocat pour le faire, faire un dossier reste assez compliqué, en vrai. Du coup même si tu peux le faire sans avocat parfois, parfois c'est un peu long. Après ça a été au tribunal de [ville], ils ont été relativement sympa mais ouais concrètement c'est un truc que tu peux pas inventer quoi. Du coup, ouais, c'est arrivé, j'ai eu mon audience et après l'audience du coup t'attends un peu et du coup bah réponse positive, j'avais réussi à faire toute la transition administrative, parce qu'en fait une fois qu'on change d'état civil c'est l'INSEE qui te contacte directement pour faire un nouveau numéro de sécu moi j'ai vu mon petit deux devant j'étais « oh trop bien ». Puis après j'ai plus eu de sécu pendant trois mois parce qu'en fait c'est le système informatique de la sécu bon ben du coup voilà. Ca enfin à partir de là concrètement tout s'est... j'ai pas eu de problème lié à ma transidentité enfin à part dans la rue forcément c'est toujours aussi complexe, enfin concrètement il y a soit les regards noirs et le plus souvent en vrai de la part des parents, enfin quand je dis des parents je veux dire de gens qui accompagnent des enfants et c'est extrêmement vexant parce que je suis en mode je sais pas ce que tu crois que je vais faire, je traverse la rue littéralement du coup ça, ça reste encore assez dur parfois mais sinon les plus grosses difficultés, on va dire... tout ce qui est harcèlement dans le milieu scolaire et dans le milieu familial maintenant c'est un peu derrière moi du coup ça fait que aujourd'hui concrètement ma transidentité c'est plus un aspect secondaire de ma vie en fait maintenant que la transition est faite en fait.

I : OK. Parce que du coup quand tu parlais de ton trauma qui a fait que t'es partie, que t'arrivais plus à aller à l'école, c'était le trauma lié au harcèlement que t'as vécu par rapport à ta transidentité ?

E : C'est ça. Ah oui c'est ça c'est clairement ça, par rapport au harcèlement que j'ai vécu au lycée et ça c'est le pire c'est que à chaque fois que je commence à en parler en disant que c'est du harcèlement les gens pensent automatiquement « ah ouais les jeunes, parfois ils comprennent pas » à chaque fois ils font la tête quand je dis « ah non non, les élèves ont tous été super cool c'était vraiment que les adultes ». Le pire c'est que j'avais même des profs qui étaient supportive, c'était la direction, c'était vraiment que la direction et la médecin scolaire qui va... du coup c'était vraiment juste la direction qui ont été des personnes vraiment horrible sinon les élèves avaient été super sympa, c'était même marrant parce qu'il avait des réactions limites naïve, y'avais des filles de ma classe qui étaient en mode « ah trop bien, on va pouvoir faire du shopping avec toi maintenant » et ça paraît hyper con mais c'est vrai que sur le coup bah c'est cool. Ouais genre j'ai pas eu de problème, même les personnes qui étaient un peu plus du côté bully de la force au lycée je sais que j'avais pas eu de problème à ce niveau-là.

E : Et du coup tu m'as pas mal parlé de tes expériences avec... dans ta transition administrative et médicale ça a l'air de s'être... d'avoir été une expérience en partie négative quand même, tu disais que t'as rencontré beaucoup de psychiatres, t'as eu des trucs de confrontations, tu me parlais de l'endocrino qui t'a dû mettre devant le truc accompli, t'a eu du mal à accéder à ces trucs-là ?

E : Ouais. Bah surtout que à un moment, j'étais vraiment pas bien, pas bien mentalement et au final j'ai dû passer à l'hôpital psychiatrique. On m'avait dit j'y serai pendant deux semaines ou trois et en fait une fois sur place quand je demande du coup si c'est plus deux ou trois semaines, on me regarde comment ça semaines et en fait, un peu par derrière dans le dos, en fait on m'a dit basiquement « bah non tu restes là au moins 4 mois entiers, autant rester » genre sympa la psychiatrie, yes. Et ça pour le coup c'est en partie... le pire c'est que c'était en partie lié à ma transidentité parce que quand je voulais vraiment partir parce que j'étais pas un danger immédiat pour moi ou pour les autres, ce qui veut dire qu'on n'avait aucune raison de me retenir là-bas, on m'a dit clairement « ouais les médecins qu'on t'a dit que tu verrais pour tout ce qui est transition tout ça si jamais tu t'en vas, tu les verras pas, donc il faut que tu restes » genre littéralement, on me gardait parce que j'étais trans. Voilà 2017, les amis, 2017. Ah ça pour le coup pareil il y a eu gros trauma là, je peux te le dire le 6 janvier 2017, le jour de l'hospitaliser,

y'a des trucs que t'oublie pas. Ah ouais non ça c'est horrible, puis en plus comme parfois je vois la Pitié encore pour d'autres trucs donc je vois encore le bâtiment dans lequel j'étais, ah ouais non la pédopsychiatrie non, déjà la psychiatrie de base c'est un milieu vraiment assez horrible mais la pédopsychiatrie c'est vraiment à part. Mais du coup, ouais le coup de il faut que tu restes t'es trans, ça je m'y attendais pas et déjà que le coup de vouloir m'enfermer des mois là-bas sans prévenir, ça passait mal forcément alors en plus le fait qu'ils soient en mode « parce que t'es trans », ouais non. Au final y'a mes parents, enfin mes parents, mon père qui est venu pour me faire sortir au bout de deux semaines mais concrètement si ma famille avait pas forcé, ils comptaient me laisser sortir que plusieurs mois plus tard du coup ouais non c'est un point assez important pour dire que ouais non clairement le parcours psychiatrique a été avec le harcèlement de la part de l'administration de mon lycée l'un des plus gros facteurs de ma dépression à l'époque, c'était clairement assez horrible. J'ai dû naviguer littéralement une dizaine de psy avant de trouver les gens que j'ai en ensuite bu pendant plusieurs années parce que c'était des gens qui étaient pas dans la confrontation à essayer de te faire dire que t'es pas vraiment trans. En fait c'est ça à l'époque les psy était vraiment dans la confrontation et c'était vraiment des gens qui voulaient te faire dire que t'étais pas trans, en fait, on te forçait dans tes retranchements et du coup ça me rappelait pareil les adultes qui au départ pareil ils veulent te pousser dans tes retranchements, pour le coup pour revenir au handicap, c'est « bah non tu n'as pas de handicap, t'es juste feignante, ou juste tu fais ça pour nous emmerder » et même si c'est pas le cas parfois on veut vraiment te faire recopier des pages jusqu'à que tu admette que t'es juste un sale con alors je suis en mode ben non.

I : Oui, tu veux dire que dans les deux cas on t'a poussée à presque... on t'as presque forcé à être en mode « non c'est pas ça », en tout cas il a fallu pour que tu te battes jusqu'à la toute fin pour que on puisse te donner un peu de légitimité sur ces identités handicapé et trans.

E : C'est ça et ouais non pour le coup les parcours médicaux dans les deux cas était assez chaud mais le parcours médical sur la transidentité ça a été le plus horrible, ouais.

I : OK. Est-ce que tu penses que ces parcours ont été à ce point terribles parce que t'avais cette double identité ou ils ont été terrible de façon pas relié les deux juste les circonstances...

E : Pour les parcours des handicaps c'était pas relié mais par contre pour la transidentité ça a été relié parce qu'en fait il y a eu aussi des psy qui ont voulu la jouer à « bah non c'est peut être juste parce que du coup comme tu ressens les choses différemment peut être que du coup tu comprends pas, peut être que t'es pas trans » le fameux bah non t'es autiste, tu peux pas être trans parce que tu peux pas comprendre ce que c'est que le genre, ça c'était pas mal mais par contre après le fameux « ah du coup je suis autiste, je peux voir les gens pour faire un diag, tout ça » là par contre c'est non du coup tu vois là c'est encore une fois le fameux t'es handicapé mais que quand ça t'arrange. Là pour le coup pour la transidentité c'était vraiment on a utilisé le fait que bah il y avait des difficultés mentales et sociales derrière pour dire « ah bah non peut être que tu comprends pas en fait, peut être que tu comprends pas ce que t'es, du coup tu peux pas vraiment savoir si t'es une fille ou pas » donc ça pour le coup c'était clairement lié et pas positivement.

I : OK et du coup pareil question que je t'ai déjà posée mais par rapport au handicap, qu'est-ce que ça représente pour toi l'étiquette de personne trans ? J'imagine des trucs pas forcément toujours très positif vu l'expérience que tu viens de raconter mais...

E : Du coup forcément ça a évolué au fur et à mesure de ma transition. Au début forcément j'ai eu besoin de me battre pour qu'on me reconnaisse vraiment comme une personne trans qui voulais transitionner et aujourd'hui, maintenant que ma transition est plus ou moins terminée, je veux dire j'ai encore 2, 3 choses que je veux faire, que je veux voir, mais sinon pour le reste c'est surtout fait et en soit l'étiquette, enfin en soit être une personne trans me dérange pas et du coup bah comme je suis trans activiste forcément c'est une partie importante de mon identité mais après je sais qu'il y a des fois effectivement dans la vie de tous les jours... enfin je sais que maintenant le fait de d'avoir un peu cette étiquette de trans et pas juste un passing normal, et surtout le fait que parfois même si mes collègues me traitent comme une femme et ça c'est aucun problème, des fois forcément on va te... on va te parler de ta transidentité, parfois j'ai pas envie d'en parler, genre je suis plus que juste ma transidentité.

I : OK. Et du coup comme tu disais, tu me parlais de ton travail et du lycée et ta famille où tu disais que t'as fait des coming-out assez rapidement, du coup j'ai l'impression que c'est un sujet sur lequel t'es assez ouverte.

E : Excuse-moi j'ai pas entendu.

I : Pas de souci. Tu me parlais du fait que t'as fait beaucoup de coming-out rapidement, est-ce que du coup ta transidentité, c'est un sujet sur lequel t'es assez ouverte maintenant encore ou t'as eu besoin de faire ce coming-out mais maintenant que t'as fait ta transition c'est peut-être quelque chose dont tu parles un peu moins dans tes nouveaux cercles ?

E : Non, non, c'est quelque chose sur lequel je suis vachement ouverte, je sais que dans mon école notamment maintenant je suis présidente dans une asso pour le droit des personnes LGBTI et je sais que j'ai aucun problème en soi à dire que je suis trans, c'est juste que en soi j'aime pas quand du coup les gens assument que du coup je suis... ils assument pas que je suis que ma transidentité mais du coup ils oublient que je suis une personne qui suit pas que ma transidentité, mais sinon en soit de base ça m'embête pas et c'est pas quelque chose sur lequel je suis fermée, après comme je suis donneuse de sang, je sais que là ça fait partie des moments où c'est le plus embêtant parce que du coup à chaque fois que je dois faire le don du sang, l'entretien avec le médecin il dure 15 minutes parce que du coup il est en mode alors attends on va résumer pour voir si tu peux vraiment donner ton sang ou pas, du coup à chaque fois c'est un peu le parcours du combattant. Là au lieu de prenez mon argent, c'est prenez mon sang. Mais sinon en soit non je suis pas, c'est pas quelque chose sur lequel je suis fermée et je sais que justement au contraire je me dit que si le fait que je puisse en parler ça peut sensibiliser des gens ou si ça peut permettre à des personnes trans à côté de se sentir à l'aise moi je dis go for it.

I : OK. Et tu parlais plutôt du fait que t'avais des expériences un peu négatives de visibilité dans l'espace public avec notamment les parents, ouais t'es... tu te sens visiblement trans dans l'espace public ?

E : Ouais, ouais, ça clairement je me sens visiblement trans dans l'espace public. Ça dépend des jours. Alors le pire c'est que si jamais je m'habille sans faire d'efforts particuliers, entre guillemets le boy mode, pantalon, pas d'habit spécial ni rien, pas de maquillage ni rien, alors là ça va être madame pendant toute la journée, par contre les jours où je vais avoir le malheur de mettre une jupe ou de me maquiller un minimum, je sais pas ce que j'ai fait au karma mais là dans ce cas-là effectivement là... j'imagine que... je sais pas pourquoi mais apparemment c'est peut-être plus visible que je suis trans ou je sais pas... là dans ces cas-là il va y avoir beaucoup plus de monsieur, je ne comprends pas, je trouve ça extrêmement mystique, maintenant je cherche même plus à comprendre mais j'ai toujours trouvé ça mystique mais là du coup c'est vrai que j'ai beaucoup plus peur de me prendre des regards de travers et là les fois où ça arrive plus. Genre je sais que je me suis déjà fait directement alpaguée dans la rue par des gens pour me harceler et genre je suis là genre « bonjour, je n'ai littéralement rien fait à part marcher dans la rue ». Enfin bon, c'est bien c'est maintenant que j'ai un peu de passing, ça fait que maintenant j'ai aussi cette expérience mais juste en tant que femme c'est, c'est magnifique, tu te sens jamais vraiment une vraie femme jusqu'à que tu te fasses alpaguer dans la rue là tu as la validation [rire]. Du coup ouais, non, si je me sens visible trans dans l'espace public ouais effectivement y'a des fois il y a des regards un peu menaçants, ils me regardent en mode je vous dérange sans que j'ai vraiment fait quelque chose de spécial enfin littéralement je ne fais que exister, je ne fais que être présente dans l'espace public et je sais que ça me dérange que le simple fait que j'existe ça dérange, bon bah super. Mais après ça c'est pas en soi plus un problème que je sois visiblement trans, plutôt que le stigma après que les gens ont visiblement contre les personnes trans en tant que société. Si j'étais juste visiblement trans et qu'il y avait pas de réactions inappropriées à côté, ça me dérangerait moins mais le fait que je sois visiblement trans, c'est qu'en plus les gens agissent mal du fait que je sois trans.

I : Oui, est-ce que tu veux dire c'est que t'as pas forcément... tu recherches pas forcément le passing idéal, juste t'as pas envie qu'on te regarde mal dans la rue ?

E : Oui c'est ça littéralement, je veux juste exister. Mes standards sont si bas.

I : C'est tout à fait raisonnable. OK. Tu me disais que tu faisais du militantisme trans donc j'imagine que tu côtoies d'autres personnes trans ?

E : Ouais.

I : Que dans le cadre de ton militantisme ? Ou j'imagine que du coup tu t'es fait des potes dans ce cadre-là mais...

E : C'est surtout plus des choses qui se font en fait de fait, plutôt que vraiment les rechercher. Je me suis fait plein d'amis trans mais pas parce que je cherchais à avoir des amis trans mais parce qu'on a un humour en commun, on a une culture en commun, on a des trucs en commun c'est juste qu'en fait tu rencontres des gens avec qui tu t'entends bien parce que c'est des gens avec qui tu te comprends donc de facto c'est des gens avec qui tu vas bien t'entendre mais après à côté je suis plein d'amis avec qui je suis pote juste parce qu'on est on fait des études d'informatique, c'est vraiment juste des intérêts en commun.

I : OK et pareil est ce que t'as l'impression de faire partie de la communauté trans ?

E : Du coup je pense que oui. En tout cas j'essaye parce que enfin disons que, ouais, comme j'essaye comme je disais de faire de l'activisme trans là où je peux, pour aider à déstigmatiser ça disons que j'essaie d'être un petit peu un étendard parce que je sais qu'il y a des personnes qui vont pas forcément le choix de pas pouvoir justement être visible, et de pas pouvoir justement se battre pour diverses raisons. Quand t'es dans le closet, tu peux pas forcément éduquer ta famille là-dessus parce que sinon ça va mal se passer, voilà quoi, du coup, non au contraire, j'essaye de faire partie justement, enfin pour moi ouais c'est important c'est un truc que je fais et j'ai pas besoin de me forcer je le fais de bon cœur.

I : Et t'as pas ce problème de légitimité que t'as avec le fait d'être handi pour le coup ?

E : Non disons que après les années de galère, et tout, ça va j'ai réussi à me sentir légitime, ça, ça va.

I : OK. Et du coup, là on entre dans la partie où je te questionne un peu plus précisément sur l'interaction entre tes deux identités et où du coup de façon un peu générale, est ce que... t'as déjà un peu répondu parce que je t'en ai déjà un peu parlé mais on en a surtout parlé sur les expériences avec les équipes médicales et administratives mais du coup en général, est ce que t'as l'impression que ta transidentité est reliée et influence tes handicaps et inversement est-ce que pour toi ton handicap influence ton identité de genre ?

E : Clairement pour tout ce qui est plutôt la partie trouble de l'attention ou même dyspraxie, ça pour le coup non, parce que ça c'est des choses qui pour moi influencent pas vraiment. Après toutes les problématiques sociales un peu plus fortes liées en particulier au TDAH et surtout lié à l'autisme, là pour le coup je vais pouvoir moins facilement dire non parce que je me dis que forcément quoi ça va influencer un peu la façon dont je comprends les gens, dans la façon dont je comprends comment le genre fonctionne, tout ça, je me dis que forcément d'une certaine manière ça, ça va influencer. Et aussi le fait que le recul sur le genre et sur ta position de genre par rapport à la transidentité et la transition, j'imagine que forcément ça force aussi un peu à avoir un recul sur certaines positions sociales en général du coup, là je dirais que les deux sont liés et pour le coup que un peu dans les deux sens, ça permet d'avoir des réflexions plus poussées là-dessus. Genre ma transition, comme ça me pousse à remettre en question ma position de genre, ça m'a permis de faire des réflexions plus poussées sur la place sociale en général, et mes difficultés / compréhensions différents des places sociales, ça m'a permis de justement avoir une compréhension plus poussée j'imagine aussi des comportements de genre et tout ça du coup je pense que les deux m'ont permis un peu d'évoluer avec l'autre différemment mais pas négativement, pour moi c'est plutôt sympa comme expérience dans le sens où disons qu'en tout cas je trouve pas que ça m'handicape et je trouve ça sympa que justement ça me permet d'avoir ce point de vue, cette analyse, ça sert pas forcément quoi que ce soit, disons que c'est cool en soi c'est sympa.

I : OK. J'ai pas l'impression que ce soit une question pertinente pour ton vécu mais je vais quand même la poser. Est-ce que t'as l'impression que le fait que t'es trans a fait que dans tes

questionnements pré diagnostique ça a rendu le fait de repérer tes symptômes, peut-être de te dire que t'avais un truc, est ce que ça a rendu plus difficile ou vraiment pas d'impact ?

E : Ouais, vu que chronologiquement ça s'est plutôt passé un peu différemment du coup je dirais non, après c'est pour ça que du coup j'avais plutôt l'impression du contraire, que le fait que j'ai un handicap avait clairement gêné, en soi moi beaucoup, ça m'avait pas gêné dans le sens où je savais que j'étais une meuf mais du coup après d'un point de vue médical tout ça, là le fait que j'avais ces handicaps ça m'a clairement handicapé dans ma transition, dans les yeux des médecins. Dans ce sens-là ouais.

I : OK. Bah ça on a déjà répondu après j'avais des questions... parce qu'on a parlé de d'être visiblement handicapé ou pas d'être ridiculement trans ou pas... est ce que t'as l'impression que les deux s'influencent, dans le sens est-ce que ton handicap te rend plus visiblement trans et... est ce qu'il y a un effet d'accumulation peut être ?

E : Alors disons que... disons que à cause de mon inaptitude sociale, je dirais forcément du coup je vais rentrer un petit peu moins dans les codes féminines, forcément je vais m'amuser à me pendre la tête en bas dans la salle de réunion... bon généralement que avec des pantalons hein [rire], mais disons que voilà quand je vais m'amuser un peu... ouais donc quand je vais avoir de par mon handicap des comportements un peu inadaptés disons que comme ça va pas forcément rentrer dans ce qu'on appelle la féminité, après disons qu'en soit c'est tout un topic à part le fait que c'est pour ça justement pour les femmes que c'est plus dur d'être diagnostiquée autiste parce que justement parfois ça amène d'autres choses mais je dirais que justement le fait que je suis autiste ça fait que parfois, enfin l'autisme et le TDAH, ça fait que parfois, ça fait que parfois je ne rentre pas vraiment dans les... dans la féminité... ça fait qu'effectivement je suis moins visiblement une femme, on va dire, plus que parfois ça fait un peu le phénomène à part, c'est à cause de ça que parfois... enfin même si je m'identifie comme une femme binaire, je sais que ça m'a plusieurs fois questionné sur si je serai pas plutôt NB parce que justement parfois on me range dans ni l'un ni l'autre, même si finalement je sais que je m'identifie très fortement en tant que femme entre guillemets, je sais qu'effectivement avec le handicap ça fait que du coup je rentre pas forcément dans l'un ou dans l'autre.

I : Oui, on te renvoie à une case plus autre même si toi à l'intérieur tu te sens vraiment femme.

E : C'est ça. Parfois c'est vraiment la case Elodie.

I : Je vois. Je suis désolé, je fais un point parce que j'ai mis 16 questions à la suite donc j'arrive pas à lire. Ca on l'a déjà répondu. Euh ça, pareil, je suis pas sûr que ce soit lié mais est-ce que... notamment tu disais que tu te sentais pas appartenir à la communauté handi mais ça j'ai vraiment l'impression que c'est lié au sentiment d'illégitimité et pas au fait que tu sois trans par exemple.

E : Je sais que justement, comme je disais, c'est pour ça que généralement quand c'est les communautés handi plus spécifiquement psy, là je vais me sentir beaucoup plus légitime alors que la communauté handi en général je me sentirais pas trop légitime. Parce que je vais me dire que même parmi les handi psy, il y a des personnes... enfin c'est toujours un peu le piège de il y a des personnes qui sont pire que moi donc je suis pas complètement ma place et comme je me dis que déjà chez les personnes handi psy, je suis clairement pas dans les cas où ça me pose le plus de problème pour fonctionner enfin du coup j'ai des amis avec qui ça pose plus de difficultés tous les jours du coup après carrément dans la communauté handi en générale, je me dis clairement bon j'ai pas de quoi me plaindre, on va dire ce qui en soi est pas forcément intelligent ou pertinent comme remarque mais je sais que du coup ça m'empêche un peu de me sentir légitime.

I : Mais ça n'a... Je veux dire, tu te sens pas faire partie de la communauté handi parce que t'es trans, c'est que par exemple tu te sentirais de la stigmatisation ou la transphobie de cette communauté-là ?

E : Ah genre est ce que... Ah non j'ai pas l'impression non. Après je sais que parmi les différentes communautés... après je sais pas si c'est lié ou pas, je sais que la communauté handi j'ai l'impression qu'elle est même généralement moins embêtante je dirais par rapport à ça. Après j'imagine que c'est justement parce que parfois il y a pas mal de... surtout pour le côté

handi psy, parce que forcément avec toutes les difficultés que pose la transition et parfois le harcèlement que ça amène, ça va parfois beaucoup causer certains problèmes psy comme la dépression où parfois c'est passager. Moi ça date du coup bien avant ma transidentité, mais moi de base j'ai une dépression chronique depuis que je suis vraiment gosse gosse du coup je sais que clairement le fait qu'il y a des personnes trans chez qui les difficultés de transition au départ puissent poser des problèmes et puissent du coup pendant quelques années causer une dépression et avant que finalement ça se passe mieux et puis elles s'en sortent, ça fait que du coup le fait qu'il y ait justement cette surreprésentation un peu des personnes trans à cause de ça, ça fait que généralement les personnes, elles savent un peu plus parce qu'elles sont un peu plus exposés au fait que les personnes trans existent que d'autres communautés. Ce que je veux dire c'est que limite dans la communauté handi, ça pose moins de problèmes que parfois dans d'autres communautés.

I : OK et pareil est ce que t'as l'impression de subir un certain validisme dans la communauté trans ?

E : Bah du coup même réponse un peu au final comme on a... là pour le coup comme y'a que des personnes trans... après on n'a pas toutes fait une dépression non mais on connaît presque tous ou toutes, hélas, un pote qui n'allait pas bien du tout et où c'était parfois à des extrémités suicidaires et du coup ça fait que voilà, ça fait que justement si jamais la personne avait un handicap à part, en plus de ça, son harcèlement allait être exacerbé, ça fait que justement on connaît forcément des personnes qui ont subi du harcèlement, des difficultés dues à un handicap, justement psychique du coup plutôt, du coup j'ai pas l'impression qu'il y ait de validisme particulier après il faudrait pas non plus que je prenne la parole des concerné-e-s, je pourrais pas m'exprimer par rapport au handicap physique, par exemple, parce que là je pourrais pas dire effectivement, j'ai pas assez de rétrospection...

I : De toute façon, je te demande juste ton vécu à toi, je vais pas généraliser du tout.

E : Ouais, bien sûr, bien sûr, mais du coup pour tout ce qui est handicap psy, j'ai l'impression que du coup la communauté est plus au fait on va dire, y'a pas moins de problème.

I : En fait, t'as l'impression que les deux communautés se superposent un peu parce que vous avez des vécus en commun et que du coup...

E : Ouais disons que c'est là que c'est intéressant de voir ça du point de vue du militantisme intersectionnelle parce qu'effectivement il y a des points problématiques où parfois ça se recoupe et du coup ça fait que c'est pour ça qu'on est deux communautés que je trouve vont plutôt bien ensemble dans le sens où on a des truc commun, des intérêts de classe commun, pour utiliser des mots qui font peur mais... mais du coup j'ai l'impression que ça fait que parfois on va moins se foutre dessus parce qu'on se comprend un peu mieux, je pense, enfin j'ai l'impression.

I : OK. Bah c'est un peu pour ça que je fais ce mémoire effectivement.

E : Après c'est surtout au niveau des médecins et le fait que là pour le coup que ce soit pour le handicap physique, psychique et pour la transidentité, il y a beaucoup du coup cette problématique d'auto-détermination vis à vis des médecins et ça pour le coup c'est un énorme point qu'on a tous en commun parce que hélas quand je vois des personnes même dans le handicap physique alors que là, c'est quand même dur à dénier, parfois quand on voit les difficultés qu'il y a avec les médecins à voir ça, parfois je me dis on galère tous avec les médecins à faire reconnaître qui on est et pour moi c'est le gros truc qu'on a en commun c'est le fait qu'il y a cette problématique.

I : OK. Je crois que j'ai presque posé toutes mes questions, je vérifie. Ça c'est bon.

E : C'est bon ça [danse].

I : [rire] Je sais pas... pareil ça revient un peu sur quand on parlait de la visibilité de l'interaction entre les deux, est ce que t'as l'impression de devoir plus cacher ton handicap parce que t'es trans ou ?

E : J'ai l'impression que le problème comme je disais, comme le handicap parfois va me causer d'avoir des comportements un peu moins comment dire... typiquement féminin, bon je sais que justement je dois faire un peu mon possible pour le cacher parce que sinon j'ai l'impression que ça va un peu cassé ma crédibilité auprès des personnes cis qui vont dire « ouais elle fait pas beaucoup d'efforts pour avoir l'air d'une femme ». C'est un peu con mais c'est des réflexions qu'on se prend en vrai. Du coup, ouais, j'ai l'impression que j'ai un peu de pression pour cacher mon handicap parce que le handicap c'est pas glamour, hein, c'est pas sexy, c'est pas féminin du coup j'ai l'impression que si je cache pas ça on va remettre ma féminité en question et ça a rien de lié donc je trouve ça bête mais c'est comme plein de trucs sociaux t'as pas le choix à part de te plier au truc quoi.

I : Et j'ai une autre question qui me vient, qui revient à un truc dont on a parlé au tout début mais, parce qu'on parlait du fait que t'as pas mal de difficultés pour obtenir un diag d'autisme mais tu parlais de ton diag dyspraxique et de TDAH et notamment HPI et tu disais que c'était par rapport à l'école et du coup j'ai l'impression que ça a été assez facile d'obtenir... parce que tu dis, tu racontes des expériences assez négatives avant ces diagnostic-là, est-ce que du coup ça a mis du temps avant qu'on t'amène vers des professionnels ou est-ce que ça a été un processus assez efficace et simple ?

E : Alors ça pour l'HPI, je m'étais toujours plus ou moins posé la question mais j'avais même pas fait de démarche pour le coup parce que je savais pas trop qui voir, je savais pas trop quoi faire et la négativité constante de mes parents faisait que j'avais pas trop envie, enfin ça me décourageait un peu et en fait c'était juste l'école qui était en mode ouais Elodie t'es bizarre des fois, ça te dirait de passer un test, littéralement et du coup voilà ouais. C'est littéralement ma prof qui passait apparemment en demi-classe, qui passait son temps dans l'autre classe à parler de moi dans mon dos, ce qui était super sympa et pas du tout stigmatisant, qui est allée voir ma CPE qui du coup m'a dit d'aller voir le psy de l'éducation nationale pour demander si on pouvait me faire passer un test du coup le psy est venu me voir. A la fin, après les résultats il m'a dit « est ce que tu veux que je transmette à l'école ou est-ce que tu veux le garder pour toi ». Honnêtement monsieur [anonymisé], la classe, merci, vraiment super sympa. Mais bon pas d'aménagement mais ça c'était pas lui, c'était plutôt le lycée en général. Et sinon après

dyspraxie, bah ça je m'étais jamais trop posé la question parce qu'à force que l'école me rabaisse en me disant c'est ta faute, je savais que c'était pas ma faute mais je me disais ça se trouve je suis juste nul. C'est sympa. Et en fait c'est vraiment juste en fait au départ je suis juste aller la voir... en fait j'ai découvert la dyspraxie complètement par hasard, en fait on était juste aller la voir un moment parce qu'à un moment avec le médecin scolaire de l'époque, on se disait foutu pour foutu, vu que t'arrives pas à écrire correctement, il faut que t'ailles voir un médecin pour te faire un aménagement parce que sinon c'est trop compliqué à relire pour le brevet et du coup ça s'est plutôt fait comme ça et pour le TDAH c'est moi qui ai dû faire mes recherches toute seule et me débrouiller toute seule pour prendre contact avec des gens.

I : Ouais donc c'était pas non plus le panacée de la facilité.

E : Ouais, non le TDAH, bah c'était des experts qui était vachement surbookés, du coup pour avoir un rendez-vous c'était super sympa mais sinon en soit ils étaient sympas, ils répondent rapidement aux emails. Au moins y a ça, au moins ils m'ignoraient pas, ce qui est déjà... Encore une fois les standards sont très bas.

I : Malheureusement. OK, bah moi à priori j'ai terminé avec mes questions, je sais pas s'il y a des trucs qui te viennent qui te sembleraient intéressants à rajouter sur tous les sujets dont on a parlé. T'as le droit de dire non, hein.

E : Bah du coup je réfléchis. Bah disons que non là tout de suite je vois pas.

Annexe 5 : Retranscription entretien Elie

Interviewer : Ma première question c'est qu'est-ce que tu préfères que j'utilise entre personne handicapée, personne en situation de handicap ou autre chose ?

Enquêté : Je suis plutôt à l'aise avec personne handicapée. Parce que j'ai l'impression un peu que dire personne en situation de handicap, c'est un peu éviter le problème et c'est comme si

on pouvait détacher le handicap de moi alors que c'est pas le cas, même si je suis pas que mon handicap.

I : OK, pas de souci, c'est ce que j'allais utiliser de toute façon mais je préfère demander. OK. Du coup la vraie première question, à chaque fois je précise c'est une question un peu générale, c'est fait exprès, t'inquiète pas si tu racontes pas tout je poserai des questions plus précises après mais est-ce que, du coup, tu peux me raconter ton parcours de personne handicapée, ce qui fait qu'aujourd'hui tu peux dire je suis une personne handi ?

E : D'accord. Donc euh... alors ça a commencé avec le fait que j'avais une situation familiale compliquée et du coup j'ai très vite développé une dépression quand j'avais 14 ans. La dépression est restée pas traitée pendant quatre ans et à mes 18 ans, j'ai fait une tentative de suicide. Après ma tentative de suicide du coup j'ai été hospitalisé et c'est à partir de là que mes handicaps physiques se sont développés, sont apparus, donc en plus des handicap mentaux et du coup j'ai commencé à avoir mal à la hanche. C'est toujours pas déterminé exactement ce que j'ai mais maintenant je dois utiliser un fauteuil pour aller à la fac et je peux pas faire 500 mètres sans avoir mal, quoi.

I : Ouais, OK. Et du coup tu disais que t'as été hospitalisée, etc, donc j'imagine que t'as des expériences de diagnostic avec des équipes médicales. Est-ce que tu peux me raconter un peu comment ça s'est passé ? Est-ce que t'as aussi des expériences avec la dépression ou c'est surtout les handicaps physiques ?

E : Alors je suis toujours en errance médicale par rapport à la hanche, par contre pour la dépression, euh c'était plus le fait que c'était pas possible pour moi d'accéder à des soins parce que ma famille refusait. Et quand j'y ai enfin eu accès, le diagnostic a été immédiat donc ça clairement. Du coup, ben dépression sévère. Mais y'a pas eu trop de problème avec ça même si le fait que je sois neurodivergent était souligné dans le fait que j'étais dépressif. Donc il y a eu des recherches par rapport à ça et maintenant, bah j'ai pas diagnostic officiel mais moi et ma psychiatre et d'autres psychiatres que j'ai vu avant, on est d'accord sur le fait que je suis autiste. Et je pense pas faire un diagnostic officiel avant un moment parce que ben déjà c'est un long

processus, ça coûte et j'ai peur que ce soit utilisé contre moi étant donné que je suis trans. J'ai déjà eu écho d'histoires comme ça. Et donc par rapport à ma hanche bah ça va faire trois ans que j'ai mal et on sait pas, on a fait pas mal d'exams, là normalement je suis censé faire encore des exams avec toute une équipe donc de psychiatres, de... comment ça s'appelle... des spécialistes chacun dans leur spécialité pour croiser les données quoi, voir ce que ça donne et ce que c'est.

I : OK et du coup eumh... comment est-ce que t'as vécu tes diagnostic ? Est-ce que c'est quelque chose qui t'a été imposé, quelque chose qui t'a aidé, un mélange des deux ?

E : Alors pour ma dépression, ça a été très, très, ça a été un énorme soulagement parce que du coup le problème avec la dépression, c'est que si c'était pas la dépression, ça serait moi le problème et du coup j'ai eu ce poids qui s'est retiré de mes épaules quand j'ai su que j'étais dépressive, ça a été à peu près la même chose avec l'autisme mais beaucoup plus dans le sens de maintenant je comprends pourquoi je réagis comme ça et ça a été surtout un facteur de confiance en moi et de... fin j'ai moins peur de comment les gens vont réagir parce que au pire je me dis... bah c'est possible que ça soit juste à cause de ça et donc ça pareil j'ai ce poids qui est plus sur mes épaules. Par contre du coup pour ma hanche, vu que j'ai pas de diagnostic [rire].

I : Oui ça t'a aidé à te comprendre quoi, ça a vraiment... OK. Du coup tu disais que pour le reste t'es en errance médicale, est-ce que tu sais pourquoi t'as du mal à obtenir un diagnostic ? Est-ce que c'est parce que les médecins sont pas bons, est-ce que c'est parce que c'est quelque chose qu'on ne connaît pas trop, est-ce que c'est des facteurs extérieurs ?

E : Je dirais qu'il y a deux parties. Il y avait le début, tout au début quand j'ai commencé à avoir mal donc la première année, la toute première année, c'est très simple : on me croyait pas. On disait « ah non mais c'est psychosomatique, ça va passer, ah non mais vous devez faire des efforts, faites de la course, ah non mais allez à la piscine, est ce que vous avez essayé le yoga », fin les trucs basiques quoi et encore cette année-là mes douleurs étaient pas si fortes que ça donc... parce que ça a augmenté au cours du temps donc c'était lourd à vivre mais c'était

supportable entre guillemets. Et ensuite je suis tombé sur un médecin généraliste quand j'ai déménagé pour commencer mes études supérieures et ça s'est très, très, bien passé, il m'a cru immédiatement, il a cru immédiatement que j'avais mal parce qu'on voyait rien sur les radios, il y a rien de concret en fait et il m'a cru immédiatement et rien que ça, ça a été très... bah pareil, pareil que la dépression, j'avais vraiment l'impression que du coup que ça venait de moi, que c'était moi qui avait un problème, que c'était moi qui était... fou quoi et là ça m'a beaucoup rassurée. Du coup, depuis je suis quand même vachement bien accompagné. Dernièrement je fais beaucoup moins d'exams, etc, parce que j'ai pas le temps par rapport à la fac. Je mets ça en avant parce que je me dis bon mes douleurs à la hanche, autant c'est vrai qu'on peut trouver le problème et trouver une solution entre guillemets, mais il y a aussi une grosse possibilité que je doive vivre avec toute ma vie même si on trouve la cause donc autant faire ce que je peux faire maintenant parce que mes études là si je prends des années sabbatiques, si je prends etc, y'aura des conséquences, ça veut dire pas d'indépendance pendant x temps et le fait d'être handicapé ça améliore pas les choses donc je préfère là me concentrer sur mes études et du coup le diagnostic on va dire que c'est pas ma priorité là tout de suite.

I : OK mais, du coup, hyper compréhensible que t'ai pris cette décision là mais du coup est-ce que le fait que tu sois pas diagnostiquée, malgré tout, ça t'entrave un peu sur certaines choses au quotidien et t'aimerais avoir le temps en plus de la fac pour pouvoir mettre du temps là-dessus ?

E : Totalement, totalement. Si j'avais le temps, clairement. Rien, c'est bête mais rien que pouvoir constituer un vrai dossier MDPH pour ça parce que du coup bah il y a pas assez de exams et tout ça du coup, de données et c'est pas assez lourd pour... enfin j'ai un dossier qui est en cours d'étude pour ma dépression mais c'est pas ma hanche du coup par exemple la carte PMR ben je l'aurais pas. Alors que clairement j'en ai besoin.

I : C'est pour avoir une reconnaissance administrative, en fait, que t'aurais besoin de...

E : Ouais, c'est ça, du coup pouvoir mieux vivre avec le fait d'être handicapé, quoi.

I : Tu me disais, du coup, que t'as été diag la dépression et pré-diag par des psychiatres l'autisme, est-ce que t'as eu des périodes où tu t'es un peu entre guillemets auto-diagnostiqué ?

E : Totalement. Pour les deux, exactement, dans les deux cas [sourire]. Depuis que j'ai 14 ans, je sais que je suis en dépression. Du moins je le croyais et j'avais raison. D'ailleurs je le disais aux adultes autour de moi et potentiellement le fait que j'ai décrit aussi clairement ce qui m'arrivait, fin que je savais exactement ce qui m'arrivait, je pense que ça les a déconcerté et que du coup ils pensaient que je l'avais inventé alors que du coup c'est parce que je m'étais beaucoup renseignée avant et pour l'autisme, bon, je pense que j'ai toujours su que j'étais neurodivergent parce que... bon enfin [fait des guillemets avec les doigts] différent... dans ma manière de sociabiliser, dans tout, donc ça a pas été une surprise en soi. Clairement j'avais du mal à mettre le mot autiste sur... parce que le manque d'information, mais dès que j'ai eu un doute la dessus je suis allé regarder et tout de suite je savais que c'était ça.

I : Quand tu dis que t'es allé regarder, t'as fait des recherches sur... ?

E : Ouais majoritairement c'est sur internet. Je connaissais pas de personnes autistes, du moins que je savais autiste à ce moment-là donc c'était sur internet mais c'était pas des recherches de surface, c'était vraiment regarder, lire l'expérience des gens, lire des articles scientifiques même, fin c'est vraiment... voilà.

I : Et du coup un peu... une question qui est un peu similaire de celle que je t'avais posée sur comment tu t'as vécu tes diagnostic mais cette fois sur, un peu plus sur l'étiquette un peu générale de personne handicapée, est-ce que c'est une étiquette positive, négative, neutre, un peu des deux ?

E : Ben clairement c'est vu par les autres comme négatif et du coup à chaque fois je le dis parce que pour moi j'ai besoin de cette appellation-là, parce que c'est un outil pour recevoir mes aménagements et de l'aide parce que justement mon handicap, mes handicaps sont invisibles et si je dis pas que je suis handicapé, bah les gens croient juste que je suis valide et que je me balade avec une béquille, enfin le nombre de fois où on me pose la question « mais pourquoi

t'as une béquille » et c'est plus simple juste de répondre je suis handicapé que de dire j'ai un problème à la hanche mais en fait on sait pas exactement ce que c'est, ça fait plusieurs années que... Pour moi c'est surtout un outil et je pense que aussi juste c'est... ça aide à la compréhension claire, enfin c'est dommage que quand je le dise les gens sont en mode « ah désolé », ça craint, mais franchement je le vois comme un outil. Voire positif parce que du coup ça m'apporte des choses, ce dont j'ai besoin quoi.

I : Oui donc tu disais que pour toi c'est neutre / positif mais les autres y mettent une valeur négative instinctivement. Et du coup, là à l'instant tu me parlais du fait que tes handicaps étaient invisibles et en même temps tu m'as parlé de fauteuil plus tôt et là de béquille, est-ce que t'as l'impression que ton handicap est visible dans tes interactions quotidiennes ?

E : Alors oui j'ai dit handicap invisible mais en vrai ça se voit totalement à des kilomètres [rire], c'est juste que comme j'ai dit il faut le dire aux gens pour qu'ils captent, en fait, c'est dans ce sens-là qu'il est invisible. Mais sinon ben je vais passer la majorité de mon temps assise, enfin ça se voit que je fais pas ce que je fais sans y penser, dans le sens où... par exemple récemment j'étais à un mariage et j'ai pas voulu prendre ma béquille parce que j'avais pas envie de me justifier à ma famille que j'allais voir, enfin à chaque membre de ma famille séparément, qui m'a pas forcément vue depuis que je suis handicapé et j'ai quand même passé énormément de temps assise, ouais c'est ça j'ai passé énormément de temps assise, je me levais pas quand les autres devaient se lever, enfin c'est des décisions conscientes qui montrent que je suis handicapée et bah d'ailleurs il y a certains membres de ma famille qui sont venus me demander « j'ai vu que t'avais agis de cette manière, est-ce qu'il y a une raison ? » et là je dis « oui je suis handicapé maintenant ». Donc oui c'est visible, c'est totalement visible et pareil au niveau de mon autisme, ça aussi c'est visible en vrai, on m'a toujours dit que j'étais un peu spécial. Enfin ce genre de commentaires. Enfin ça c'est pour les plus gentils, on va dire. Mais c'est totalement visible, ça se voit en fait, c'est très, très, simple à remarquer, c'est juste que les gens ne regardent pas ça.

I : De ce que tu dis, j'ai l'impression que pour tes handicaps, en gros c'est repéré comme quelque chose de différent mais les gens mettent pas l'étiquette personne handicapée dessus, c'est toi qui doit pour eux faire ce processus-là d'explication ?

E : C'est ça. Et en plus généralement vu qu'ils mettent pas l'étiquette de personne handicapée, c'est souvent associé à un comportement bah associable ou à de la paresse ou à une volonté d'énerver les gens, de faire quelque chose qui est contre la norme sociale, alors que ben non pas particulièrement.

I : OK. Ben du coup, est-ce que justement vu que les gens mettent ce jugement négatif dessus tu... j'allais dire « masking » parce que je sais pas ce que, il n'y a pas vraiment le concept en français mais est-ce que, que ce soit pour ton autisme ou même pour tes handicaps physique, parce que tu disais notamment que t'avais pas pris ta béquille, tu mets en place ce genre de stratégie pour pas qu'on vienne t'embêter ?

E : J'essaye de le faire de moins en moins mais je le fais et c'est limite systématique. Par exemple si je vais sortir avec des ami-e-s, je vais pas vouloir prendre mon fauteuil, je vais vouloir prendre ma béquille, parce que clairement je peux pas sortir avec des ami-e-s sans béquilles, si on sort toute la journée c'est pas possible, le mariage c'était possible parce que justement pendant la majorité du temps, entre les endroits, on était soit assis-es-s soit en voiture donc c'était faisable mais généralement je prends ma... ouais je prends, j'essaie de prendre ma béquille, quand je vais sur Paris aussi, parce que c'est pas accessible mais aussi parce que à cause de la connotation du fauteuil en général, de comment on va me traiter si je suis en fauteuil parce que du coup c'est très j'allais dire paternaliste, enfin c'est... on me traite avec de la pitié alors que y'a aucune différence, je suis juste assise et je pense que c'est ça qui me fait le plus bah... masquer le fait que je suis handicapé entre guillemets, même si je vais pas pour autant hésiter à le dire, c'est pas moi qui vais le dire directement « bonjour je suis handicapé et je m'appelle... », non.

I : Ouais t'as vraiment l'impression que le fauteuil, ça change le regard que les gens ont...

E : Totalement. Ils s'attendent à quelque chose de tragique, ils s'attendent à quelque chose de spectaculaire, genre je me suis fait renverser par un camion alors que c'est « bah j'ai mal » et ils sont « ah, bah y'a une cause ? », « bah je sais pas », « ah » et généralement il y a un silence malaisant. Voilà.

I : Et si je peux me permettre du coup sur ton autisme aussi... ? C'est plus inconscient peut être, j'imagine, sur l'autisme les...

E : Oui. Surtout que sur mon autisme, du coup, ça date. Ça a toujours... j'ai toujours masqué clairement, plus ou moins selon ma capacité à le faire on va dire parce que du coup forcément ça transparaît mais oui me forcer à regarder dans les yeux des gens c'est encore quelque chose que je fais rien qu'avec mon colocataire, par exemple on a des discussions, je sais que je vais le regarder dans les yeux parce que sinon ça risque de créer un conflit bête, en fait, c'est ça, c'est toujours éviter des conflits, éviter des jugements, évitez que l'autre personne parte du principe que je fais quelque chose à son encontre. Sinon au niveau des stims aussi. Clairement en fait je me suis rendu compte que je stimais seulement quand j'ai appris que ça existait et depuis bah je suis beaucoup plus, j'essaye de de me laisser stimer mais c'est dur, c'est dur, surtout que en tant que personne noire, un geste brusque et tout de suite on me regarde mal [sourire crispé] donc ça s'ajoute [rire].

I : J'imagine ouais. Oui tu, tu dois encore plus masquer du fait que tu sois une personne noire.

E : C'est ça. Par exemple même au niveau des expressions du visage etc, on m'a dit plusieurs fois que j'avais l'air menaçante, qu'on dirait que j'allais agresser quelqu'un, qu'on dirait que je voulais la mort de quelqu'un, on me l'a vraiment dit et ben pas du tout en fait, j'étais en train de réfléchir et c'est vraiment quelque chose que je n'arrive pas à... c'est même pas je contrôle pas, c'est que j'arrive même pas à conceptualiser comment mon visage réagit, mon visage est dans ces moments-là donc je peux pas travailler là-dessus du coup c'est là où je disais ma capacité à masquer parce que ça par exemple, je peux pas masquer et ça me tombe toujours dessus et je pense que si je pouvais masquer à ce niveau-là je le ferais ou je l'aurais fait dans certains cas.

I : Je vois, OK. Et du coup tu me disais que t'étais quand même assez ouvert sur la question, sur ton handicap et tu disais que t'allais à la fac en fauteuil roulant, est-ce que du coup à la fac c'est un sujet que ce soit administrativement ou avec ta promo sur lequel t'es assez ouverte ?

E : Ben généralement, si on me pose des questions j'y réponds parce que ça me gêne pas particulièrement c'est pas quelque chose que je trouve particulièrement personnel par rapport à moi, c'est juste c'est là. Par contre par rapport à mon autisme je fais beaucoup plus attention parce que j'ai peur que ce soit instrumentalisé contre moi donc généralement à moins que je sois assez en confiance avec quelqu'un je vais pas lui dire que je suis autiste directement. En fait je vais décrire les symptômes de l'autisme pour dire « voilà pourquoi j'arrive pas telle chose, c'est parce que quand il y a trop de bruit, c'est parce que je suis sensible » mais sans jamais dire que je suis autiste, à moins que je sois en confiance mais par exemple j'ai pas dit au service handicap de ma fac que j'étais autiste. Par contre les autres handicaps, ils sont au courant.

I : Oui donc l'étiquette autiste a beaucoup plus de stigma dans ton vécu personnel que tes autres diagnostics.

E : C'est surtout que je pense que c'est vraiment, vraiment la vision que les gens ont de l'autisme, c'est très différent de ce que c'est, de ce que ça peut être et du coup l'écart entre ces deux images, donc l'image que je reflète, par exemple le fait que je m'exprime correctement, le fait que je masque beaucoup, du coup les gens vont pas forcément se dire « ah c'est l'autisme », le fait que je me force à regarder dans les yeux, même si pas la majorité du temps, ils vont dire soit que je mens, parce que ça aussi c'est une possibilité, qui arrive souvent d'ailleurs, soit qu'il y a un problème et que du coup même si j'ai l'air on va dire.... j'ai du mal à trouver un terme... valide, ouais on va dire valide, c'est plus simple, que il y a un grand problème derrière que je cache et du coup enfin c'est... et du coup... fin c'est vraiment leur perception de moi change totalement la majorité du temps alors que bah on va dire que bon c'est assez simple quand on voit quelqu'un avec un fauteuil de se dire « ah » et c'est juste « ben on peut pas marcher » alors que du coup l'autisme ils savent pas ce que ça implique et comment il faut réagir, même si ils savent pas trop comment il faut réagir non plus avec une personne un fauteuil...

I : OK et tout à l'heure tu disais qu'avec ta famille ça avait l'air un peu plus compliqué du coup je sais pas si c'est quelque chose sur lequel tu parles, tes handicaps ?

E : Au début oui j'en parlais, parce que c'était là où je voulais... enfin les personnes vers qui on va généralement quand il y a un problème, c'est la famille proche mais le validisme qu'ils ont intériorisé ou pas, qui est genre clairement juste du validisme, est énorme, immense, très, très, très lourd donc ça a été dur. Maintenant ça va mieux mais ça fait trois ans depuis que j'ai un problème à la hanche et ça fait... euh 2014 – maintenant, ça fait un bout de temps [rire] que je suis en dépression du coup, ça fait quatre ans, enfin ça va faire quatre ans qu'on a mis un mot sur ma dépression et dès le début... avant que je sois diagnostiquée, c'était « mais non, t'es pas ça, tu peux pas être ça, c'est pas possible » donc c'est pas juste « ça peut t'arriver mais c'est pas ça » c'est vraiment ce n'est pas possible et c'est passé à « non mais t'inquiète pas, tu peux le surmonter, il faut croire », enfin des trucs d'inspiration je sais pas quoi et je pense que c'était ça le plus gros obstacle. Mais j'ai réagi beaucoup à ça, surtout quand j'étais en train de gérer moi-même le fait que j'étais en train de vivre ça et en plus leur réaction par rapport à ça généralement c'était trop et j'avais des réactions un peu viscérales par rapport à ça donc je me braquais tout de suite, j'avais pas envie de, je m'isolais totalement. Mais du coup petit à petit le dialogue s'est rétabli et de leur côté je les ai invité à faire des recherches très, très, poliment. Et par contre par exemple toute ma famille n'est pas au courant par rapport à mon autisme, il y en a plus du côté de ma mère qui sont au courant que du côté de mon père, ce qui est assez drôle mais c'est vraiment quelque chose que je prends avec des pincettes et que je fais petit à petit parce que je sais que ça prend du temps de se défaire de cette image qu'on a et ensuite d'appliquer le mot à moi, dans le sens où maintenant on peut associer les deux, parce qu'en fait c'est ça, la dissonance entre le fait qu'ils me connaissent et du coup vu qu'ils me connaissent mais ont cette image de l'autisme ou de la dépression ou quoi, ils peuvent pas associer les deux parce qu'il y a un fossé entre, et une fois qu'ils apprennent à mieux connaître l'autisme ou la dépression et les symptômes, là ils se rendent compte que ouais en effet, mais c'est un processus et c'est long et généralement j'ai pas la force pour faire la pédagogie donc ça éclate et puis je reviens dessus, on prend du temps chacun de notre côté et puis on revient et des fois ça éclate encore mais ça progresse.

I : OK. Question qui n'a pas trop de rapport mais est-ce que tu côtoies d'autres personnes en handi dans tes cercles proches ?

E : Totalement [rire]. Alors, un truc drôle c'est que quand j'ai aménagé, du coup, pour mes études supérieures, bah en fait un de mes colocataires, bah en fait était handi même si lui aussi c'était pas visible au premier abord donc, en plus pour le coup... il a aussi un problème à la hanche, ce qui est aussi drôle mais du coup justement ça nous a fait tout de suite quelque chose sur lequel s'accrocher et sur lequel, on est devenu très, très, très, proches parce qu'on comprenait les [intelligible] l'un de l'autre et du coup lui aussi ça s'est empiré au niveau des douleurs et au niveau du fait qu'il avait besoin au bout d'un moment d'utiliser une canne, c'était pas le cas au début qu'on s'est rencontrés et du coup je pense qu'on s'est mutuellement rassurés avec le fait que la perception extérieure c'était pas si grave par rapport au bien être que pouvais nous apporter nos aménagements, ou nos outils entre guillemets et en dehors de ça, bah la majorité des personnes que je côtoie sont neurodivergentes [sourire], ça, ça se fait un peu naturellement, dont pas mal du coup qui se sont découvertes comme étant autistes plutôt récemment et ouais généralement... Puis oui surtout en ligne, je m'entends bien avec pas mal de personnes handicapées parce que justement sur nos vécus, on se rejoint et cette compréhension sans pour autant aller dans le détail, c'est spontané quoi.

I : Ouais tu dirais que vraiment l'intérêt c'est ce vécu partagé qui fait qu'il y'a pas à tout expliquer au début ?

E : Exactement.

I : Et du coup ton coloc, ça s'est fait un peu au hasard que vous vous retrouviez ?

E : Totalement, totalement, c'était très drôle [rire].

I : Et du coup question un peu liée mais est-ce que du coup t'as l'impression, toi, de faire partie de la communauté handicapée ?

E : Oui même si généralement je vais me mettre entre guillemets sur le côté parce que même si je sais que j'en fais partie, ça maintenant c'est sécurisé entre guillemets, ça a mis du temps. Du coup même si je sais que j'en fais partie, je vais avoir du mal à soit mettre des mots sur mes vécus en public parce que j'ai l'impression que du coup chaque mot peut avoir énormément de poids et que j'ai pas envie de dire des bêtises surtout que... en fait si je veux parler, je dois parler au nom de moi parce que je suis une personne handicapée et pas toutes les personnes handicapées clairement. Et aussi je suis pas généralement ce que les gens s'imaginent quand ils pensent à une personne handicapée donc la majorité du temps, même quand je suis dans mon fauteuil ou quoi, quand je bouge les jambes les gens me regardent bizarrement, quand je me lève j'ai eu vraiment des réactions limite violentes, enfin agressives du moins, donc je pense que ça fait partie de ça aussi, du fait que bah j'ai du mal à prendre la place que j'ai dans la communauté handicapée.

I : Dans ce que tu dis j'ai l'impression qu'il y a une certaine responsabilité, enfin tu te mets une certaine responsabilité dans le fait de dire à voix, fin pas à voix haute mais publiquement que t'en fais partie, que y'a une certaine pression qui vient avec...

E : C'est la même chose avec cette fois l'autisme parce que, enfin au niveau de l'autisme aussi c'est compliqué parce que du coup vu que je suis noir aussi il y a cette intersectionnalité et comme je suis trans aussi, il y a cette intersectionnalité, ce qui fait que étant donné justement que je suis à l'intersection, j'ai encore moins envie de dire des conneries parce que ça va retomber sur une... si ça retombe pas sur une communauté, c'est possible que ça retombe sur l'autre. Dans le sens où par exemple l'autisme c'est pas imaginable entre guillemets, à part les cas... l'autisme dit grave ou sévère, chez les personnes noires, c'est quelque chose auquel on s'attend pas et du coup quand je vais parler de mon expérience moi de personne autiste et du fait que c'était évident mais que personne ne l'a vu, il faut aussi que je pense au fait que c'est aussi parce que je suis noir et du coup je peux pas juste mettre ça de côté sauf que si je le mets, si je le mentionne, selon la communauté dans laquelle je suis, je peux avoir des retours bofs mais bon ça c'est, c'est aussi le mélange, fin l'intersection.

I : Oui c'est moins, fin c'est pas toujours t'as peur de dire un truc pas correct et plutôt que même si tu dis des trucs qui sont corrects par rapport à ton vécu, que les personnes qui ont des biais racistes ou transphobes, vont venir t'embêter en fait ?

E : C'est ça ou encore une fois instrumentaliser... je pense que c'est ça dont j'ai plus peur, que ce que je dise ou ce que je fais puisse être instrumentalisé contre une des communautés dont je fais partie quoi, c'est pour ça que...

I : Tu dirais vraiment que du coup même si tu te sens faire partie de la communauté handicapée, ton vécu de personne noire et de personne trans atténue quand même un peu...

E : C'est ça. Littéralement, je suis à la frontière, en fait, j'ai un pied dehors et un pied dedans.

I : OK. Et bah justement on va passer aux questions sur la transidentité [rire] et du coup pareil question un peu large, si tu peux me raconter un peu ton parcours trans.

E : Alors. Ben on va dire que c'est un petit peu comme mon autisme, je me suis toujours senti différente, c'est bizarre de le comparer mais... je... C'est là où je voyais que mes réactions étaient différentes de la majorité des gens et du coup quand il y avait quelqu'un qui avait les mêmes réactions que par rapport à je sais pas... je sais pas j'avais tendance à beaucoup plus faire... aimer certains personnages qui avaient l'air androgynes, ce genre de choses, très tôt quoi. Du coup je crois que c'est vers mes 14 ans aussi que j'ai commencé à bah déjà savoir que la communauté queer existait, à l'apprendre parce que bon on peut pas dire vraiment que j'étais informé dessus avant et du coup juste savoir que ça existait ça m'a vraiment rendue très, très, euphorique très tôt et même si du coup je savais pas que j'en faisais partie, je me rendais pas compte que j'en faisais partie, c'était clairement parce que j'en faisais partie que j'avais cette euphorie-là. Sinon bah petit à petit, j'ai appris... quand je suis arrivé au lycée, il y avait pas mal de personnes qui étaient pas exactement out ou exactement queer, enfin on savait pas exactement quel mot mettre sur nos identités etc, mais on s'est aussi rassemblés plutôt naturellement, enfin regroupés plutôt naturellement et du coup on a exploré ensemble petit à petit et ça s'est vraiment fait vraiment très, très, progressivement. Mais je pense pas que mon

ressenti par rapport à mon genre ait changé au cours du temps, en tout cas pour moi. Et c'est je crois quand j'avais vers 16 ans que j'ai pu dire « ah bah je suis trans, je suis aggenre » et même à ce moment-là, je savais pas exactement si je voulais transitionner, comment je voulais transitionner etc, mais je savais mettre des mots sur mon vécu enfin et je savais quels mots convenaient parce que je connaissais des mots avant mais par forcément ce qui me correspondait à moi et c'est à partir de là que j'ai commencé à faire mes coming-out.

I : Tu disais que à l'époque tu savais pas si tu voulais transitionner ou pas, est-ce que du coup depuis t'as eu des expériences, que ce soit de transition médicale ou de reconnaissance administrative et sinon, est-ce que c'est des choses que t'as envie de faire mais que t'arrives pas à faire encore pour certaines raisons ou est-ce que c'est des choses qui t'intéressent pas ?

E : A ce moment-là déjà je voulais attendre mes 18 ans parce que j'ai... ma relation avec mes parents était compliqué mais mon père, je crois que c'est la première personne à qui j'ai fait mon coming-out, ça s'est pas mal passé mais ça s'est pas bien passé non plus [rire], non ça s'est un petit peu mal passé on va dire parce que en gros il m'a dit « non », j'ai dit « je suis trans » il m'a dit « non » mais ça s'est arrêté là donc je me suis dit il a entendu donc maintenant de toute façon il va faire plus attention et en effet c'est ce qu'il a fait, il a commencé à se renseigner lui-même, par exemple s'il y avait un truc à radio qui passait, même si c'est pas forcément la meilleure source d'information, il mettait le volume et il écoutait, fin ce genre de chose et du coup même si il m'a dit non, il a quand même compris que oui. Et au niveau des transitions, la vraie première chose que j'ai faite, même si avant, enfin déjà je me faisais appeler par un surnom à partir du lycée, qui est maintenant mon prénom, en fait, mais je pense que aussi, ça a aidé le fait que ma famille l'accepte d'ailleurs, parce que du coup c'était progressif et c'était naturel mais du coup, il me semble qu'en 2019, j'ai essayé de faire un changement de prénom en Belgique – parce que je suis belge aussi, française et belge et ma famille du coup du côté paternel est en Belgique – et du coup j'ai essayé de faire un changement de prénom en Belgique et ce qui s'est passé c'est que on m'a dit que soit je faisais le changement de prénom et il fallait que le prénom soit clairement masculin et que je change mon état civil et du coup je payais pas parce que du coup, là, j'étais reconnu comme trans, soit je prenais le nom que je voulais du coup mon prénom et du coup il fallait que je paye 400€ parce que du coup j'étais pas assez

trans. Mais du coup si je prends ce prénom-là, je pourrais pas changer mon état civil plus tard, même si je veux pas particulièrement et du coup je pense que c'est le problème, enfin le fait que les personnes non-binaires, on fait comme si elles existaient pas et donc bon c'est ce que je voulais faire mais du coup j'ai pas fait parce que j'avais pas 400€, et du coup ma famille a appris que je voulais faire ce changement de prénom, il y a eu des réactions bon... plus ou moins tolérantes. C'était plus « non mais c'est un cadeau que tes parents t'ont fait ton prénom, tu veux le mettre à la trappe comme ça ». D'accord [rire]. Mais après je crois que la prochaine étape c'est maintenant du coup, récemment j'ai pris mes rendez-vous pour une réduction mammaire et du coup, là, je suis dans le processus, je vais me faire opérer le 6 juillet et justement un des trucs entre guillemets drôle c'est que j'ai fait mon coming-out à la chirurgienne au deuxième rendez-vous de consultation parce que, du coup, je me sentais en confiance mais elle m'a dit « d'accord », je lui avais dit au début que j'avais beaucoup hésité entre une réduction mammaire et une mastectomie mais que dans les deux cas j'avais pas envie, fin que dans les deux cas oui j'avais pas envie de passer par le parcours classique entre guillemets parce qu'il était très binaire et que ben c'est pas mon cas et que j'avais peur qu'on me refuse des interventions à cause de ça. Elle a été vachement compréhensive mais après elle m'a quand même appelé, plus tard après le rendez-vous, en me demandant si je pouvais prendre rendez-vous avec une psychologue ou un psychiatre, enfin je sais plus exactement si c'était une psychologue ou un psychiatre, mais qu'elle connaissait pour que je sois sûre de ce que je voulais. Ouais c'est pas terrible. Quand elle l'a appris, clairement elle était un peu surprise et elle m'a dit « vous êtes sûr du coup ? » et j'ai dit « oui, j'ai réfléchi ». D'ailleurs elle m'a remerciée pour avoir fait mon coming-out, chose un peu étrange mais c'était bienvenu. Mais du coup après elle m'a quand même demandé si... elle m'a bien dit que c'était facultatif mais qu'elle préférait. Bah étant donné que bon j'étais sûre et qu'elle allait me mettre en relation avec quelqu'un qui avait déjà de l'expérience dans les transitions, j'ai fait « ouais pourquoi pas », j'y suis quand même allé. Ça s'est bien passé. La psychologue m'a dit justement... La psychiatre ? Je sais pas. Elle m'a dit que ça arrivait un petit peu souvent quand même qu'on lui réfère des gens, enfin pas forcément non-binaire, elle avait jamais eu quelqu'un de non-binaire avant, mais qu'on lui réfère des personnes pour être sûr entre guillemets qu'ils savent ce qu'ils font et c'est juste à ce moment-là que je me suis dit heureusement que j'ai pas dit que j'étais autiste. Parce que justement quand je cherchais pour des médecins, je suis tombé sur, enfin j'ai, j'avais, il y

avait une carte pour les personnes trans qui cherchent et j'avais vu qu'il y avait des personnes qui ont été refusées parce qu'ils étaient autistes, comme quoi du coup ils pouvaient pas faire leurs propres décisions, et du coup bah j'étais... c'est pour ça que je vais pas en parler à la chirurgienne non plus et que j'en ai pas parlé à la psychiatre non plus. Mais du coup ça va se passer et sinon ça se passe bien, j'ai rendez-vous avec l'anesthésiste et voilà. Je compte prendre de la testostérone, si possible dans pas longtemps mais je sais pas encore exactement quel dosage je veux et c'est en fait la partie qui est difficile c'est de trouver un médecin avec qui je peux parler de ça librement pour vraiment cette fois avoir... parce que là du coup je suis pas sûre donc, pour cette fois, avoir quelqu'un qui peut m'aiguiller sur... enfin je sais quel changement je veux, je sais que les changements définitifs je les veux, je sais pas si je vais en prendre toute ma vie, je sais pas si je vais en prendre et après arrêter, je sais pas quel dosage, enfin il y a plein de choses et c'est ça qui rend la recherche difficile aussi c'est que généralement c'est tout ou rien et ça complique les choses [sourire peiné].

I : C'est ce que j'allais dire, c'est que là encore c'est lié au fait que tu veux une transition non-binaire. Et du coup tu disais très clairement que tu te retiens de donner l'information que t'es autiste parce que ça pourrait faire en sorte que t'ai pas accès aux services dont t'as besoin mais est-ce que tes handicap plus physiques, ils ont aussi une influence sur ton... l'obtention des services dont t'as besoin ou t'as pas eu d'expérience négatif par rapport à ça ?

E : Je pense que quand même ma dépression sévère, y'a une réaction mais après quand ils me parlent, ils se calment entre guillemets, genre je sens qu'il y a une appréhension clairement mais je pense pas que ça dure au fil de la consultation, après c'est les praticiens avec lesquels j'ai eu des rendez-vous, je pense que c'est clairement possible que il y en ait qui restent sur cette première impression là. Au niveau de la hanche, bah non.

I : OK. Et même question que je t'avais posé sur le handicap mais du coup sur l'étiquette plutôt de personnes trans et ce qu'elle représente pour toi.

E : Je pense que, que c'est surtout l'appartenance là du coup au groupe de personnes qui ont ce vécu-là. Et... bah déjà pour moi c'est très positif. Là, encore une fois, ça l'est pas trop dans l'œil

des gens ou bien c'est « ah, je croyais que tu étais lesbienne » [rire], OK. Donc... mais sinon j'avoue que j'y ai pas vraiment pensé avant parce que ça me paraît très naturel en fait, plus que... je pense que c'est ça en fait, j'ai pas eu besoin de me l'approprier, c'était déjà le cas quand j'ai appris ce que c'était, du coup, je savais que j'en faisais partie. Après évidemment il y a toujours le même problème d'intersectionnalité : beaucoup de personnes trans sont validistes, beaucoup de personnes trans sont racistes, donc il y a de ça, fin y'a ça qui est difficile mais je me sens moins avec un pied dehors et un pied dedans que avec le handicap.

I : Tu saurais expliquer pourquoi ou c'est un sentiment instinctif ?

E : [pause]. Je pense que c'est peut-être parce que j'ai lu beaucoup... je pense que c'est sûrement parce que quand j'ai commencé ma transition, du coup, j'avais déjà un groupe d'amis avec qui on a un peu tous transitionné ensemble, enfin même si y'en a qui ont pas forcément transitionné mais je veux dire au niveau de l'identité, de la découverte de l'identité, on l'a fait ensemble, du coup, je me suis jamais vraiment sentie seul avec ce côté-là alors que pour le handicap, j'ai beaucoup navigué seule avant de me dire « ah mais en fait il y a des groupes Facebook, ah mais en fait il y a telle chose, telle chose », c'était moins abstrait que le handicap du moins en tout cas, que la communauté... Parce que, clairement, j'aurais pas pu imaginer avant que... après c'est peut-être parce que c'est plus récent aussi parce que du coup ça fait trois ans que je suis handicapé, quoique pour la dépression... mais quand j'étais en dépression je me considérais pas comme un handicapée parce que je me rendais pas compte que c'était un handicap, je me disais juste que c'était une maladie et je croyais à l'époque qu'on pourrait guérir, forcément. Depuis, clairement mon opinion a changé.

I : Mais de toute façon des autres entretiens que j'ai fait, j'ai l'impression que c'est un vécu assez commun le fait que la communauté trans semble moins abstraite que la communauté handi donc tu n'es pas seul dans ce sentiment. Et du coup, tu disais que t'avais des potes trans et du coup, pareil, je pose la question mais je connais la réponse, tu côtoie d'autres personnes trans du coup ?

E : Oui. Bah, beaucoup.

I : Pareil... Bah du coup j'imagine qu'il y a des personnes avec qui t'es juste ami avec elle parce que c'est des gens chouettes mais est-ce que du coup il y a aussi ce vécu partagé ?

E : Clairement. Je pense que ça nous rapproche instantanément, parce que dès qu'on commence à en parler, c'est beaucoup plus facile de nouer des liens avec des personnes avec qui on a une expérience commune quoi.

I : Et tu disais qu'avec le handicap, notamment avec ton coloc, il y avait aussi toute une... une certaine aide par rapport à vos aménagements, de légitimisation commune, est-ce qu'avec les personnes trans, tu as aussi cette expérience de... peut-être d'aide à la transition, des trucs dans ce genre ?

E : Bah je pense que... déjà, j'ai eu de l'aide concrète en soi donc du soutien clair et je pense que c'est déjà très, très, important mais aussi parce que, on va dire, que au niveau du handicap, c'était pas, c'était pas voulu, c'était pas... on se rendait pas compte, c'est après coup qu'on s'est rendu compte que, en fait, « ah ça m'a quand même beaucoup aidé parce que maintenant je suis beaucoup plus à l'aise » alors que là c'est, on sait à quel point ça peut mettre mal les gens, on sait que c'est dur et je pense que c'est bien en même temps de savoir qu'il y a des difficultés... Ouais c'est ça en fait, le handicap c'était plus un terrain inconnu, parce que y a cet... ce manque de connexion entre les personnes handicapées, alors que dans la transidentité, il y a quand même ce vécu commun qui est clair, même si c'est pas forcément, ça marche pas forcément pour tout le monde les transitions de base, on a quand même des terminologies pour, on sait à peu près de quoi on parle. Je pense que c'était... il y a eu beaucoup d'aide clairement et ça m'a aidé à être plus à l'aise avec moi-même et je pense que c'est pour ça que je me suis jamais vraiment senti mal par rapport à mon genre, d'ailleurs, j'ai jamais vraiment eu de dysphorie de genre et c'est quelque chose justement sur lequel j'étais inquiète parce que les autres personnes avec qui j'étais avaient clairement la dysphorie mais le fait qu'ils me rassuraient « mais non t'inquiète en fait ça se voit, ça se voit que t'es trans, les personnes cis se posent pas ce genre de questions, les personnes cis ne veulent pas... » donc ça c'était très important je pense.

I : Et pareil, on a un peu parlé de la visibilité de tes handicaps dans tes interactions quotidiennes et tout, est-ce que t'as l'impression d'être visiblement trans ou visiblement... j'allais dire déviant dans le genre mais c'est un peu...

E : Gender non conforming ? Ca clairement. Je reçois des commentaires comme ça, ben justement « ah, t'es lesbienne » ou ce genre de choses, qui sont des observations très perspicaces, des personnes autour de moi mais, comment dire, justement j'ai toujours été à l'aise avec ça, avec mon expression de genre, évidemment ça s'est amélioré après que j'étais plus chez mes parents [rire] et du coup je me suis sentie beaucoup plus libre, par exemple couper mes cheveux, ça c'était quelque chose que je pouvais pas faire et du coup je sais que je suis perçue souvent comme quelque chose de bizarre [rire], notamment quand je porte des jupes, enfin ça dépend, ça dépend de comment je les porte, ça dépend, mais je vois, je vois les regards, je sais que souvent on se pose des questions, que souvent on dis « ah monsieur... madame », des fois ils alternent, ils font des... voilà.

I : OK. Qu'est-ce que je voulais dire... Tu disais que t'avais fait un coming-out à ton père et là, à l'instant, tu disais que c'était un peu compliqué avec ta famille, du coup un peu même question que sur le handicap, ta transidentité, c'est un sujet sur lequel t'es ouvert à la fac ? Dans ta famille ?

E : Alors avec ma famille, j'ai décidé de pas trop en parler parce que j'ai pas envie de réponses... Oui, ouais, de réponses pas voulues en fait, de commentaires pas voulus, parce que autant avec le handicap, c'était parce que j'avais besoin d'aide, c'était parce que j'avais besoin de personnes pour reconnaître que j'étais handicapée aussi à un moment, parce que il y a vraiment des moments où je pensais que c'était dans ma tête, que ça allait pas et du coup ce serait un handicap aussi mais bref [rire], mais j'avais besoin de cette validation entre guillemets alors que par rapport à ma transidentité, j'en ai pas du tout besoin, ma famille, pour mes parents par exemple je sais qu'ils m'aiment et je sais que ça va pas changer par rapport au fait que je sois trans donc ça c'est, c'est aussi le fait que j'ai cette assurance-là qui fait que j'ai pas besoin d'en parler. Des fois je veux en parler, surtout avec mon père, mais juste parce que on s'entend bien donc j'ai envie qu'on soit, enfin j'ai envie de l'impliquer dans ma vie, en fait, ouais en fait c'est ça, c'est

plus soit j'en parle parce que je veux partager la joie qui est liée à ça, soit j'en parle pas donc quand je parle des chose qui me sont arrivée « ah ouais tu sais j'ai acheté une cravate, je sais bien faire les nœuds », enfin ce genre de chose, enfin c'est bête mais c'est très, très important pour moi de pouvoir le partager justement avec mon père particulièrement parce que j'ai toujours été très proche de mon père, avec ma mère c'est moins évident mais il y a des moments aussi où on partage des choses en rapport avec ça.

I : Et à la fac du coup c'est un sujet sur lequel t'es... dont tu parles ou ?

E : Ben généralement j'ai... fin, c'est un peu la même chose que quand je suis chez moi justement, c'est... si j'ai pas besoin de le faire, je le fais pas volontairement mon coming-out aux gens autour de moi mais du coup si on s'entend bien et que je veux parler d'un sujet en rapport je fais « au fait je suis trans » et puis je continue mais c'est pas, c'est pas généralement le sujet de conversation quoi.

I : Et tu fais pas en début d'année gros coming-out général ?

E : Pas du tout. Des fois... bah je... quand... Cette année et l'année dernière, mon prénom, celui qui est affiché, c'est mon deadname entre guillemets parce que c'est mon deuxième prénom parce que c'est pas vraiment mon deadname du coup et du coup je dis « bah là c'est mon deuxième prénom qui écrit mais en fait mon prénom, mon premier prénom, celui que j'utilise dans la vie de tous les jours, c'est Elie », généralement je vais pas dans les explications plus que « en fait je l'ai choisi, et du coup je l'ai changé et du coup je l'ai déplacé et puis »...

I : Tu donnes que les informations nécessaires pour pas...

E : Oui. Et puis c'est même pas forcément parce que j'ai envie de me cacher ou quoi, c'est juste parce que je vois pas en quoi, je vois pas en quoi ça les regarde particulièrement, enfin je veux pas débiller entièrement mon historique de vie, à chaque fois, en plus c'est fatigant, je sais pas, c'est un peu... je pense aussi que le fait que je le normalise, une fois que je fais mon coming-out à un moment, le fait que ça a été normal-, je sens leur réaction si ça change et du

coup je sais tout de suite avec qui ça va pas aller ou avec qui ça va aller et du coup à ce moment-là, c'est un peu leur chance pour faire un effort vers moi ou pas, c'est à dire que s'ils avaient des aprioris ou quoi mais qu'ils veulent quand même continuer à me parler etc, je vais juste leur dire de se renseigner et sinon bah tant pis et ça fait un peu le tri pour moi.

I : OK. On arrive à la troisième, la dernière partie où je vais te poser des questions un peu plus précises sur l'interaction des deux identités, n'hésite pas à parler de l'interaction avec ton identité noire aussi, c'est super intéressant mais du coup est-ce que toi tu considères d'un côté que ta transidentité est reliée et influence tes handicaps et parallèlement est-ce que t'as l'impression que ton vécu de handicap a ou influence ton identité de genre et ta transidentité ?

E : Bah dans le sens où les deux font partie de moi oui, les deux font partie de mon identité, clairement je peux pas me défaire de l'un, je peux pas me défaire de l'autre, que ce soit mon autisme, que ce soit mon mal de hanche en ce moment, c'est qui je suis en ce moment, même si au bout d'un moment ça partirait ou quoi, ça resterait une partie de moi, une partie de mon histoire, une partie importante de ma vie quoi et pareil avec la dépression, je vis toujours avec, je dois toujours prendre des médicaments c'est pas... c'est quelque chose qui fait partie de moi. Et après est-ce qu'il y a des interactions directement, je pense pas trop.

I : OK. Pareil là, sens-toi libre de dire que y'a pas trop de rapport mais c'est vrai qu'on a tendance à dire qu'il y a une certaine dégenrison des personnes handicapées et notamment les personnes handicapées assignées meufs, généralement il y a quand même une masculinisation et avec le fait que tu sois noir aussi il y a une certaine masculinisation et du coup je me demande, est-ce que tu penses que ça a eu un lien avec ton vécu de genre ou pas vraiment ?

E : Peut-être pas avec mon identité à moi mais avec la manière dont je suis perçu, totalement. Quand je suis en fauteuil, étrangement, enfin étrangement, du coup non mais on prend vraiment... on me genre quasiment tout le temps au masculin, enfin les gens partent vraiment du principe que si t'es en fauteuil, tu es un homme, ce qui est, ce qui m'était très, très, étrange au début, maintenant je suis un peu blasé et au début je me suis demandé est-ce que mon passing

a changé d'un coup parce que j'avais rien fait vraiment parce que d'habitude c'est un peu égal, un sur deux, les gens essaient, mais là franchement j'ai... oui, en fait, c'est ça. Par exemple aussi quand je sors ou quand je fais des choses, genre avec des amis ou quoi, si je suis en fauteuil, les gens ont pas tendance à me draguer, ont pas tendance à me parler directement, ils vont parler aux gens autour de moi, généralement on va pas me parler si je suis à part, clairement c'est à moi d'aller vers les gens alors que si je suis en béquille, beaucoup, beaucoup, moins et si j'ai rien, c'est la fête [rire].

I : OK. Donc ouais, quand t'es en fauteuil, t'as vraiment un passing plus masculin que le reste du temps. Je pensais pas que c'était à ce point mais d'accord.

E : Ah si, si, si. Pour moi en tout cas, énormément.

I : Est-ce que t'as l'impression que... attends j'essaie de réfléchir à comment formuler la question. Est-ce que t'as l'impression que ta transidentité a rendu le processus de te rendre compte qu'il y avait des trucs différents et donc potentiellement handicapant chez toi, par exemple est-ce que le fait que tu sois trans a rendu le processus de te rendre compte que t'étais autiste ou en dépression plus compliqué ?

E : Bah je pense que pour la dépression ça a pas aidé parce que... ça peut aussi être du coup lié à mon autisme mais le fait que j'ai toujours été un peu différente, ça a pas aidé les gens à me croire, en fait. En fait, les gens avaient plus tendance à douter de moi parce que du coup je déviais déjà de la norme, même par ma manière justement de m'habiller etc, parce que j'ai choisi très tôt mes vêtements, de jamais porter de robe etc, c'était quelque chose d'étrange pour eux et du coup « ah quelque chose d'étrange », « ah quelque chose d'étrange qui se rajoute, non il y a quelque chose qui va pas » et oui du coup j'avais beaucoup moins ce bénéfice du doute là.

I : Ouais t'avais déjà atteint ton quota de sortir de la norme. Je vois. Et un peu à l'inverse, enfin pas à l'inverse en fait, mais un peu dans le même lien, est-ce que le fait que tu sois trans fait

que tu te sens moins légitime à te dire handi ou alors le sentiment d'illégitimité lié à la catégorie handi c'est son problème en soi et c'est pas relié ?

E : Oui je pense que c'est son problème en soi en vrai.

I : Ca, on en a déjà parlé je crois. OK. Là c'est des questions un peu parce qu'on a parlé du fait que t'étais visiblement trans et visiblement handicapé et vient de parler un peu du fait que le fauteuil avait une influence sur ton passing, est-ce que, du coup, t'as l'impression que tes handicaps et le fait que tu sois visiblement handicapée, du coup ça rend ta transidentité plus visible aussi ou moins visible ?

E : Peut-être pas forcément ma transidentité en soi mais le fait que je... en fait oui dans le sens où directement on me dit... ouais c'est la même chose que juste avant, je dévie de la norme et on va dire que la courbe avec laquelle je dévie de la norme est très grande du coup et ça se sent et ça se voit.

I : Ouais pour les deux, en fait, c'est juste une accumulation de... OK. Et du coup est-ce que du coup par rapport à ça, t'as l'impression que, du coup, t'as une plus grande pression pour masquer ton handicap de par ça ?

E : Totalement. Par exemple, si je dois faire des démarches administratives, là en plus le fait que je sois noir, ça aide pas, je vais clairement jamais mentionner le fait que je suis en dépression, je vais jamais mentionner le fait que je suis autiste, je vais pas aller avec, ou bien je vais aller juste avec une béquille et du coup, là y'a une possibilité que « ah je me suis tordu la cheville », mais pas en fauteuil parce que déjà l'accessibilité là-bas, c'est pas terrible mais en plus soit on va totalement m'infantiliser d'un coup, soit justement ben c'est ça, on va... ouais, ça va empirer les choses cette accumulation-là de « ah vous êtes noir, ah vous êtes bizarre parce que du coup pas féminine, ah vous êtes en plus en fauteuil ça fait beaucoup là, non ? ».

I : OK. Et après mes dernières questions c'était sur le sentiment d'appartenance et du coup t'as déjà un peu parlé du fait que justement là il y avait une influence dans le fait que bah tu te

sentais moins appartenir, bah surtout pour la communauté handi de par ta transidentité du coup ouais tu dirais vraiment que c'est influencé par ta transidentité ce manque... ?

E : Oui et maintenant que j'y pense je me demande si c'est pas aussi parce que du coup les personnes handi, c'est un peu comme... je sais pas si t'en as entendu, enfin si t'es au courant, ouais au courant c'est un peu bizarre à dire mais c'est genre les hommes noirs, les femmes blanches et les personnes handi blanches et cis-het, la seule chose qui les sépare de de cette position dans la suprématie blanche où ils peuvent dominer les autres, du coup être dans la position d'opresseur, c'est justement juste une oppression et du coup vu que moi j'en cumule même si les personnes trans c'est la même chose, même les hommes cis-gay, je me demande si c'est pas du coup les communautés en soit, si c'est pas la représentation qu'il y a dans les communautés, en soit l'image qu'on se fait des communautés, en soit quand on imagine une personne handicapée, généralement on imagine une personne blanche, c'est bête mais généralement blanche, en fauteuil, je me demande si c'est pas pour ça que j'ai autant de mal à justement avoir plus qu'un pied dedans.

I : Tu veux dire que l'image typique de la personne handicapée est vachement plus rigide que la personne typique trans ?

E : C'est ça. On sait qu'il y a des personnes trans mais on a vraiment l'impression qu'il y a une image de la personne handicapée, c'est soit en fauteuil, soit totalement sourde, soit totalement muette, soit totalement aveugle, il n'y a jamais de nuance.

I : OK, je crois que j'ai posé toutes mes questions. Je sais pas s'il y a des choses qui te viennent à l'esprit qui te semble intéressantes ou importantes de rajouter ? T'as le droit de dire non, on a déjà dit plein de choses pertinentes [rire].

E : D'accord [rire]. Pas particulièrement en rapport avec... Ah, peut être que... un truc par rapport au fait que je me pose parfois des questions sur mon autisme qui influence pas sur mon genre, surtout que je suis agenre et j'ai vu pas mal de personnes autistes qui sont agenres. Et je pense que personnellement je fais pas particulièrement le lien parce que j'arrive pas justement

à dissocier le fait que je suis autiste de ma personnalité et du coup de mon ressenti de genre du coup généralement je vais avoir l'impression que ça a pas particulièrement de rapport mais en vrai c'est très, très, possible et ça serait pas du tout surprenant. Souvent je me pose la question parce que il y a vraiment ce... par rapport à d'autres personnes non binaires, cette non-appartenance à un genre.

I : Oui particulièrement sur la non-binarité, ton vécu était proche vu qu'il y avait une et c'est pas un truc que toi dans ton vécu tu fais instinctivement le lien mais intellectuellement t'as remarqué quand même une... ?

E : Exactement, c'est ça. Instinctivement, je vais juste me dire agenre et je vais pas penser plus que ça parce que pour moi ça a l'air très, très, naturel en fait, c'est vraiment spontané, naturel, etc et du coup justement c'est pour imaginer ce que c'est d'être un autre genre qu'il faut que je fasse un effort et que je réfléchisse et je me demande justement si par exemple parce qu'il y a d'autres choses avec lesquelles j'ai cette simplicité là et généralement c'est des choses en rapport avec mon autisme, par rapport à la perception des émotions, ou par rapport à... ouais d'autres choses. Clairement il y a un fonctionnement qui est très, très, proche en tout cas dans ma manière de...

I : Est-ce que tu veux dire que la façon dont tu perçois ton genre, elle te vient tellement naturellement... enfin j'ai l'impression que tu dis que cette façon de percevoir ton genre qui est plus neutre ou agenre que la moyenne peut-être, c'est quelque chose qui t'es apparu vraiment de façon naturelle, presque comme si ça faisait partie du fonctionnement d'une personne autiste.

E : C'est ça, en fait, ça pourrait comme ça pourrait ne pas faire partie de mon autisme je... vraiment la probabilité... je pourrais pas vraiment différencier parce qu'autant, il y a des choses je peux me dire, enfin je vois comment j'ai formé ce fonctionnement etc notamment le fait que j'ai été diagnostiquée tard du coup j'arrive quand même à quand même voir mais ça franchement ça c'est un truc complètement spontané comme la majorité de mes autres fonctionnements et ceux qui sont restés et que je masque pas quoi.

I : OK et ben merci pour toutes tes réponses hyper intéressantes.

Annexe 6 : Retranscription entretien Ariel

Interviewer : Ma première question, c'est plus une question de dénomination, je préfère demander si tu préfères que j'utilise personne handicapés ou personne en situation de handicap ou autre chose ?

Enquêté : Je préfère personne handicapée personnellement.

I : Ok, super. Et du coup après c'est une question un peu générale, je préviens parce que à chaque fois j'ai peur que les gens se mettent la pression pour trop raconter ou pas assez raconter, mais en gros je vais poser une question assez générale et après je vais poser des questions plus précises, si tu dis pas tout ce dont j'ai besoin donc voilà. Mais du coup est-ce que tu peux un peu me raconter ton parcours de personne handicapée, genre ce qui fait qu'aujourd'hui tu peux dire « je suis une personne handicapée ».

E : Ouais, c'est compliqué parce que ben ça dépend pas mal de mon diagnostic, dans le sens que c'est ce qui a beaucoup influencé. Donc j'ai un diagnostic de fibromyalgie. Et disons bon c'est une maladie, enfin je sais pas si tu connais un peu le sujet, qui est quand même controversée, on va dire, enfin il y a des médecins qui y croient pas, ce genre de chose. Mon opinion personnelle, c'est que c'est un fourre-tout médical pour pas mal de maladie et de toute façon ça se voit déjà avec les erreurs de diagnostic avec les syndromes d'Ehlers Danlos notamment qui est hyper courant, c'est un fourre-tout de choses non diagnostiquées et mal comprises. Et du coup, forcément, ça amène des problèmes au niveau de la reconnaissance etc. On va dire que ce qui a probablement marqué le plus officiellement, c'est quand j'ai reçu ma RQTH, mais bon après quand j'ai fait la démarche, je savais déjà que je l'aurais probablement et je me considérais déjà comme handicapé. J'ai eu un accompagnement du médecin de ma fac qui était référent handicap départemental qui était quelqu'un de extrêmement gentil et vraiment super. Il m'a aidé même dans mes démarches auprès de la MDPH donc je pense que ça m'a aidé à réaliser ça. Après je suis pas quelqu'un qui, en tout cas depuis que je suis tombé malade, je

considérais déjà plus le fait d'être handicapé comme quelque chose de négatif, comme une position pesante ou quoi. Je vois la différence avec ma mère qui a aussi un diagnostic de fibromyalgie et elle, c'est vraiment l'impression que ça me donne qu'elle est toujours dans cette vision-là. Et du coup c'est... j'ai pas vraiment fui l'idée, c'était plus une question de légitimité : est-ce que mon état est suffisant, etc. ? Disons que au tout début de mes symptômes je pouvais pas m'habiller seul, sortir de mon lit, des trucs comme ça, du coup c'est assez facile de dire « oui, OK, j'ai un handicap », je pense que ça...

I : Il y avait des difficultés assez concrètes qui ont fait que...

E : C'est ça. Après, ce qui est compliqué aussi, c'est le fait que ça évolue dans le temps et que c'est un peu aléatoire du coup ça a pas mal... enfin les... je me demandais est-ce que je suis vraiment handicapé si ça s'améliore au point que ça parte en gros. Et puis bon au tout début la généraliste que j'avais était quelqu'un qui disait « mais non, il faut pas vous enfermer dans votre handicap » et qui refusait de me prescrire un fauteuil pour mes deux semaines d'examens, tu sais, genre « c'est pour deux semaines, s'il vous plaît » et puis elle me disait « mais non, vous allez plus sortir de chez vous », euh c'est pour sortir de chez moi pour aller à mes examens donc je comprenais pas pourquoi elle me le prescrivait et six mois plus tard elle voulait plus, j'étais « mais il y a 6 mois ça a marché, je le demande pour deux semaines », bref, elle s'énervait, elle me disait « bah oui qui va pousser votre fauteuil », c'est pas vos oignons, enfin j'ai quelqu'un pour le pousser, en quoi ça vous regarde ? Du coup, je lui avais dit « bah mon copain » et elle était en mode « oui, bah il travaille pas ? », enfin elle était super intrusive. A cette époque-là j'ai aussi vécu... là j'étais sur la région [anonymisé] et j'ai vécu trois mois chez un ex en Belgique à la frontière parce que j'avais pas d'argent pour payer un logement et elle a commencé, fin quand je lui ai dit qu'il fallait vraiment le fauteuil pour les exams parce qu'il y avait un quart d'heure de marche jusqu'au bus à la frontière et que je pouvais pas les faire, surtout avec les examens, j'étais un zombie. Elle m'a dit « bah pourquoi vous prenez pas un logement plus près ». J'étais là « mais j'ai pas d'argent, en fait, j'ai vis avec 300€ par mois et on est deux. Je suis censé faire comment pour payer un loyer alors que 300€ par mois à [ville], ça donne une chambre dans les combles au sixième... » fin il n'y a pas généralement de sixième étage mais au quatrième étage sans ascenseur mais bref et elle me dit « et bah vos parents

peuvent pas aider », mais tout le monde a pas des parents riches, en fait, l'argent que j'ai, c'est mes parents qui me le donnent, bref c'était insupportable, dès que j'ai pu je me suis barré.

I : Donc avec cette médecin-là, j'ai l'impression que t'as eu une expérience assez négative des équipes médicales, est-ce que t'as d'autres expériences liées direct au handicap qui sont positives ou négatives comme ça ?

E : Pas mal ouais. Disons que la plupart des premières expériences que j'ai eu sont plutôt négatives, en fait. Après elle, elle m'avait envoyé en premier chez une rhumatologue et cette rhumatologue, en fait, elle m'a mis sous anti-inflammatoire au début, en continu pendant plusieurs mois. Quand je dis ça aux médecins maintenant, ils sont là « quoi, mais c'est pas une bonne idée, enfin c'est pas fou, c'est dangereux », j'étais là « ouais, je lui ai dit et elle m'a répondu bah vous avez pas mal à l'estomac ? Non. Bah y'a pas de problème, alors on peut continuer » et puis bon surtout ce qui m'a... le dernier rendez-vous que j'ai eu avec elle et qui a fait que j'ai jamais repris rendez-vous, c'est quand je lui ai dit « écoutez je dors 15h par jour minima, je suis épuisé, j'aimerais bien ne plus dormir 15h par jour », elle me dit « 15h par jour oh là là, mais vous avez de la chance, j'aimerais bien, il faut que j'aïlle travailler, moi, j'aimerais bien être à votre place », j'étais là, what ? Et puis bon la plupart des rendez-vous je devais lui réexpliquer à quel point j'avais mal, enfin plusieurs fois elle m'a demandé pourquoi j'avais une canne pour marcher en mode « vous avez vraiment mal à ce point-là ? », ben oui je vous ai dit la dernière fois. En plus elle enregistrait vocalement ses comptes-rendus en même temps donc bon je sais pas ce qui l'empêchait de genre écrire ça et d'aller lire ses comptes-rendus. C'était un peu ça rentre par une oreille, ça ressort par l'autre et elle avait ses préconceptions. Et puis il y a eu aussi le médecin du centre anti-douleur de [ville] qui a été génial. De manière ironique, hein. Quand je suis rentré dans le bureau la première chose qu'il m'a dit c'est « la fibromyalgie, c'est pas une maladie ». Il m'a jamais dit bonjour et j'étais là j'étais « ah, OK, c'est quoi alors ? », « c'est un état transitoire ». En gros, il suffit de faire de la méditation, de la reprise du sport, de la reprise progressive du sport et d'avoir un suivi psy et ça part. J'étais là, « ça fait 6 ans que ma mère à son diagnostic de fibromyalgie et qu'elle fait ça à la lettre et ça a toujours pas marché mais ça va probablement partir du jour au lendemain ». Enfin bref, il m'a crié dessus deux fois. Quand je lui ai dit que ma mère avait une fibromyalgie aussi. Il m'a dit « ah c'est pas

génétique » et tout. J'ai juste dit que ma mère avait un diagnostic aussi, genre c'est les antécédents familiaux, ça me paraît un truc normal dans un rendez-vous médical mais je me suis fait engueuler tout de suite et genre j'avais pas dit que c'était génétique, même si de ce que j'ai vu, il y a potentiellement une composante mais bon je pense pas non plus que ce soit une maladie transmise génétiquement, de toute façon vu son « la fibromyalgie, c'est pas une maladie », forcément c'est pas une maladie génétique, c'est pas une maladie, donc j'allais pas lui dire ça. Et la deuxième fois c'est quand je lui ai demandé fin, quand je lui ai dit que je voulais faire une demande d'ALD et il m'a dit « ben non ! On va pas faire une demande ALD vu que c'est transitoire, ça va partir ». Du coup j'ai toujours pas d'ALD à l'heure actuelle alors que je suis tombé malade en 2016 [rire forcé]. Par contre, j'ai eu une excellente expérience avec la neurologue que j'ai vu un peu après la rhumatologue. Par contre j'étais même pas allé la voir pour la fibromyalgie mais pour des migraines que j'avais depuis trois ans et, en fait, c'est quelqu'un d'extrêmement compréhensif, qui avait des enfants de mon âge et elle était vraiment « avoir aussi mal à votre âge, c'est pas normal, je vais faire tout mon possible pour vous faire tous les examens possibles pour essayer de trouver une solution parce que, ben, je veux pas vous laisser comme ça ». Elle me disait « à votre âge » mais elle allait pas laisser quelqu'un de plus âgé dans cette douleur-là mais elle était vraiment « faut pas juste dire ben... », enfin elle était pas du genre à laisser tomber quoi, elle a fait tous les examens possibles, elle m'a fait un courrier pour le centre diagnostic des maladies rares, fin voilà, elle m'a beaucoup accompagné, c'était quelqu'un de vraiment super empathique, elle me demandait comment j'allais, c'était pas, c'était même pas comment vous aller au sens médical, elle s'intéressait vraiment à moi, et c'était quelqu'un de vraiment super. Je regrette un peu parce que du coup maintenant j'habite plus à [ville], je peux plus la voir mais c'était vraiment une super neurologue donc elle a beaucoup aidé mon parcours, en fait. Bon après depuis, bon j'ai pas spécialement rencontré de médecins aussi nuls, on va dire, mais en général disons que c'est plus des médecins perdus et qui savent pas forcément quoi faire ou qui ont pas les infos. Depuis j'ai vu récemment le centre anti-douleur de Besançon, ça s'est bien passé mais en gros il m'a dit « ah, ben vous faites déjà tout bien, je peux pas vous aider » [rire]. Mais il m'a félicité, il m'a dit qu'il était impressionné de tout ce que j'avais mis en place et tout et que en gros « vous avez pas besoin de nous parce que vous faites déjà tout ce qu'on indique aux gens ». Mais il m'a dit qu'il voyait pas ça souvent et que c'était impressionnant que j'aie réussi à mettre tout ça en place avec les conditions dans

lequel j'étais et j'avoue que ça fait du bien d'avoir un médecin qui reconnaît que genre je suis pas là à me tourner les pouces, quoi, et à me languir dans ma douleur comme certains le suggèrent. Voilà.

I : Et tu parlais, du coup, de tous les médecins que t'as fait avant de trouver cette neurologue, c'est ça ? Et le diag, il est arrivé avec cette neurologue ou c'était des professionnels que tu cherchais après avoir eu un diagnostic ?

E : Non. En fait, bah, la neurologue, elle, c'était pour les migraines, c'est juste qu'elle m'a dit « mais vous avez une fibromyalgie, en fait, je suis aussi qualifiée pour faire ça ». J'en avais parlé à la rhumatologue mais la rhumatologue elle avait déjà conclu que j'avais une fibromyalgie. Après le truc c'est que c'était pas vraiment un diagnostic officiel, c'était « ouais, je pense que vous avez une fibromyalgie » et la neurologue, elle m'a dit « oui effectivement ça penche vers ça » et c'est pour ça qu'elle m'a envoyé vers le centre des maladies rares en disant « vous aurez une conclusion définitive avec eux vu qu'ils font tous les examens possibles etc. » C'est ça qui est aussi compliqué avec le diagnostic de la fibromyalgie, c'est que c'est un diagnostic par élimination donc c'est toujours un peu difficile de savoir quand est-ce qu'on s'arrête etc, surtout ben mon âge du coup joue aussi dans certains examens qu'ils ont pas tendance à faire à des personnes jeunes, ce genre de choses. Du coup j'ai un diagnostic du centre des maladies rares, centre européen de recherche des maladies rares ou un truc du genre et donc voilà c'est... disons plus officiel, c'est pas possible et du coup le médecin de la fac qui m'a aidé avec les démarches MDPH m'a dit que ouais ce, comment, ce pôle est extrêmement reconnu et réputé et donc il m'a dit que ça jouerait probablement pour ma demande auprès de la MDPH parce que ben c'est difficile de dire « ouais non, c'est dirigé par un professeur mais on s'en fout », enfin il m'a dit « vous devriez pas avoir à faire ça mais bon enfin on fait avec et donc on met toutes les chances de notre côté ».

I : Ouais, donc t'as quand même dû passer par beaucoup professionnel avant d'avoir ce truc-là officiel qui te permet d'avoir une reconnaissance ?

E : C'est ça. Ça date de février 2018 et mes symptômes ont commencé en août 2016 donc ouais. Et honnêtement, personnellement je trouve que ça a été extrêmement rapide par rapport à la normale. Et c'est très certainement parce que j'avais ma mère comme référent de référence et que du coup je savais quels spécialistes demander et j'ai su assez vite, enfin j'ai eu l'intuition assez vite que c'était probablement ça parce que ça ressemblait beaucoup et puis bah, ça m'a permis de naviguer rapidement, on va dire. Enfin honnêtement moins de deux ans d'errance médicale, c'est vraiment super rare pour une fibromyalgie, ma mère, elle a mis vraiment des années. Ouais c'est... elle, en plus, c'est encore moins un point de départ dégradation de son état, c'est plus flou, plus... alors que moi c'est vraiment arrivé du jour au lendemain donc ça fait... Je bossais et j'avais mal au dos à cause du boulot en bureau et puis la douleur est partie, ça s'est aggravé au niveau de tout le corps et j'étais vraiment dans un sale état, donc il y a vraiment eu un point charnière et je pense que ça aussi, ça a permis, ben, d'expédier le process parce que bon y'avait vraiment c'est pas normal alors que ma mère c'était « ouais, vous faites une dépression » ou « on va essayer de trouver du doliprane » ou des choses comme ça et je pense que c'est le cas aussi de pas mal de gens. On va dire que d'un côté c'est une certaine chance.

I : Ouais, je vois. Et tout à l'heure tu me parlais un peu de comment tu vivais l'étiquette, on va dire de personne handicapée mais le diagnostic de fibromyalgie plus précisément, euh pas forcément quand tu l'as eu de façon officielle, mais quand on a mis le mot là-dessus, tu l'as vécu comment ?

E : Bah disons que au bout d'un mois à avoir les douleurs et à ce qu'elles partent pas, je m'en suis douté et puis, enfin, honnêtement c'était même... enfin je l'avais probablement avant la fibromyalgie, c'est très difficile de déterminer mais j'ai des douleurs depuis que j'ai 8 ans. Quand j'avais 8 ans, j'ai commencé à avoir mal aux jambes et, fin, je sais pas quel âge tu as ?

I : 21 ans.

E : Ok. Enfin, en tout cas, je suis pas beaucoup plus vieux, je vais avoir 26 ans mais à mon époque [sourire], on faisait du cross tous les ans en primaire, je sais pas si c'est encore le cas

pour toi ou si c'est encore le cas à l'heure actuelle mais bon c'est quelque chose de souvent, pis ça a pas mal continué au collège aussi, plus l'endurance mais... et genre j'étais doué pour le cross, j'ai toujours été quelqu'un de très sportif et donc, je suis nul en sport collectif mais sinon j'avais tendance à bien me débrouiller et j'ai dégringolé au classement tous les ans. Enfin j'étais, j'avais fini genre troisième en CP et en CM2, j'étais dans les derniers sur une centaine parce que ben j'avais les douleurs qui sont parties de mes tibias qui se sont étendues jusqu'à mes genoux et de plus en plus, genre je me suis retrouvé à quatrième à m'effondrer en pleurant pendant l'endurance parce que j'avais trop mal et là mon médecin m'a enfin donné des dispenses. D'ailleurs j'ai appris il y a peut-être quatre ans que c'était pour que je me sente écouté et pas parce que j'avais mal, j'étais ravi. C'est OK, c'est pas grave que j'ai mal. Parce que c'était... la conclusion c'était que c'était soit des douleurs de croissance soit des douleurs psychosomatiques, tu sais. Enfin le psychosomatique, ça, je l'ai entendu toute ma vie, punaise. C'est un truc qui me, qui me hérise. Je me demande si j'ai pas des trauma autour de ça parce que c'est horrible. Fin ma conclusion c'est que OK, même si c'est psychosomatique, ça empêche pas que j'ai mal, en fait, puis bon, enfin, je sais pas « la douleur c'est dans la tête », oui bah toutes les douleurs c'est dans la tête, c'est le principe du cerveau. Mais bon. Ouais donc j'ai eu beaucoup de soucis de douleurs toute ma vie à partir de cet âge-là et quand j'avais... un peu avant mes 19 ans et à plusieurs reprises j'ai eu des périodes de quelques semaines où j'avais extrêmement mal au niveau du bassin sur des points spécifiques et au début on a cru que j'avais l'appendicite. Bon ça a recommencé trois fois, il y avait absolument rien. Après ça a été mis sur le, enfin on a découvert mon syndrome des ovaires polykystiques, ça a été mis sur ce compte-là jusqu'à ce que pendant mes diagnostic de fibromyalgie, je passe une scintigraphie, seul examen qui ait jamais donné quoi que ce soit, qui montre que j'ai des inflammations sur les [indiscernable] qui correspond exactement aux endroits où j'ai ces douleurs assez violentes et donc qui du coup maintenant continuent à revenir quand j'ai des grosses crises et donc bah c'est probablement des signes avant-coureurs et même les premières fois je pense quand c'est revenu, la deuxième, troisième fois, ma mère a commencé à s'inquiéter, à se dire que je risquais de déclarer une fibromyalgie, en fait, et disons qu'elle a tendance à beaucoup s'inquiéter et ouais elle se reconnaît beaucoup en moi et que j'ai toujours eu des problèmes de santé donc elle s'inquiétait beaucoup de ça... et bon elle avait raison, malheureusement. Mais ouais disons que j'ai su assez... je m'en suis douté dès le début.

I : Parce que ta maman avait déjà ça et du coup vous connaissiez les symptômes vous pouviez les repérer plus facilement ?

E : Exactement. On a des symptômes très proches et d'ailleurs c'est un truc qui joue pas mal, ben... par rapport au handicap, c'est que la fibromyalgie, il y a aussi des niveaux très, très différents et que la plupart des gens qui ont des niveaux qui sont relativement vivables, la plupart des gens qui sont diagnostiqués. Mais il y a un certain nombre, du coup vu que c'est quand même un diagnostic qui devient de plus en plus fréquent, pour qui c'est grave et genre ma mère et moi on a des versions qui sont officiellement sévères, extrêmement sévères. Au niveau des tests de sévérité, on est dans le palier maximal quoi. Le problème c'est que les médecins, ils entendent fibromyalgie, ils pensent à la moyenne, qui est pas génial, hein, enfin franchement, avoir mal, peu importe le niveau c'est pas cool mais entre avoir un peu mal et pouvoir continuer à avoir une vie et avoir tellement mal que tu peux pas travailler ou nettoyer ton appart, c'est pas la même chose et les médecins refusent d'écouter ça et d'entendre ça et ça joue aussi pas mal sur le handicap parce qu'au niveau moyen, c'est pas considéré comme un handicap. Toute la différence entre maladie et handicap, etc, c'est là que ça devient compliqué, on va dire.

I : Tu veux dire que t'as, fin vous, toi et ta maman, vous avez du mal à vous faire reconnaître comme on dit parce que c'est une maladie qui généralement va pas jusqu'à ce niveau-là de de non-fonctionnalité.

E : C'est ça. Ma mère, je pense qu'elle se considère même pas comme handicapée, en fait, mais le problème c'est qu'il y a aussi beaucoup les circonstances qui jouent parce que ma mère, elle a déclaré sa maladie, elle avait déjà ses enfants qui étaient quasiment adultes, elle avait un travail depuis plus de 20 ans, stable, CDI et elle avait mon père avec qui elle vit et qui bon est une exception aux mecs cis, visiblement, j'ai du bol, et qui a direct pris en charge l'entièreté du ménage, etc. A l'heure actuelle, il fait à manger donc tout le temps et il fait tous les efforts possibles pour adapter le menu pour elle, il s'occupe de tout le ménage, des courses, vraiment, il lui permet beaucoup de compenser. Et une chose d'accessoire plutôt importante, on a une

voiture et pour aller bosser quand t'as mal et que les transports en commun, les vibrations des transports en commun te donnent envie de pleurer, avoir une voiture c'est quand même un sacré avantage. Puis bon les transports en commun, beaucoup de gens se rendent pas compte que j'ai... quand j'ai commencé à réaliser la différence que ça faisait par rapport à l'époque où j'avais pas mal et quand j'ai commencé à le prendre, je me suis rendu compte que, ouais, le métro ça vibre, le bus aussi tremble beaucoup et je sentais tout et ça me faisait mal le moindre coup. Et puis tous les trucs du style les arrêts de bus, attendre à l'arrêt de bus où tu sais pas exactement quand le bus va arriver donc t'arrive un peu en avance mais si j'y vais trop en avance, ben ça rajoute de l'épuisement, s'il n'y a pas de siège à l'arrêt, je peux pas m'asseoir, c'est juste pas possible. Il y a énormément de choses qui s'accumulent et dont les gens, la plupart des gens ça les impactent pas et du coup ils se rendent juste pas compte. Ma mère a eu pas mal de difficulté à comprendre que bah c'était vraiment un obstacle pour moi les transports en commun parce que c'est pas du tout quelque chose qu'elle avait et pareil au niveau entretien, etc, elle a toujours quelqu'un sur qui se reposer, fin c'est un aidant familial quoi et du coup ça compense énormément pour ce handicap et du coup on n'a jamais vraiment discuté... Après d'un autre côté moi quand je parle du fait que je suis handicapé, elle m'a jamais dit que non j'étais pas handicapé ou quoi voilà donc bon.

I : Oui, elle remet pas en question ton statut mais elle, par rapport à son vécu, elle l'interprète pas comme ça ?

E : C'est ça. Et puis je pense qu'elle a aussi la connotation, je pense qu'elle a pas envie de se considérer comme handicapée. Elle a quand même toujours une vision teintée de pas mal de validisme, même si bon ça a beaucoup évolué avec moi et avec mon petit frère qui a aussi des difficultés, bon assez différentes, pas du tout du même ordre mais... mes parents pensent qu'il est handicapé, enfin il a très certainement quelque chose comme l'autisme ou de ce genre-là et du coup ils ont du mal à... enfin c'est de son côté à lui que ça bloque parce que le connard de pédopsychiatre qui l'a vu en premier l'a traumatisé. Ouais, non, les premières suggestions du pédopsychiatre avec mon petit frère qui avait, quoi, 12 ans, c'est « bon, bah, t'as trois choix : tu vas en thérapie familiale, tu te fais placer en famille d'accueil ou on t'hospitalise, fin on t'interne en psychiatrie ». C'est bien à 12 ans de te faire proposer ça directement, c'est pas du tout... Ah

non mais les psychiatres freudiens, tu sais, super. Depuis mes parents ont entendu des histoires sur le fait que c'était pas quelqu'un de génial et regrettent énormément sauf que, bah, le mal est fait et donc maintenant mon petit frère a peur d'être diagnostiqué, il a peur d'être considéré comme fou, il a peur d'être considéré comme handicapé et puis bon il a aussi probablement... du peu que j'ai réussi à obtenir de lui, il a été pas mal harcelé aussi à l'école donc forcément... et puis bon mon grand frère qui le traitait d'autiste régulièrement, ça a probablement pas aidé.

I : Oui, il y a beaucoup de stigma autour de l'étiquette dans sa tête ?

E : C'est ça. Il le traite de débile et d'autiste. Même encore récemment, quand je regardais, quand je m'intéressais au diagnostic d'autisme pour moi, à un moment il y a mon grand frère qui a dit « ah t'es autiste » à mon petit frère et je lui ai dit « je suis là, moi tu te rends compte que je suis en train de faire des démarches pour potentiellement avoir un diagnostic d'autiste, tu crois vraiment c'est une insulte à lancer comme ça » il était là « ah, euh, je veux disparaître ». Ouais, ouais, tu ferais mieux. Et depuis il me semble qu'il a pas refait ce genre de chose, mais bon on se voit pas très souvent donc ça aide pas mal. Ça joue aussi sur le handicap et tout ça. Je pense que mon parcours dans les cercles féministes, les cercles queer, m'a mené aussi vers les cercles de personnes handicapées donc ça a beaucoup joué sur ma vision des choses et mon approche et le fait que ça fait des années maintenant que pour moi c'est plus quelque chose de négatif, le handicap.

I : Oui, tu veux dire que vu que t'es passé par le féminisme et les luttes LGBT avant, t'avais déjà une vision plus politique, un peu ?

E : Oui, puis je me suis rapproché assez rapidement de cercle de lutte anti-validiste, en fait. Enfin même avant, ça fait une paire d'années, j'ai eu pas mal de relations avec des gens qui étaient borderline ou bipolaire et du coup ça m'a projeté assez vite dans les luttes anti-psy et anti-validisme et du coup, bah, quand j'ai eu le début de mes souffrances et de mon diagnostic, j'étais déjà dans les cercles anti-validiste et je pense que ça a beaucoup joué sur mon approche et ma vision.

I : OK parce que du coup j'ai une question, je te demande est-ce que tu côtoies des personnes handicapées donc là tu me dis que y'a ta maman, y'a potentiellement ton frère, que tu fais du militantisme et tout donc j'imagine que tu côtoies quand même pas mal de gens dans ton entourage qui sont aussi handi ?

E : Ouais mon coloc aussi est probablement autiste et fin se considère comme handicapé de toute façon. Et ouais j'ai énormément d'amis qui ont des troubles psychiatriques assez importants ou qui ont un handicap physique. J'ai notamment un ex qui a bon un diagnostic de fibromyalgie mais probablement un syndrome d'Ehlers Danlos et qui est aussi bipolaire. J'ai plusieurs ex bipolaire et/ou borderline et plusieurs proche soit des ex, soit des ex d'ex ou ce genre de chose, enfin les relations poly [rire], qui ont souvent, qui cumulent bipolarité et syndrome d'Ehlers Danlos et fibromyalgie. Et avec twitter, j'ai rencontré pas mal de gens qui ont des fibromyalgie et des syndromes d'Ehlers Danlos, ça a tendance à beaucoup de chevaucher. J'ai développé un certain réseau et du coup appris pas mal sur d'autres maladies qui sont différentes des miennes mais sont assez proches et ouais développé pas mal de relations avec des gens qui ont aussi des maladies similaires et un de mes copains a une fibromyalgie aussi, voilà. Le premier mec cis que je rencontre avec une fibromyalgie, c'est assez rare.

I : Ca va peut-être paraître bizarre comme question mais pourquoi tu dirais que tu côtoies d'autres personnes ? Est-ce que ça s'est fait comme tu disais par Twitter, par le militantisme ? Est-ce que ça s'est fait au hasard ? Et est-ce que ça t'apporte certaines choses ?

E : Bah le plus récent c'est probablement par Twitter mais ça a pas commencé par là. Personnellement je pense que entre personnes queer, entre personnes traumatisées, handicapées, avec des troubles psy, on s'attire, fin on a des vécus similaires et je pense que ça nous rapproche et qu'on arrive à se reconnaître plus ou moins parce que, bah, mes premières relations, les premières personnes dont j'ai pu parler, ben mon ex qui habite en Belgique et qui a probablement un syndrome d'Ehlers Danlos, qui est diagnostiqué en fibromyalgie, qui est bipolaire, je l'ai rencontré par le biais de ma première copine poly que j'ai rencontré sur un site de rencontre, donc c'est vraiment totalement extérieur au militantisme, même si bon voilà j'étais

déjà féministe, etc, et tout ça et que c'est quelque chose qui m'a attiré chez ma première copine poly mais, voilà, c'était pas du tout dans une recherche volontaire. Après, on va dire maintenant c'est pas comme si... je sélectionne pas les gens en fonction, je me dis pas « tiens oh une personne handi, je vais aller faire copain avec » mais disons que souvent c'est des personnes, bah, par exemple, je vais les ajouter sur Twitter et puis je finis par avoir des discussions en privé, ce genre de choses mais voilà je les suis pour le militantisme à la base et après on se rapproche. Mais ouais et je pense que ce qui joue plus c'est le magnétisme entre personnes avec des vécus similaires.

I : Et tu dirais que c'est aussi... fin j'arrive pas à trouver mes mots... le rapprochement se fait effectivement par un vécu similaire et est-ce que tu dirais que c'est quelque chose qui t'aide d'avoir des gens justement qui ont ce vécu ?

E : Oui, énormément. Mon ex belge, là, dont je te parlais a eu son diagnostic après moi, c'est arrivé pas mal après, même s'il avait déjà beaucoup de difficultés et quand on vivait ensemble, on avait beau être en gros deux handicapés à galérer avec deux gosses, c'était assez... comment ? Enfin il y avait un certain sentiment de sécurité et de reconnaissance enfin de... on savait qu'on avait nos besoins et c'est aussi beaucoup plus facile parce que du coup je sais que c'est pas quelqu'un qui va me juger pour mes besoins, pour mes difficultés et inversement en fait, du coup, c'est plus facile de s'entraider et d'être sincère directement, bah, on sait que ça sert à rien de s'excuser et de dire « désolé aujourd'hui j'arrive pas à sortir du lit, est-ce que tu peux aller faire à manger aux gosses », ce genre de choses. Et j'ai eu ça aussi du coup avec le mec cis qui a une fibromyalgie aussi, quand je suis, quand je vais chez lui, on a des symptômes qui sont aussi assez similaires et plus similaire que avec mon ex belge du coup et c'était la première personne avec qui, en dehors de ma mère, avec qui j'avais des symptômes vraiment identiques et ça fait du bien de voir que ben c'est pas dans ma tête, je m'imagine pas ça et puis on a des vécus très, très rapprochés et du coup c'est quelqu'un qui me comprend et qui sait exactement ce dont j'ai besoin, ce genre de choses. Enfin, par exemple, la difficulté d'avoir super mal au point que un massage ça pourrait faire du bien mais en même temps t'as tellement mal que tu supportes pas que les gens te touchent, ce genre de chose, ça c'est quelque chose que j'ai vécu avec lui et ben, juste savoir que la personne est là et va t'aider si t'as besoin mais

va pas te forcer... Je me rends compte que c'est horriblement triste, en fait, de se dire que la normale c'est pas ça mais bon voilà. Du coup la plupart de mes relations, je les ai construites comme ça. Mais bon, enfin, ça de toute façon même avant de me déclarer féministe on va dire ou ce genre de choses, ma première relation sérieuse, on est toujours ensemble, ça fait plus de 10 ans maintenant, on s'est rencontré j'avais 15 ans donc et il a probablement un problème de dysfonction exécutive, enfin il est queer aussi et enfin on évolue et on se rend compte... Quand on se raconte les dernières choses qui se sont passées dans nos vies, enfin à chaque fois les nouvelles personnes qu'on rencontre se révèlent être trans, enfin... même... La dernière personne avec qui j'ai eu une relation, il m'a dit après m'avoir quitté « oui en fait, ce qui s'est passé entre nous, c'est parce que j'étais pas très bien et que le temps que je fasse mon coming-out et tout », j'étais hum... grosse coïncidence... mais ouais, c'est même pas volontaire, c'est juste déjà même sans être politisé, on se rendait compte enfin, on se, on s'attirait en fait sans que ce soit quelque chose... des infos ouvertes en fait, des infos conscientes plutôt que ouvertes et du coup je pense que c'est vraiment les vécus qui font que ben on se comprend facilement.

I : Ouais, t'as vraiment la même expérience que ce soit avec le handicap ou la transidentité de ce magnétisme qui se fait très inconsciemment. Et du coup question qui est un peu liée, c'est est-ce que toi t'as l'impression de faire partie de la communauté handi ? Est-ce que t'as un sentiment d'appartenance ?

E : Oui, personnellement, c'est clair. Bon après je... ouais la communauté handi, c'est parfois difficile parce que, bah, on a tous nos problèmes, c'est important et beaucoup de difficultés psy aussi pour la plupart donc être là ou non, mais... Je sais pas si tu as entendu parler de cospyweb ?

I : Ca me dit quelque chose mais de loin.

E : C'était une loi pour en gros donner accès au dossier médical des personnes, aux flics ou ce genre de chose, des personnes qui ont des problèmes psychiatriques et donc disons que c'est la principale chose que j'ai faite activement, ça a été de traduire et d'informer les personnes anglophones de ce qui se passait quand ça a eu lieu. Bon, malheureusement, j'ai fini par

abandonner parce que j'étais trop crevé [rire], c'est souvent le cas mais bon. Mais ouais je pense faire partie de la communauté handi, rien que bah le fait qu'on a des vécus similaires et qu'on s'appuie les uns sur les autres en fait.

I : OK. Et tout à l'heure, au début de l'entretien, tu me parlais du fait que t'avais pas de ressenti négatif avec le fait d'être handicapé et du coup, est-ce que c'est un ressenti qui est plus neutre, du genre c'est une caractéristique comme un autre ou il y a un sentiment positif que tu mets dessus ?

E : C'est un peu les deux. En soit, ouais je considère que c'est juste un trait de... enfin une de mes caractéristiques, effectivement, et à la fois bon, c'est pas vraiment... enfin c'est un peu comme la fierté queer en fait, on a beaucoup d'obstacles et puis ben au final mon handicap a énormément façonné ma vision des choses, mon vécu et donc forcément il y a une certaine fierté d'être la personne que je suis à cause de ça.

I : OK. Pareil un truc dont t'as parlé un peu plus tôt mais parce qu'on a parlé un peu des équipes médicales mais tu me disais aussi que t'avais des expériences pour essayer de faire reconnaître administrativement ton handicap, tu disais que t'avais la RQTH mais que t'as pas réussi à avoir l'ALD et que t'as eu une plutôt bonne expérience avec le dossier MDPH, tu dirais que t'as eu un parcours plutôt facile ou difficile pour essayer de faire reconnaître ton handicap ?

E : Ça reste difficile parce que ben le médecin dont je te parlais, là, qui était référent handicap départemental, il était vraiment super mais du coup il m'a conseillé de faire d'abord juste une demande RQTH et de demander rien d'autre notamment parce que ça permet de mettre en gros un pied dans la porte, ils accordent la RQTH assez facilement parce que c'est pas quelque chose qui leur implique de donner de l'argent, de délivrer quoi que ce soit, donc c'est quelque chose qui est plus facile à obtenir mais une fois qu'on l'a obtenu, bah on est reconnu handicapé, donc ils peuvent pas dire « bah non, vous êtes pas assez handicapé » quoi, enfin bon si dans une certaine mesure ils peuvent, mais c'est tout un sujet, mais voilà il y a un premier pas qui est fait et depuis j'ai pas refait de demander MDPH pour avoir une AAH, enfin je suis en cours mais là du coup j'attends le compte-rendu du centre anti-douleur que j'ai vu fin mai donc pour

envoyer le dossier. Mais ouais ça a quand même été difficile, enfin rien que pour ce dossier. J'ai aussi des gros problèmes à gérer l'administratif, qui ce sont notamment aggravés ces derniers temps. Ça fait très longtemps, ça fait des années que je bosse sur mon dossier RH on va dire et j'ai aussi des soucis, par exemple, avec ma généraliste actuelle qui est globalement gentille et compréhensive mais quand elle a rempli mon dossier médical, enfin mon certificat médical pour la demande de MDPH, elle a présumé de pas mal de choses sans me demander, sur mes capacités, parce que je pense qu'elle se rend vraiment pas compte de mes difficultés. Enfin de toute façon la première fois qu'elle l'a rempli j'avais pas ma canne et du coup elle m'a dit « ah bah du coup vous avez pas de difficultés pour marcher », « bah j'ai une canne », « bah oui mais là vous l'avez pas ». Alors je sais pas comment vous dire que j'habite dans le même bâtiment que votre cabinet et que pour venir j'ai juste à traverser le garage, euh effectivement j'ai pas pris ma canne parce que en général je m'en sors, quoi, enfin genre j'en ai littéralement pour 3 minutes, descendre d'un étage, traverser le garage, prendre l'ascenseur et puis c'est bon, c'est pas la même chose que marcher dans la rue. Et bon je lui faire remplir le document qui était de toute façon périmé mais je voulais de toute façon lui demander parce que ben je lui ai dit « écoutez la première fois j'ai pas osé vous dire parce que bah c'est aussi pas évident de le dire comme ça mais je suis pas capable de me laver en général en fait donc vous avez coché que j'en étais capable mais vous m'avez pas demandé », des choses comme ça.

I : Elle a vachement vu tes difficultés à la baisse en fait ?

E : C'est ça. Et donc après elle a corrigé mais c'est pas évident et j'ai assez mal vécu, qu'en fait, elle me demande même pas et qu'en gros elle coche en disant oui, ça c'est bon. Non, c'est pas vrai, pourquoi tu me demandes pas alors que t'en a aucune idée en fait ? C'était...

I : Surtout que toi, ça t'oblige à lui redemander.

E : C'est ça et puis bon les trucs du style pas savoir, pas être capable de se laver, c'est quelque chose qui est assez stigmatisant donc c'est difficile de dire... bon, je l'ai reprise sur plusieurs choses et c'est quelque chose d'extrêmement fatiguant, du coup au bout d'un moment ben j'avais même plus la force de lui demander, j'avais abandonné quoi, c'est extrêmement fatiguant

de dire « non, mais, vous vous rendez pas compte que en fait j'ai ces difficultés », c'est pas facile.

I : Ouais, OK. Et question qui n'a pas trop de rapports mais sur la visibilité un peu de ton handicap, sur si t'as l'impression d'être visiblement handicapé au quotidien et dans tes interactions quotidiennes, est-ce que c'est quelque chose qui revient ?

E : Mmh. Il y a deux aspects. Y'a à l'extérieur et ça j'ai ma canne et honnêtement même quand je n'ai pas besoin pour marcher je la prends parce que tant que j'ai pas de, déjà je sais jamais quand j'ai une articulation va lâcher donc on va dire que j'évite de prendre le risque de plus pouvoir marcher, de plus pouvoir rentrer chez moi et puis bon ça me fatigue aussi beaucoup moins et de base la principale raison pour laquelle j'ai une canne, c'est que j'ai les pieds, les chevilles parallaxe et donc ils font piou et donc je me faisais des entorses tous les ans avant de commencer à utiliser ma canne et donc ouais bah ça m'aide concrètement mais ça me permet aussi de marquer et fin, du coup, ça me permet de pas avoir besoin euh de, de comment, de carte de priorité dans les transports ou dans les files d'attente, même si des fois... on m'a emmerdé une fois en terme de carte de priorité, mais c'est tout, c'est bien j'en fais quand même des cauchemars mais... Fun. Mais, du coup, ouais, ça permet d'éviter que les gens m'emmerdent surtout dans les transports en commun, « ah bah vous prenez la place de personnes âgées ». Du coup ouais je sors plus sans ma canne pour éviter les problèmes comme ça. Accessoirement, ça m'évite le harcèlement de rue, visiblement. Ces quatre, cinq dernières années, je suis sorti une fois sans ma canne et je me suis fait harceler et c'est la seule fois ces quatre dernières années.

I : Oui donc il y a vraiment un effet de dégenrisation avec la...

E : Désexualisation, probablement. En plus genre le mec qui me harcelait était assis à côté de moi dans le métro, à moitié affalé sur moi et j'essayais de lui dire que bah non j'allais pas sortir avec lui et que j'allais pas me marier avec lui et j'étais là « non mais en plus je suis handicapé, en fait » et le fait de pas avoir ma canne fin genre une fois qu'il avait fait l'approche, c'était bah

je prendrais soin de toi. C'est le face palm absolu. Bref mais ouais j'avoue que ça me manque pas le harcèlement.

I : J'imagine que c'est un des bons côtés de...

E : C'est ça. Et donc, ouais, l'autre aspect au quotidien, du coup, bah c'est par rapport aux gens avec qui je vis. Au début ça, il y a eu des moments où c'était pas évident. Pendant une de mes périodes d'examens donc où je habitais chez mon ex, j'ai essayé de loger plus près, chez une autre de mes relations qui était à Lille même et donc il m'a dit un petit moment après cette période que ben il avait au début l'impression que j'exagérais et notamment à un moment où j'étais rentré d'examen et qu'en gros j'avais pas la force de laver une boule à thé, tu vois, il s'était dit que j'exagérais à ce moment-là. Il s'est excusé par la suite. Il m'a jamais fait de remarque, en fait, il les a gardé pour lui mais il m'a dit « ouais je tiens à m'excuser parce que même si je t'ai rien dit, je l'ai pensé et c'était pas bien de ma part et du coup ouais j'aurais pas dû, j'aurais pas dû penser ça, je me rendais pas compte, en fait » alors que bon je vivais avec lui à ce moment-là, quoi, mais bon, c'est difficile la fatigue dans une certaine mesure ça se voit mais pas complètement donc.

I : Ouais, donc il y a un effet où les gens ont pas toujours conscience d'à quel point c'est dur ?

E : C'est ça. Et ouais avec mes parents parfois ça le fait un peu, même si ça reste assez limité parce que du coup ben je les vois pas extrêmement souvent mais le fait que ma mère ait des symptômes similaires, etc, notamment la fatigue et les douleurs du coup ça fait que ils savent quand même que j'exagère pas même si du coup des fois ça peut, ça peut être pas terrible parce que ben ils se basent du coup sur ces symptômes à elle, ses standard à elle et des fois ils peuvent ne pas se rendre compte, voilà. C'est genre il y a un an j'étais allé chez eux pour finir mes examens et c'était vraiment genre, j'avais eu une extension de temps à cause de mon état de santé et donc je suis arrivé chez eux le vendredi après-midi, je devais rendre mes examens pour le dimanche soir et en arrivant bah j'ai fait une sieste parce que depuis que j'ai la fibromyalgie, être en voiture ça me rend malade et ça m'épuise complètement et j'ai besoin de dormir une fois arrivé et au début ils m'avaient jugé là-dessus en me disant « bah pourquoi t'as pas commencé

direct quand t'es arrivé ? » bah parce que j'avais envie de vomir et que j'arrivais pas à garder les yeux ouverts et c'est pas extrêmement le bon état pour genre faire une dissertation, en fait. Mais bon, après du coup, je leur explique et en général ils comprennent mais ça peut être un peu difficile, fin c'est toujours, c'est toujours quelque chose de désagréable qui peut blesser, en fait, d'avoir l'impression que les autres te jugent, te croient pas des fois. Et puis avec toutes les histoires de psychosomatique, qui en plus avec mes parents sont beaucoup liés à eux parce que du coup vu que le médecin leur disait que c'était psychosomatique et que donc eux me répétaient que c'était psychosomatique, ça fait beaucoup. C'est psychosomatique donc en fait on pense que t'exagère donc on te croit pas, c'était beaucoup ça avec eux donc ça a tendance à être dur et à me renvoyer à ces choses-là.

I : Bah compréhensible si on t'as répété ça toute ta vie c'est sûr que...

E : Ah ouais. J'ai ce mot un peu en horreur. J'ai eu des discussions avec eux, ils ont fini par comprendre et je leur ai dit ouais, même si c'est, honnêtement je sais pas, c'est difficile à dire, mais même si c'était psychosomatique, c'était pas une raison pour ignorer ma douleur, elle était toujours là. Enfin j'imagine que c'est aussi plus facile de se dire que tes enfants ont pas vraiment mal mais bon. C'est pas évident. Puis bon je sais que ma mère culpabilise énormément, elle pense qu'elle est responsable de mon état actuel. Même si... même si il y'a un quelconque lien génétique, ça s'est déclaré, enfin quand j'avais... ouais ses problèmes, son diagnostic est arrivé quand j'avais 17 ans donc bon un peu tard pour genre pas faire d'enfant, tu vois, et elle pouvait pas savoir et puis même si c'était le cas, fin c'est pas sa faute mais bon c'est sa personnalité donc...

I : Oui mais du coup au niveau de la famille, il y a plein de sentiments compliqués ?

E : C'est ça, c'est un peu ambivalent à ce niveau-là mais disons que globalement je pense pas avoir tant de difficultés que ça avec ça, c'est juste arrivé à quelques reprises mais en général c'est plutôt bien accepté.

I : Là je vais te poser un peu les mêmes questions mais sur ta transidentité, si ça te va donc pareil question un peu large sur ton parcours trans et ouais ce qui fait que tu peux te décrire comme tel, tout ça, tout ça.

E : C'est marrant parce que c'est aussi arrivé un peu avec ma première copine poly que je mentionnais tout à l'heure parce que c'était une meuf trans. J'avais eu une copine trans avant mais c'était à distance donc moins concret on va dire. Et ben ça a été un peu mes premières approches de la transidentité en fait et c'était un an avant mon début de fibromyalgie donc c'était vraiment très similaire en terme d'époque et en fait un petit peu à la fin de ma relation avec elle et avec mon ex belge, on était en relation tous les trois, en fait, et mon ex belge qui est également trans du coup mais qui était pas non plus out à l'époque, enfin on était sur la fin de nos relations, du coup, notre copine nous a dit en gros « mais comment vous savez que vous êtes cis, en fait ? ». Visiblement ça a eu le même effet sur nous deux [rire]. Et ça a été assez long quand même pour nous deux, en fait, chacun de notre côté et ouais je pense que j'ai mis à peu près un an à me questionner, à me dire que, ouais, il y avait des chances, en fait, que je sois trans, surtout que bon j'ai fini par découvrir la non-binarité, qui est pas arrivée tout de suite non plus et je me suis dit « ah oui effectivement parce que non je pense pas être un mec trans du tout mais la non binarité, ça c'est marrant ça me parle bien » et du coup ouais j'ai commencé à me poser des questions et donc juste avant de tomber malade, j'ai commencé à vivre avec un coloc qui euh ben a fait son coming-out non-binaire peut-être un mois après qu'on ait commencé à vivre ensemble et m'avait demandé de le dire à mes parents et donc d'en parler à mes parents, ça m'a fait aussi réfléchir par rapport à moi, je commençais bien sérieusement à y penser. Bon mes parents ont réagi un peu bizarrement quand je leur ai dit pour mon coloc parce que du coup... [tousse] chat dans la gorge, euh [tousse]. Et donc ce coloc était non-binaire aussi et préférait être genré-e neutre et bon mes parents du coup connaissaient pas trop les pronoms neutres et étaient perdus et en gros ils comprenaient pas, tu vois. Après, enfin mes parents sont des... j'ai beaucoup de chance de les avoir par rapport à... je pense que la plupart des personnes queer que je connais ont pas forcément des relations géniales avec leurs parents et je me rends compte que bah les miens sont quand même vraiment cools et ils m'ont jamais rejeté quoi, que ce soit quand j'avais des copines trans, ils m'ont jamais emmerdé ou quoi que ce soit, jamais mégenré et même quand ils comprennent pas, ils me disent que ouais ils ont pas besoin de

comprendre pour accepter, en fait, ce qui est excellent. Mais bon du coup-là je sais pas pourquoi ça a tourné en discussion. Nos relations étaient plus tendues à l'époque donc ça a pas mal joué. J'étais vite sur la défensive et ma mère est également quelqu'un qui se met vite sur la défensive donc ça a pas super bien tourné mais je pense, il me semble que, en fait, le problème c'est qu'ils pensaient que je voulais qu'ils adaptent leur langage là dans la seconde, tu vois. Genre c'était pas ma demande, ma demande c'était que genre ils fassent des efforts et qu'ils essaient de faire évoluer leur langage et du coup, sauf que du coup ça m'a laissé une pas super bonne impression à ce niveau-là et que donc j'ai mis assez longtemps à leur faire mon coming-out. Je crois que je l'ai fait deux ans après. Ouais, c'est ça parce que c'était en thèse et j'ai commencé la testo en 2018 et du coup, enfin quand j'ai commencé la testo, je me suis dit bon faut peut-être que je prévienne mes parents qu'il va y avoir [rire]... Par contre ce qui est drôle c'est que j'ai toujours pas dit à mes frères. Bon se voit vraiment pas beaucoup parce que mon grand frère habite aussi loin, il est sur la région de Strasbourg et mon petit frère ben sort pas beaucoup de sa chambre même quand je suis chez mes parents, donc on se voit pas des masses même quand on est dans la même maison et bon, mon petit frère je sais que ça se passerait bien parce que j'ai déjà eu des discussions sur la transidentité avec lui et genre et je lui dis oui, non, les femmes trans c'est des femmes, tu dis femme, le principe et puis je lui avais parler des personnes non binaires, de ce que les personnes intersexes pouvaient vivre, tout ça et il était « d'accord, je savais pas, c'est intéressant » et tout, ce qui est pas du tout quelque chose... enfin notre relation a beaucoup évolué en bien et je trouve c'est quelqu'un de très tolérant mon petit frère et puis sa situation est compliquée et donc je pense que ça se passerait bien, il me dirais probablement « je m'en fous », très certainement, hein, le connaissant mais bon c'est juste que ce serait probablement une discussion qui prendrait du temps parce que c'est pas évident donc j'ai pas pris le temps et mon grand frère c'est plus compliqué parce que des fois j'ai quand même l'impression qu'il ressemble pas mal au mec des 18/25, tu vois, et du coup ça donne pas trop envie, ça fait une paire d'années maintenant mais il m'a déjà sorti que le racisme et le sexisme ça existait que parce qu'on continue à en parler, tu vois, du coup j'ai pas trop envie de lui dire, en fait.

I : Donc ça rassure pas sur la réaction...

E : C'est ça. En fait je pense que je me dis un peu soit un jour je leur dirais, soit je vais attendre qu'ils remarquent tout seuls et qu'ils fassent une remarque. Mais bon la testo a pas fait trop de changements sur moi donc... Fin ma voix a pas mal changé mais ils ont pas fait de réflexion, et puis ouais enfin pareil niveau pilosité, bah avant je me rasais les jambes donc ils pensent probablement que c'est juste que j'ai arrêté de me raser les jambes et comme j'ai pas du tout enfin pas du tout j'ai genre trois poils là [montre l'espace entre le nez et la bouche]... la pilosité faciale... ils se rendent absolument pas compte non plus, je pense que c'est pas évident donc ouais je sais pas si ils se rendront compte un jour. Je me dis au pire c'est pas très grave, je m'en fous un petit peu, surtout que mes parents me genrent toujours au féminin, fin je leur ai dit que c'était pas un problème pour moi. Ça me dérange pas en fait, c'est plus simple et puis, honnêtement, j'ai pas envie que... parce que quand tu commences à parler de quelqu'un, à genrer différemment une personne, bah tu fais pareil quand tu parles de cette personne avec d'autres gens et j'ai pas envie qu'ils fassent ça avec des gens de la ville d'où je viens, qui est pas très grande et que ça fasse le tour de la ville donc voilà. Puis bon honnêtement être genré au féminin je dois faire ça dans toutes mes démarches administratives, médicales, etc donc c'est juste plus simple, ça me blesse pas, je m'en fou donc voilà ça limite les problèmes et personne m'emmerde, voilà. Puis bon bah au final du coup ma famille, l'administratif et les gens qui me connaissent d'avant me genrent au féminin et mon entourage actuel me genre au masculin donc ça fait une très bonne balance qui me va parfaitement bien. Du coup, ouais, c'est pas mal de ce côté-là. Euh... [pause]. Je pense que je commence à fatiguer donc il vaut mieux que tu me pose des questions si t'as besoin de précisions.

I : Bah tu me parlais de la testo, justement, du coup j'imagine que t'as eu des expériences avec... enfin j'imagine... avec des équipes médicales par rapport à ça ou pas ? Non ?

E : Pas vraiment. J'ai commencé la testo donc sur [ville]. Je sais pas si t'as déjà entendu parler il y avait le docteur [anonymisé] qui est parti à la retraite maintenant et en fait c'était quelqu'un d'extrêmement bien, qui était un militant genre pour des associations pour les droits des personnes gays et pour les personnes séropositives etc genre il était président d'une asso carrément donc fin c'était quelqu'un de vraiment d'extrêmement bien qui demandait pas d'attestation psychiatrique pour prescrire et qui prescrivait directement sans même passer par

un endoc pour les hormones et donc c'est lui qui m'a fait ma première prescription et depuis j'ai fait des recherches et je me suis rendu compte que oui, en fait, il y a pas, légalement on n'est pas obligé de passer par... enfin si légalement on est censé par un endocrinologue pour la testo parce que ça peut être un truc de dopage, alors bon, ce que je trouve ridicule mais comme du coup au final c'est passé donc je dis « oui, oui, j'ai déjà vu un endoc à [ville] » [rire] et comme depuis j'ai vu un endocrinologue qui m'a renouvelé mon ordonnance, tout va bien. Enfin honnêtement, c'est marrant parce que quand j'entends les discours des TERFs et de pas mal de transphobes « oh là, là, on distribue des hormones à la va vite » et que j'entends des personnes trans dire que c'est absolument pas le cas, bah c'est un peu ce qui m'est arrivé quand même mais bon...

I : Mais t'avais un médecin quand même du coup.

E : Oui, oui et puis ben il m'a demandé depuis combien de temps j'y pensais. Ça faisait déjà... je lui ai dit deux ans, ça fait probablement plus, enfin ça faisait deux ans que je pensais à la testo, en fait, et donc je lui ai dit que ça faisait deux ans que j'y pensais et que je m'étais extrêmement renseigner. Il s'est rendu compte que je savais de quoi je parlais, que je voulais vraiment ça, il m'a bien parlé des risques, je lui dis « bah écoutez, bah même si je me rends compte que en fait je suis une femme cis, bah écoutez je serai une femme cis avec plus de pilosité ou quoi de toute façon j'ai un syndrome des ovaires polykystiques, la plupart des femmes cis qui en ont sont censées avoir les symptômes que j'ai à l'heure actuelle donc qu'est-ce que ça change, je m'en fou ». Puis honnêtement, en fait, le handicap ça a beaucoup changé ma vision de mon corps. Bon, il y a des choses un peu négatives, enfin je sais pas dans quelle mesure la transidentité et le handicap, qu'est-ce qui joue là-dedans mais je me suis rendu compte que je me regardais beaucoup moins dans le miroir. Bon les TCA jouent aussi hein, même si... En plus, bon, ce qui est con c'est que ma prise de poids, c'est quasiment que le handicap et les médicaments mais ouais j'ai... Avant, je faisais extrêmement attention à mon apparence, j'ai fait des études de mode et bon... sauf que ben j'ai pris du poids au moment où j'étais extrêmement pauvre et j'ai pas spécialement pu renouveler ma garde-robe avec le même style de choses que j'avais avant. De toute façon je rendais plus spécialement dans les tailles des magasins dans lesquels je m'habillais et donc ça joue pas mal et ouais ça a beaucoup... Et

puis disons que le confort qui était quelque chose qui était assez secondaire avant est devenu ben primordial donc ça, ça a été difficile, hein, j'ai eu des étapes... je me suis toujours pas séparé de toutes mes chaussures à talons parce que je les aime, c'est difficile et puis bah ma relation avec la mode joue beaucoup là-dessus et ouais enfin du coup maintenant je prime beaucoup plus le confort et même quand je faisais attention à mon apparence, bah de toute manière je le faisais pas pour les autres, les compliments m'ont toujours fait plaisir clairement mais j'avais aussi un style extrêmement flashy et original, on va dire, la plupart des gens me remarquaient, hein et que ce soit en bien ou en mal, je m'en foutais, je voulais juste être moi-même. Disons que probablement si je pouvais le faire à l'heure actuelle, si le style de chaussures que je mets était pas uniquement disponible en chaussures à talons et que les vêtements que j'aime vraiment était à ma tête ou dans des prix que je peux pas me permettre, ça jouerais probablement... Mais du coup, ouais, pareil au niveau de la perception que les gens peuvent avoir de mon genre, je n'ai pas grand-chose à foutre. Même si j'ai conscience que les gens me perçoivent comme une femme et que clairement pour l'instant c'est comme ça que je vais être perçu le plus souvent et donc ben je fais avec parce que c'est plus pratique mais voilà, rien de... ça me dérange pas des masses, ce qui est plutôt pratique quand même, enfin je sais que c'est pas le cas de tout le monde et ça m'arrange bien que ça soit... même si des fois c'est un peu fatigant mais voilà. [chat éternue en hors-champ] Atchoum le chat [rire].

I : Du coup tu me parlais de testo, est-ce que t'as essayé de faire des démarches administratives par rapport à ta transition ou pas trop ?

E : J'ai une ALD, le médecin qui m'a prescrit la teste en premier m'a directement fait une ALD, voilà, il m'a informé de tout ce que l'ALD prenait en compte, il avait plein de petits documents imprimés qu'il m'a donné, il m'a donné les adresses des associations queer et trans de la ville, tout ça, c'était génial, parfait ce médecin, j'ai fait une prise de sang j'ai eu un test en 3 semaines j'étais ravi, c'était génial.

I : Et, du coup, je pose la question quand même mais j'ai l'impression que du coup ton handicap a pas trop posé obstacle là-dedans.

E : Non pas spécialement. Du tout. Fin j'ai pas mal de chance sur mon parcours, ça s'est bien passé, il n'y a pas vraiment eu d'interaction avec ça. Euh... ouais et puis... Ah oui, par contre j'ai arrêté la testo il y a juste deux mois maintenant parce que ben j'ai des effets secondaires, enfin je suis pas sûr que c'est exactement ça mais ça commence à se confirmer. Ben depuis que j'ai commencé la testo, enfin peut être un petit peu après, j'ai régulièrement ce qui ressemble à des crise d'hypoglycémie, genre c'est texto la description des crises d'hypoglycémie sauf que j'ai pas de problème de glycémie et sauf qu'en gros jusqu'à présent les médecins me disaient « bah on sait pas ce que c'est, bah tant pis » sauf que bon quand je me mets à trembler comme pas possible et que j'arrive même plus à couper une pomme, c'est chaud quoi donc fin parfois j'ai du mal à mener une fourchette dans ma bouche parce que tout finit à côté, mmh, pas très pratique, sauf que bah voilà comme d'habitude c'est « non, on sait pas ce que c'est, tant pis vis avec ». J'ai fini par remarquer que ça coïncidait, que c'était plus important vers la fin de ma période d'injonction, avant que je doive la renouveler et du coup, là, j'ai pas fait mes deux dernières injection que j'aurais dû faire et donc je, enfin la première fois que j'aurais dû faire l'injection, j'ai eu ces soucis là, ça s'est estompé et là cette fois je l'ai pas vraiment eu alors que ben j'aurais dû faire mon injection ben cette semaine, la deuxième que j'ai arrêté quoi et ça a l'air de confirmer le truc donc il faudrait probablement que... enfin je me dis, je vais voir en attendant parce que je pense que honnêtement si mes règles reviennent pas, je vais probablement rester comme ça pour l'instant jusqu'à que j'ai envie de changer pour une raison ou une autre parce que bah de toute façon la plupart des effets de la testo permanents que j'ai... je l'ai quand même pris pendant plus de deux ans et demi donc j'ai la plupart des effets que je voulais, je vais voir en fonction de ce que ça donne niveau aussi énergie, tout ça parce que c'est clair que j'ai quand même une remarquer une différence en terme d'énergie, que ça m'a un peu aidé avec la fibromyalgie mais c'est aussi difficile à dire si c'est vraiment juste ça ou si ça coïncide aussi avec d'autres traitements que j'ai commencé en même temps donc je vais voir ce que ça donne. Et puis ben si y'a besoin je reverrais avec un endoc mais bon disons que c'est aussi quelque chose de compliqué parce que j'avais trouvé un endoc ici, je devais le revoir il y a ben trois mois et j'ai appelé, il est parti en retraite et il a laissé aucun nom, aucune, rien du tout, du coup je sais absolument pas qui d'autre contacter et bon ma généraliste m'a donné un nom d'un endoc qu'elle connaît mais le truc c'est qu'elle sait pas si c'est quelqu'un qui travaille avec les personnes trans et qui s'y connaît donc j'ai, je me tape déjà toutes les démarches par

rapport à ma fibromyalgie, savoir si je vais me retrouver face à un médecin qui me croit, qui croit que c'est une maladie ou pas, qui me prend au sérieux, me taper ça en parallèle, par-dessus, pour la transidentité, sachant qu'en plus c'est encore plus anxiogène parce que bah disons que la fibromyalgie c'est quelque chose de on va dire de moins controversial probablement, puis bon j'ai des diagnostic officiels, enfin pas mal de papiers donc en gros c'est plus facile pour moi d'envoyer chier un médecin qui m'emmerde à ce niveau-là que quelqu'un qui va commencer à être transphobe devant moi, quelqu'un qui va être transphobe, ça va plus s'attaquer à qui je suis et c'est plus difficile à gérer donc ouais pour l'instant voilà. Bon après ma généraliste a quand même été sympa, elle m'a quand même fait un renouvellement de 6 mois mais au final je m'en suis même pas servi mais je verrais donc en gros je croise les doigts pour pas avoir besoin de revoir un endocrinologue avant très longtemps.

I : OK et du coup on avait parlé du fait que du coup t'avais pas de sentiments négatifs par rapport à l'étiquette de personne handi et tout, c'est pareil avec l'étiquette de personnes trans ou t'as une expérience différente ?

E : Non, c'est vraiment pareil. Genre être trans c'est juste vraiment c'est une partie de moi. Bon après ça a pas été aussi, comment, quelque chose d'aussi direct parce que ben la transidentité, je savais à peine ce que c'était il y a genre six ans quoi, cinq, six ans du coup j'ai mis plus de temps à vraiment comprendre comment ça fonctionnait, fin le... Je pense que tu sais maintenant c'est un peu différent, ça évolue assez vite ces dernières années mais ouais j'avais jamais entendu parler des personnes trans ou genre juste vite fait dans *C'est ma vie* ou une connerie dans le genre en mode bête de foire, ah la, la, sensationnalisme donc j'avais pas vraiment percuté pour moi c'était juste comme, je sais pas, une personne qui mange des piles, tu vois, bref c'est dégueulasse ce genre de, d'émission en fait, je me rends compte que c'est vraiment horrible comme façon de traiter le sujet mais bon. Et du coup ouais je... c'était... j'y pensais pas spécialement, c'était pas quelque chose que j'intégrais comme faisant partie des humains quoi et du coup ouais au début... Disons que la transphobie et le validisme ont pas non plus la même intégration dans la société en fait. La transphobie a tendance à être plus violente, beaucoup plus directe et souvent ben exprimée individuellement alors que le validisme c'est plus quelque chose que je trouve plus ancré dans la structure, dans le système. Après bon il y

a des deux c'est, c'est plus comme ça que je l'ai vécu aussi donc ça joue pas mal et ouais ça fait que au début ben, j'ai eu un peu peur, des choses du style « ouais si les gens me perçoivent comme trans, est-ce que je risque de me faire agresser », des choses comme ça. Quand j'ai fait mon coming-out à mes parents, c'est la première chose à laquelle ils ont pensé. Ils m'ont dit « bah écoute si tu te sens mieux comme ça c'est bien mais bon on s'inquiète aussi un petit peu ». Après au final honnêtement vu que je joue sur mon passing féminin et que je fais en sorte de pas me faire emmerder, c'est devenu quelque chose d'assez facile, en fait, je pense que ça a beaucoup simplifié les choses pour moi et ouais. Mais ça reste, ça reste quand même quelque chose... en vrai j'ai la partie aussi beaucoup fierté parce que ça a modelé qui je suis beaucoup et dans ce sens-là c'est des expériences très similaires en fait et le fait qu'en plus elles sont arrivées quasiment en même temps dans ma vie c'est extrêmement lié et entrelacé. En fait c'est marrant parce que c'est le cas pour la plupart des gens que je connais.

I : Tu veux dire que les questionnements qui arrivent en même temps, c'est une expérience que tu retrouves beaucoup autour de toi ?

E : C'est ça. Et qui sont des personnes pour qui c'est arrivé en même temps que moi ou des personnes pour qui ça arrive en même temps que des développements de maladies, de handicaps ou quoi et puis c'est marrant parce que la plupart des personnes que je connais sont à la fois handicapées et queer, pas forcément uniquement trans. Il y a mon copain que je connais depuis 10 ans, il est out bi depuis ce moment-là, c'était aussi mon cas et fin... il a bon... il est un peu gender apathétique, tu vois ce que c'est ? Mais j'ai l'impression qu'il se pose de plus en plus de questions genre la dernière fois qu'il est venu chez moi, il m'a demandé de le prendre en photo en train de porter mes corsets, ce genre de chose, bon. Je sais que... enfin de toute façon ça fait très longtemps qu'il me dit, enfin il a toujours genre fait des personnages de jeux vidéo féminins et toujours dit que si il avait le choix il aurait préféré avoir un corps féminin, tu vois, bon c'est pas super cis et puis bon avec lui, avec mon meilleur ami que je connais depuis aussi longtemps et qui est mon colocataire actuel, c'est quelque chose que j'ai remarqué. Ben en fait mon meilleur ami, après on s'est retrouvé séparé physiquement, après le lycée, quand moi je suis allé dans le nord et que lui est du coup venu à [ville] et on a eu des interactions assez éloignées pendant un long moment et on s'est rapproché à nouveau peut-être quatre, cinq

ans après le lycée et en fait on s'est rendu compte qu'on avait fait des cheminements extrêmement similaires en parallèle et à distance et que genre je me suis rendu compte que tous ses potes étaient queer, pas mal de personnes trans, qu'il avait fait les mêmes cheminements politiques etc, alors que bon quand tu pars de lycée où la plupart des gens sont pas extrêmement politisés et que tu connais pas grand-chose, c'était assez impressionnant qu'on ait eu des parcours similaires. Et puis ben voilà avec mon copain, bon on a vécu ensemble depuis 2016 et je me suis rendu compte petit à petit que la plupart des personnes avec des amis dont il se mettait à me parler étaient des personnes trans ou finissaient par faire leur coming-out trans alors bon [rire]. Et puis ouais c'est des choses assez intéressantes parce que ces expériences là en plus c'est des gens que je connais depuis 10 ans donc c'est pas du policés, pas du tout conscient de la transidentité et même parfois sans avoir d'interaction et sans en parler, on finit au même point, en fait. C'est aussi pour ça que je pense que ça a énormément consolidé mes relations avec ces personnes, en fait. C'est quelque chose que je trouve extrêmement chouette. Je voulais savoir s'il y en a encore pour longtemps parce que je me rends compte que mon cerveau commence à mouliner, je sais pas si t'as remarqué.

I : Tu m'as dit et moi aussi je commence à fatiguer. J'essaie de regarder mes questions et de pas te poser celles où j'ai l'impression d'avoir déjà les réponses.

E : Parce que sinon on peut le faire en une deuxième fois si jamais toi ça te va et que t'as beaucoup de questions encore, c'est comme tu veux.

I : En fait ça dépend si t'as... enfin il me reste pas grand-chose mais après selon comment tu vas y répondre ça peut durer longtemps donc si tu préfères qu'on... je sais pas si tu veux qu'on essaye et qu'on fasse ça efficacement ?

E : On peut essayer, je vais voir avec la prochaine question, boire un coup et essayer de me...

I : Mais sinon on peut faire ça en deux fois c'est pas un souci.

E : OK, bah on va voir avec la prochaine question.

I : OK. Bah après du coup c'était les questions un peu plus sur l'interaction des deux, justement, et parce que tu me parlais du fait que c'était assez relié et tu parlais notamment du fait que tu devais faire attention parce que ça interagissait la testo avec tes handicaps et tout, est-ce qu'il y a d'autres façons où t'as l'impression que ta transidentité influence tes handicaps ou tes handicaps influencent ta transidentité ?

E : Bah il y avait la mention j'avais faite par rapport à mon image de moi-même et je pense qu'en fait le fait que le handicap... fin j'étais extrêmement féminine, en fait, enfin on va dire, je portais carrément que des robes et disons que ma réflexion sur le sujet qui est pas forcément évidente, pas forcément terminée mais j'en ai plus ou moins conclu que c'était une espèce de performance pour moi, pas une performance dans le sens négatif, hein, j'apprécie la féminité, j'étais bien dans mon corps. Après disons que j'étais aussi quelqu'un de extrêmement conventionnellement attirant, enfin attirante pour le coup, avec pas mal de poitrine mais j'étais quand même très mince etc, fin j'avais des formes en étant mince, fin tu vois, bref, et c'est quelque chose qui était... disons que ça a toujours été agréable de pouvoir en profiter et genre utiliser ça genre j'aime bien séduire les gens donc bon, c'était cool pour moi ce niveau-là et bon j'aime toujours genre les fleurs, la dentelle et les conneries dans le genre, c'est... enfin j'adore les tissus, les motifs, ce genre de choses et clairement la mode masculine en manque beaucoup et du coup bah j'étais bien dans cette version-là et c'est probablement pour ça que je me suis jamais posé de questions jusqu'à ce que mon ex me dise « mais comment tu sais que t'es cis » et ouais le handicap qui m'a fait du coup beaucoup abandonner tout ce qui était inconfortable et que je m'imposais, fin l'inconfort était pas trop dur à gérer sans le handicap et du coup ben ça a beaucoup changé mon image de moi-même en fait la perception que j'avais et je me suis dit ouais en fait c'est pas, la féminité au final je suis pas traumatisé de plus l'avoir, de plus l'exprimer de la même manière, de plus la ressentir pareil et ça a beaucoup joué, je pense sur l'exploration du genre que j'ai eu. Ouais je pense qu'en fait on devrait faire, faudrait qu'on fasse une deuxième fois parce que j'ai du mal à faire des phrases et à réfléchir à ce que je veux dire.

I : Pas de souci.

Annexe 7 : Retranscription entretien Fanny

Interviewer : Du coup, ma première question, c'est pas vraiment une question, c'est surtout savoir quel terme tu préfères que j'utilise entre personne handicapée, personnes en situation de handicap, si tu as une préférence.

Enquêté : En situation de handicap, plutôt.

I : Et du coup, la vraie première question c'est une question un peu générale parce que c'est pour laisser la liberté de raconter ce que tu veux, je poserai des questions plus en détail après donc pas de pression mais du coup est-ce que tu peux me raconter un peu ton parcours de personne en situation de handicap, du coup, qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui tu te donnes cette étiquette on va dire.

E : Après j'ai pas un handicap très, très lourd, c'est plus au niveau de l'organisation des idées, de la mise par écrit, tout ça. Le... Le parcours c'est que j'étais dans les premières personnes en primaire à être reconnue comme dys, ça se faisait pas du tout à l'époque, hein. Et ça a été un peu un combat administratif pour le reconnaître, alors qu'on voyait bien que les difficultés étaient réelles et qui avait un soucis de ce côté-là. J'ai eu la chance parce que mon père travaillait dans le milieu du handicap donc il connaissait un peu le... comment faire avec la MDPH et toutes les organisations mais au niveau de l'école ça a été un peu... certains enseignants, ça a été compliqué à faire passer. On parle en primaire, hein. Ouais, j'ai eu le dossier en CM1.

I : OK ouais donc en primaire t'as essayé de te faire reconnaître officiellement comme dys et ça s'est pas très bien passé avec les profs c'est ça ?

E : Oui, il y a des enseignants... ben même surtout en CE1, ça avait été très compliqué, l'enseignante était vraiment très désagréable, elle voulait pas voir qu'il y avait des difficultés. C'était vraiment important de mettre à jour officiellement ces problèmes. Pour aménager le...

I : T'avais des difficultés dans ta scolarité du coup à cause de...

E : Bah oui j'avais besoin de trouver des aménagements qui me correspondaient et puis les enseignants râlaient parce qu'ils arrivaient pas à me lire mais je faisais au mieux hein, c'était pas de la mauvaise volonté ou quoi, donc la mise en place d'un ordinateur, par exemple.

I : OK. Du coup on primaire t'as réussi à... t'a dit que c'était compliqué mais au final t'as réussi à faire en sorte d'être reconnue et d'avoir des aménagements ?

E : Oui, dès le CM2, j'avais un ordinateur du coup en classe oui donc ça, ça c'est bien organisé, ça a été un peu la galère au moment de passer le bac parce qu'il fallait qu'on ait un ordinateur de l'éducation nationale donc là c'était de nouveau de l'administratif. En fait j'ai l'impression que c'est que de l'administratif et il n'y a pas vraiment une prise en compte individuelle des personnes. C'est des dossiers quoi.

I : Et du coup t'es passée par... t'as été diagnostiquée, du coup, à cette époque, en CM2 ?

E : Oui, oui, j'ai été diagnostiquée. Alors j'ai pas l'année mais ça doit... on doit être aux alentours de 2004, non pas 2004 quand même, 2005, 2006 donc pour eux c'était quand même nouveau, hein.

I : Et du coup c'était une expérience positive, négative, cette expérience-là ?

E : Bah le diagnostic, c'est pas agréable dans le sens où on te on met vraiment en avant tes difficultés donc c'est pas encourageant pour la personne mais après il fallait en passer par là donc... mais à l'époque... maintenant, j'ai beaucoup plus de recul, ça aide.

I : A l'époque tu l'avais un peu mal vécu ?

E : Ouais, ouais, la mise en avant des difficultés, parce que tu galères quand même et on te remet le nez dans tes difficultés.

I : Et avec les équipes médicales, enfin du coup les médecins qui t'ont fait passer le diagnostic, avec eux ça s'est bien passé ?

E : Oui, oui, c'était des personnes bien, j'ai pas eu de soucis avec les personnes...

I : OK. Et du coup tu disais que à l'époque tu l'avais vécu un peu mal et tu disais que maintenant t'avais du recul, du coup est-ce que c'est quelque chose que tu vis un peu mieux maintenant ?

E : Oui, oui, beaucoup mieux. Après j'ai aussi beaucoup travaillé sur moi, sur comment compenser mes difficultés donc ça passe par des trucs tout bêtes, parfois réapprendre un peu l'orthographe parce que tu fais des erreurs donc tu réapprends, tu fais un effort sur l'écriture, bah là pour passer le CAPES, j'ai dû faire un effort parce que avec le covid j'ai pas pu trouver un médecin habilité à la fonction publique pour avoir mon tiers temps et tout ça, pour les concours donc j'ai dû apprendre à écrire correctement sur un nombre de pages importants.

I : Ah oui d'accord, OK. Parce que là tu fais des études en ce moment, c'est ça ?

E : Moi, je viens de valider mon CAPES, du coup c'est pour être enseignant.

I : Et du coup par rapport à ça, au handicap, ça s'est bien passé pendant tes études ? Tu disais que là, par exemple, tu pouvais pas avoir d'aménagements, c'est juste par rapport au covid ou t'as galéré un peu ?

E : C'est quand même... Les dossiers sont compliqués, il y a pas beaucoup de médecins qui peuvent les remplir, le rectorat, ils sont vraiment casse-pieds, ils surveillent bien que ce soit un médecin qui soit habilité par leur truc qui signe le papier, sinon ça va pas [souffle]. C'est décourageant, c'est vraiment décourageant.

I : OK. Et... qu'est-ce que je voulais dire ? Du coup... parce qu'on parlait du diagnostic en soit, de comment tu l'avais vécu et tu me disais que au début c'était un peu compliqué, maintenant ça va, est-ce que c'est un peu la même chose, la même relation que t'as avec l'étiquette plus

générale de personne en situation de handicap. Est-ce que c'est aussi quelque chose que t'as mal vécu ? Est-ce que c'est une étiquette que tu te... ?

E : On l'applique pas beaucoup aux personnes dys, hein. Le handicap il est encore ancré dans fauteuil roulant, enfin il faut que ça soit visible. Il y a un vrai travail à faire là-dessus donc ouais moi on me l'a jamais, j'ai jamais trop eu cette étiquette au final.

I : On t'a jamais vraiment décrite comme tel du coup ?

E : Ouais, ouais, donc quand t'es enfant tu t'en rends pas compte parce qu'on utilise, on détourne, on utilise « difficulté », on détourne un peu le machin, on veut pas utiliser « handicap » donc forcément quand t'es enfant, t'as pas le... t'as une vision différente et les mots sont importants surtout quand t'es enfant donc quand les mots sont un peu détournés... Je sais pas, c'est peut-être une façon pour protéger hein, je sais pas. Mais je peux pas dire.

I : Tu veux dire qu'on a beaucoup tourné autour de cette étiquette pour pas...

E : Ouais. Ouais, ouais. Mais après je sais pas le but, sans doute un but de protection, je ne sais pas.

I : Et du coup, est-ce que c'est malgré tout une étiquette que toi tu revendiques et t'utilises pour toi ou pas trop ?

E : Je l'utilise pour moi, après je le revendique pas spécialement. Puis je commence, j'ai beaucoup moins de difficultés qu'avant. C'est surtout le... parce que j'ai eu du mal dans le secondaire, c'est que y'avait des matières qui me mettaient déjà en difficulté et en plus du coup... Par exemple des choses toutes bêtes que je peux quasiment pas faire c'est des croquis ou dessiner, c'est une catastrophe, mon repère dans l'espace est pas terrible alors quand on doit faire des croquis ou des schémas, c'est vite la galère. Pareil quand il y avait la géométrie, on me reprochait de ne pas faire d'efforts mais je faisais au mieux mais le résultat était quand même dégueulasse. Là, j'ai moins ces difficultés. Là je travaille quand même beaucoup sur les

croquis parce que ça va être un peu mon travail pour les deux, trois prochaines années mais j'ai déjà plus les questions de géométrie. Mais c'est toujours il faut travailler.

I : OK. Et du coup tout à l'heure t'as utilisé le terme, t'as dit que ton handicap était pas visible, du coup tu ressens pas du tout son handicap comme quelque chose de visible qui est repérée par les gens au quotidien.

E : Non, bah non.

I : Est-ce que du coup, toi au quotidien tu côtoie d'autres personnes en situation de handicap ?

E : Non. Bah le souci c'est que les dys, c'est que les personnes le disent pas, c'est pas la première chose qu'on se dit [rire] donc oui j'ai des amis dys mais on en parle jamais quoi.

I : Oui, je vois. C'est pas pour ça que vous... Est-ce que du coup... parce que tu me disais que ton handicap est pas v-... Ouais j'allais te poser une question mais je pense que ça fonctionne pas vraiment avec les dys. C'est que j'allais te demander est-ce que tu mets des stratégies en place pour cacher ton handicap mais vu que ça a surtout un impact à l'école ou au travail par exemple, j'imagine que t'as pas vraiment de besoin de mettre ça en place ?

E : Là, je sais pas encore donc je sais pas encore dans quel bain je vais me retrouver à la rentrée avec le rectorat donc je sais pas comment ça va se passer encore du tout s'il faudra que je le signale ou... j'en ai aucune idée, on n'a aucune information mais au moins je pense que je pourrais sans doute mieux accompagner les élèves qui ont ces difficultés là, ce sera peut-être un point fort.

I : Et du coup tu me parlais du fait que, du coup, on t'avais pas du tout mis l'étiquette de personne en situation de handicap et est-ce que du coup t'as l'impression de faire partie de la communauté handicapée ? Ou est-ce que c'est quelque chose avec lequel t'as un peu du mal ?

E : Ouais j'ai pas vraiment l'impression de faire partie de la communauté, non. Alors que les combats sont importants, essentiels. Bah on a vu avec les dernières mesures. Donc ouais c'est vrai que je me sens pas ouais, pas légitime.

I : Ouais, c'est une question de légitimité ? Parce que ton handicapé pas assez reconnu ?

E : Oui et puis je me dis qu'il y a des handicaps qui sont beaucoup plus embêtants que le mien donc c'est déjà pour ces personnes-là qu'il faut mener les combats pour leurs droits, tout simplement.

I : Oui tu préfères laisser la place à d'autres personnes, c'est ça ?

E : Oui, y'a des combats que je trouve peut-être plus légitimes, enfin c'est la façon que je vois, dont je vois les choses.

I : Ton handicap vous en parlez un peu dans ta famille ? Ça s'est bien passé, les gens ont pas mal réagi ?

E : Non, non, bah mon père travaille dans ce domaine-là donc ça s'est quand même bien passé.

I : Ouais, ils étaient déjà sensibilisés à la question ?

E : Ah oui, oui, oui.

I : Bah du coup je vais te poser un peu les mêmes questions mais par rapport à ta transidentité, si ça te va. Et du coup pareil, si tu peux me raconter un peu ton parcours de personne trans.

E : J'ai eu un parcours qui était vraiment un parcours de déni, très longtemps. Vraiment la fac a été assez libérateur de ce point de vue-là. Le lycée ça se passait très, très mal, j'étais vraiment pas bien du tout. On se refoule soi-même donc c'est vraiment un processus assez violent, je trouve. Puis les résultats que ça induit... parce que les résultats sur une personne, ils sont assez

catastrophiques, on arrive vite à des dépressions ou... moi je fais de la boulimie. Donc, j'ai commencé tard, là j'ai commencé le traitement il y a deux mois. En même temps il faut un an de démarches psy pour commencer les traitements donc ouais c'est arrivé assez tard. Ouais à un moment aussi, j'ai pu vraiment commencer quand j'avais moins de travail. Ça aide. Que j'ai senti que j'avais quand même des amis qui étaient fiables, ma transition sociale s'est vraiment super bien passée. Ouais.

I : Avec ta famille comme tes amis ?

E : Ah non, non.

I : C'est plus t'es dans tes amis proches que ça s'est bien passé, c'est ça que tu disais ?

E : Ah oui les amis. La famille non, pas vraiment. Pas du tout même.

I : Tu es OK avec raconter un peu comment ça s'est pas mal passé avec ta famille ?

E : C'est surtout qu'ils font l'autruche, on avance à rien, là ils savent même pas que j'ai commencé les hormones. De toute façon, ils vivent à l'étranger maintenant.

I : Ouais, vous en parlez pas ?

E : Non, non, on en parle pas. C'est un peu tabou. Puis j'ai quand même une famille qui était plutôt Manif Pour Tous donc ça n'aide pas.

I : OK. Mais du coup vous en parlez pas mais est-ce qu'ils t'ont fait des... parce que tu dis quand même Manif Pour Tous donc c'est qu'à la base ils ont quand même des valeurs un peu violentes par rapport à ça, est-ce que t'as eu des remarques un peu violentes ?

E : Non, non, non, surtout l'autruche et vraiment euh « t'as le temps, commence pas le traitement », au bout d'un moment... Comme j'ai fait quand même assez tard, à 21 ans, il y a plus l'excuse de c'est l'adolescence, il pouvait pas y avoir cette excuse-là, hein.

I : Oui, t'avais dépassé la crise d'adolescence ?

E : Oui c'est ça.

I : Tu me parles de boulimie et de dépression et du coup ça, c'est des choses que tu considères pas comme un handicap, toi, par rapport à ton identité ?

E : Ah bah si oui c'est... la dépression c'est quand même un handicap et c'est compliqué d'en sortir, c'est très compliqué d'en sortir puis c'est par vague donc il y a des moments où ça va, il y a d'autres moments où tu passes la journée au lit, quoi.

I : Et ça du coup tu en parlais quand je t'ai posé des questions sur la transidentité et donc ça c'est des trucs qui pour toi sont arrivés parce que t'as eu tout ce déni pendant ta...

E : Ah oui, oui, oui, oui, parce que quand tu t'assumes jeune, sans doute que tu peux commencer les... la transition sociale et médicamenteuse plus tôt donc ça évite aussi les problématiques... ça permet d'être apaisée plus vite quoi.

I : Et ça du coup, la dépression par exemple c'est un mot que toi tu mets dessus ou c'est quelque chose que tes médecin par exemple t'ont...

E : Non c'est moi qui met dessus mais enfin on va pas se mentir, se cacher, on va pas utiliser des faux mots, quand tu passes la journée au lit à être pas bien, c'est de la dépression, c'est pas c'est pas juste...

I : Non mais oui effectivement, on n'a pas toujours besoin de l'avis d'un médecin pour repérer les symptômes soi-même. OK. Et du coup tu me parlais du fait que t'as commencé les

traitements et que du coup t'as eu un suivi psy à avant tout ça, ça, est-ce que c'est des expériences positives, négatives ?

E : Mon endocrinologue, plutôt négative. J'ai une bonne nouvelle aujourd'hui. Parce qu'elle m'avait prescrit l'androcur et c'est pas très bon comme médoc, il y a déjà la liste des contre-indications, j'en parle pas, des crises de fatigue, passer aussi mes journées au lit mais pas pour la dépression cette fois mais non j'étais trop fatiguée, mais aussi des vagues de dépression, là elle m'a enfin changer ce médoc, c'est un soulagement parce que c'était quand même... toxique, tout simplement, toxique. Je comprends pas qu'un médecin prescrive encore ce genre de médicaments qui sont pourtant connus comme étant vraiment toxiques.

I : Ouais donc elle t'a prescrit des trucs qui était pas du tout adaptés... enfin pas adapté mais...

E : Bah au moins c'est efficace, c'est sûr que c'est efficace mais bon il faut quand même jauger les risques quoi, bénéfice risque.

I : Du coup tu dirais que t'as eu une expérience assez négative parce que t'as dû attendre longtemps...

E : Ouais, l'attente c'est quand même galère. Là c'est pareil pour le... j'ai toujours pas... pour la conservation des gamètes, ça a été une galère aussi parce que [ville 1] le font pas, donc moi j'ai commencé par aller à [ville 1], il a fallu aller à [ville 2], faire des allers-retours à [ville 2] [souffle]. Ensuite là il faut que j'attende qu'un psychiatre me rappelle pour le suivi de la transition, j'attends depuis mars d'avoir un appel pour avoir un rendez-vous, tout est très long, très compliqué, les papiers j'en parle même pas, j'ai la convocation du tribunal en novembre, je les ai envoyé en novembre pour l'état civil. Bon le prénom ça a été très vite, par contre.

I : Ouais ça s'est bien passé ?

E : Ouais, très bien. Simple, rapide.

I : Par contre pour l'état-civil, tu disais c'est super long, plein de papiers ?

E : Ouais, le dossier est super épais, il faut des garants, qu'ils te fassent des lettres, des mots de médecins et tout ça et tu dois passer au tribunal, donc c'est quand même...

I : Du coup tu es pas encore allée c'est ça ?

E : J'ai rendez-vous qu'en novembre donc sachant que j'ai envoyé le dossier en octobre / novembre de l'année dernière donc...

I : Ah oui. OK... Oui, effectivement ça fait des grosses fourchettes pour enfin réussir à faire certaines démarches.

E : Oui et du coup maintenant quand je présente mes papiers ou ma carte vitale, c'est presque humiliant, hein. Bah oui. Là j'ai hâte que ça se fasse parce que ça commence à être vraiment compliqué avec les papiers d'identité tout ça.

I : Parce que du coup tu dois tout le temps expliquer... ?

E : Ouais c'est gênant, fin, [souffle].

I : Parce que du coup effectivement j'avais une question là-dessus : est-ce que t'as l'impression d'être visiblement trans au quotidien ? Donc vu ce que tu me dis j'ai l'impression que oui vu que t'as tes papiers sont pas changés.

E : Oui et puis on te le rappelle.

I : T'as des mauvaises expériences par rapport à ça ? Ouais, tu disais que c'était humiliant.

E : Bah par exemple mon endocrinologue qui continue à me genrer en masculin dans les lettres, j'apprécie beaucoup... Après c'est vrai que j'ai tendance à un peu éviter de faire trop

d'administratif en ce moment. La banque... Là ma grosse inquiétude c'est le rectorat, j'attends des nouvelles parce que j'ai... même si j'ai les papiers qu'en novembre, j'ai quand même envie que pour la rentrée des classes je puisse être genrée au féminin, ce serait quand même plus commode pour moi. Donc tout est dans la main des inspectrices. Moi ça m'inquiète un peu cette histoire parce que s'il faut faire des recours et tout ça pour deux mois, ça va être absurde. J'ai juste envie d'éviter d'avoir des soucis d'un point de vue professionnel, c'est tout, je demande pas grand-chose. Et puis, ils ont toujours pas mis de procédures en place alors que je suis pas la première donc ça prend du temps parce qu'il faut qu'ils se renseignent [lève les yeux au ciel].

I : Ah oui, il n'y a rien de officiel qui est prévu ?

E : Non y'a rien.

I : C'est vraiment pas pratique. OK. Tu me disais du coup que tu galérais à trouver un psychiatre c'est ça ?

E : Bah en fait dans le parcours moi je suis passée vers une psychologue parce que j'ai jamais trouvé de psychiatre. Dans mon parcours comme je veux faire l'opération, il va falloir que j'ai l'aval d'un psychiatre, donc le psychiatre qui bosse dans la même clinique que l'urologue et du coup j'ai appelé en mars, ils m'ont dit on vous rappellera pour vous donner un rendez-vous et j'attends toujours et c'est comme ça, c'est normal, c'est très, très, long, on peut mettre un an pour avoir un rendez-vous donc c'est pour ça que là j'ai quand même pris le rendez-vous en novembre avec l'urologue peut être que ça accélérera le machin.

I : Bah j'espère. Et avec ta psychologue ça c'était bien passé ?

E : Oui, oui, très bien. En plus elle fait orthophoniste donc je pourrais bénéficier de féminisation de la voix donc c'est bien. Donc ça oui, c'est positif. Elle fait les deux en même temps.

I : Du coup... Parce que du coup tu me parlais du fait que t'aimerais bien que y'ai des changements qui soient faits parce que tu vas devenir prof et tout, est-ce que ta transidentité, c'est un truc sur lequel tu t'étais ouverte pendant tes études par exemple ?

E : Ouais, ouais, je suis pas... après je commence à être un peu plus touchy qu'avant mais je suis vraiment... oui je peux en parler sans soucis. Faut juste éviter certaines questions, s'il y a une question qui tourne autour de ce qu'on a entre les jambes, ça m'agace vite.

I : T'as des expériences de gens qui t'ont posé ces questions intrusives-là ?

E : Ah oui régulièrement, régulièrement. [pause]. Récemment, il y a... la différence entre transgenre et transsexuelles, j'essayais d'expliquer que bon transsexuel arrêtez de l'utiliser, bannissez ce mot et « non vraiment ça dépend de ce qu'on a entre les jambes, c'est l'opération ». Arrêtez avec les questions génitales, quoi, vraiment.

I : OK. Du coup tu me disais qu'on te rappelait souvent que tes papiers étaient pas bien, tout ça mais est-ce que t'as une expérience de visibilité trans mais par exemple dans tes interactions vraiment quotidiennes, par exemple dans la rue, est-ce que t'as l'impression que c'est quelque chose qui se voit ou qui pose problème ?

E : J'ai l'impression que j'ai un bon passing donc ça se voit de moins en moins et puis c'est vrai que j'ai vraiment mis beaucoup de temps d'avoir un passing assez correct avant de vraiment sortir ouvertement parce que pour éviter aussi les soucis. Je me protège, ce qui est logique.

I : T'as attendu de vraiment être confortable avant de pouvoir avant d'oser sortir en tant que femme ?

E : Ouais, ouais.

I : Et du coup pareil un peu la même question que je t'ai posée par rapport au handicap mais est-ce que tu côtoie d'autres personnes trans ?

E : Oui, oui. Puis c'est intéressant parce qu'on a... c'est un point qui me semble important, c'est qu'on a pas du tout les mêmes parcours et qu'on n'a pas du tout la même vision de notre transidentité donc faut arrêter avec ce délire de il y a qu'un seul parcours d'identité trans, quand tu deviens une femme, tu deviens une femme hétéro et puis tu fais l'opération, non ça dépend des personnes et de leur ressenti.

I : Ouais. Et ça va paraître un peu bizarre comme question mais est-ce que tu pourrais dire pourquoi tu côtoie d'autres personnes ? Est-ce que c'est juste ça s'est fait comme ça, c'est tes amis ? Est-ce que c'est parce que ils te comprennent mieux ? Parce qu'il y a des échanges de ressources ?

E : Non, ça s'est fait comme ça parce que c'est mes amis, tout simplement, on m'a présenté des gens, on a un petit groupe quand même LGBT+ donc on se côtoie, on se présente des gens puis après on peut avoir un bon feeling et vraiment accrocher avec la personne. Moi on m'a présenté un gars qui est à Toulouse et vraiment moi je l'adore et on parle tous les jours et c'est vraiment une belle rencontre.

I : Ouais c'est plutôt les amis des amis qui présentent et du coup y'a un cercle qui se crée ?

E : Ouais.

I : OK. Et du coup l'étiquette de personnes trans, est-ce que du coup c'est une étiquette que tu... j'ai l'impression que c'est quelque chose que tu utilises peut-être plus que l'étiquette de personne en situation de handicap ?

E : Ouais, ouais, bah c'est vrai qu'il y a cette question de visibilité aussi hein et c'est vrai que c'est un combat où je me sens plus impliquée on va dire aussi.

I : Du coup c'est une étiquette que tu vis de façon plutôt positive ou il y a aussi un peu des choses négatives associées ?

E : Oui c'est plutôt positif. Tant qu'on n'utilise pas transsexuelle moi je trouve ça plutôt positif. Il faut quand même qu'il y ait de la, un minimum de visibilité, hein, parce que d'un point de vue législatif, ça avance pas donc faut un minimum de visibilité si on veut que ça avance. Et de lutte.

I : Ouais tu vois vraiment ta visibilité un peu comme un moyen de, un outil de lutte militante ?

E : Oui je pense que c'est important. Evidemment quand il y a des réunions non-mixtes et tout ça, ça fait toujours du drama mais les gens se rendent pas compte que c'est quand même des choses importantes aussi. La non-mixité, c'est un moment d'échange et de partage et un moment où on peut vraiment être visible. Par exemple y'avait eu le débat à la Pride de Lyon où il y avait des cortèges non mixtes.

I : Ouais, ouais, ça a fait beaucoup parler. Et du coup, là tu me parles de réunions non-mixtes, tu me parlais de visibilité pour lutter un peu, est-ce que c'est ça, c'est des choses que tu fais un peu de ton côté ou est-ce que t'es un peu investie dans le militantisme LGBTI du coup ?

E : Bah moi je connais personne donc je fais un peu de mon côté comme je peux mais c'est vrai que j'ai aucun, j'ai aucun attache militante on va dire, je suis rattachée à aucun organisme et c'est pas qu'une question de... c'est pas une question de je veux pas mais je fais très, très attention parce que comme je vais rentrer dans la fonction publique, je fais vraiment attention à ce genre de choses parce que ça peut être vite une source de d'ennui surtout quand on est stagiaire donc je vais me tenir à carreau pendant le stage et je pense que je verrai après.

I : Ca peut influencer sur... ?

E : Ouais. Puis en plus ouais, puis si les inspecteurs sont pas commodes de base, on va éviter de s'attirer leurs foudres.

I : C'est compréhensible, c'est dommage que ça doive passer par là mais c'est compréhensible. Et du coup t'as l'impression de faire comme partie de la communauté trans ?

E : Oui je pense oui, plutôt oui et puis il y a des liens qui se font et puis on... on se soutient quand moralement ça va pas, notamment.

I : Ouais t'as vraiment l'impression d'un soutien ?

E : Ouais c'est vraiment de l'entraide, hein.

I : Est-ce que du coup t'as l'impression... Là je vais poser des questions un peu sur comment tes handicaps interagissent avec ta transidentité et du coup ben répond comme tu veux, si tu veux parler que de ta dys, parle que ta dys, si tu veux parler de dépression, ça marche aussi mais du coup... Et t'as le droit de considérer qu'il n'y a aucun lien mais est-ce que du coup tu considères que ta transidentité est reliée et influence un peu tes handicaps et inversement est-ce que t'as l'impression que tes handicap ont une influence sur ta transidentité ?

E : La dys, non je trouve que pas du tout, ça n'a aucune influence. La dépression oui il y a quand même, bah c'est quand même lié, il y a un effet de mal-être important avec son corps, comment on se reflète donc oui les deux sont très liés. C'est un vrai handicap social la dépression.

I : Ouais parce que tu disais que toi ta dépression elle est vraiment sortie du mal-être que t'avais par rapport à toi-même, lié à ta transidentité donc pour toi les deux sont vraiment extrêmement intriquées en fait ?

E : Oui enfin en tout cas c'est comme ça que je le vis oui.

I : Oui et du coup, est-ce que t'as l'impression que ça a eu un... comment dire... est-ce que... ça se trouve ça n'a aucun rapport mais est-ce que du coup t'as l'impression que ta dépression a

eu un impact sur comment tu t'identifies sur ton... plus précisément sur ton identité de genre ?
J'imagine que non.

E : Non pas trop. Mais du coup [son coupe] la transition médicamenteuse je me sens beaucoup plus épanouie donc c'est déjà une avancée beaucoup plus importante de ce côté-là du coup par rapport à la dépression.

I : Ca a coupé un peu au début, j'ai juste entendu que tu me disais ta transition médicamenteuse.

E : Depuis je suis quand même beaucoup plus épanouie donc ça a un impact aussi comme je disais un peu contre la dépression.

I : Depuis que t'as commencé à transitionner, tu te sens beaucoup mieux par rapport à ça ?

E : Ouais.

I : OK. Pareil ça pas sûr que ça te concerne mais je préfère poser toutes les questions, est-ce que t'as l'impression que le fait que tu sois... tu me disais que t'étais un déni pendant longtemps donc je pense que ça n'a pas de lien mais est-ce que t'as l'impression que ta transidentité a rendu le fait de te rendre compte que t'étais dys par exemple plus compliqué ?

E : Non du tout.

I : Est-ce que le fait que tu sois trans, ça joue dans le fait que tu te sens moins légitime à te dire handicapée ?

E : Non plus. Les deux sont vraiment très séparés.

I : OK, OK. Ca pareil ça te concerne pas parce que tu t'es fait diagnostiquée super tôt donc OK. Est-ce que t'as l'impression que le fait que t'avais une dépression et du coup un handicap

psychique ça a rendu le fait qu'on te donne accès aux, notamment je sais pas, aux hormones ou un truc comme ça, plus compliqué ?

E : Non je pense pas. Bah de toute façon c'est déjà tellement compliqué de base que... Après non je pense que ça a pas joué du tout.

I : Ca a pas été un obstacle en plus ?

E : Non, non.

I : OK. Je regarde mes questions. OK, ça non. Ouais et du coup, parce que pareil j'allais poser une question sur ton sentiment d'appartenance à la communauté, est-ce que par exemple tu te sens pas trop appartenir à la communauté handi à cause de ta transidentité mais tu me dis que c'est très séparé donc j'imagine que c'est pareil.

E : Ouais non.

I : Je vais voir si j'ai oublié des trucs. Je sais pas si toi t'as l'impression qu'il y a des questions que j'ai pas posé, s'il y a des choses qui pourraient être intéressantes de rajouter ?

E : Ouais c'est ce que j'étais en train de réfléchir. Ouais, je trouve que même à la fac ça s'est très bien passé, ouais, et puis les démarches par exemple de prénom d'usage quand le prénom est pas changé à l'état civil ont été vraiment simples donc ça, ça a vraiment été du positif je trouve. Ouais j'ai aucun soucis avec les enseignants, rien.

I : Ah oui si, c'est par rapport à ta famille tu disais que ça s'était mal passé avec ta transidentité ils ont mal réagi quand t'as fait, quand t'en a parlé ?

E : Non mais c'est juste qu'ils ont enterré ça et que du coup moi j'ai l'impression d'avoir perdu du temps quoi. J'ai l'impression d'avoir perdu beaucoup de temps, j'aurais pu commencer beaucoup plus tôt parce que s'ils réagissent comme ça, bon...

I : OK. Et ben je crois que j'ai plus d'autres questions.